JAN 20 1930

36e Année. N° 24. 15 Décembre 1929.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages
ince Sixte de Bourbon.	*La « Provence » devant Alger (3 août 1829).*	721
aston Chérau.	*La Volupté du Mal.* — I.	741
amille Jullian	*Les Premiers temps de la Littérature chrétienne.*	770
aul Morand	*New-York.* — II	789
dmond Jaloux	*Le Voyageur.*	821
Drieu La Rochelle. . .	*Une Femme à sa fenêtre.* — IV.	843
ain Petit.	*La Situation politique de l'Inde*	871
René de Monti de Rezé.	*Souvenirs sur le Comte de Chambord.* — I.	900
lette	*Le Mouvement dramatique.*	921
an Martet.	*Qui était Georges Clemenceau?*	931
bert Flament	*Tableaux de Paris.*	938

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.

Copyright 1929 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1929

La REVUE DE PARIS *publiera en 1930 :*

Cités d'Asie
par Luc DURTAIN

Pygmalion
par François MAURIAC

Les Ennemies
par Georges DUHAMEL

A la Poursuite du Vent
par Robert DE TRAZ

Brunehilde
par Jacques CHARDONNE

Sur un Air d'accordéon
par Francis CARCO

L'Absente
par André BEUCLER

L'Assassin
par Maurice GENEVOIX

Le Bout du Monde
par Jean MISTLER

des romans et nouvelles de Mme Colette, M. H. de Régnier, *de l'Académie française*; de MM. André Maurois, Jean Giraudoux, Paul Morand, Jean Giono, Julien Green, Marcel Arland, A. Arnoux, P. Mac Orlan, E. Berl, P. Bost, E. Bove, J. de Lacretelle, André Malraux, Armand Lunel, J.-L. Vaudoyer, P. Frederix, J. Kessel, P. Drieu la Rochelle, Maurice Genevoix, Philippe Soupault, A. Chamson, Jean Cassou, André Thérive, J. Conrad, Italo Svevo;

des **Poèmes** de la comtesse de NOAILLES

Études sur la Correspondance de Mérimée et de la Comtesse de Montijo
par Gabriel HANOTAUX
de l'Académie française

Pages italiennes
par Pierre DE NOLHAC
de l'Académie française

La Prose pure
par l'abbé BREMOND
de l'Académie française

Une Rencontre avec Emil Ludwig, par Henri BORDEAUX, *de l'Académie française*

La Société en France au début du XXe siècle, par A. HERMANT, *de l'Acad. française*

des études littéraires, des essais de M. Paul Valéry, *de l'Académie française*; de MM. Henry Bidou, Valery Larbaud, Pierre Lasserre, A. Thibaudet, G. Lanson, Julien Benda, A. Albert-Petit, Jean Aubry, F. Baldensperger, Arbelet, J. Poirier, J.-M. Bourget, Marcel Thiébaut, Wladimir Pozner;

Les Souvenirs
de M. Alfred HERAULT

La Vie du général Yusuf
par M. Constantin WEYER

Les Mémoires
du Commandant Mojo

La Vie de Mazeppa, par Elie BORSCHAK et René MARTEL

Napoléon Ier d'après le Journal de Marchand, par M. Jean BOURGUIGNON

Un Grand homme d'État asiatique, par Sylvain LÉVI

Esthétiques d'Orient et d'Occident, par René GROUSSET

des études historiques de MM. Georges Goyau, Camille Jullian, *de l'Académie française*; Silvain Lévi, Alexandre Moret, Ch. Diehl, Louis Batiffol, Massignon, Alphandéry, J. Marchand, Serge Fleury, M. de Beausire-Seyssel;

Le Romantisme au Théâtre, par Gustave LANSON

Le Romantisme de couleur, par Gérard BAUER

Les Conteurs romantiques, par Edmond JALOUX

Le Parsisme
par E. BENVENISTE

Le Protestantisme
par le pasteur J. VIENOT

Le Judaïsme
par le rabbin LIBER

des études politiques de M. Jules CAMBON, *de l'Académie française*; Comte de Fels, de MM. Stéphane Lauzanne, Pierre Bernus, Marcel Lucain, colonel Labonne, Wladimir d'Ormesson, L. Latzarus, Louis Marlio, G. de Montjou, Georges Suarez, Ignotus;

les tableaux de Paris d'Albert FLAMENT; des études militaires, des chroniques des pièces de théâtre;

des articles scientifiques de MM. Calmette, Léon Bernard, M. Caullery, Houllevigue, Lecomte du Noüy.

LA « PROVENCE » DEVANT ALGER

(3 AOÛT 1829)

La conquête d'Alger est le grand fait dominant le règne de Charles X. C'est également le début de l'empire français d'Afrique, œuvre immense qui, de nos jours, n'est pas encore tout à fait achevée puisque le Tafilalet, le Dra et les confins de Mauritanie sont encore aux mains des pillards. Il a fallu cent ans, pendant lesquels la France connut trois révolutions, deux monarchies, un empire et deux républiques, pour terminer avec un rare esprit de suite ce que le dernier roi Bourbon avait commencé. Tous les régimes y ont apporté leur effort; cette œuvre n'est à personne, elle est à tous. C'est pourquoi l'anniversaire séculaire de sa naissance sera une fête où le passé doit s'unir au présent dans la continuité d'un même effort, le plus grand que la France ait donné depuis son unification.

La cause réelle de la campagne d'Afrique fut l'abolition de la piraterie qui infestait la Méditerranée, empêchait le commerce maritime et maintenait dans les Régences barbaresques l'esclavage des chrétiens. Le prétexte, comme toujours, était fourni par une cause futile, une misérable fourniture de blé qu'une maison juive d'Alger, Bacri et Busnach, avait livrée au Directoire. Longue et embrouillée, cette créance Bacri survécut à la

Révolution et à l'Empire jusqu'au moment où Louis XVIII fit apurer les anciens comptes généraux.

On ne le sait que trop, les accords sur les dettes sont choses délicates et difficiles à exécuter. L'influence anglaise aidant, le dernier dey d'Alger, Hussein Pacha, beau type de janissaire parvenu aux honneurs suprêmes par la force du poignet, se refusait obstinément à reconnaître ce qu'il avait signé. Le gouvernement de la Restauration, de son côté, agissait avec la meilleure bonne foi et une longanimité que seul pouvait expliquer le besoin de paix. Les insultes du Dey dépassèrent cependant la mesure le jour où, en audience publique, il souffleta le consul de France avec son chasse-mouches en l'injuriant grossièrement (30 avril 1827). Les relations diplomatiques furent rompues, et une division navale française mit le blocus devant la côte algérienne. Mais lors même que notre marine détruisait la flotte du Dey et se livrait à de fréquents combats sur les côtes, les tentatives de conciliation continuèrent; il est vrai sans grand succès. Trop longtemps tendue, disait Machiavel, la main se ferme pour devenir poing.

Cette parole allait se vérifier une fois de plus.

En juin 1829, M. de Martignac avait chargé le baron Hyde de Neuville, ministre de la Marine, de transmettre au capitaine de vaisseau de La Bretonnière, commandant la division de blocus, des instructions pour une nouvelle démarche auprès du Dey, et cela bien que, peu de jours auparavant, 25 marins français, jetés à la côte avec leurs embarcations, eussent été massacrés et leurs têtes exposées devant la Casbah.

Le capitaine de frégate de Nerciat, commandant le brick l'*Alerte*, était venu en parlementaire à Alger pour négocier la remise des prisonniers français et entamer ces nouveaux pourparlers auxquels le Dey parut favorable. Il demanda même à Nerciat une entrevue avec le chef de la division navale qui attendait au large.

C'est à cette occasion que le sort d'Alger se décida.

***

Le 30 juillet 1829, à 2 heures, précédé du brick l'*Alerte*, le vaisseau du Roi la *Provence*, ayant à bord le capitaine de

vaisseau de La Bretonnière, chef de la division de blocus, entrait en rade d'Alger. A 3 heures, les deux bâtiments jetaient l'ancre à environ un quart de lieue de la ville. La Bretonnière descendit à terre, accompagné du commandant de Nerciat, de son secrétaire particulier Gabrié, et d'un interprète, Bianchi, auquel nous devons la relation de ce qui va suivre. Sur le quai de débarquement, une foule immense entourait le comte d'Attili de la Tour[1], dont le magnifique uniforme rouge, couvert de broderies, tranchait au milieu des haillons arabes. A côté du consul de Sardaigne, se tenaient le capitaine du port et Bensamon, premier drogman de la Régence. C'est avec eux que La Bretonnière se rendit auprès du ministre de la Marine qui lui apprit que le dey Hussein-Pacha le recevrait en audience solennelle le lendemain à 3 heures. Après un échange de brèves politesses, le commandant rentra à son bord.

Le 31 juillet, il revint au palais, avec le même cérémonial, précédé des janissaires qui, suivant l'usage du pays, lui ouvraient à coups de bâton un passage à travers la foule.

Bianchi note que, par une intention de provocation ou de raillerie, « les trois embarcations des frégates françaises l'*Iphigénie* et la *Duchesse de Berry*, tristes débris de la malheureuse entreprise du 18 juin 1829[2], avaient été rangées sur notre passage, de manière à ne pas échapper à nos regards. De jeunes Algériens frappaient dessus, et s'efforçaient par leurs gestes d'attirer notre attention sur ces objets qu'ils considéraient, ainsi que toute la population d'Alger, comme les trophées d'une victoire signalée.

» A notre arrivée dans la première cour du palais, on nous fit attendre quelques instants le retour d'un officier qui était allé prévenir Sa Hautesse. C'est dans cette cour que le Dey donne ordinairement ses audiences publiques. Le trône que nous aperçûmes sous une galerie, au fond de la cour, consistait en un sofa, dressé sur une petite estrade en bois, et couvert de drap rouge. Derrière le sofa, était un grand miroir de Venise,

1. Consul de Sardaigne chargé des intérêts français depuis que les relations diplomatiques avaient été rompues avec la Régence d'Alger.

2. Trois embarcations de ces deux frégates, portées à la côte, furent attaquées par les Arabes qui tuèrent 25 marins dont 2 officiers.

encadré d'une large bordure qui conservait à peine quelques restes de son ancienne dorure.

» On vint enfin nous prévenir que Sa Hautesse daignerait nous admettre en sa présence. Précédés de nos gardes, nous montâmes un escalier assez large, et parvînmes à une galerie longue et étroite, à l'extrémité de laquelle nous aperçûmes le Dey, assis sur un fauteuil, entouré de ses grands officiers et des principaux chefs de sa garde. »

Le drogman avait fait remarquer au commandant que l'étiquette turque défendait de se présenter armé devant le souverain et que même les consuls étaient obligés de laisser leur épée dans l'antichambre. La Bretonnière répondit qu'il n'était pas consul, mais commandant de division, en mission extraordinaire au nom du Roi, et que ni lui ni ses compagnons ne quitteraient leurs armes. Le Dey feignit de ne pas s'apercevoir de cette infraction aux règles habituelles, mais se vengea en oubliant d'inviter la mission française à s'asseoir. De temps en temps, seulement, il tendait sa tabatière au commandant.

Celui-ci avait pris la parole, et, posément, attendant que Bensamon eût traduit chaque passage, il exposa l'objet de son ambassade.

La nervosité de Hussein contrastait étrangement avec le calme des marins. Sa réponse fut brève et spontanée : il repoussait purement et simplement toutes les propositions. Toutefois, après une discussion fort animée, il consentit à reprendre l'étude de l'affaire, et déclara finalement que le 2 août il donnerait une réponse définitive.

Le surlendemain, La Bretonnière fut fidèle au rendez-vous.

« La mission qu'il allait remplir était périlleuse, car le gouvernement algérien, étranger aux plus simples notions du droit des gens, avait souvent attenté à la liberté, même à la vie des ambassadeurs. Ceux qui entouraient l'envoyé de France remarquèrent l'air triste et abattu du drogman, et la physionomie sombre des dignitaires qui entouraient le Dey, comme un symptôme de mauvais augure. »

Celui-ci avait eu le temps de voir le consul d'Angleterre qui n'avait pas manqué de lui donner le conseil de résister. Il se crut donc tout permis, et répondit par le rejet absolu de toutes les propositions du gouvernement français.

« Après avoir fait les plus grands efforts, continue Bianchi, secrétaire-interprète du Roi, pour remplir, par la délivrance des prisonniers, les vues personnelles de Sa Majesté, et avoir inutilement employé tous les moyens de persuasion pour amener Hussein-Pacha à consentir aux justes réclamations de la France. le commandant des forces navales du Roi, dont le langage avait été celui d'un négociateur conciliant et courageux, lui fit observer la terrible responsabilité qu'il assumait sur sa tête, en se rendant, aux yeux de Dieu et des hommes, la cause des malheurs de son pays, et il n'hésita pas à lui déclarer que, désormais, le roi de France, après avoir épuisé tous les moyens de conciliation, emploierait les forces que le Tout-Puissant avait mises entre ses mains pour défendre ses droits et la dignité de sa couronne.

» — J'ai de la poudre et des canons, répliqua Hussein-Pacha; et, puisqu'il n'y a pas moyen de s'entendre, vous êtes libre de vous retirer. Vous êtes venu sous la foi du sauf-conduit; je vous permets de sortir sous la même garantie. »

» Nous prîmes immédiatement congé de ce prince, et sortîmes du palais. Depuis la Casbah jusqu'au port, la foule qui nous entourait s'attachait à deviner dans notre maintien et dans l'expression de nos regards le résultat de cette dernière conférence; mais nous jugeâmes prudent de montrer la plus grande impassibilité. Arrivés sur le port, le même sentiment de curiosité, ou peut-être un projet criminel, porta le ministre de la Marine à m'interroger d'un ton sinistre sur ce qui venait de se passer. Voyant qu'il n'était pas encore instruit, et connaissant son fanatisme et son inimitié contre la France, je crus prudent de lui donner à entendre que tout espoir d'accommodement n'était pas encore évanoui. »

Le commandant voulait quitter immédiatement Alger, mais les instances du consul de Sardaigne et de l'interprète Bensamon, lui firent différer son départ jusqu'au lendemain midi, dans l'espoir que quelques heures de réflexion modifieraient les idées du Dey, en lui montrant l'impasse dans laquelle il s'était engagé. Il consentit à attendre encore vingt-quatre heures, et chargea le drogman de la Régence d'aller rapporter à Hussein le message suivant : « Rappelez à votre Maître, monsieur, que passé cette heure, s'il ne se

rend pas aux justes réclamations du Roi, toute négociation est rompue. Je ne serai plus pour lui que le commandant des forces navales de Sa Majesté, chargé de continuer les opérations de la guerre, jusqu'à pleine et entière satisfaction. »

La Bretonnière attendit vainement jusqu'au moment fixé. Aucune communication ne venait de la Casbah. Le mauvais état de la mer rendait le séjour de la *Provence* dans la baie très difficile. Le bâtiment chassait d'environ deux encâblures, quand, vers 9 heures du soir, la chaîne de l'ancre cassa. Une seconde ancre fut immédiatement mouillée mais le vaisseau ne se trouvait plus à la même place. Ce fut sans doute cette circonstance providentielle qui le fit échapper au danger qu'il allait courir, car, pendant le jour, l'artillerie des forts avait pointé ses pièces sur son premier poste de mouillage.

« Le lendemain, 3 août 1829, vers midi, le commandant ordonna au brick l'*Alerte*, mouillé à peu de distance de nous, et qui avait suivi le vaisseau dans cette mission, d'appareiller et de sortir de la baie, couvert du pavillon parlementaire. Forcé par le vent de passer sous les batteries de la ville, et à portée de canon, M. le capitaine de Nerciat exécuta cette manœuvre avec habileté, et prit le large. A 1 heure, le vaisseau, après avoir également appareillé, suivait la même route, ayant les basses voiles, les huniers et les perroquets, portant le pavillon parlementaire au mât de misaine, le pavillon du Roi à la corne, et le guidon de commandement au grand mât. Pleins de confiance sur la foi du sauf-conduit, nous naviguions pour sortir de la baie, lorsqu'un coup de canon à poudre, parti de la batterie du Fanal, fixa notre attention. Peu de temps après, on entendit un deuxième et un troisième coup, et l'on vit beaucoup de monde courir aux batteries. C'était probablement l'ordre de faire tirer, car aussitôt une canonnade à boulets, partie des batteries de la ville et du môle, et dirigée sur le vaisseau, ne laissa plus de doute sur l'attentat qui allait être commis. En effet, de 2 heures et demie à 3 heures, c'est-à-dire jusqu'au moment où le vent nous permit de nous éloigner de la côte, le vaisseau du Roi la *Provence* a essuyé le feu d'environ quatre-vingts coups de canon et celui de plusieurs bombes qui tombèrent à peu de distance de l'arrière du vaisseau.

» Un heureux hasard voulut que onze boulets seulement atteignissent le corps du bâtiment, c'est-à-dire trois dans la coque, un dans la grande vergue, qui fut percée d'outre en outre, entre le milieu et le bout de tribord, et plusieurs dans la voilure et le gréement. La corvette de guerre anglaise le *Pilorus* et la goelette espagnole la *Guadaleta*, mouillées à peu de distance du port, ont été témoins de cette insulte. Nous dûmes probablement à la position du premier de ces bâtiments, placé entre nous et une partie des batteries, de ne pas avoir reçu le feu de celles qui nous manquaient. »

La Bretonnière ne répondit pas au feu de l'ennemi, fidèle jusqu'au bout au devoir imposé par le pavillon parlementaire, au moment même où Hussein en violait les droits.

Un autre récit de cet incident, de source anglaise, est celui du docteur Bowen, médecin du consulat d'Angleterre. Il assistait en spectateur, de la terrasse du consulat, à l'appareillage de la *Provence*. Sa relation, vivante et enthousiaste, acquiert à nos yeux d'autant plus d'autorité que son auteur était Anglais, et que ses sentiments nationaux faisaient de lui un adversaire de la France à Alger, mais un adversaire chevaleresque et sportif.

« La *Provence*, écrivit-il, le lendemain, à sa femme, mit à la voile hier à 2 heures. Ce bâtiment sortit majestueusement, sous pavillon parlementaire, et passa environ à une demi-portée de canon des batteries de la ville qui, à l'étonnement général, firent feu sur lui. Le capitaine Quin, le maître Martin et moi, nous étions au consulat, en ville; nous montâmes sur la terrasse qui, comme vous le savez, commande toute la vue de la rade. La position de ce vaisseau de guerre était fort critique; si, d'après l'état du vent, il eût été atteint, il pouvait être chassé vers la terre, près du consulat américain. Heureusement le feu des batteries fut si mal dirigé que nous pensons qu'il n'a pu éprouver beaucoup de mal. Nous sommes tous d'avis que M. de La Bretonnière s'est conduit, dans cette circonstance, avec la plus grande dignité, en traitant des pirates avec le mépris qu'ils méritent. Il a gardé son pavillon parlementaire, et, à la satisfaction générale, il n'a pas tiré un seul coup de canon. Ce sang-froid et ce jugement ont été admirés ici de tout le monde. Pendant cette crise, je n'ai

jamais vu un homme plus agité que le capitaine Quin. Son anxiété sur le sort de ce beau vaisseau était au delà de ce qu'on peut concevoir. Se figurant qu'il était lui-même à bord, il ne cessait de dire : *Dont' fire, my boys; keep up close to the wind* (Ne tirez pas, mes enfants; serrez le vent). L'infamie de cette violation était, en effet, si flagrante, que, dans ce moment, nous étions tous Français. La brise, d'ailleurs, était faible, et il était à craindre, si le vaisseau français eût tiré, qu'il eût fait tomber le vent; et il se serait mis, par ce seul fait, dans une position désespérée. Aussi jamais commandant n'a mieux mérité de son gouvernement que M. le comte de La Bretonnière; sa conduite fut pleine de prudence, de noblesse et de dignité. Nous rendons grâces à Dieu de l'avoir vu échapper à ces barbares. »

Le capitaine Quin, dont parlait le docteur Bowen, était le commandant de la corvette anglaise le *Pilorus*. Il ne se tint pas d'adresser au commandant de La Bretonnière une lettre dans laquelle il lui exprimait son admiration, et l'avertissait que le Dey venait de destituer le ministre de la Marine, coupable, selon lui, d'avoir, de sa propre autorité, tiré sur le vaisseau parlementaire.

Feinte ou vraie, l'indignation du Dey ne pouvait réparer, par un simple changement de ministre, l'attentat inqualifiable commis contre le parlementaire français.

LE MINISTÈRE POLIGNAC

La tâche de venger cette insulte ne devait pas incomber à M. de Martignac. Son ministère prenait fin quelques jours à peine après que le commandant de La Bretonnière eut quitté la rade d'Alger. Une coalition de la Droite et de la Gauche avait mis le ministère en minorité, et, le 8 avril 1829, le roi nommait de nouveaux ministres. Le prince de Polignac prenait le département des Affaires étrangères, et bientôt la présidence du Conseil; le baron d'Haussez devenait ministre de la Marine, et le général comte de Bourmont, ministre de la guerre. Sur ces trois hommes, allait reposer dorénavant la conduite des affaires d'Algérie[1].

1. Les autres membres du ministère étaient : M. Courvoisier, Garde des

Il est encore malaisé, même après un siècle, de juger les derniers ministres de Charles X. La violence des passions politiques a survécu aux vaincus de 1830. Longtemps encore, ces derniers auront tous les torts. Dans le passé, les hommes du gouvernement de juillet s'unissent à ceux de la période napoléonienne pour refuser à la monarchie légitime le jugement équitable qu'elle mérite. Et, même de nos jours, en rendant justice à Louis XVIII, on condamne en bloc Charles X pour ses erreurs dont il fut la principale victime.

Pourtant son gouvernement bienfaisant n'avait point, comme d'autres, sacrifié la France aux ambitions et aux erreurs de ses chefs. Après la grande faillite de 1815, le pays avait connu une prospérité sans précédent; son prestige était immense; en 1829, son armée, sa marine reconstituées, venaient de montrer leur force en Espagne et en Grèce. Seule au monde, la France pouvait « se f... » de l'Angleterre. Polignac et Laval parlent aux ministres britanniques la langue de Torcy. Qui qu'en grogne, c'est pourtant quelque chose...

Il n'est pas dans l'ordre de notre étude, uniquement destinée au souvenir de la prise d'Alger, d'entrer dans les détails de la politique intérieure. Les figures des ministres qui, avec le Roi, contribuèrent à la conquête africaine, méritent cependant d'être brièvement mises en relief.

Primus inter pares, le prince de Polignac devait donner son nom au dernier gouvernement royal[1]. Beau, élégant, comme le fut sa mère, la belle duchesse de Polignac, l'amie de Marie-Antoinette, à laquelle il ressemblait, il subira, comme elle, la haine populaire, faute d'avoir connu les dures lois des réalités. Esprit spéculatif, il cherchait le bien sur un plan abstrait souvent en dehors des possibilités. En politique, il

Sceaux, ministre de la Justice; le comte de Labourdonnaye, ministre de l'Intérieur; le comte de Chabrol de Crouzol, ministre des Finances; et M. de Montbel, ministre des Affaires ecclésiastiques et de l'Instruction publique.

1. Jules de Polignac (1780-1847), fils cadet du duc Jules de Polignac et de la duchesse née de Polastron. Prince romain, frère d'Armand, plus tard duc de Polignac, impliqués tous deux dans la conspiration de Cadoudal, emprisonnés, évadés en 1813. Ambassadeur à Londres, ministre. Arrêté à Granville en 1830, condamné par la Cour des Pairs à la prison perpétuelle, privé de tous ses titres, grades, ordres, déclaré mort civilement, enfermé à Ham jusqu'en 1836. En exil en Angleterre et Bavière, rentra à la fin de sa vie en France où il mourut.

voulait la grandeur de son pays, mais dans un cadre vertueux. Jamais il n'aurait contresigné le mot de Richelieu que « autres sont les intérêts d'État qui lient les princes, et autres les intérêts du salut de nos âmes ».

Le domaine des Affaires étrangères était pour lui, comme du reste pour son souverain, celui qu'il préférait; il y passait pour hardi, mais avec de brusques coups de barre qui déroutaient. Son premier mouvement, le bon, était contrecarré par une fâcheuse tendance à compliquer les problèmes, à les embrouiller, à les noyer enfin, pour aboutir souvent à l'opposé de ses prémisses.

Sa vie avait été triste. Aide de camp du comte d'Artois en exil, il avait loyalement servi son prince, conspiré avec Cadoudal et subi neuf années de détention. Sans doute, ces longues années de prison eurent-elles une influence décisive sur son esprit. A l'encontre de tant d'émigrés ignorants, futiles et voltairiens, il était austère, studieux, pieux avec tolérance, mais non sans une pointe de mysticisme. De son séjour en Angleterre, il avait gardé un attachement invincible pour la forme du gouvernement britannique. Outre cela, entêté avec sérénité, naïf pour tout ce qui le concernait, et perspicace quand il s'agissait de politique étrangère, d'une grande politesse et d'un désintéressement parfait.

Sur le terrain des affaires extérieures, cette diversité même dans ses défauts allait faire de lui l'homme qui, après le Roi, eût mérité le mieux le titre de créateur de l'empire français en Afrique. En politique intérieure, il restera l'infortuné ministre de Juillet.

Ambassadeur à Londres, Polignac y montra une habileté et une énergie de premier ordre. Sa place était là, et non point à la tête du cabinet d'où il dirigea si malencontreusement les affaires intérieures du pays.

A côté de lui, l'homme le plus marquant était le comte Louis-Auguste-Victor de Ghaisne de Bourmont, lieutenant-général, et ministre de la Guerre. La difficulté est également grande de juger avec impartialité le général de Bourmont, et l'on serait tenté, après avoir lu l'étude très documentée de son dernier défenseur, Gautherot, de s'en tirer comme jadis Pie IX, auquel on présentait le panégyrique du cardinal

Alberoni : « On m'avait dit que c'était un corbeau; vous me dites qu'il est une blanche colombe; mettons que ce soit une pie. »

C'est que le caractère de Bourmont est le plus déroutant, le plus incompréhensible d'une époque où les difficultés et les incertitudes de la vie faisaient de la ligne droite un chemin fort périlleux. Le reproche sanglant pèsera toujours sur lui d'avoir quitté la tête de sa division le matin même de la bataille de Ligny, pour traverser les lignes prussiennes et se rendre auprès de Louis XVIII, à Gand. Était-il, dans le camp opposé, plus coupable que le maréchal Ney qui, s'étant rallié à Louis XVIII, avait spontanément juré au souverain de ramener l'usurpateur dans une cage de fer, et marcha avec lui à la conquête de Paris? Toute comparaison est inexacte, et cependant le rapprochement entre le maréchal impérial et le général royaliste a été plus d'une fois tenté.

En 1830, Bourmont avait cinquante-sept ans. Ses portraits nous le montrent très élégant dans sa tenue de lieutenant-général, petit de taille, le nez grand et les traits nobles. Son ton cauteleux, son air fin et même rusé, ses manières insinuantes, une sorte d'hésitation dans la démarche, l'absence apparente de toute prétention de dominer, enfin quelque chose de caressant dans ses façons, cette attitude qui semble dire : quoi que vous disiez, je serai de votre avis, lui donnaient accès partout, aussi bien dans les affaires qu'auprès des hommes, et cela bien que sa conversation fût traînante et embarrassée. Il cherchait avec difficulté ses mots, et sa façon fatigante de parler lui donnait souvent l'air d'être à court d'idées. Pourtant ses manières hésitantes, voulues ou non, cachaient une volonté de fer; son élocution pénible lui permettait d'éviter tout terme impropre, toute phrase compromettante. Son caractère, disait le baron d'Haussez, n'était pas tellement rigide qu'il ne se prêtât, avec une sorte de complaisance, aux capitulations réclamées par les circonstances. On le vit porter la plus brillante valeur sur le champ de bataille, et, dans toute sa carrière politique, un esprit de conduite que les événements les plus contraires, les circonstances les plus opposées, n'ont jamais dérangé. Dans son ministère, il se montra administrateur habile; au Conseil, homme de beaucoup de prudence, ou

plutôt de beaucoup de finesse; aussi en était-il à juste titre un des membres les plus influents.

Sa bravoure était légendaire, mais elle était froide, retenue. Contrairement à d'autres contemporains aussi versatiles que lui, ce fut toujours pour avoir trop réfléchi que Bourmont varia dans ses opinions. Par cette trop grande recherche du raisonnement, il se rapprochait quelque peu du prince de Polignac, avec néanmoins toute la différence qu'il peut y avoir entre un homme qui raisonna toujours dans l'action, et pour elle, et un philosophe qui longtemps médita à loisir pour méditer, dans le calme d'un château ou la solitude d'une prison. Comme militaire, le général était d'une valeur au-dessus de la moyenne; ses ennemis la nient, mais le témoignage de Napoléon reste; et l'Empereur était mieux à même de reconnaître les talents militaires que Louis-Philippe.

Sa vie de famille fut exemplaire; il adorait sa femme et ses nombreux enfants, qui souffraient cruellement avec lui de l'ostracisme dont son nom était l'objet. L'admirable courage dont ses quatre fils firent preuve pendant la campagne d'Alger, et dont le second fut l'héroïque victime, n'est certainement pas étranger à cette soif de réhabilitation[1].

Le voici lieutenant-général et ministre de la Guerre. Le roman de sa vie semble se terminer en apothéose. A quinze ans il était sorti de l'École militaire de Sorèze, pour revêtir l'habit bleu, à parements rouges, d'enseigne aux Gardes Françaises. A peine entré dans la carrière, le jeune officier assista, au début de la Révolution, aux défections des soldats, aux faiblesses des chefs. Son corps fut licencié en 1791; il émigra alors, et servit dans l'armée de Condé. Quatre ans plus tard, il rentrait secrètement en France pour combattre parmi les Chouans d'Anjou et de Vendée. Ce furent de rudes années. Chef de bandes redoutable, il excella dans la guerre de partisans, tout en servant adroitement d'intermédiaire

1. Lamartine qui le connaissait bien a laissé dans son *Histoire de la Restauration* un tableau extrêmement flatteur du général.

Chateaubriand le connut pendant les Cent Jours : « Le 17 février 1815, étant à Gand, et descendant chez le Roi, je rencontrai au bas de l'escalier un homme en redingote et en bottes crottées qui montait chez Sa Majesté. A sa physionomie spirituelle, à son nez fin, à ses beaux yeux doux de couleuvre, je reconnus le général Bourmont ». (*Mémoires d'Outre-Tombe*. édit. Biré, t. V, p. 254.)

entre les Chouans, les princes et l'Agence royaliste de Paris. Cadoudal disait de lui : « C'est un caractère chaud, qui a des moyens, de l'esprit, du nerf, et qui ne craint pas la mort. Il n'est pas de ces royalistes de Paris, à collet noir, à collet vert et à cadenettes, qui étalent au foyer des spectacles leurs fanfaronnades, et que le moindre coup de fusil fait cacher sous le lit des femmes. » En Anjou, — *nomina sunt omina*, — son nom de guerre était Renardin. Bourmont n'était ni un Cathelineau ni un La Rochejaquelein; il était lui-même, Renardin, et ce fut lui qui remporta l'éclatante victoire du Mans, semant la terreur parmi les membres du Gouvernement révolutionnaire; ce fut également lui qui, le dernier des chefs chouans, avec Cadoudal, signa la paix d'Angers.

La trahison de Fouché, qui l'accuse faussement d'avoir trempé dans le complot de la Machine Infernale, le jette dans la prison de Besançon. Au bout de quatre ans, il en sort en escaladant les murs, laissant sur sa table ce petit mot adressé au ministre de la Police : « Monsieur le Sénateur, le besoin de vivre libre m'a fait sortir de la citadelle de Besançon. Ma santé ne pouvait se rétablir que par la tranquillité d'esprit et beaucoup d'exercice. »

Et là-dessus, il plonge, disparaît, pour revenir à la surface quelques mois plus tard, au Portugal.

Les troupes françaises occupent le pays. Grâce au duc d'Abrantès, Bourmont prend du service et est nommé adjudant-commandant. Curieuse transformation de ce chouan qui revêt l'uniforme impérial.

Il fait toutes les guerres, devient colonel, général, commande des divisions avec un brio, un courage qui lui méritent les plus grands éloges de l'Empereur.

A la Restauration, il se rallie à Louis XVIII; puis, aux Cent Jours, sous les ordres de Ney, il hésite. Ses anciens compagnons d'armes l'entraînent; il part avec l'Empereur. Le 13 juin, commandant la 14e division, devant Philippeville, Bourmont remet le commandement à l'un de ses brigadiers, et, accompagné de son chef d'état-major, le colonel Clouet, va rejoindre le Roi à Gand.

Il revient après Waterloo, en butte désormais aux railleries et aux insultes. Et pourtant, Ney, lors de son procès, avait

dit en s'adressant à Bourmont : « Vous pouviez me faire arrêter; vous auriez bien fait. Si vous m'aviez tué, vous m'auriez rendu un grand service, et peut-être était-ce là votre devoir. » Et, tourné vers ses juges : « Je voudrais que vous puissiez annuler tout ce que j'ai dit dans mon dernier interrogatoire à l'égard de Gérard, de Bourmont, et d'autres généraux. Je ne veux dénoncer personne. Je ne désire que prouver au Roi que je n'ai pas eu l'intention de le trahir; lorsque je l'ai quitté, je suis parti avec l'intention de sacrifier ma vie pour lui. Ce que j'ai fait est un grand malheur; j'ai perdu la tête; je n'ai jamais formé de complot de trahir le Roi. »

En 1823, la division Bourmont, faisant partie du corps Bordesoulle, entrait en Espagne. Le général devait y jouer un rôle de tout premier plan, et terminer la campagne comme commandant en chef à Madrid. Chateaubriand lui témoignait la plus grande confiance. Toutes les ambitions lui étaient permises, sauf celle de devenir populaire. Il avait beau multiplier les preuves de son dévouement et de ses capacités militaires, rendre service aux uns et aux autres, la tache ne s'effaçait pas.

Sa nomination au ministère de la Guerre fut accueillie aussi mal que celle du prince de Polignac aux Affaires étrangères. « Waterloo! Waterloo! » répétaient les journaux libéraux; et on se rappelle les fameuses invectives de Saint-Marc Girardin dans les *Débats*. Lamartine, pourtant son ami, disait de lui : « Son seul malheur est de s'appeler Bourmont. Charles X et M. de Polignac n'y avaient pas pensé; mais la France crut qu'ils y pensaient et que la guerre civile entrait avec lui au Conseil. »

L'amiral de Rigny, le vainqueur de Navarin, refusa le portefeuille de la Marine pour ne pas siéger avec Bourmont au Conseil des ministres. Affront pénible qui privait le ministère du seul de ses membres qui eût été populaire; il eut cependant une conséquence heureuse, la nomination du baron d'Haussez, dont la supériorité comme administrateur — et c'est bien le seul rôle du ministre — était incontestable.

Charles Lemercier de Longpré, baron d'Haussez[1], était né

1. Né à Neufchatel (Seine-Inférieure) en 1778, mort au château de Saint-Saëns en 1854.

administrateur. C'était là sa vocation, à telle enseigne que, quoique vieux royaliste jadis compromis dans l'affaire Cadoudal, il servit l'Empire, après l'an VIII, uniquement parce que c'était un gouvernement fort qui administrait bien, et qu'il sentait que sa place était là. Il devint maire de Neufchâtel, attira sur lui l'attention de Napoléon qui le créa baron en 1814. Élu député de la Seine-Inférieure à la Restauration, il devint ensuite préfet des Landes, du Gard, de l'Isère et enfin de la Gironde. C'est à Bordeaux que Polignac vint le chercher pour le présenter au Roi.

Nos mœurs actuelles nous ont peut-être habitués à n'attendre des ministres aucune compétence très particulière. En 1829, on chansonna le préfet devenu marin, bien à tort, du reste, car d'Haussez était de la grande famille des intendants royaux et des préfets napoléoniens, sachant voir, comprendre et commander, — l'exact contraire des parlementaires. Pour ceux-ci, d'Haussez n'était connu que par son horreur des libéraux; mais comme sa politique se tenait toujours sur le terrain solide des réalités, le ministre de la Marine fut à peu près épargné; Polignac attirait invinciblement à lui tous les coups de l'opposition.

Rarement ministère de la Marine fut plus actif et fécond en résultats.

MÉHÉMET-ALI OU LE MIRAGE ÉGYPTIEN

Malgré l'indignation que produisit l'attitude coupable du Dey, le prince de Polignac avait d'abord semblé vouloir entrer à son tour dans la voie d'inlassable clémence qui n'avait eu jusque-là d'autre résultat que d'affermir les Algériens dans leur intransigeance.

Il commença par écrire au commandant de La Bretonnière : si le Dey marque du regret, et, sans se borner à de vagues assurances, offre des réparations, vous m'en rendrez compte, et attendrez les ordres du Roi, en continuant à tenir le blocus d'une façon rigoureuse. La Bretonnière attendit deux mois, mais en vain; le Dey ne donnait aucun signe de vie. Saint

John, consul d'Angleterre[1], écrivit bien, au mois de décembre, que Hussein serait disposé à rencontrer l'amiral français sur un bâtiment anglais, le *Pilorus*, qui arrivait de Constantinople avec un émissaire du sultan. La Bretonnière ne se laissa pas prendre au piège.

Le baron d'Haussez, moins patient que le prince de Polignac, exprime très heureusement dans ses *Mémoires* l'indignation du pays à ce sujet. « Il est très fâcheux, écrit-il, que des informations trop légèrement données aient fait entreprendre une démarche qui, non seulement n'a eu aucun bon résultat, mais dont les conséquences sont devenues fort graves. Le gouvernement du Roi devra aviser aux moyens de venger cette nouvelle insulte pour mettre fin à une guerre dans laquelle le droit des gens est si peu respecté. »

Il ne restait qu'un moyen de sauver l'honneur de la France et de servir à la fois ses intérêts : c'était de revenir à l'idée d'une expédition, telle que le marquis de Clermont-Tonnerre[2] en avait exposé les grandes lignes.

Mais il était écrit qu'on perdrait toujours du temps, et, de fait, une nouvelle chimère, un mirage égyptien, vint occuper les ministres. Un grave fonctionnaire des Affaires étrangères, le consul général Drovetti, d'Alexandrie, apportait un projet magnifique qui consistait à punir Alger, sans faire la guerre, tout en la faisant, et de mettre la main sur ce territoire tout en l'abandonnant à un autre souverain, qui le prendrait sans l'occuper, et le rendrait tout en le gardant.

Ce souverain prestidigitateur était Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte. Drovetti proposait de lui confier le commandement d'une expédition franco-égyptienne pour conquérir les trois régences d'Algérie, de Tripoli et de Tunisie, et replacer à nouveau, avec l'aide de la France, les États barbaresques sous la suzeraineté du sultan. Drovetti était venu à Paris avec

1. R. L. Saint John, consul britannique à Alger, adversaire acharné des Français. Il avait pris un grand ascendant sur l'esprit du Dey auquel, jusqu'à la fin, il prêcha la résistance.

2. Aimé-Marie-Gaspard, marquis puis cinquième duc de Clermont-Tonnerre (1779-1865), lieutenant-général, ministre de la Marine (1821-1824), puis ministre de la Guerre du Cabinet Villèle (1824-1828), auteur d'un projet d'expédition contre Alger en 1827.

le marquis de Livron, sorte d'aventurier, devenu général en Égypte, et représentant officiel de Méhémet-Ali en France. Le Pacha était disposé à tenter l'aventure et se disait capable de prendre Tripoli, Tunis et Alger, à condition que la flotte française lui apportât son concours.

On a peine à le croire : le prince de Polignac se laissa tout d'abord séduire par ce projet. Dans ses *Études*, il en expliqua les raisons : « Une dissolution prochaine menaçait l'empire ottoman; une guerre malheureuse contre la Russie venait de rendre sa position encore plus critique; les pachas, gouverneurs des provinces, n'obéissaient qu'à contre-cœur, et Méhémet-Ali, le plus puissant, le plus indépendant de tous, homme ambitieux, habile, n'attendait qu'une occasion pour donner le signal d'une insurrection générale. La chute de cet empire paraissait donc imminente; nous pouvions la retarder, mais nous ne pouvions pas l'empêcher d'avoir lieu. La paix régnait en Europe, et peut-être, sans la troubler, les Puissances fussent-elles venues à bout de concilier les graves questions que la dissolution de l'empire ottoman eût fait naître. Mais il fallait se tenir prêt pour l'événement : on ne donne qu'à ceux qui peuvent prendre.

» Or, je comptais peu sur l'appui des Chambres législatives, même pour des objets utiles au pays, funeste résultat d'un état de choses qui place tout l'avenir d'un peuple entre les mains d'une majorité passionnée. Il me fallait donc créer, en dehors des Chambres, une influence qui, dans l'occasion, pût tourner à l'avantage de la France. C'est dans ce but que je jetai les yeux sur Méhémet-Ali; ses services actuels devaient être pour moi le gage de services futurs. D'après ce plan, à la voix du monarque français, une armée égyptienne partait des rives du Nil, suivait la route qui lui était tracée, et vengeait l'Europe des outrages commis par les barbaresques. Méhémet augmentait sa puissance, la France se réservait des points militaires sur les côtes d'Afrique, et le vice-roi d'Égypte, reconnu pour le *Lieutenant* du roi de France, eût, au moment opportun, porté, malgré l'Angleterre, l'influence française jusqu'au sein de l'Asie. »

Peut-être le prince de Polignac s'était-il aussi inspiré d'une étude que le colonel d'État-major, marquis de Clermont-

Tonnerre[1], alors commandant en second l'École d'application d'État-major, avait soumise au ministre, en juillet 1829. Une expédition contre Alger lui semblait, non seulement nécessaire, mais encore urgente, à cause des pertes et de la déconsidération que le blocus causait à la France. Mais pour que cette guerre fût économique, au double point de vue des hommes et de l'argent, il fallait annexer à notre expédition les troupes du Pacha d'Égypte, garantir à ce dernier la possession de l'Algérie, et aider la conquête avec du matériel et une flotte de blocus. Comme conclusion, le colonel de Clermont-Tonnerre proposait « d'envoyer au vice-roi un officier qui fût constructeur, fortificateur et surtout militaire, et qui pût lui créer des écoles et des établissements. Peut-être cet officier pourrait-il capter la confiance du Pacha, rouvrir cette ancienne route du commerce de l'Inde, par le Caire et Kosseïr, mettre l'Égypte à l'abri des Anglais, et attacher pour toujours à la France un pays qui deviendrait pour elle une source de débouchés considérables ».

Les vues du marquis de Clermont-Tonnerre ne manquaient pas d'envergure, mais elles montraient une méconnaissance complète du caractère oriental; comment un homme de la trempe de Méhémet-Ali aurait-il pu devenir le client de la France uniquement par reconnaissance pour des bienfaits reçus?

Présentée sous la forme que lui avait donnée Drovetti, cette proposition était inacceptable pour la France. Outre l'appui de notre flotte, Méhémet-Ali ne demandait-il pas, à titre d'avance, une somme de 28 millions, remboursable en dix années, et la cession de quatre vaisseaux de ligne? Et ce n'était pas tout : il fallait encore au Pacha d'Égypte que son drapeau seul figurât en tête de l'expédition.

Une indiscrétion avait instruit le baron d'Haussez de ce beau projet, avant qu'il en eût confirmation au Conseil des Ministres. Sans hésiter il se rendit d'urgence chez le Roi. Charles X lui-même ne connut la teneur complète du projet que par son ministre de la Marine, qui lui déclara avec vivacité que jamais il ne pourrait consentir à céder quatre navires

1. Amédée-Marie de Clermont-Tonnerre (1781-1852), de la branche des comtes de Thoury, créé marquis héréditaire par lettres patentes du 4 août 1829.

au Pacha d'Égypte, et qu'il donnerait plutôt sa démission si le gouvernement accueillait une pareille proposition.

Le Roi répondit aussitôt que sous aucune condition des bâtiments qui avaient porté le drapeau blanc n'arboreraient, de son aveu, un autre pavillon, et qu'il partageait entièrement sa façon de voir.

Quelques heures plus tard le Conseil des Ministres se réunissait et le prince de Polignac le mettait au courant du projet égyptien. Déjà, disait-il, il avait dépêché à Alexandrie un fonctionnaire sûr pour conclure le traité, et le ministre des Finances avait, de son côté, donné des ordres pour diriger sur Toulon des fonds destinés à être embarqués pour l'Égypte.

Les ministres de la Marine et de la Guerre représentaient au Roi qu'un pareil plan était irréalisable. Ils démontrèrent aisément qu'en eût-il la volonté, Méhémet-Ali ne pourrait jamais exécuter le traité, qu'il n'avait pas plus de 15 000 hommes de troupes régulières et 20 000 Arabes, qu'il ne serait pas assez fou pour les éloigner de l'Égypte en s'exposant à des troubles intérieurs ou à une invasion de la Porte.

A ces arguments, dont la valeur était incontestable, ils ajoutaient que, même en mettant toutes les choses au mieux, et en ne tenant pas compte des considérations précédentes, cependant si graves, le Pacha ne pourrait certainement pas faire en temps convenable, avec des moyens bien inférieurs à ceux de la France, une expédition pour laquelle il nous restait à peine le temps nécessaire dans l'année qui allait venir, « qu'ainsi nous nous placions dans l'alternative ou de le voir prendre notre argent, sans remplir les engagements qu'il aurait contractés, ou de perdre un temps précieux et d'être forcés d'ajourner encore l'expédition ».

A la grande surprise de Polignac, le Roi accueillit ces arguments avec beaucoup de faveur, et, sans se laisser influencer par les observations de son premier ministre, il ordonna d'arrêter le cours de la négociation. Ce fut aisé. Le négociateur attendait à Toulon des moyens de départ que le baron d'Haussez s'était bien gardé de lui fournir.

A la presque unanimité le Conseil estimait que ce serait une honte pour la France de livrer quatre vaisseaux, et que cette perte affaiblirait sensiblement notre marine, reconstituée

avec tant de peine et de soins par le gouvernement de la Restauration.

Le Garde des Sceaux Courvoisier et le comte de Guernon-Ranville se rallièrent avec énergie à la thèse du baron d'Haussez, même le ministre des Finances, comte de Chabrol, déclara qu'il préférerait payer plus cher le concours égyptien plutôt que de voir livrer des navires de guerre.

« Nous étions surtout frappés, écrit Guernon-Ranville, de l'espèce de honte qu'il y aurait pour la France à faire venger ses injures à prix d'argent... et l'enthousiasme du prince de Polignac, en nous peignant la destruction de l'esclavage et de la piraterie, l'affranchissement de l'Europe des honteux tributs qu'elle payait depuis des siècles aux puissances barbaresques, ne nous faisait point d'illusion sur le peu d'honneur qu'il y aurait à recevoir tous ces présents de la main d'un autre barbare qui ne vaut guère mieux que l'Algérien. »

Le sort en était jeté, la France « *farrà da sè* ». Mais avant d'envoyer l'armée du comte de Bourmont au delà de la Méditerranée, le Gouvernement de Charles X eut à soutenir une longue et rude campagne diplomatique contre l'Angleterre[1].

PRINCE SIXTE DE BOURBON

1. Dans un prochain article le Prince Sixte de Bourbon étudiera l'histoire de ces négociations difficiles. (N. D. L. R.)

LA VOLUPTÉ DU MAL

I

Madame Robert Fayé mettait de l'ordre sur le bureau de son mari. Des lettres, des cartes, des invitations; un billet pour le gala de boxe de la salle Metsini... Elle s'apprêtait à le déchirer, la soirée étant de la veille, quand elle découvrit quelques lignes au crayon griffonnées au dos du billet.

C'étaient des notes sur les performances des combattants, et des appréciations... Elle resta songeuse un instant : se pouvait-il, vraiment, qu'un homme tel que Robert Fayé se passionnât pour ces jeux de brutes!

Elle l'avait entendu rentrer, cette nuit, et elle n'avait pas voulu lui signaler qu'elle ne dormait pas. Que lui aurait-elle demandé? Comment il avait passé la soirée? Elle n'aurait pas pu s'intéresser à ses propos. La boxe, le cinéma, les potins...; elle n'était pas de son temps. Lui,... ah! il en était bien! C'était un homme vivant, un gamin que les succès n'avaient pas vieilli. Il était resté le jeune garçon qu'elle avait connu, léger, charmant, avec le bel enthousiasme qui l'avait conquise, elle si pondérée, si vieille famille, à qui son père disait en souriant : « Abandonne-toi, va! Ce fiancé-là t'apportera la gaîté qui t'a manquée ici; il deviendra raisonnable toujours trop tôt ». Il n'était pas encore devenu raisonnable, et sa gaîté ne l'avait pas gagnée. Mais qu'il était charmant! Et... — oui! elle le constatait avec un petit serrement de cœur — qu'il était resté jeune! Près de lui, elle avait l'air de son aînée.

Elle mit de côté le billet, rangea des lettres. Une enveloppe vide l'arrêta... L'écriture était d'une femme.

Sans sourire de la précaution qu'il avait prise, sans même s'avouer qu'elle l'avait découverte, elle déchira l'enveloppe, continua de classer la correspondance et les feuillets épars; puis, elle décrocha le téléphone, demanda un numéro et dit :

— Mademoiselle Dupont?... C'est madame Fayé qui vous téléphone... Ne vous dérangez pas pour venir chercher du travail... Monsieur est sorti sans rien laisser pour vous. Continuez de recopier le deuxième acte et, si possible, apportez-le demain matin.

Elle écouta ce que lui répondait la secrétaire, prit une note et raccrocha le récepteur.

Enfin, ayant consulté la pendule, elle sonna la femme de chambre, vivement, à coups pressés, puis longuement.

Personne ne vint.

Elle se leva, pénétra dans le salon, ouvrit la porte de l'antichambre et la referma aussitôt. Quelqu'un insistait pour être reçu.

Avant qu'elle eût le temps de faire un mouvement, la visiteuse était devant elle.

— Madame Aurélie Fayé?... Aurélie! Ma petite Aurélie! que je suis heureuse!

Et lui prenant les mains, elle la regardait :

— Ma parole, tu ne me reconnais pas?

Madame Fayé considérait cette femme avec l'angoisse qu'on éprouve quand on est accosté par un inconnu.

La voix flexible, une voix d'orientale, musicale et maniérée, reprenait :

— Tu ne me reconnais pas?...

Et ce visage, ces intonations, lui faisaient passer dans la mémoire une image fugace qui se dérobait.

— Voyons!... Meudon!... le petit jardin!... Les confitures, allons!...

— Jenny!

Ç'avait été plus un cri d'angoisse qu'un cri d'étonnement.

— Oui, chérie, Jenny! Jenny Roubier qui, à force de grandir pendant vingt ans et de courir le monde, est devenue madame Pounianoff. Ça ne te dit rien? Ne t'inquiète pas... c'est russe...

Madame Fayé demeurait stupide, Jenny, la petite voisine insignifiante, maigre, noire, que sa bonne lui avait amenée

un jour, prise de pitié pour cette enfant négligée par une mère indolente et qui ne connaissait guère, en fait de repas complet, que les tartines de confiture qu'on lui donnait à l'office. On la laissait rôder dans la maison, chipoteuse de sucre qu'elle faisait brûler sur une pelle chaude pour le manger en caramel. A l'heure où la cuisinière faisait son marché, on était sûr de la rencontrer, juchée sur une chaise, devant un placard, vidant des fonds de bouteilles, écornant un biscuit ou râpant les gâteaux pour en manger les miettes. Et c'était cette Jenny qui était là, si à l'aise, qu'Aurélie se demandait laquelle des deux était en visite chez l'autre.

— Tu ne t'attendais pas à me trouver comme ça?... Avoue-le, allons?...

Elle s'assit et, en phrases brèves, elle retraça les étapes de sa vie, rapidement, sabrant chacune d'un geste : le départ de Meudon, le retour de sa mère dans son pays, à Constantinople, où elle était morte peu de temps après leur arrivée; puis son dénûment, à elle, ses misères et ses ambitions d'orpheline sans le sou, ses séjours de droite et de gauche, essayant tour à tour de l'hospitalité d'une parenté nombreuse et peu fortunée, — enfin sa nomination de lectrice à la Cour ottomane. Lectrice à la Cour ottomane! Ç'avait été son premier repos.

Elle y avait passé six ans, dans le faste et l'esclavage, au milieu des intrigues, de la calomnie et des rivalités.

Un jour, Pounianoff était apparu; c'était un gros banquier de Moscou, un des pourvoyeurs ordinaires du Sultan. Il avait soixante ans, s'était épris d'elle, lui avait demandé de partager sa vie... Elle l'avait épousé.

Aurélie l'écoutait, cherchant à démêler la vérité dans ce conte de Shéhérazade. Mais quand Jenny évoqua la guerre, et la révolution avec ses jours sanglants, la fuite en Perse, d'abord, puis au Japon, elle sentit mollir sa réserve.

— Maintenant, — dit Jenny, — je suis tout à fait libre : veuve, pas d'enfant...

Et d'un ton négligent où perçait une joie difficilement contenue :

— J'ai assez de fortune pour vivre à ma guise.

Une question monta aux lèvres d'Aurélie :

— Tu habites Paris?

Et, saisie, elle s'arrêta stupéfaite par le tutoiement dont elle venait d'user.

Ce « tu », qu'elle donnait autrefois à la petite Roubier, était celui qu'on emploie pour les gamins de rue. L'amitié ne l'avait point forgé. A cet instant, il lui parut que ce tutoîment d'aujourd'hui venait, tout à coup, de sceller une intimité dont elle désirait se défendre, et, brusquement, elle se découvrit un mécontentement, celui d'avoir, lui semblait-il, subi l'ascendant de cette femme. Elle écouta Jenny qui expliquait ses projets.

— Oui, ma chérie! Et nous allons redevenir voisines. J'ai acheté un petit hôtel mais qui me convient, rue Demours. Les tapissiers y sont encore mais je m'y installe quand même. J'ai hâte de me trouver, enfin, chez moi, loin de Moscou et de Tiflis où le soviet m'avait encore laissé une grande bicoque sur la Koura. Qu'est-elle devenue depuis deux ans? Je l'ignore. Mais je ne regrette rien! Même avant la révolution le pays me portait sur les nerfs. Quant à Moscou, tout m'y était hostile : j'y avais trop d'envieux.

Elle glissa vers Aurélie un regard qui pesait l'effet du mot; puis, lissant d'une main distraite le pan de sa fourrure, elle reprit :

— A Paris, du moins, j'aurai des amis. D'abord, je te retrouve. Meudon! Ah! le bon temps, quand même! Et puis nous voici à peine en face l'une de l'autre que nous avons déjà des relations communes...

Et Jenny, dans un petit rire ironique, conta négligemment qu'elle arrivait de Biarritz où elle avait passé trois mois :

— J'y avais pour voisins de villa une de tes relations : les Nicault.

Aurélie ne put réprimer un mouvement d'étonnement. Ainsi Jenny était...

Elle dit d'une voix posée et un peu agressive :

— Tu n'aurais pu souhaiter un plus agréable voisinage. Ce sont des gens de grand cœur.

— Oui, de braves gens..., bons, bien bons, je le crois! Un peu Nicault-nigauds, comme quelqu'un a dit là-bas.

— Pardon! de braves gens..., délicieux, nos meilleurs amis.

Madame Pounianoff se mordit les lèvres, et, spontanément, se rapprochant d'Aurélie, elle lui prit les mains :

— Tu as raison! De très braves gens... Maintenant, d'ailleurs, tu seras ma sagesse. Autrefois, déjà, tu me donnais des leçons... Nous nous verrons souvent et — mon Dieu! puisque je bavarde, je vais trahir un secret — jeudi prochain, nous y dînons ensemble, chez tes bons amis Nicault.

Elle laissa, enfin, éclater sa joie et conta comment, à Biarritz, elle avait su, précisément par le vieux ménage, que madame Fayé et la petite Aurélie qu'elle avait connue jadis n'étaient qu'une seule et même personne.

Aujourd'hui même elle était allée voir madame Nicault qui lui avait confié : « C'est pour jeudi. Vous dînerez avec les Fayé. Je tiens à ce que votre amitié se renoue sous mon toit ».

— Tu peux croire que je n'ai pas refusé. Il eût peut-être été plus piquant de dîner l'une en face de l'autre sans nous reconnaître, mais mon impatience de te retrouver ne se serait pas arrangée de cette comédie. J'ai préféré venir t'embrasser tout de suite et te dire : « Voilà ta petite Jenny d'autrefois ».

— C'est très gentil à toi..., très gentil, — fit madame Fayé en s'efforçant de sourire; — mais jeudi nous ne pourrons probablement pas aller chez les Nicault...

Jenny la regarda dans les yeux :

— Écoute, Aurélie! Si tu me fais cette peine...!

Madame Fayé regardait ce visage aux traits ardents et ces yeux bleus, profonds et changeants qui s'abritaient derrière le voile lourd des cils; elle juxtaposait l'image qui se précisait dans sa mémoire, celle de la fillette malingre, aux paupières ourlées de rouge, aux sourcils clairsemés, aux pommettes saillantes et à la peau sèche : un arbre sauvage, grêle, misérable, épineux, poussé dans des cailloux.

Vraiment était-ce bien la petite Roubier qui était là? Elle éprouvait encore, toute fraîche, la souffrance qui l'avait surprise quand cette femme s'était nommée; une morsure douteuse dont la place est définie, mais dont on retrouve la douleur par tout le corps.

Jenny était assise sur un siège bas : les jambes croisées étaient d'un beau dessin, robuste et souple. Elle avait ainsi la grâce fourrée, dangereuse et rassurante, d'une panthère.

— Tu viendras chez les Nicault, dis?

Elle se leva.

— Je te fais perdre ton temps, ma chérie; je m'étais promis de ne faire qu'entrer et sortir. Mais voilà! Tu ne m'as pas reconnue! Et puis on est si bien chez toi. Tout cela sent la gloire!...

Elle jetait un coup d'œil de liquidateur.

— C'est un sanctuaire!...

De sa main dégantée elle caressait un ivoire.

— Quelle rare destinée que la tienne! — dit-elle comme se parlant à elle-même. — Tu as été la fille d'un grand savant, tu es maintenant la femme de Robert Fayé! Parmi les biens de la terre, ce serait peut-être le seul que je souhaiterais... et pourtant...

Elle avait tourné la tête à demi et, par-dessus son épaule, souriant à Aurélie, elle laissa tomber :

— Pourtant, avec un tel homme on ne doit pas être souvent tranquille... Je m'imagine que toutes les femmes sont à ses pieds. Ses paroles vont si droit à nous...

Elle s'interrompit, puis comme se libérant d'un scrupule, elle reprit, gamine, en se retournant :

— Tu n'as jamais été jalouse?

Une lueur filtra entre les cils d'Aurélie; elle sourit paisiblement et, sans tenter d'esquiver la réponse, elle regarda bien droit Jenny pour répondre tranquillement :

— Entre Robert et moi, il ne peut être question de jalousie : nous sommes des amis, des camarades, deux compagnons qui tirent la même voiture. Notre timon est solide.

Jenny replaça la statuette d'ivoire sur la cheminée, la considéra encore une fois et vint vers son amie qu'elle embrassa :

— Tu es admirable! J'aimerais te ressembler. Je n'ai jamais eu sujet d'exercer ma jalousie, mais je la sens en moi, prête à me faire rugir au premier motif..., une jalousie de tigresse.

Elle riait et montrait ses dents, petites, pointues, solidement plantées :

— Toi, tu n'es jalouse que de la gloire de ton mari, tu ne veilles que sur le feu sacré de ton ami! Tu es une belle vestale...

Elle poussa un soupir, et tout à coup, semblant faire un effort, elle ramena son écharpe de fourrure sur ses épaules, saisit les deux mains d'Aurélie :

— Tu me le présenteras, ton grand homme? Je ne veux pas tenir ce plaisir d'une autre... Allons, à jeudi! Promets; promets vite que tu viendras chez les Nicault!...

Dans l'antichambre, elle remarqua qu'elle n'avait pas donné son adresse à son amie.

— Tiens! — dit-elle. — Voici ma carte.

Et après un bref silence :

— A ce propos... mes intimes m'appellent Natacha.

Comme madame Fayé haussait les sourcils :

— Mais pour toi je serai toujours Jenny.

Elle était partie depuis un bon moment que madame Fayé n'avait pas encore regardé la carte qu'elle avait à la main. Elle lut : *Madame la Princesse Natacha Pounianoff.* Désorientée, engourdie par un malaise indéfinissable, elle se laissa tomber dans une bergère. Elle éprouvait une étreinte pareille à celle qui vous prend en pleine nuit quand une porte grince dans la maison ou qu'une souris trotte. On se dit : « Il n'y a rien; c'est le vent ou c'est une souris. » Mais à force d'entendre les coups secs de son cœur qui bat plus vite, à force aussi de se répéter : « C'est le vent ou c'est une souris », on sent monter en soi la peur irréfléchie qui vous glace et vous immobilise, ou bien vous fait courir au danger d'un seul bond courageux, pour en avoir plus vite fini.

Elle était là, tassée dans sa bergère, quand son mari entra en coup de vent et s'arrêta devant elle, cloué par l'étonnement de la trouver ainsi, prostrée, la figure morne.

— Madame Robert Fayé, — lança-t-il, — j'ai le devoir de vous informer que ce soir, toujours par extraordinaire et pour obéir à la coutume qui sévit ici, nous dînons en ville. Il est sept heures et votre appareil ne me semble pas être de cérémonie.

Mais, tout de suite, voyant sa femme se lever avec un geste las, en poussant un soupir, il s'empressa près d'elle :

— Pardon! Je riais... Qu'as-tu?... Vite, vite... qu'as-tu?

Aurélie secoua la tête :

— Un enfantillage!

— Un enfantillage? Ça n'est pas un enfantillage qui vous met ainsi à l'envers.

Et, la prenant par les épaules :

— On peut savoir?

Elle lui dit en se cachant la figure :

— J'ai honte de moi; ne parlons plus de cela!

— De quoi faut-il ne plus parler?

Elle se dégagea :

— C'est stupide, à la fin! Tu vas rire?... Eh bien, ris, ça me fera du bien.

Tout d'une traite, elle lui conta ce qui s'était passé.

— Fichtre! — dit Robert Fayé en tirant sa montre, — c'est sérieux en effet! Mais... il est sept heures et demie...

Et il se reprit à rire :

— Tu vois, c'est de bon cœur!... Ah! tu peux te vanter de m'avoir fait peur!

Elle le regarda, à demi soulagée.

— C'est vrai! maintenant je me trouve parfaitement ridicule.

— Pour une fois, je ne proteste pas. Enfin, ne compliquons pas les affaires. Madame...?

— ... Pounianoff.

— Madame Pounianoff ne vaut pas un quart d'heure de retard, même chez le sous-secrétaire d'État. Habillons-nous et raconte-moi comment tu as connu cette romanesque personne qui te trouble si fort.

Alors, en s'habillant, elle lui dit ce qu'elle savait de cette petite Roubier et son étonnement de la retrouver si changée.

— J'avoue même que, si je n'avais pas la preuve formelle que madame Pounianoff est bien la petite Roubier, je n'aurais pas hésité à croire que j'avais affaire à une autre femme. Mais Jenny portait au menton une cicatrice qu'elle s'était faite en tombant sur du verre, chez nous : madame Pounianoff a cette cicatrice. A part cela, rien, tu entends, absolument rien, ne reste de la petite Roubier. J'ai l'impression désagréable d'avoir passé deux heures avec un phénomène, et... ça me retourne, là!

II

Le dîner Nicault avait eu lieu. Quatorze personnes dont monsieur et madame Fayé, Sudoirot, Catherine Senaucourt et, sur le coup de huit heures, la princesse Pounianoff qui était apparue juste au moment où Sudoirot disait : « Eh bien, madame, et votre surprise? »

Catherine Senaucourt, Fayé et Sudoirot, qui s'attendaient à voir surgir une aventurière de roman-feuilleton, bijoux dehors, en tenue de combat, se regardèrent, étonnés. Quoi? C'était cela la princesse Pounianoff... Parisienne gracieuse, mise avec le dernier chic de la simplicité, qui roulait depuis vingt ans à l'étranger et qui, ce soir, se présentait, aisée, souple, sans afféterie, en mondaine rompue aux salons?

Pendant tout le dîner elle avait été délicieuse : discrète, calme, estompant son éclat, attentive à faire oublier, cent fois plus belle ainsi.

On était à peine revenu au salon que M. Nicault prenant son ami Sudoirot par le bras, lui disait :

— Eh bien?

Il regarda M. Nicault et lui répondit :

— Elle est royale!

Et M. Nicault le quitta, prit le bras de Robert Fayé pour lui glisser :

— Elle est royale, hein?

Oui, oui! royale! Fayé aurait eu mauvaise grâce à n'en pas convenir. Il était conquis, et la preuve, c'est qu'il avait été étincelant d'esprit.

La bonne madame Nicault, elle, pour la première fois de sa vie, était ravie de tout : de son menu, du service, de la joie de son monde.

Elle était assise sur un canapé, près de sa chère amie madame Fayé et elle ne tarissait pas sur madame Pounianoff :

— Est-elle assez jolie? Si simple, si... Ce ne sont pourtant pas les bijoux qui lui manquent. Elle avait les plus beaux de Biarritz. Surtout des perles admirables. Moi, je ne m'y connais pas, mais je sais que tout le monde parlait de ce collier.

A bâton rompus, avec l'incohérence que donne le bonheur, madame Nicault parla de cette fin d'été, du prince espagnol

et des hauts personnages qui venaient dîner chez la princesse, des fêtes splendides qu'elle avait données.

— Comment l'avez-vous connue? — demanda madame Fayé à brûle-pourpoint.

— Un peu par vous, chère amie, — dit la bonne madame Nicault. — Nous étions presque voisins, mais, vous comprenez, nous ne voyions pas le même monde. Un matin, M. Ivanoswki, un riche Polonais, très aimable, vient trouver mon mari — qui est membre du Conseil d'administration du Casino — pour lui dire que, la veille, on lui avait interdit la salle de jeu réservée, sans motif, et qu'il serait heureux d'y être admis. C'étaient de mauvaises langues qui avaient monté le coup contre ce M. Ivanowski; on disait que c'était un escroc, un espion..., je ne sais plus. C'était un charmant homme, charmant! Louis lui promit de faire le nécessaire pour le contenter et même de laver la tête au gérant. Ce soir-là, il y avait la tournée Mary Marquet qui représentait *le Président*. Vous pensez bien que nous n'allions pas manquer cette occasion d'applaudir encore une fois une pièce de M. Robert Fayé. Nous étions donc dans notre loge quand Louis pensa tout à coup à la commission de M. Ivanowki.

« Au premier entr'acte, il va voir le directeur du Casino et lui fait comprendre qu'il avait commis une sottise en interdisant à M. Ivanowski l'entrée de la salle de jeu. Il y a même eu, à ce propos, toute une histoire : le directeur ne voulait pas revenir sur sa décision; il affirmait que M. Ivanowski était un chevalier d'industrie, qu'il avait été chassé de Vichy et de Monte-Carlo. Louis était très ennuyé, vous comprenez : il avait promis... Et puis, enfin, M. Ivanowski était un honnête homme! Si charmant, si doux...; un homme du monde! Alors Louis à bout de ressources, a fait quelque chose de très bien. Il a dit au directeur : « Je me porte garant de M. Ivanowski ». Et le directeur, qui a paru très étonné, a répondu : « Dans ce cas, monsieur Nicault, je n'ai plus rien à refuser à ce monsieur ». Et voilà!

Et voilà! Et madame Nicault était fière de la conduite de son mari, fière qu'il eût introduit dans la salle de jeu réservée ce M. Ivanowski qui ne pouvait pas être une fieffée canaille puisqu'il était si aimablement venu le solliciter.

— Mais la connaissance avec madame Pounianoff?

— Ah! oui! Eh bien, dès le second entr'acte, nous voyons entrer dans notre loge un appariteur qui nous remet une carte : *Comte Ivanowski*. Tout de suite le comte paraît, il était délicieux! Quand on pense qu'à coups de mauvaises langues...

Elle haussa les épaules :

— Il a été parfait, il a remercié Louis et m'a demandé s'il pouvait venir me présenter ses hommages à mon jour. Il est resté pendant tout le troisième acte dans notre loge, et je vous assure qu'il en prenait un plaisir à la pièce de votre mari! Vous devinez la suite : il a dit : « Quel génie, ce Robert Fayé »! Quand on dit cela devant moi, vous savez, je n'y tiens plus! J'embrasserais l'univers! Je lui ai dit que vous étiez nos meilleurs amis et que, sans les répétitions de *l'Homme de Paille*, vous seriez certainement avec nous. Alors il n'a pas tari d'éloges sur le talent de votre cher Robert, et je l'ai invité à dîner. Il est venu, il a été charmant. C'est un homme du monde...

Madame Nicault avait perdu le fil de son histoire.

— Où en étais-je? Ah! oui! Il est venu dîner et c'est pendant ce dîner que nous avons causé de vous et qu'il m'a avoué que notre voisine, la veuve du prince Pounianoff, chez laquelle il était reçu en intime, serait heureuse de m'être présentée.

» Le lendemain la princesse Pounianoff était chez nous et tout de suite me demandait si je connaissais votre nom de jeune fille. Je l'entends encore s'écrier : « Aurélie!... Mais » madame, c'était mon amie d'enfance ». Alors elle m'a parlé de vous, de Meudon, de votre papa et d'elle qui était fille du marquis de Roubier! Si elle ne m'en avait pas empêchée, je vous aurais écrit tout de suite, mais elle a tant insisté pour que je vous fasse la surprise de vous la présenter ici... C'est égal, je suis bien contente!

Madame Pounianoff venait vers elles.

— Nous parlions de vous, chère amie, — dit madame Nicault en se levant pour lui faire une place.

Mais madame Pounianoff la supplia de rester; elle approcha une chaise basse et s'assit comme une petite fille qui a le désir d'être bien sage et de se faire aimer. La bonne maman

Nicault en devint un peu plus maternelle encore. Elle lui demanda :

— Pourquoi n'avez-vous pas mis vos magnifiques bijoux? Votre collier de perles... Ah! le beau collier de perles! Et votre couronne en diamants bleus?

Mais, baissant un peu les yeux, madame Pounianoff, comme gênée, s'excusa : des bijoux très simples, qui ne valaient pas de tels éloges.

— D'ailleurs vous m'aviez dit que nous devions être dans l'intimité...

Fayé et Sudoirot, qui sortaient du fumoir, s'arrêtèrent pour regarder le groupe.

Madame Pounianoff, les mains réunies, les yeux attentifs, avait un sourire de vingt ans.

Fayé se pencha vers Sudoirot :

— Crois-tu, hein? Nicault m'a glissé tout à l'heure : *Elle est royale!*

Sudoirot sourit en retrouvant son mot, et Fayé poursuivit :

— Royale? Allons donc! Elle vient d'éclore, oui! Et nous assisterons à son épanouissement dans quelques années, papa Nicault! Plus tard, nous dirons *qu'elle est royale*!... Tu as vu ses bras?

Il chuchota :

— Dis donc, Sudoirot : vive l'U. R. S. S.?

Sudoirot fit la moue.

— Grincheux! Allons vers l'étranger, tiens!

— J'en reviens, — marmonna Sudoirot. — J'aurais préféré rester chez nous aujourd'hui.

M. Nicault passait près d'eux avec Catherine Senaucourt. M. Nicault disait :

— Enfin, chère amie, le devoir d'un directeur de théâtre, dans ce cas, est de sévir. Si Leflon ne comprend pas, c'est qu'il ne veut pas comprendre...

— Qu'y a-t-il, bon ami? — dit madame Nicault en le voyant si monté.

— Il y a qu'avec des mœurs pareilles, nous assisterons dans dix ans à la débâcle de l'art dramatique.

Et il prit Fayé à témoin. On allait peut-être frustrer

Catherine d'un de ses rôles pour le faire jouer au cinéma par une star américaine.

— Vous avez votre autorité, chère amie. Il faut en user. L'autorité de Catherine Senaucourt, ça ne compte pas pour des prunes!

Madame Pounianoff, sérieusement, avec une candeur qui glaça madame Fayé, dit :

— Vous vous occupez beaucoup de théâtre, monsieur Nicault?

Oui, beaucoup. Il adorait le théâtre, il l'avait toujours adoré; autrefois, de loin, maintenant de tout près. Il l'adorait entre Fayé et Catherine Senaucourt, le brave homme. Entre un grand auteur et une grand artiste, comme il adorait le turf dans l'ombre de Sudoirot, comme il adorait Paris, au milieu de son cercle d'amis parisiens.

Madame Pounianoff pour corriger l'effet de son persiflage, l'écoutait sérieusement et le questionnait.

Madame Fayé revoyait son ancienne camarade surgi chez elle, exubérante, et sa façon de s'asseoir, de regarder, qui toutes avaient l'air de dire : « Je suis chez moi. Je suis partout chez moi. » Et devant elle, cette femme aux manières aisées, mais attentives, rajeunie, sans bijoux, — une jeune femme d'officier en visite chez son colonel.

Très loin, lui apparaissait cette petite Roubier, aux pommettes saillantes, au menton aigu, aux coudes pointus, aux yeux de cancre, tout cet ensemble désolant, pauvre, étriqué, qui n'aurait jamais dû produire ni Natacha Pounianoff, si fastueuse, qu'elle avait vue l'autre jour, ni cette femme si simple et si charmante, qu'elle avait là, presque à ses pieds et que Robert buvait des yeux.

Une angoisse l'étreignit à la gorge.

III

Quand, après minuit, les Fayé se retirèrent, la nuit était si douce que Robert proposa de prendre le chemin des écoliers.

Il fit baisser la capote de son cabriolet et ils partirent vers la porte de la Muette par cette grande allée luxueuse qu'est l'avenue Henri-Martin.

A cette heure-là, elle était à peu près déserte. De temps à autre, une lumière qui la coupait, filant vers Auteuil — retour de théâtre — quelques passants, gagnés par la tiédeur de cette nuit d'octobre...

Au bout de l'avenue, brusquement, l'éclaircie de l'entrée du bois les surprit.

— Le tour des lacs, avenue du Bois, les Champs-Élysées, lentement, — commanda Robert Fayé. — Vous nous ramènerez ensuite avenue de Messine.

Il allait se replonger dans sa rêverie quand sa femme lui dit :

— Eh bien?

Il ne demanda pas de quoi il s'agissait. Il avait la tête trop pleine de cette femme pour être occupé d'un autre sujet. Eh bien... il était conquis.

— Je le suis parce qu'elle est tout autre que je le supposais. Tu me l'avais dépeinte aventurière de haute volée et je trouve....

Il n'osa pas lâcher son opinion. Le spectacle toujours présent des bras de madame Pounianoff, de sa gorge à peine devinée et, surtout, de cette rouerie qui ne lui avait pas échappé, tout cela créait déjà entre eux deux une complicité tacite, qui arrêta son aveu.

— Et tu trouves? — répéta madame Fayé.

— Je trouve... une femme très forte.

Il prit un amer plaisir à ruser.

— C'est une aventurière, évidemment! Mais d'une catégorie supérieure. Il me semble qu'elle travaille pour le plaisir et j'avoue que ce côté équivoque m'intéresse...

Il ne croyait pas si bien dire, le malheureux!

Pour mieux la défendre il commença par la charger. Était-elle jolie? Eh! non, elle n'était pas si jolie que cela; pas plus qu'elle n'était si belle femme.

Il parlait, rageur et heureux tout à la fois, et chacune de ses paroles faisait à madame Fayé l'effet d'une piqûre au cœur. Elle faillit lui crier casse-cou, mais elle craignit que son antipathie instinctive ne la rendît injuste. Ce qui lui faisait mal, surtout, c'était qu'il mentît avec tant d'application; il était indéniable qu'il cachait déjà son jeu.

La voiture s'engageait dans l'avenue du Bois quand Robert dit :

— Je serais curieux d'approfondir le caractère de cette femme-là. Tu ne pourrais pas me donner quelques détails sur la gamine qu'elle a été avec toi?

Aurélie avait la gorge si étreinte qu'elle se demanda ce qu'elle pourrait lui répondre. Elle hésita, et enfin, se dominant, elle articula :

— Non... Je ne vois pas bien ce qu'elle pouvait être en dehors de ce que je t'ai conté sur son physique....

Elle fit un effort pour dire :

— ...et son goût marqué pour les confitures. Je me rappelle cependant un des motifs de mon aversion de fillette : dans ce temps-là Jenny, qui était pervertie comme une enfant des fortifs, prenait son plaisir à torturer les bêtes et les gens. Un jour, elle empoisonnait le petit chien de sa mère, pour voir comment on faisait quand on allait mourir; un autre jour, elle brisait un vase japonais et courait accuser la vieille femme qui les servait pour voir comment on faisait quand on était accusé à tort. Il y eut même une histoire qui faillit mal tourner : la marchande de légumes de madame Roubier avait un petit garçon, qui, tous les matins, apportait la provision de la journée. Jenny, qui volait des sous dans la bourse de sa mère chaque fois que l'occasion s'en présentait, donnait au petit porteur deux sous, moyennant quoi elle avait la permission de lui mordre le bras.

Robert se mit à rire.

— Oh! — reprit madame Fayé, — ce n'était pas des morsures pour rire. Elle le mordait jusqu'au sang, après quoi, elle l'enfermait dans sa chambre jusqu'à ce qu'il eût cessé de pleurer. Un autre jour, elle s'aperçut que son sujet prenait l'habitude de ne plus pleurer; il criait au moment de la morsure, mais il refoulait ses larmes pour avoir plus vite ses deux sous. Comme elle voulait les larmes, elle machina de le poursuivre autour de la chambre, et, chaque fois qu'elle l'atteignait, elle lui enfonçait une aiguille dans les chairs. Pour ce jeu, elle le payait trois sous. Elle trouva mieux : un matin, quand le gamin arriva, elle l'entraîna dans la pièce de tortures et lui donna dix sous pour un nouveau travail. Pendant que

le petit se demandait avec effroi ce qu'elle allait bien pouvoir lui demander pour ce prix, elle lui banda les yeux, courut à la cheminée où elle avait fait rougir les pincettes...

Robert, qui s'était rencogné, agressif, cria presque :

— Non! tais-toi. C'est abominable... Enfin, il y a vingt ans de cela... Elle a eu le temps de changer.

— Elle a changé! — répéta madame Fayé gravement. — Elle a tellement changé que je ne l'ai pas reconnue, et que je ne la reconnais pas encore.

— Elle a des opinions hardies; elle n'admet pas tout de l'U. R. S. S.; elle n'admet même pas grand'chose. Pourtant, après avoir fréquenté la cour, il ne lui déplaît pas de connaître Gorki, ce qui est bien, et de connaître aussi certains grands personnages redoutables... C'est dans sa ligne.

Il lui semblait avoir trouvé le moyen de changer de sujet; il ajouta presque gaîment :

— Bast! elle ne restera pas longtemps chez nous. Il n'y a rien à glaner pour elle.

Cela ne l'empêcha pas de continuer à penser aux beaux bras de la princesse Natacha Pounianoff.

Et, sans que la conversation eût repris depuis un moment, comme si chacun à part soi l'avait, néanmoins, poursuivie, madame Fayé proposa deux photographies qu'elle avait d'elle.

— Mâtin! C'est un trésor.

— Ah! un trésor... Tu verras la petite transformation qui s'est opérée!

Ils étaient à leur porte, avenue de Messine.

A peine dans l'appartement, Robert demanda les photographies.

Il eut un haut-le-corps en les voyant.

Un peu décontenancé, il examinait ces deux silhouettes étriquées, laides, vraiment laides, quand sa main, montant à hauteur de ses lèvres lui apporta le parfum de cette femme. Ses narines battirent, ses paupières se fermèrent et, riant pour reprendre pied :

— Les horreurs! Tu ne trouves pas que ça lui ressemble un peu?... Regarde ce front, et ce nez... Ah! quant aux yeux, à la courbe des sourcils, ça n'est plus cela. Enfin, il y a quelque

chose d'elle là-dedans. C'est très laid; peut-être de la laideur qu'elle aura plus tard...

Comme il mentait! Et il garda les photographies qu'il jeta négligemment sur son bureau.

Aurélie, les traits tirés, regardait son mari.

Un lourd silence était tombé entre eux.

Robert Fayé, qui en était gêné, dit encore :

— Nous retrouverons notre modèle quand elle plantera sa crémaillère. Nous y verrons le Guépéou coudoyer les grands d'Espagne. Il y aura peut-être des princes russes, mais ils danseront avec les djiguites.

— Nous sommes invités?

— Oui, — répondit-il un peu gêné. — Elle ne te l'a pas dit? Tu verras ton amie dans toute sa splendeur.

Il ajouta en badinant :

— A moins que cela ne te contrarie d'aller voir le dragon dans son antre.

Madame Fayé eut un léger étirement des lèvres et murmura en se retirant :

— Au point où nous en sommes!...

IV

Onze heures. Les salons étaient déjà pleins et les invités arrivaient toujours. Beaucoup d'hommes, des amis de la Princesse et d'autres qui venaient là pour le champagne et le buffet.

Des femmes, toutes celles que l'on rencontre, de novembre au grand Prix, dans tous les salons de Paris et dans les thés qui les remplacent parfois.

Quand on sut que l'infant d'Espagne venait d'arriver, il y eu un remous de curiosité.

La princesse Natacha Pounianoff triomphait. Il lui fallait du monde, elle en avait plus qu'elle n'en avait souhaité. Elle pouvait donc se dire qu'en six semaines elle avait remué tout Paris.

A chaque minute, M. Nicault lui amenait un de ses amis qu'il lui présentait : madame Nicault en faisait autant, mais

la pauvre femme s'embarrassait de détails et il fallait que la Princesse la sortît d'embarras :

— Monsieur Chanas? Soyez le bienvenu, monsieur; nous nous connaissons depuis longtemps, surtout depuis le dernier Salon où votre panneau des *Nuits* m'a transportée.

Elle n'avait pas vu le panneau des *Nuits*, pas plus qu'elle n'avait mis le pied au dernier Salon, mais elle connaissait sur le bout du doigt la liste de ses invités.

Elle avait un sang-froid qui ne l'abandonnait pas.

Catherine Senaucourt montait vers elle en compagnie de Sudoirot. Ils se parlaient à mi-voix, à coup de phrases elliptiques; une petite flamme de gaîté luisait dans leurs yeux.

La Princesse se pencha vers madame Nicault :

— Voici vos amis. Ils ont l'air de conspirateurs.

Et, plus bas :

— Est-ce que monsieur Sudoirot serait à ce point l'intime de notre Catherine?

Madame eut un tel air de myope que la Princesse n'insista pas.

Les arrivées se faisaient plus rares.

La princesse Pounianoff quitta son petit salon, rencontra l'Infant, prit son bras et pénétra dans le hall où l'on avait dressé la scène. Sur la dernière marche de l'escalier qui dominait la grande salle, elle s'arrêta pour écouter le brouhaha de tout ce monde qu'elle avait là sous les yeux. Don Luis lui dit quelques mots à l'oreille; elle eut un sourire admirable pour lui répondre — vraiment un sourire de reine — se dégagea doucement, fit un signe du côté de l'estrade, descendit les degrés et se dirigea vers le canapé qu'occupait madame Nicault pour s'asseoir près d'elle.

Les trois coups étaient frappés, lorsqu'elle lui chuchota :

— Je n'aperçois pas les Fayé.

Madame Nicault eut une mine désespérée. N'avait-elle pas oublié de les excuser! Robert présidait un banquet de confrères; ils n'arriveraient que plus tard. La Princesse eut un ah! qui ne manifestait aucun sentiment et, tandis que le chœur des djiguites se rangeait sur la scène, elle eut encore quelques mots pour madame Nicault, montrant ostensiblement le cas qu'elle faisait de cette vieille dame qui avait, ce soir-là,

l'air respectable d'une douairière venue à la réception de sa petite-fille.

Les Russes commencèrent de chanter; ce fut comme une rafale qui passa sur la foule.

Droite, la princesse Pounianoff surveillait l'émotion de son public et repassait sa leçon sur chaque visage : un devoir, une amabilité, une exécution à faire... C'était la femme qui prenait possession d'une propriété et qui d'un coup d'œil examinait tout, voyait tout, évaluait et supputait les profits et les pertes.

Un mouvement se produisit du côté de l'escalier : madame Robert Fayé venait d'entrer, saluée très bas, silencieusement, comme à l'église. Son mari la suivait.

La princesse Pounianoff tourna la tête vers la scène.

La mélopée russe mourait sur un chant lointain qui se confondait avec l'accompagnement. Une ovation enthousiaste éclata. La Princesse se leva très vite, tandis qu'on rappelait les djiguites, atteignit madame Fayé et, avant qu'elle eût le temps de se reconnaître, l'embrassa. Puis, assez fort, pour qu'on l'entendît à deux ou trois rangées de chaises, elle lui reprocha doucement, appuyant sur le tutoiement :

— Que tu arrives tard!

Et passant son bras autour de la taille de son amie, elle la conduisit à madame Nicault, près de laquelle toutes les deux s'assirent.

— Don Luis est parti? — demanda madame Nicault.

— Oui, — répondit madame Pounianoff sans surprise. — Il prend demain matin le train pour Madrid.

Peu lui importait qu'il ne fût plus chez elle. Il était venu donner son estampille. Elle ne lui en avait pas demandé plus.

Scrutant la foule des habits qui encombraient l'escalier, elle aperçut Robert Fayé, ironique et souriant, et elle appuya sur lui un regard si lourd qu'il en sentit le choc et leva les yeux vers elle. Cela ne dura que quelques secondes mais il se sentit gagné par une vague volupté. Il s'appuya sur la rampe de marbre, tenta de parler à ses voisins : ses lèvres ne firent que trembler. La Princesse avait quitté sa place;

il la retrouva dans le vestibule, la salua et lui baisa la main. Comme on parlait autour d'eux, elle dit :

— Messieurs, vous allez manquer le numéro le plus gracieux du programme : Trois Livoniennes exquises, des voix merveilleuses qu'on a sorties des marais de Derpt...

Elle n'avait pas abandonné la main de Robert Fayé; comme sans s'apercevoir qu'elle l'avait entre les doigts, elle l'entraîna pour donner un ordre à son maître d'hôtel qui passait, et elle pénétra dans un petit salon.

— Vous préférez peut-être aller entendre mes jeunes sauvages? — demanda-t-elle.

Robert Fayé s'inclina :

— Je préfère, Madame, être où vous serez.

— Alors, vous me forcez à rejoindre mes invités pour ne pas vous priver de mes petites perles du Nord.

Il la regarda si gravement qu'elle changea de ton :

— Eh bien, restons là; et fumez, je vous en prie.

— Vous ne fumez pas?

— Si, mais fermons les portes; je ne voudrais pas donner l'exemple si tôt à cause des chanteurs.

Le même frisson de vertige les parcourut.

Elle sonna une femme de chambre, lui donna un ordre en russe, alluma sa cigarette et, se laissant tomber sur un divan, elle se mit à rire comme une enfant qui vient de jouer un bon tour :

— Je dois vous déconcerter, n'est-ce pas? Si vous me tourniez le dos, vous vous imagineriez que je n'ai pas quinze ans.

Robert Fayé avait retrouvé son sang-froid. Il eut son plissement de lèvres d'homme averti et répliqua :

— Je perdrais beaucoup à ne pas vous voir telle que vous êtes.

— Oh!... il y a là un embryon d'impertinence et je vois qu'Aurélie vous a parlé de moi.

— Aurélie n'est pour rien là-dedans, et je ne pense pas du tout aux photographies de la charmante petite Jenny Roubier.

Brusquement, la princesse Pounianoff comprit et se récria :

— Est-il possible que de semblables horreurs existent encore!

— Ce ne sont pas des horreurs; ce sont des ébauches d'un chef-d'œuvre.

Grave, elle se retourna et, plongeant dans les yeux de Robert Fayé ses regards de femme qui sait où elle va :

— Vous allez me faire une promesse.

— Celle de les déchirer?

— Oui.

— Si vous voulez.

— Si Aurélie le veut.

— Je les ai chez moi, dans mon cabinet de travail.

Elle articula un merci sérieux, exagéré.

La femme de chambre entrait portant un plateau et deux gobelets de cristal couverts de buée. Elle approcha une petite table, disposa son service et se retira.

La princesse Pounianoff offrit des pailles à Robert Fayé :

— Puisque vous fumez mes cigarettes, vous goûterez à ma boisson.

— Quelle paix délicieuse ici, — murmura-t-il. — Et comme la foule nous fait plus vivement sentir le poids de notre isolement.

— De votre isolement? M'est-il donc réservé d'apprendre que Robert Fayé vit dans l'isolement?

— Soyez-en persuadée.

— C'est donc de la légende tout ce qu'on raconte sur vous? On vous rencontre au théâtre, à la ville, au bois, partout où l'on ne rencontre pas les misanthropes. On dit même que le monde est votre meilleur champ de manœuvre.

Robert s'inclina.

— Je regrette que vous y ayez cru.

— J'y ai cru, mais je ne vous redoute pas. Je sais ce que vaut votre raillerie et je sais quand vous mettez votre masque. Je vous connais depuis longtemps.

Un sourire glissa sur les lèvres de Robert Fayé.

— Il y a plus de dix ans que j'ai appris à vous connaître, — reprit madame Pounianoff.

Et, plus posément, elle ajouta :

— Vos livres ont été mes seuls compagnons loyaux. Pendant tout le temps que j'ai passé au milieu des barbares, j'en ai fait mes amis.

— Madame, — supplia Robert Fayé, — j'ai peur d'oser vous croire.

— Je veux que vous me croyiez!

Elle avait une telle façon de dire « je veux » qu'on se sentait subjugué.

— Tenez! — reprit-elle, — certains jours j'ai eru que j'allais vous écrire pour vous dire le bien que vous me faisiez. Mais la réflexion m'est venue, ou la sagesse, et j'ai désiré, oh! de toutes mes forces, j'ai désiré ne jamais vous connaître, gardant pour moi l'homme que j'avais créé.

Robert Fayé s'était approché d'elle.

— Regrettez-vous maintenant de m'avoir connu?

Elle se rejeta en arrière, éblouie, les yeux fermés, la tête appuyée aux coussins, et elle répondit lentement, comme si le mot lui coûtait :

— Non!

Robert Fayé lui avait saisi la main, mais brusquement elle se dégagea :

— Des folies! — soupira-t-elle.

Elle murmura :

— On marche à côté.

Alors, comme si rien ne s'était passé entre eux, du ton du plus banal intérêt, elle lui demanda ce qu'il préparait en ce moment.

— Rien, madame, — répliqua-t-il impatienté. — D'ailleurs, cela n'a aucune importance.

— Comme vous dites cela! Vous avez assez de succès des deux côtés de la rampe pour vous y intéresser.

— Il n'y a qu'un côté qui compte, madame; celui du public.

— Vous n'avez pas toujours parlé ainsi.

— Je l'ai toujours pensé.

— Même en ce qui concernait, autrefois, madame Catherine Senaucourt?

Robert Fayé eut un léger balancement de tête :

— On était bien renseigné à Moscou!

— On l'est plus vite a Paris et je m'étonne que vous oubliiez, aujourd'hui, que votre belle Gina Frémeau vous fait mentir.

Il répondit :

— C'est de la légende populaire. En ce qui concerne Gina Frémeau, il n'y a même pas l'ombre d'un caprice : c'est un devoir professionnel.

Madame Pounianoff répliqua sèchement :

— Vous aimez les comédiens!

— Je les supporte!

— Allons donc! Madame Catherine Senaucourt est la meilleure amie de votre ménage; vous ne pouvez pas le nier, tout le monde le sait. D'ailleurs, vous, personnellement, vous êtes adoré au Théâtre... Ça n'est pas vrai?

— Vous exagérez.

— J'exagère en ce qui concerne madame Senaucourt?

— Ce n'est qu'une amie...

— Maintenant!

Elle s'était assise, et, un peu penchée en avant, les regards fixés sur une proie invisible, belle et souple comme un fauve qui va bondir, elle dit :

— Et madame Peltier?

— Madame Peltier? — répéta Robert.

— Vous la connaissez?

— Oui.

— Beaucoup?

— Assez.

— Elle a fait aussi du théâtre, autrefois?

— Pendant quelque temps.

— Aujourd'hui, c'est une mondaine et la plus jolie femme de Paris.

— Elle ne l'est plus depuis six semaines.

— Savez-vous ce qu'on dit d'elle?

— Non.

— Qu'elle est votre maîtresse.

— Mon ambition va plus haut.

— Jusqu'où donc, grands dieux!... — dit la Princesse en se retournant tout à coup.

— Jusqu'à vous.

Ç'avait été rapide, imprévu et serré comme le jeu de deux virtuoses de la lame.

Madame Pounianoff se passa la main sur les yeux, se laissa aller en arrière et pleura.

Robert Fayé avait à peine eu le temps de lui saisir le poignet et d'y poser ses lèvres que, de l'autre côté de la portière, la voix de madame Nicault demandait :

— Elle n'est pas souffrante, au moins?

D'un geste, la Princesse indiqua la portière opposée; elle attendit que Robert eut disparu et, le plus naturellement, elle répondit :

— Entrez donc, chère amie, la consigne n'est pas pour vous.

Devant la glace, elle se passait du rouge sur les lèvres :

— J'ai eu un instant de fatigue, — expliquait-elle. — C'est passé.

Et, coupant court à l'inquiétude de sa vieille amie, elle demanda en donnant un petit coup de tête vers l'atelier :

— Ça marche bien?

Et aussitôt, sur un ton confidentiel :

— N'oubliez pas ma commission... Tous les ouvrages de M. Fayé, tous, n'est-ce pas?

— Vous les aurez demain, je vous le promets.

Elles sortirent ensemble, mais, en descendant l'escalier du hall, la Princesse se pencha vers la vieille dame et, gamine, lui glissa :

— Pas un mot à M. Nicault! Il est bavard et il n'a pas de secret pour son ami Robert Fayé.

Madame Nicault abaissa les paupières, heureuse, transportée; elle était l'intime de la délicieuse princesse Pounianoff, qui, trois mois auparavant, à Biarritz, lui semblait inaccessible au milieu de sa cour de princes et de grands ducs ruinés, mais ruinés par la révolution, ce qui était une noblesse de plus.

Quand monsieur et madame Fayé rentrèrent chez eux, Robert ne souffla mot pendant tout le trajet. Il était fébrile et, bien qu'il eût son sourire aux lèvres, un pli profond se creusait entre ses sourcils. Aidant sa femme à enlever son manteau, il dit, rageur :

— Maintenant, quelle est la couronne ou le Soviet qui va payer la fête et l'hôtel?

Aurélie aurait voulu lui dire : « Je sais que tu mens; reprends tes paroles. »

V

Il y avait plus d'un mois que la soirée de la princesse Pounianoff avait eu lieu. Les journaux illustrés avaient publié des photographies; le faubourg avait admis la Princesse; le boulevard l'avait accueillie.

Ce matin-là, l'avant-veille de Noël, madame Robert Fayé revisait chez elle ses comptes de maison. Un bon feu de bois crépitait dans la cheminée sur un lit de cendres chaudes et, dehors, brillait un soleil anémique qui faisait songer à ces matinées de la campagne où les allouettes chantent très haut éparpillées dans la brume, invisibles.

Qu'elle en avait passé de ces matinées, devant ce petit bureau où tout était rangé, net, à faire le bilan du mois! Des matinées de printemps noyées d'averse; des matinées d'été la fenêtre grande ouverte au parfum de la rue ou du jardin livré aux arroseurs; des matinées d'automne, humides, maussades, mais si douces derrière la fenêtre fermée.... C'étaient de bonnes heures, meilleures que l'heure présente, parce qu'il y avait, à côté, à deux pièces de là, un homme qui rêvait ou qui travaillait, mais un homme confiant et qui donnait confiance. Aujourd'hui il n'y avait plus qu'un être irrité, replié sur lui-même et qui s'enfonçait dans son mensonge.

Elle perçut sa voix dans l'antichambre et aussitôt il entra chez elle pour lui dire :

— Pourrons-nous déjeuner à midi? Je suis pressé, j'ai une répétition à deux heures. On répète pour une tournée de province.

Madame Fayé ne sourcilla pas. Elle sonna la femme de chambre, transmit l'ordre. Quand ils passèrent à table, elle effleura dix sujets, essaya en vain d'accrocher l'attention de son mari. Il ne lui répondait que par monosyllabes, l'esprit ailleurs, le front soucieux, les gestes saccadés.

Le repas terminé, il s'enferma dans son cabinet; et elle l'entendit aller, venir, ranger des livres, fermer sa bibliothèque... Il cherchait à brûler des minutes inutiles. Une heure venait à peine de sonner qu'il partait.

De sa fenêtre, elle l'aperçut qui traversait la chaussée. Il filait vers le boulevard Haussmann, mais il n'avait pas fait dix pas qu'il se ravisait, hélait une auto et y montait.

Elle resta là les yeux sans regard, lasse de cette guerre silencieuse où l'ennemi n'apparaissait pas.

On lui remit le courrier. Elle prit les lettres à l'adresse de son mari, passa dans le cabinet de travail, les déposa sur le bureau et se retirait quand elle remarqua un billet de répétition : il était grand ouvert. Elle lut : *Quatre heures.*

La répétition était pour quatre heures! Un accablement morne la fit tomber sur un siège. Elle contempla ce qui l'entourait, cette table devant laquelle Robert ne s'asseyait presque plus, ces rayons de livres, ces bibelots et les objets familiers qui lui parurent à cette heure étrangers comme ceux d'une boutique. Ah! qu'elle aurait voulu dormir, sans rêves, sans souvenirs, sans conscience! Elle demeura ainsi longtemps immobile et pas une fois le nom de Natacha Pounianoff ne traversa son esprit. Peu lui importait que ce fût elle ou une autre. Le mensonge était entré chez eux et, désormais, elle entendrait son mari ouvrir et fermer les portes avec précaution, il inventerait des prétextes pour fuir son contrôle... Son contrôle! comme si jamais elle avait eu l'odieuse pensée d'en exercer un.

La pendule qui tintait la rappela à la réalité. Trois heures et demie! Elle sortirait pour éparpiller sa peine.

Elle passa dans sa chambre, s'habilla et se trouvait prête à sortir quand on vint lui dire que madame Delahaye demandait à la voir.

Germaine Bertrand-Delahaye entra, rieuse, ouvrant sa fourrure et parlant du froid de canard qu'il faisait avec une mine de chatte qui court à la cheminée.

— Vous sortiez? Alors nous partons ensemble. Je vais choisir un cadeau pour Bertrand.

— Comment va-t-il?

— Très bien, il travaille et, quand il fait ce temps-là, vous savez, il ne faut pas lui parler de mettre le nez dehors. Le soir, passe encore; mais le jour!... Il n'aime pas voir grelotter les gens. Je ne vous demande pas de nouvelles de monsieur Fayé; je viens de le rencontrer il n'y a pas cinq minutes rue

Demours. A la bonne heure! il n'est pas frileux, lui! Il s'en allait tête baissée, le pardessus ouvert...

Rue Demours!

Elles sortirent ensemble, coururent les magasins et quand, vers cinq heures, madame Fayé quitta sa jeune amie, elle se trouva plus désemparée qu'avant dans cette bousculade de l'approche de Noël. Elle eut l'idée de passer chez les Nicault, mais elle pensa que dans cette maison où l'atmosphère, autrefois, était si reposante, il n'y avait plus pour elle que de l'amertume à respirer. Non, elle n'irait pas chez les Nicault aujourd'hui.

Elle se fit conduire aux Tréteaux, traversa, en habituée, le couloir graisseux où flanent aux heures de repos les marmitons du restaurant voisin, descendit l'escalier qui dévale jusqu'à la loge du concierge et, poussant la série de portes qui coupent les bruits du dehors et font, au fur et à mesure que l'on approche de la scène, le silence qui semble impossible dans Paris, elle apprit du régisseur que Catherine Senaucourt était dans sa loge.

A un détour de couloir, elle fut saluée par une voix flûtée; c'était l'habilleuse de Catherine. Et tout de suite, elle retrouva son amie qui lui dit en la regardant :

— Des soucis?

— Non! Ou les mêmes.

Sans insister, Catherine Senaucourt parla d'autre chose. Elle avait mis de côté, pour Robert Fayé, des brochures qu'il lui avait demandées. Elles étaient là depuis dix jours.

— Il faut l'excuser, — dit Aurélie; — il mène une vie de galérien.

— Il a bien choisi sa galère.

Et soudainement sérieuse, elle s'assit près d'Aurélie, lui prit les mains et, la regardant en face :

— Chère amie, ce jeu-là est pour d'autres. Nous ne sommes plus des enfants; la vérité ne nous a jamais fait peur, n'est-ce pas? Je ne suis pas seule à savoir ce qui se passe.

— Ma petite Catherine, — répliqua Aurélie sans plus dissimuler, — cette femme m'épouvante, je me demande ce qu'elle nous veut.

— Ce qu'elle nous veut? Je l'ignore. Ce qu'elle veut?...

Mon Dieu, un amant célèbre. Elle n'a pas mal choisi. Malheureusement j'ai de tristes renseignements sur elle. Elle avait déjà cassé pas mal de pantins avant de se faire épouser par son Pounianoff. Du moins celui-là les a tous vengés d'un seul coup, et somptueusement! Quand il s'est rendu compte de ce que valait sa femme, il s'est donné la joie de la déshériter sans qu'elle s'en doutât.

— Je ne m'aperçois pas qu'elle ait été déshéritée.

— Ma chère amie, elle n'a pas le cinquième de la fortune du banquier. Ce qui lui reste, c'est la dot qu'elle s'était fait reconnaître et la petite garniture qu'elle a dû y ajouter. Peut-être y a-t-il aussi quelques envois de Moscou... Mais ça, la police nous le révélera peut-être un jour; car on ne m'ôtera pas de l'idée que cette femme qui a connu et fréquenté les gens de la Cour, ne soit pas en relations avec le Guépéou. La charmante amie d'enfance que vous avez retrouvée!

Toutes les deux s'étaient tues.

Madame Fayé, découragée, se leva, prit le paquet que Catherine avait préparé pour Robert, embrassa son amie et lui dit :

— L'an dernier nous dînions ensemble le jour de Noël...

— Bast! — fit Catherine, — les beaux jours reviendront. Je vous promets d'aller vous voir après-demain.

En arrivant avenue de Messine, Aurélie aperçut de la lumière dans le cabinet de son mari. Elle entra, mais sans se retourner, Robert lui dit d'une voix blanche :

— Comme tu rentres tard.

— Je me suis attardée avec Catherine. Voici ce qu'elle m'a remis.

— Ah! — dit-il en continuant d'écrire... — Je n'en ai plus besoin.

Dans l'avenue, on entendit une corne d'auto qui réclamait quelqu'un et Aurélie demeurait là debout près de la table de son mari avec son chapeau et ses fourrures et les petits paquets dont ses mains étaient encombrées, prête à repartir ou prête à parler, ne sachant quels mots elle pourrait choisir pour briser ce silence.

Elle se dirigea vers la porte et, comme elle l'ouvrait, Robert lui demanda :

— Où as-tu vu Senaucourt?

— Au théâtre, en passant.

Il se leva, les mains au dos, marcha dans son cabinet tête baissée comme un homme qui rassemble sa volonté et, brusquement :

— Je t'ai déjà répété qu'il m'était désagréable de te voir courir les coulisses!

Aurélie fut abasourdie : Non seulement il ne lui avait jamais parlé sur ce ton, mais il ne lui avait jamais dit ce qu'il disait là, puisque c'était lui qui l'avait accoutumée à lui servir de porte-parole. Pourtant, devant sa mine tragique, elle se contenta de dire :

— Je l'ignorais.

Subitement exaspéré, Robert lança :

— Ta place n'est pas ici.

Ce fut prononcé avec un tel timbre de voix qu'Aurélie en blêmit. Elle vit son mari ramasser d'une main tremblante des papiers épars... Elle se retira, sans bruit, comme si le moindre choc eût pu déchaîner une catastrophe. La porte était déjà fermée quand il lui cria :

— Je dîne au cercle; j'ai un article à porter au journal.

Il sortit aussitôt, prit sa pelisse et descendit.

Sa voiture l'attendait à la porte. Il dit au chauffeur de monter se mettre aux ordres de Madame et il partit à pieds. Au tournant de la rue, il arrêta une voiture :

— Rue Demours!

— Quel numéro?

— Rue Demours, je vous dis.

GASTON CHÉRAU

(A suivre.)

LES PREMIERS TEMPS

DE

LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE[1]

La littérature chrétienne est l'ensemble des écrits inspirés par la religion et destinés à la servir. En ces écrits, la forme doit être subordonnée au fond, le style à la pensée, le plaisir de l'esprit à l'intérêt de la foi. Si Sulpice Sévère a composé les chroniques de l'histoire universelle, ce n'est point pour nous apprendre les événements de cette histoire, c'est pour nous montrer dans les incidents de la terre le rôle du Seigneur qui est au ciel. Si saint Paulin de Nole a manœuvré avec une habileté voulue les mètres de la poésie latine, c'est pour les façonner au service de la croyance chrétienne. Les Évangiles sont avant tout la transcription des « bonnes paroles » du Christ et le récit de sa passion comme fils de Dieu. Œuvres d'apologie ou d'exégèse pour exposer la doctrine, de polémique pour combattre les adhérents des hérésies ou du paganisme, homélies ou sermons pour instruire les fidèles, chants liturgiques pour guider ou susciter les pieuses ferveurs, biographies édifiantes de saints et de martyrs, épîtres entre fidèles pour s'exhorter au courage, voilà le domaine de la littérature chrétienne : et c'est à le connaître que nous invite,

1. D'après le livre de M. Aimé Puech, membre de l'Institut, professeur de littérature grecque à la Sorbonne : *Histoire de la Littérature grecque chrétienne, depuis les origines jusqu'à la fin du quatrième siècle.* Paris, *Les Belles-Lettres*, 3 volumes, in-8°, 1928-1930.

en se bornant au monde hellénique des premiers siècles de notre ère, le livre de M. Aimé Puech qui a provoqué cet article.

Un double intérêt s'attachera donc à ce livre.

D'une part, c'est un long et vaste épisode de l'histoire littéraire de l'hellénisme finissant : nous y voyons comment la phrase élégante des prosateurs ou les rythmes variés des poètes, comment ces formes et ces forces innombrables de la langue grecque, qui depuis Homère ou Hérodote jusqu'à Plutarque ou Marc-Aurèle avaient servi à exprimer tant de beautés humaines, batailles de héros, légendes de dieux, rêves de philosophes, comment tous ces procédés d'écriture, de composition et de style vont être maintenant adaptés à un nouvel idéal, à des rites de mystères ou à des espoirs d'âmes si différents des passions qui avaient animé les idylles de Théocrite ou les discours de Démosthène. Et certes, il a fallu un vrai talent littéraire, une singulière virtuosité dans le maniement des mots, de l'épithète ou du verbe, pour qu'Athanase réussît à nous faire comprendre le dogme de la Consubstantialité en se servant de la langue de Platon, et sans lui faire rien perdre de sa netteté ou de sa souplesse : car, même dans les traités d'Athanase contre les Ariens, se détachent des morceaux superbes d'allure, où de vivantes images se mêlent à des formules d'une concision saisissante. — Voilà le premier et rare plaisir que nous éprouvons à lire ces débuts des lettres chrétiennes sur la terre hellénique : il s'agit là d'un étrange phénomène, de la plus belle langue des temps antiques et peut-être de tous les temps qui change d'inspiration sans changer de forme, qui crée des idées nouvelles avec des termes toujours pareils; il s'agit, oserai-je dire, d'un langage qui se convertit.

Par suite (et c'est là l'autre intérêt de cet ouvrage), M. Puech n'a jamais voulu, ou, plutôt, il ne pouvait jamais séparer l'histoire littéraire de l'histoire religieuse, des faits des lettres les faits de la croyance. On comprendra mal la tournure visible des *Actes des Apôtres*, si l'on ne cherche pas à percevoir dans ces 28 chapitres l'irrésistible mouvement qui entraîna ces hommes à la conquête du monde. L'analyse des œuvres d'Athanase, si nombreuses et si passionnées, sera toujours incomplète et inopérante, si l'on ne se rend pas

compte de ce que fut, pour l'évêque et pour ses contemporains, cette doctrine de la Consubstantialité dont j'ai déjà parlé, et pour laquelle des millions d'hommes ont écrit ou lu des milliers de pages et qui faillit un jour faire s'entre-déchirer tous les peuples. Un travail sur les lettres chrétiennes est fatalement un travail sur la marche des idées humaines; et, puisqu'il s'agit ici des origines mêmes des religions modernes, une étude sur les écrits de saint Paul ou de saint Irénée nous conduit, même à notre corps défendant, à regarder dans les profondeurs de notre âme et de notre temps. Ternes et vulgaires sont parfois certaines expressions des Évangiles : mais avec ces phrases d'espèce médiocre le monde devait vivre les éléments les plus purs et les plus nobles de sa vie. Les atticistes grecs auraient reproché bien des écarts à la langue de saint Paul : elle n'en a pas moins su constituer quelques-unes des maximes les plus belles que l'humanité ait entendues. Jamais, mieux qu'en lisant le livre de M. Puech, je n'avais compris que l'histoire de toute littérature porte en soi la véritable et saine histoire des idées et des cœurs des hommes.

Assurément, nous ne manquions pas d'histoires littéraires du Christianisme. L'Allemagne nous avait envoyé d'admirables répertoires, irréprochables par leur bibliographie et leurs résumés. Çà et là ont paru, en Angleterre, au delà du Rhin et chez nous, des travaux d'une pénétrante finesse. Mais de ces érudits ou de ces écrivains, les uns ont trop sacrifié aux éléments extérieures de la littérature, les autres aux idées qu'elle exprimait. Le livre de M. Puech a le mérite de concilier l'une et l'autre tendance; il l'a composé tout à la fois pour les analystes du langage et pour ceux de la pensée; il n'a pas un seul instant oublié que ces écrivains ne l'étaient que parce qu'ils étaient d'abord des hommes de foi. Il nous a ainsi donné, le premier, un livre d'histoire littéraire qui est en même temps le chapitre initial de notre histoire religieuse. Et d'avoir livré à nos réflexions un tel livre, ce sera un nouveau mérite de la science française en ces heures où elle s'est remise au travail.

***

Cette littérature chrétienne est d'une incroyable richesse, et encore n'est-il resté qu'une très faible partie de ce qu'elle a produit. Dès les premières pages du livre de M. Puech, et jusqu'à la fin, on se rend compte que le Christianisme, même en ses premières années d'Église, a fait appel à la littérature pour les besoins de sa cause et les progrès de son règne, qu'il est très vite devenu et qu'il n'a cessé d'être une religion de lettrés.

Or c'était là un fait nouveau dans la civilisation méditerranéenne, qu'une religion organisât une littérature qui ne fût qu'à sa dévotion. Sans doute les pontifes ou les augures de Rome avaient eu leurs annales ou leurs livres, mais c'étaient ou des mentions de faits plus civils que religieux, ou des recueils rituels à caractère à moitié administratif. La religion avait accompagné le travail des lettrés, mais elle ne l'avait pas animé. Dans ce qu'il mit de plus pieux en son *Enéide*, Virgile ne faisait qu'une œuvre de poète aux gages de politiciens. Le *De Natura Deorum* de Cicéron n'est qu'un traité à demi fantaisiste de laïque qui ne réussit pas à comprendre ses dieux. Les prêtres ne les avaient jamais expliqués à leurs peuples. Même la littérature grecque, si riche qu'eût été le millénaire de son existence, n'avait rien produit, en prose ou en vers, qui menât directement les âmes vers les principes d'une croyance et les préceptes d'une morale. Ses plus anciens livres, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, paraissent, à qui sait bien les lire, d'aimables railleries sur les divinités souveraines. Elle fournissait, cette religion hellénique, tantôt frivole et tantôt superbe, des métaphores, des images, des scènes incomparables aux dramaturges ou aux poètes, elle n'était pas arrivée à créer une seule œuvre qui fût la révélation de son essence et où les hommes auraient pu trouver l'annonce de leur destin. Car c'est cela que nous a apporté la littérature chrétienne.

Je ne suis point sûr que cette impuissance ou cette négligence livresques ou littéraires aient été communes à toutes les religions de l'Antiquité. Les Druides de la Gaule n'écrivaient point : mais peu importe l'écriture, la littérature parlée peut valoir la littérature écrite, et il me semble bien que ces prêtres

de l'Occident ont composé des *Genèses* ou des *Apocalypses* où ils entremêlaient les destinées présentes ou futures du monde, de leur peuple et des âmes de chacun; qu'ils ont composé aussi des hymnes ou des poèmes de morale; qu'ils ont tout fait pour établir les lois religieuses, pénétrer la nature des dieux et fixer les lignes spirituelles de la conduite de la vie. Et quand d'ingénieux érudits du XVIIIe siècle voyaient dans certaines tendances druidiques et gauloises l'ébauche d'habitudes chrétiennes, je ne crois pas qu'ils fussent entièrement dupes de leur imagination.

Mais c'est surtout l'Orient qui fut la patrie de la littérature religieuse. Là dominaient la langue et l'esprit des Sémites, et cette espèce d'hommes a toujours eu, bien plus que les peuples d'Occident, que les Indo-Européens, la passion d'écrire, le désir de graver sur la pierre, la brique ou le métal, la formule de ses dogmes et l'indication de ses rites. La table de la loi ou le livre de la foi ont été peut-être, dans le passé de l'univers, la création des Orientaux. Le fait de Moïse, répétant au peuple toutes les prescriptions qu'il avait reçues de Dieu, mais les « écrivant » aussitôt après de manière indélébile, ce fait, vrai ou faux, est le symbole du rôle sacré que les religions de l'Orient assignaient à l'écriture.

Les Chrétiens reçurent donc d'Israël ce don ou ce soin d'écrire, qui devait être une des pratiques éminentes de leur religion, le plus actif de ses moyens d'action sur les hommes, de ses instruments de propagande parmi les nations. Mais ils n'eussent point porté ce don à l'extrême, ils n'eussent point mis dans leur littérature religieuse son étonnante variété de genres, son charme de séduction et sa puissance de conviction, s'ils n'avaient, dès le début de leur histoire, rencontré l'hellénisme.

***

Dès la Pentecôte, cinquante jours après la Résurrection, on sent chez les disciples du Christ le désir de s'évader d'Israël et de parler aux Grecs, suivant l'expression qui leur devenait familière. Quand leur entourage s'étonna alors de ce qu'ils se fissent désormais comprendre de tous les peuples de l'Orient

et même des hommes venus d'Italie, cela ne signifie point que le Saint-Esprit leur ait donné l'usage de toutes les langues de l'univers, cela signifie plutôt que l'instinct de l'avenir leur avait suggéré d'user de la langue universelle, qui était la langue grecque. Car on la parlait à Rome aussi bien que chez les Parthes, en Crète comme en Arabie, et ce sont seulement des peuples connaissant le grec, des peuples « philhellènes », comme disaient les Anciens, qu'énumère le récit des *Actes des Apôtres*.

Saint Paul, qui parut bientôt sur la scène chrétienne, avait évidemment reçu une instruction grecque; il faut lire, dans le livre de M. Puech, tout ce que le nouvel apôtre a emprunté à l'hellénisme, et tout ce qui, par ses œuvres, est passé de l'hellénisme dans le monde moderne. Et M. Puech, chrétien convaincu et helléniste de tout premier rang, était l'historien de notre temps le plus capable de démêler ces emprunts et ces passages, la plus délicate des recherches que puisse se proposer un érudit. Il n'a garde d'oublier ce que Paul a pu recevoir de sa ville de Tarse, alors la métropole hellénique de la Cilicie et de l'Asie du Taurus, ville à la fois lettrée et commerçante, où s'arrêtaient écoliers ou marchands en leurs tournées d'Asie, qui avait ses écoles de grammairiens et de rhéteurs, et d'où partaient d'étonnantes curiosités vers les terres les plus lointaines de l'Empire Romain. N'est-ce pas de Tarse, quelques années plus tard, que vint en Occident ce touriste grec cherchant à s'informer en Gaule ou en Bretagne des « îles des Héros », des « baies des Trépassés », et de la migration des âmes vers les « terres des Bienheureux? »

Une fois encadrée par l'hellénisme, la religion chrétienne pouvait prendre pied dans tout l'univers connu. Elle n'avait qu'à suivre, si je peux dire, les traces de l'imagerie et de l'art grecs, qui sauraient la diriger jusqu'aux confins de la Chine en Orient, jusqu'au Rhin ou aux colonnes d'Hercule en Occident. Les bénéficiaires du miracle de la Pentecôte ne pensaient qu'aux philhellènes de l'Orient et de l'Italie, et peut-être ne s'inquiétèrent-ils d'abord que d'Antioche, la « mère des Grecs » de l'Asie et le rendez-vous de toutes ses nations. Mais Paul de Tarse voulut conquérir Athènes, et je suis de plus en plus persuadé que ses ambitions ou ses courses le menèrent

en Espagne et sur les rivages de la Gaule. Car l'Occident lui aussi était tout imprégné de philhellénisme; on parlait grec sur les côtes ibériques, de Cadix à Ampurias, et en Gaule il y avait Marseille, et à Marseille, des écoles grecques de médecine, de grammaire, de rhétorique, et il y avait la Diane d'Éphèse et son temple. Quelle tentation, pour saint Paul, de provoquer, en son asile séculaire de l'Occident, cette « Grande Déesse » avec laquelle il s'était déjà mesuré en son sanctuaire d'Orient, cette Mère sacrée du paganisme qui allait devenir durant quatre siècles la rivale la plus redoutée de l'Église Chrétienne!

On ne répétera jamais trop que l'hellénisme a été dans l'Antiquité, et jusqu'à la fin de l'Empire Romain, une véritable religion de l'esprit, une sorte d'Église intellectuelle. Quand l'empereur Julien appelait de ce nom d'hellénisme la foi ou le culte qu'il voulait rénover, il ne faisait que se conformer aux traditions déjà presque millénaires de l'humanité. Lui, César et Auguste de Rome, regardait vers Athènes comme vers la patrie de l'esprit; et c'est ainsi qu'avaient fait Marc-Aurèle, Épictète et bien d'autres; et peut-être, en son for intérieur, saint Paul a-t-il pensé ainsi lorsqu'il se désolait de la voir tout entière livrée aux idoles. Tous les peuples et tous les cultes, l'un après l'autre, se sont initiés à la Grèce, même les Juifs, encore ceux-là le moins possible, même les Gaulois des Druides, et ceux-ci, avec une sorte d'enthousiasme. On a dit très souvent que deux forces générales avaient facilité le triomphe du Christianisme : la dispersion et l'entente des Juifs dans le monde, et l'unité politique de l'Empire Romain. Mais on oublie trop souvent la force prééminente et principale, qui fut le prestige moral de l'hellénisme, précurseur du Christianisme dans la conversion du monde à une pensée universelle.

Voilà pourquoi, sous la parure des lettres grecques, le Christianisme de saint Paul, de Marseille, remonta jusqu'à Lyon le Rhône à demi hellénisé. Voilà pourquoi c'est le Christianisme lyonnais qui a enrichi la littérature grecque de deux des œuvres les plus émouvantes qu'ait jamais produites la foi religieuse : l'une, c'est la lettre où les Chrétiens, survivants de la persécution de Marc-Aurèle, racontent à leurs

frères d'Asie les luttes et le martyre de Pothin l'évêque, de Blandine et de leurs quarante compagnons; l'autre, c'est le livre ou plutôt les pages où saint Irénée, le successeur de Pothin, exprime la grandeur divine de l'Église en un langage à demi prophétique, de l'Église demeurant une dans l'espace par ses victoires sur l'hérésie, et une dans le temps par la transmission à travers les âges de cette vertu apostolique qui vient de Dieu par le Christ. Et ce sont des œuvres bien différentes de style, de sujet et d'accent : là, un simple récit de morts et de dévouements; ici, l'exposé puissant d'arguments et de principes. Mais que la littérature chrétienne ait pu créer, en langue grecque, dès la fin du second siècle et au fond de l'Occident, des morceaux si divers et cependant l'un et l'autre issus d'une même foi, cela montre que désormais l'hellénisme avait mis au service du Christ toute sa puissance d'expression, toute sa valeur d'art et de langage.

***

L'hellénisme ne suffit pas à rendre compte de la grandeur ou du charme des lettres chrétiennes, de leur rapide extension et de leur action profonde sur les hommes. Il y eut à leur caractère ou à leur mérite d'autres causes, qui viennent de l'origine et de l'essence de la religion nouvelle.

Car d'autres religions, émules du Christianisme, et comme lui originaires de l'Asie, eurent aussi leur littérature et s'enveloppèrent également de l'hellénisme pour s'assurer vie et vigueur. Le culte de Mithra, celui de la Mère possédaient des rituels de prières, des exposés de dogmes, des apologies de symboles, et, de ce qu'il ne nous en reste que des lambeaux, nous n'avons pas le droit de conclure que ces écrits fussent sans beauté. Les deux discours de Julien sur la Mère des Dieux et sur le Roi Soleil doivent s'inspirer en plus d'un passage des écrits mithriaques ou métroaques; et on ne saurait méconnaître la grandeur morale, l'émotion intime, le sens religieux des oraisons impériales, mêlant, en un même élan d'espérance et de foi, les destinées du monde et de l'homme, les devoirs de l'Empire Romain et les aspirations de son propre règne; et l'apostrophe finale à la Grande Mère

renferme des appels où la conviction d'un cœur ardent et sincère se devine sous les habiles procédés du rhéteur hellénique : je me suis demandé si Renan ne s'en était point souvenu dans sa *Prière sur l'Acropole.*

***

Mais il manqua toujours à la littérature de Mithra ou de la Mère ce que les lettres chrétiennes présentèrent dès le premier jour : d'abord, la vie même d'un homme, et puis, celle des apôtres qui avaient propagé sa doctrine, et encore, celle des confesseurs qui avaient souffert pour son nom, et enfin, celle de l'Église qui s'était organisée pour fonder son règne sur la terre. Quel intérêt, à côté de ces faits pleins de réalités humaines, pouvaient présenter les récits purement symboliques de Mithra combattant le taureau, de la mort et de la résurrection du mystérieux Attis, des pleurs et de la joie de la Terre sa Mère? Même les plus ignorants ne pouvaient voir là que des allégories. Je ne nie pas qu'elles eussent leur séductions. Mais combien plus séduisantes étaient les histoires galiléennes, qui, elles, se passaient sur la terre connue, dans le monde des hommes, en des temps rapprochés que les vieillards pouvaient raconter. La littérature chrétienne, plus qu'aucune autre littérature religieuse, parle à l'homme des autres hommes; elle est commandée par ce besoin de narration, par ce souvenir du passé, disons le mot, par ce sens ou ce désir historique qui est inséparable de l'intelligence humaine. Et il n'importe que la méthode ait souvent manqué aux rédacteurs de ces histoires.

Reprenons, chapitre par chapitre, le livre de M. Puech. La littérature chrétienne s'ouvre par les *Évangiles*, les livres de la vie et de la passion de Jésus, et il s'agit d'un être qui est né et mort parmi les hommes, à une date exacte, dans l'Empire Romain et au milieu de circonstances inscrites dans les registres publics. Ensuite, depuis Tibère jusqu'à Néron, ce sont les *Actes*, où l'on suit pas à pas l'existence des disciples du Christ. Les *Epîtres* de saint Paul, elles aussi, ont tout ensemble une date dans le temps et des places, départ et arrivée, sur la surface de la terre. Plus tard, ce

seront ces innombrables *Vies de Saints*, peut-être le produit le plus caractéristique de cette littérature, en tout cas son genre le plus populaire, et en quelque sorte le travail favori du génie chrétien : mais si erronées, si fabuleuses, si puériles que soient trop souvent ces Vies, elles n'en répondent pas moins toutes à un véritable instinct humain, qui est de se faire raconter des histoires d'hommes. Ce seront enfin ces travaux d'histoire proprement dits, comme les ouvrages d'Eusèbe, et il est à remarquer que, plus que les païens, plus qu'Hérodote, Thucydide ou Tacite, les écrivains chrétiens ont eu l'intuition de l'histoire documentaire, intercalant dans leurs récits des pièces intégrales d'archives ecclésiastiques. C'est grâce à Eusèbe que nous possédons les lettres des Chrétiens de Lyon. L'historiographie, avec le Christianisme, s'avançait plus près de la méthode nécessaire, de l'exactitude absolue. Si paradoxale que puisse paraître cette assertion, ces passionnés de la religion, mais plus férus de vérité que d'esthétique, marquaient un progrès vers l'avenir de la science.

Cet appel au document est visible même dans les plus ardents ouvrages de polémique, je songe aux écrits d'Athanase contre les Ariens. Il lui arrive de les intituler des *Histoires*. Je doute qu'il eût imité Tacite, arrangeant à sa manière le discours de l'empereur Claude sur les Gaulois. De loin en loin, il insère, entre des chapitres d'apologie ou de discussion, de longs morceaux documentaires, lettres d'évêques ou actes de conciles. Ces pamphlets du grand Catholique demeurent une mine de pièces inattaquables, qui sont comme des espaces de lumière à travers le maquis des luttes théologiques.

***

Ce mot de luttes m'amène tout naturellement à parler d'un autre des caractères propres à la littérature chrétienne des premiers temps : c'est d'être surtout une littérature de combat. Jamais, depuis que l'homme avait des lettres, on n'avait vu ces lettres tournées au profit de tant de conflits et de rivalités. L'histoire littéraire chrétienne, à travers toutes les œuvres presque sans exception, ressemble à une

épopée où s'entre-choquent, et parfois s'entre-déchirent des paroles et des sentiments humains. C'est un champ de bataille où la mêlée est à l'état permanent. J'y ai trop rarement une impression de paix et de sécurité.

Avec Athanase, décidément le nom le plus marquant, je m'excuse aussi de dire le plus encombrant de ces quatre premiers siècles, c'est la bataille des guerres civiles, ce schisme entre Ariens et Catholiques, qui faillit être plus dangereux pour l'unité chrétienne que celui des Images ou celui de la Réforme : j'ai déjà indiqué la verve incroyable, la subtilité de dialectique, et l'amplitude même des images que suscitèrent, dans les écrits de l'évêque d'Alexandrie, sa colère et son habileté de chef d'armée religieuse. Ailleurs, ce sont des traités contre les cent hérésies qui pullulèrent dans l'Église, ou ce sont des diatribes contre les dieux païens. Pauvres dieux de Virgile et de Julien! que de sarcasmes et d'injures ont-ils alors supportés! et que d'outrages qu'ils ne méritaient pas, que de courroux dont ils n'étaient point dignes! Mais ces virulentes attaques ont valu à la littérature chrétienne de rencontrer parfois d'étonnantes trouvailles, chefs-d'œuvre d'esprit ou de violence. Et de ce qu'on ait appelé un jour le Jupiter du Capitole, le Zeus de Phidias, un pur imbécile, je ne puis, malgré mon respect attendri pour les mythes de l'Antiquité, je ne puis m'indigner de ce propos d'un chrétien, ni m'empêcher de sourire à l'effet littéraire de ce contraste, du roi divin du monde classique affublé par un moine d'une injure vulgaire. Il y eut, dans ces lettres nées des Évangiles, un courage dans l'allure, un ressort intellectuel, une volonté d'action, qu'avaient à peine connus les héritiers d'Homère ou les précurseurs de Démosthène.

***

Mais en lisant ces œuvres, nous assistons à une autre bataille qui, celle-ci, nous émeut et nous secoue bien davantage, nous agite dans les replis les plus secrets de notre être moral. A côté de la bataille dans l'Église de Dieu, c'est celle dans l'âme de l'homme, entre le bien et le mal, entre le Seigneur Maître et Satan le Tentateur.

Lisez à cet égard l'œuvre la plus attachante de cet ensemble primitif, l'épître lyonnaise des compagnons de sainte Blandine. Les voici en face du juge, puis du bourreau, puis des instruments de torture, et enfin des bêtes pour la mort. Quelques-uns ont peur et semblent céder; d'autres tremblent et résistent à la crainte; les plus forts vont à la souffrance et au supplice avec joie, comme à un combat dont ils savent qu'ils sortiront vainqueurs. C'est donc, en leur cœur, une véritable lutte entre l'esprit de faiblesse et l'esprit de force, entre la chute dans le mal et l'ascension vers le bien. Et le rédacteur de cette lettre, très simplement, raconte cette lutte, détaillant les incidents intimes des âmes, leur élan vers Dieu aux minutes vacillantes, le brusque retour en elles de l'espoir victorieux. Vraiment, ce combat, dans un seul corps humain que dirige un souffle invisible, nous apporte, à lire cette lettre de Lyon, la sensation et l'émotion d'un drame poignant.

Nulle littérature méditerranéenne, que je sache, n'avait encore précisé à ce point sur les péripéties des luttes intérieures. Pour accroître, mais à son insu, le caractère poétique et dramatique de ces conflits de sentiments, l'écrivain chrétien leur donnait l'aspect anthropomorphique de batailles humaines. Il sentait « deux hommes en lui », l'un fidèle à son Dieu et l'autre hostile. Parfois même on allait plus loin dans l'expression de la pensée, dans l'imagination de la scène. Ces deux êtres qui se combattaient en l'âme des confesseurs de Lyon, on les connaissait : l'un, le mauvais, était envoyé par Satan et peut-être Satan lui-même; l'autre, le parfait, était soutenu par Jésus et peut-être Jésus lui-même. Alors, ces déchirements entre volontés et sentiments contraires, c'était, en ce modeste théâtre d'une petite âme humaine, l'épisode du formidable duel entre Dieu et Satan, qui occupait et désolait le monde depuis sa création. Jamais, je le répète, dans aucune littérature du monde classique, un problème moral n'avait été ainsi rehaussé à la grandeur d'une guerre universelle entre deux principes cosmogoniques éternels.

***

Pour traduire ces tendances nouvelles de l'esprit, ces aspirations nouvelles de l'âme, l'hellénisme offrit la diversité de

ses formes ou de ses genres littéraires, et les écrivains chrétiens se hâtèrent de profiter de ces ressources, délibérément, ayant conscience de ce qu'ils faisaient, et de la puissance que les lettres classiques, que les trésors de l'école allaient mettre dans leur religion.

On s'étonnera peut-être de ce que je suppose chez les premiers Chrétiens la volonté ferme d'être des lettrés. Mais il ne faut pas, pour juger de l'histoire du Christianisme, avoir les yeux uniquement fixés sur ses fondateurs, sur Jésus et sur ses disciples, que la tradition nous présente comme des humbles entre les humbles. Encore ne suis-je pas toujours convaincu que la tradition se soit bien représenté les êtres et les choses, et qu'il n'y ait pas eu en Jésus, disputant avec les prêtres du temple, chez quelques-uns de ses disciples à noms grecs ou latins, la notion très nette des forces de l'esprit. Dans ce milieu juif élevé par les livres de l'Ancien Testament, d'une contexture littéraire si achevée, dans cette Galilée où retentissaient sans cesse des cris d'école et des arguments de dispute, circulait une vie spirituelle très intense, plus forte même que dans les autres capitales du monde méditerranéen.

Mais même en considérant le Christianisme comme né entre un berceau de paysan et un supplice de prolétaire, il ne faut pas oublier, comme je l'ai indiqué déjà, que, dès le lendemain de la Pentecôte, il fut véritablement dirigé par des intellectuels ou par des hommes qui désiraient l'être. Il entra dans les écoles pour n'en plus sortir, jusqu'au moment où il y devint maître absolu. Et tous les procédés de ces écoles devinrent pour lui des engins de bataille et des moyens de conquête.

La théorie de cette manière d'agir devait être donnée, quatre siècles après le Christ, par l'évêque Paulin de Nole, le plus parfait des écoliers chrétiens qu'ait formés l'école païenne. Lisez sa lettre à un lettré de Gaule, que je crois élève ou maître à l'Université de Bordeaux, alors la plus fameuse de l'Occident. Avec quelle habileté, mais aussi quelle énergie il revendique pour sa foi le droit de disposer et d'user des richesses des lettres classiques! Poésie, métaphores, images, apostrophes ou prosopopées, et la dialectique des *Dialogues* de Platon, et le raffinement des mètres d'Horace,

et les règles de la composition des discours cicéroniens, et le mouvement majestueux de l'épopée, que toutes ces créations, tous ces gestes de l'intelligence humaine soient connus de l'écrivain chrétien et utilisés par lui pour l'exposition de son dogme et la gloire de son Dieu! Qu'il capte les armes de son adversaire et en fasse l'arsenal de sa foi! Et qui sait si Paulin n'eût pas accepté de bonne grâce les thèmes de la mythologie même, s'ils pouvaient servir à démontrer avec plus d'agrément les mérites du Christianisme?

La théorie de Paulin était depuis quatre siècles la loi de la littérature chrétienne. Depuis saint Paul jusqu'à Jean Chrysostome, pour ne pas aller au delà, tous les écrivains de l'Église furent des lettrés. Ce n'est pas une simple coïncidence si l'empereur Julien, l'Auguste le plus passionné pour les lettres qui ait gouverné l'Empire Romain, s'est assis sur les bancs de l'école à côté d'un futur évêque d'Asie; et le plus abondant ressasseur d'expressions mythologiques devait être, cent ans plus tard, un évêque de Gaule.

Ajoutez, pour comprendre la haute portée de tant de pages grecques dans la littérature chrétienne, qu'elles ont été composées par des écrivains de premier ordre : écoliers de l'hellénisme, je le veux bien, mais écoliers supérieurs et passés maîtres. Ce n'est point seulement la sincérité de leurs convictions, l'ardeur de leur piété qui expliquent la valeur littéraire de leurs écrits. Même chez saint Paul, quoi qu'on ait dit, je sens l'homme de métier, et à plus forte raison chez Athanase, Basile ou Grégoire de Nazianze, et, entre eux, chez Irénée, Justin, Clément, Origène ou Eusèbe. — Mais, pour connaître cette histoire des écrivains, la nature et le contenu de leurs œuvres, pour saisir la continuité de talent qui unit durant quatre siècles les auteurs et les produits des lettres chrétiennes, il faut lire, lentement et en réfléchissant, l'ouvrage de M. Puech en son entier.

J'ai dit que le Christianisme accepta les genres de la littérature classique, en prose ou en vers, épopée, ode ou satire, traité de morale, discours d'avocat ou oraison funèbre, et roman même. Il est un genre cependant, le drame, devant lequel il recula bien longtemps. On en comprendra aisément les causes : les évêques avaient trop violemment combattu

le théâtre et ses histrions, pour faire monter sur la scène, exposer aux vulgaires regards de tous, les figurations des héros de la piété. Depuis des siècles, une sorte de tare, même aux yeux des païens, frappait les édifices de spectacle, tare pour l'esprit et pour la morale : car ce qui plaisait le plus au public de ces temps, c'étaient les scènes muettes des tableaux vivants, et parmi ces scènes les turpitudes des amours de Jupiter. Le Christianisme ne pouvait encore accepter les pratiques de la scène. Il se borna, en face de ce genre, à attendre que fût aboli le souvenir même du théâtre païen et qu'eût disparu sous la poussière des ruines le dernier de ses gradins de pierre.

***

Partout ailleurs, dans tous les autres genres, le Christianisme apporta un nombre incroyable de thèmes originaux, presque tous d'une réelle beauté. Et l'on ne dira jamais assez de combien d'expressions et d'impressions il a enrichi le trésor intellectuel de l'hellénisme, et, par lui, le domaine de l'esprit humain. Que tous ces thèmes ne viennent pas de la vie et des paroles du Christ ou de ses héritiers, que beaucoup sortent de l'Ancien Testament et des lettres grandioses d'Israël, cela va sans dire : mais c'est par l'hellénisme et par le christianisme conjugués qu'ils se sont installés dans l'empire des lettres universelles.

En première ligne, et les plus profondément entrés dans nos pensées quotidiennes, ce sont, ainsi que toujours, les thèmes narratifs. Le Christianisme avait mis, comme préludes de son enseignement, une double narration, celle de la *Genèse* et de l'*Exode*, et celle de la passion de Jésus dans les *Évangiles*. Et vraiment dans l'une et dans l'autre, des épisodes tels que la marche d'Israël au Désert à la suite de Moïse et de son Dieu, tels que les dernières heures du Christ depuis le repas de la Cène jusqu'au suprême départ de l'âme divine, ces épisodes ont une grandeur particulière que l'art classique n'avait point obtenue. Je ne parle ici que de la valeur littéraire de ces scènes. Mais j'ajoute aussitôt que, les croyant vraies, je ne souffre pas comme historien d'en

parler ainsi. On me dira que les Athéniens à Salamine et la mort de Socrate ont aussi leur splendeur et quasi leur sainteté : et je n'hésite pas à le proclamer. Mais ce sont des thèmes d'une inspiration différente : la littérature chrétienne y ajouta les siens, c'est tout ce que j'ai voulu dire ici.

Ce sont ensuite les thèmes moraux, de psychologie intérieure, si je peux dire. J'ai cité tout à l'heure le thème de la lutte des deux principes, bon et mauvais, dans l'âme du monde et dans celle de chacun de nous, ce thème qui, évidemment, s'est transmis par Israël, mais qui a fait sortir de si fortes pages à la philosophie chrétienne et de si touchantes confessions à nos poètes, ce thème qu'a, dit-on, illustré notre Racine par un cantique demeuré populaire dans les Églises protestantes. Là encore, je ne nie pas que les écrivains des langues classiques ont pratiqué un thème semblable, celui du bon et du mauvais génie; mais c'est autre chose, au moins comme expression, et cela n'a pas l'attitude tragique du duel intérieur des Chrétiens.

Eux seuls, je crois, au surplus toujours en tant que disciples d'Israël, ont popularisé dans l'hellénisme ces visions terribles ou majestueuses de la Divinité, qui mettent les *Psaumes* presque au sommet des lettres de tous les temps; et aussi ces scènes fantastiques des rêves d'apocalypses, dont le livre de Jean sera le promoteur. Et avec les uns et les autres de ces thèmes, quel champ à cultiver pour la poésie de l'avenir!

Athènes ou Rome, toutes les patries municipales de l'Antiquité, avaient provoqué chez leurs poètes ou leurs orateurs des morceaux de bravoure, imagés, éloquents et pieux. Mais je viens de relire le *Psaume* sur Jérusalem, et, si bref qu'il soit, il me semble entendre une voix ou plutôt un cri qui n'avait point retenti dans les lettres classiques. Le patriotisme, l'esprit national, se renforçait de formules inédites.

Plus nombreux encore, plus divers et peut-être les plus nouveaux de tous, furent les thèmes philosophiques, cosmogoniques et surtout théologiques, encore qu'ils ne fussent nullement étrangers aux humanités gréco-romaines. Mais jamais elles ne leur eussent donné une telle place, jamais le dogme de la Consubstantialité du Père et du Fils, dont nous avons déjà parlé deux fois, n'eût excité en elles cette

abondance d'écrits, ce luxe d'expressions, cette exubérance dans les axiomes, les arguments et les invectives, ces arguties entrecoupées de colères, que nous trouvons chez les écrivains grecs du quatrième siècle. Décidément, un élément étranger au passé avait pénétré dans l'intelligence des hommes, guidait leurs paroles et dictait leurs écrits.

***

Grâce au livre de M. Puech, nous pouvons maintenant nous rappeler ces belles et grandes choses, ces premiers siècles de la littérature chrétienne qui marquent une date essentielle dans l'histoire morale du monde. Nous avions trop volontiers l'habitude, en ces dernières années, de nous intéresser surtout aux écrits latins des Pères de l'Église, attirés que nous sommes par le grand nom de saint Augustin, et, au second plan, par ceux de saint Jérôme, de saint Cyprien, de Tertullien. Et il est de fait qu'il faut admirer ces efforts des intellectuels de l'Afrique pour doter le Christianisme d'une langue et d'une littérature qui fussent purement romaines; aujourd'hui encore la vie de l'Église, toute saturée de latinité, est largement tributaire de ces efforts. Encore ne faut-il point méconnaître tout ce que ces Apôtres chrétiens à parler romain doivent à l'hellénisme, leur précurseur et leur maître.

Mais pour nous autres, fils de Chrétiens de Gaule, la littérature hellénique qu'expose M. Puech, offre un intérêt particulier, car elle fut le langage de nos ancêtres dans la foi. On a vu que le plus dramatique épisode de leur histoire, celui du martyre de sainte Blandine et de ses compagnons, fut écrit en grec, et non pas seulement parce que la lettre était adressée à des frères d'Asie, mais encore parce que son rédacteur et tous les fidèles de Lyon devaient à leur origine orientale ou à la patrie de leurs missionnaires de ne parler, de ne prier, j'ajouterai de ne penser et de ne croire que dans la langue de saint Paul. C'est en grec, uniquement, que fut composée l'œuvre de l'évêque Irénée, et peut-être, dans tout le cours du second et du IIIe siècle, n'y eut-il pas une œuvre plus forte, plus vaste, plus variée que celle du grand prélat, écrite à l'ombre du rocher de Fourvières. Vraiment le disciple

et le continuateur, à trois générations de distance, des apôtres de la première heure, de ceux qui touchèrent à Marseille, Irénée rêva de soumettre à l'Évangile, au delà de Lyon, les villes les plus lointaines de la Gaule, Autun, Langres ou Besançon; et peut-être réussit-il à faire entendre le nom du Christ sur les bords du Rhin. Mais c'était en grec qu'il dut le prononcer. On pouvait donc croire que la Gaule allait devenir la grande province occidentale du Christianisme hellénique.

Je n'ai pas besoin d'expliquer pourquoi il ne put en être ainsi, et pourquoi la Gaule chrétienne devait être revendiquée, au cours du IIIe siècle, par les influences linguistiques et littéraires de la latinité. Mais il se trouve que l'évêque qui a été assurément le sauveur de la Gaule au temps de la crise arienne, qui a été chez nous le plus habile et le plus heureux des organisateurs de l'Église, est précisément celui qui s'est le plus intelligemment assimilé la discipline de l'hellénisme : je veux parler de saint Hilaire, évêque de Poitiers.

Il vécut près de six ans en Orient au moment des grands débats auxquels présidait le glorieux nom d'Athanase; il y fut mêlé de très près, en quelque sorte comme le champion de l'Occident orthodoxe, et c'est de l'Orient que partirent ses premiers ouvrages. Certes, la langue en est latine, et très pure. Mais le fond est tout entier empreint de ce que je pourrais appeler la mystique du Christianisme hellénique. En cette langue romaine qui répugnait aux abstractions, qui aimait les faits précis et les idées concrètes, c'était une rude tâche que d'exposer les dogmes devenus traditionnels, le principe de l'unité divine en son dédoublement, l'identité éternelle de substance entre le Père et le Fils, le rôle propre des trois éléments de la Trinité. Hilaire y a pourtant réussi; et cette virtuosité dans le style que nous avons signalée plus haut chez les apologistes grecs, il faut la lui reconnaître au même degré. Grâce à lui le latin, à peu près sans torture, se plie à des façons grecques, et l'on put, en la langue de Cicéron, dérouler l'origine et les conséquences des mystères de la foi et des dogmes les plus compliqués. En certaine manière, en Gaule et sous l'action de l'hellénisme, saint Hilaire donna à la langue latine une puissance inespérée, des valeurs insoup-

çonnées jusqu'alors, tout un domaine à sillonner. Le latin du Moyen Age lui doit peut-être le meilleur de sa richesse.

Par là, la littérature chrétienne des Grecs a eu sur les destinées de nos églises d'Occident une influence prépondérante. Je ne puis affirmer que saint Hilaire importa les formules orientales qui font le caractère spécial de la liturgie gallicane. Mais, sans doute à son retour d'Orient, il composa en latin des hymnes suivant le type grec, et, obéissant à l'instinct de combat que nous avons constaté dans les lettres chrétiennes, il fit de ces hymnes comme des chants de bataille contre l'hérésie des Ariens. Quelque chose d'imprévu, gage fécond pour l'avenir, apparaissait dans l'Église de Gaule. Les Vies des Saints de l'Égypte, traduites du grec en latin, se répandaient à Trèves et de là par tout le pays; on n'allait point tarder à les imiter au profit des saints de la Gaule, et c'était le point de départ du genre le plus abondant que les lettres latines aient réalisé. Hilaire, surexcité par les spectacles de l'Orient, eut l'idée d'un séminaire pour former les prêtres, d'un monastère pour affirmer la piété, et je ne sais s'il n'eut pas à rédiger des règles pour ces fondations. Dans ses écrits, il fut poète, historien, apologiste, polémiste, et son discours contre l'empereur Constance le théocrate a plus de vigueur littéraire et de franchise de pensée que les *Catilinaires* de Cicéron. Toutes les manières d'écrire en lettré se montrèrent dans la latinité de Gaule, et ce fut sous l'impulsion que les œuvres helléniques avaient imprimée à l'âme du plus grand des évêques de l'Occident. En écrivant son livre sur la littérature grecque, M. Puech nous aide donc à mieux comprendre les destins et la nature de notre Église de Gaule.

CAMILLE JULLIAN,
de l'Académie française.

NEW-YORK[1]

De quelques cabarets.

Il est temps de déjeuner. Les rues se remplissent à nouveau. A New-York, personne ne rentre chez soi au milieu de la journée, on mange sur place, soit dans les bureaux, tout en travaillant, soit dans les clubs, soit dans les cafeterias. Beaucoup de maisons ont leur coopérative. Les banquiers prennent un léger rèpas dans les appartements privés qu'ils se réservent derrière leurs comptoirs. A chaque pas, ce sont des *grills*, des *chop-houses*, et des restaurants nommés *exchange-buffets*, où chacun déclare en sortant son addition, sans aucun contrôle. Dans les bouillons populaires, des milliers d'êtres alignés dévorent, chapeau sur la tête, sur un seul rang, comme à l'étable, des nourritures, d'ailleurs fraîches et appétissantes, pour des prix inférieurs aux nôtres. Dans les bars automatiques il m'est arrivé fréquemment de déjeuner, pour une dizaine de francs, d'une très belle tranche de jambon chaud au maïs, de fraises à la crème fouettée, d'une pâtisserie viennoise et d'un excellent café grillé à l'américaine. Aimons ces bars avec leurs appareils à rendre la monnaie de nickel, la promenade de chacun avec son plateau, les bousculades, le potage qu'on reçoit dans le cou, le sourire des soubrettes, blondes infirmières, la présence de toutes ces gens de la rue : le policeman, qui vient de terminer son service et pose sur la table sa massue désormais inutile, un jeune végétarien timide qui ressemble à Lindbergh, la négresse aussi vernie que ses souliers et la

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre.

dactylo à qui son patron n'a pas encore donné des perles; j'ai un grand faible pour les Américains pauvres, ce sont les plus gentils...

Il y a aussi dans la Ville Basse de vieux restaurants renommés : *Taupier*, avec ses garçons habillés de tabliers blancs, à la française, *Savarin* et surtout *Fraunce's Tavern*. Cette taverne est une des dernières maisons anciennes du quartier; avec ses murailles à briques rouges et son portique de bois crème, on dirait quelque résidence Adams, à Londres. C'est là que Washington prit congé de ses officiers, au lendemain de l'évacuation de New-York par les troupes anglaises. Fraunce's Tavern, malgré le portier à perruque en habit du XVIIIe siècle, est sincère. Les pièces en sont basses et boisées, l'argenterie coloniale brille sur les dessertes et au premier étage un musée, entretenu avec piété par la Société des Fils de la Révolution, montre orgueilleusement des meubles d'époque, une antique cheminée ornée de drapeaux confédérés en faisceaux.

Rubrique financière.

De Fraunce's Tavern, je remonte Broad Street et m'arrête au coin d'Exchange Place. C'est le centre mondial de l'agio.

Tout est étroit et obscur. Les voitures ont cédé la chaussée de bois aux piétons. J'aperçois devant moi, de biais, un temple grec qui se découpe en sombre sur l'acropole coupante, vue de profil, d'un gratte-ciel : c'est le Subtreasury, l'ancienne Douane, jadis Federal Hall, où Washington, dont voici la statue, fut élu premier président des États-Unis. La foule est telle que la rue tout entière a l'air de marcher. Sur ma gauche, au fond d'un couloir, on entrevoit, cette fois-ci par le travers, le clocher délicat de Trinity Church qui résiste de son mieux à l'écrasement des buildings dont les masses se referment sur lui. Sous mes pieds, se trouve toute la réserve d'or du monde. Les banques s'assoient dessus et couvent ces écus comme une poule ses œufs. Vieil or pur envoyé du Mexique et de Colombie par galions en Espagne, d'où il passa dans la poche des Hollandais, n'en sortant que pour rentrer dans les coffres anglais; après un séjour d'un siècle dans le bas de laine des paysans français, il a retraversé l'Atlantique. Les effigies seules

changent, mais la matière demeure. Ce ne sera sans doute pas le dernier voyage de cet insaisissable métal, bien qu'il soit protégé ici par des portes d'acier de vingt tonnes et, comme les trésors des dragons, par des fumées lacrymatoires et des jets de vapeur chaude.

Wall Street.

C'est l'heure de Wall Street. Je presse le pas, longeant l'Equitable Trust et cette petite maison de marbre blanc qui n'est autre que la banque Morgan, — jadis Morgan, Drexel et C°; des détectives la surveillent, depuis qu'en 1920 une voiture chargée de dynamite lui éclata au nez.

Une nation dont la fortune a passé de quatre-vingt-huit millions à trois cent cinquante milliards de dollars en moins de trente ans doit bien mettre son argent quelque part : le voici.

La Bourse de New-York n'est pas un édifice majestueux, appartenant à l'État; elle n'occupe que les étages inférieurs d'un building ordinaire dont le reste est loué à des bureaux privés. Dans l'ascenseur, j'essaie de trouver une place parmi des gens qui ont les bras et les poches pleins de titres, et je m'arrête au vingt-deuxième palier, aux bureaux de la seule maison de coulisse française auprès du Stock Exchange. A. de S. P. m'attend dans son bureau, en plein ciel; l'Atlantique et l'Hudson forment un beau fond au visage énergique de ce jeune homme d'affaires; dans une pièce voisine, j'entrevois des gens assis dans des fauteuils et qui surveillent un tableau pareil à ceux qui indiquent la position des équipes à la pelote basque, où se chiffrent en blanc et en rouge, le flux et le reflux des valeurs. Nous grimpons deux étages encore et me voici dans un central d'armée pendant la bataille. Tout un personnel haletant, suant, en manches de chemise, s'empresse à sa besogne, hommes casqués, reliés au plafond par des fils qui leur entrent dans les oreilles, retenus au plancher par des tubes recourbés qui leur entrent dans la bouche, une main au télégraphe tandis que, de l'autre, ils inscrivent des zéros sur de gros registres et les signes du dollar, ce serpent qui se tord au bout d'un bâton.

— Voyez, — me dit S. P., — voici les ordres qui affluent

de Berlin et de Paris; il y a encore de l'argent dans la vieille Europe!...

... Cent United Steel...

... Mille Coty...

... Dix mille Canadian Pacific...

Les Bourses d'Europe n'ont pas connu ces dernières années la progression régulière et formidable de celle de New York; aussi nos capitaux, dès qu'ils ont pu sortir, sont-ils venus chercher l'or où il est.

Lord Rothermere, dans sa récente visite, comparaît Wall St. à une immense pompe aspirante en train d'avaler les capitaux du monde et d'assécher l'Europe. « La plus grande puissance mondiale, ajoutait-il : plus d'autorité que Genève, plus de subtilité que Moscou. »

Dans une autre pièce s'opèrent les transferts. Tous les titres, au Stock Exchange, sont nominatifs et livrables chaque jour; aussi, avec l'accroissement de la spéculation, le travail est-il devenu formidable; on ne construit pas assez vite et le prix des loyers a doublé en peu de temps; il y a maintenant des équipes du dimanche et de la nuit. La Ville Basse qui, avant la guerre, était plongée, à partir de sept heures du soir, dans l'obscurité, est éclairée désormais jusqu'au matin.

Nous retombons d'une vingtaine d'étages dans les couloirs, nous croisons un flot de secrétaires excités, une tempête de messagers, un cyclone de chasseurs, un ouragan d'intermédiaires qui se précipitent tête nue, en veston noir et pantalon rayé, comme à Londres, tandis que, parmi eux, je reconnais, pour les avoir vus si souvent caricaturés, quelques types de vieux hommes d'affaires à guêtres blanches, avec l'œillet passé au revers de l'habit... (porter la boutonnière trop jeune vous déconsidère dans la Ville Basse..) Chacun se murmure à l'oreille des *tips*, se passe des tuyaux.

— Avant huit jours ce sera à 180...

— Si j'avais su!

L'on me cite des noms célèbres. Ces gens-là tiennent-ils entre leurs mains ma fortune? Au moment où je vais les questionner, ils prennent les devants et me demandent :

— Quelle est votre impression du marché, monsieur?...

Me voici accoudé à la tribune du premier étage, d'où je distingue maintenant une fourmilière en travail; c'est le Sanctuaire du Temple, la gare de l'argent, le terminus de la fortune. Les neuf agents de change ou *stockbrokers* qui, à la fin du XVIIIe siècle, avaient coutume de se réunir sous un arbre et qui formèrent le premier noyau du Stock Exchange, sont aujourd'hui onze cents. Ce furent Hamilton et Jay, les grands hommes d'État dont le génie sut concentrer ici le marché des capitaux américains. Avec la banque de New-York, en 1784, la fortune de la ville était faite. J'entends le bruit sourd, inquiétant, de tous ces dollars d'argent, qui roulent, arrivent, font de gros tas blancs comme des hosties et s'engloutissent d'une poche dans une autre, en une seconde. Aux murs, de noirs tableaux d'affichage, reliés à des fils électriques, laissent tomber, avec un déclic de guillotine, des volets, découvrant chaque fois un nombre qui est celui d'un agent de change. Paul Adam, dans ses notes sur l'Amérique, a parlé lyriquement de « ces chiffres qui brillent un instant sur l'altitude de la muraille, comme durent briller à Babylone le Mané, Thécel, Pharès dont s'épouvanta Balthazar le prophète... » Ces chiffres n'ont rien en soi d'épouvantable, puisqu'ils ne sont qu'un numéro d'appel. Aussitôt qu'un ordre d'achat arrive d'une banque, elle le transmet à son représentant en Bourse qui possède un box, ici même, sur les bas-côtés et n'a pas le droit de quitter le poste téléphonique qui lui est affecté. (Un million de coups de téléphone se donnent par séance). Le représentant ne peut qu'avertir un agent de change en l'appelant, comme on l'a vu, par son numéro et lui transmettre l'ordre. L'agent va aussitôt se placer à l'endroit où l'on vend la valeur; il consulte les cours et dit son prix; le vendeur lui répond : « Prenez » (*take it*), et, sans autre procédure, sans l'échange d'aucun papier, sans qu'il y ait jamais d'erreur malgré les hurlements, et de confusion des ordres donnés, des sommes fabuleuses passent de main en main. Le sol est jonché de feuilles de couleur, comme un champ de courses. A cette litière d'ordres jetés viennent s'ajouter les serpentins déroulés, indiquant les cotes; assaut des titres en vedette, *General Motors* au poste 5, *United Steel* au poste 2, *Radio* au poste 20. C'est un halètement de ven-

deurs d'actions, une palpitation de propriétaires de métaux précieux, derrière lesquels l'on sent l'attention passionnée de l'univers, qui spécule ici. Les milliardaires dans leurs trains spéciaux ou dans leurs yachts, les touristes dans les transatlantiques, le petit peuple dans les quarante-huit états de l'Union, les dames, dans les grands hôtels de la Ville Haute, entre les plats du déjeuner, les gros joueurs dans les clubs, installés au fond de leur fauteuil, tous sont, en ce moment, occupés à passer des ordres (en moins d'une minute un achat, en Californie, est exécuté à New-York). Seuls les garçons en uniforme gris semblent garder leur calme.

Depuis quelques années, l'homme de la rue a été gagné par l'attrait de l'argent facile, le prestige du tuyau; il lui fallait bien payer toutes ces choses inutiles et coûteuses qu'on lui faisait acheter à tempérament; chacun s'est mis à jouer, à terme, naturellement, avec beaucoup moins de capitaux que chez nous, car si l'argent est plus cher, les provisions exigées sont moindres; aussi les dactylos ont-elles leur agent de change et les policemen font-ils leurs reports chaque quinzaine. Cela commença en 1916, lorsque les sociétés de munitions connurent des bénéfices inouïs; cela continua après l'armistice, avec les plus-values des fonds d'État; depuis lors, le New-Yorkais n'a cessé de jouer; les renseignements, les bruits de coulisse traversent la ville en quelques heures et les journées où sont échangés six millions de titres ne sont plus rares. La Federal Reserve Bank s'en émeut, et, périodiquement, resserre les crédits. C'est alors un affolement, une dégringolade de titres soufflés, un écroulement de toutes les positions précaires. Les grands rois de la Bourse d'hier, les Gould, les Fisk, les Carnegie, les Harriman, ne sont plus... C'est désormais l'immensité anonyme des petits porteurs. On leur a tant répété : « Votre compte en banque est votre meilleur ami », qu'ils le croient; ils ont vu la Radio monter de 40 à 400; ils ont pris goût à cette partie où, jusqu'à ces derniers temps, il n'y avait pas de perdants.

Le déclic fatal continue à se faire entendre, tandis qu'oscille le taux de l'argent, du *call-money* tentateur, toujours prêt à être livré contre garantie à six, huit et même dernièrement douze et vingt pour cent. Ainsi se poursuit chaque jour, entre

dix heures et trois heures, cette bataille quotidienne des baissiers et des haussiers, ou, comme l'on dit en argot de Bourse, le combat des « ours et des taureaux ».

Enfin le coup de gong final retentit. Le tumulte s'apaise. Aussitôt, les grands chefs quittent le champ de bataille, sautent dans le métro encore vide où, deux heures plus tard, à leur tour, les gens de la rue liront avidement la page des chiffres... Cette ligne souterraine comporte des express qui brûlent la plupart des stations, et ne s'arrêtent qu'une ou deux fois avant la banlieue, où des automobiles, des canots d'acajou rapides attendent, prêts à emmener en pleine campagne les financiers épuisés... Le soir tombe. Les grands pressoirs à salariés se vident de toute une humanité fatiguée. Le classement vertical des individus va faire place maintenant, pour la nuit, à un nouveau rangement horizontal, Les portes-tambours, au bas des immeubles, tournent comme des roues folles dont chaque aube jette sur le trottoir des êtres humains : jolies secrétaires en peau de bique, très fardées, commis, hommes de peine, sténographes avec leurs fausses perles. En Europe, il n'y a pas de foules. Il faut aller en Asie ou venir ici pour palper ce monstre compressible, anonyme, lâche et tendre, demandant la mort d'un boxeur noir, se roulant d'amour devant le cercueil de Valentino, pleurant un père devant celui de Lincoln, accueillant un fiancé dans Lindbergh. Le flot remonte Broadway, inonde Brooklyn-Bridge, envahit l'L', c'est-à-dire l'Elevated, le chemin de fer aérien, noie les souterrains du métro. Puis un ordre individuel succède à ce désordre momentané : les uns s'arrêtent au transparent des journaux où les nouvelles mobiles annoncent que Trostky va habiter Monte-Carlo, s'attroupent autour des éditions spéciales qui s'amoncellent au coin des rues, se dirigent vers le repos de la banlieue, vers le cottage ou le bungalow avec sa radio sur le toit et ses fleurs artificielles, vers le souper à l'Y. M. C. A., tandis que les autres se laissent aspirer par le grand halo lumineux des cinémas et des théâtres de la Ville Moyenne.

South Street.

Me voici revenu à la Batterie. Mais au lieu de piquer droit

vers le nord par Broadway, je côtoie cette fois-ci la Rivière de l'Est. C'est à South Street, au bord de l'eau, que s'élevaient les premières maisons hollandaises, dont il ne reste plus trace, Tout appartient aux East Side docks, le port des tropiques. Les paquebots des Antilles et de l'Amérique du Sud, ceux qu'on nomme les *Indians Westners*, partent d'ici et aussi les bateaux frétés pour les hivernages de luxe et les croisières en mers chaudes. Ces bateaux, à la cheminée losangée de rouge, à la coque d'émail blanc, pareils à des fourneaux de cuisine américains, c'est la flotte fruitière de l' « Atlantic Fruit Cy ». Des camions s'en éloignent, chargés de régimes de bananes vertes qui arrivent de la Jamaïque. Le soir, ces quais sont déserts et obscurs, sauf quelques boutiques d'équipement maritime, — les mêmes dans tous les ports, de Shanghaï à Rouen, — bottes en caoutchouc pour laver les ponts, cordages roulés comme des nattes de backfish, chemises kaki et canadiennes en peau de mouton. Près d'un de ces wagons sans roues où l'on peut boire un café toute la nuit, des gardiens se chauffent avec des débris de vieilles barques imprégnées de sel et de goudron, dont l'odeur se mêle à celle des ananas fermentés. Ici se trouvent de petits bars antillais où l'on ne parle qu'espagnol et où l'on vous sert, sans qu'il soit besoin d'insister beaucoup, un petit verre de rhum blanc d'Haïti.

Maiden Lane.

Je traverse Maiden Lane, la ruelle qui, par sa courbure, rappelle encore le vieux canal où les filles hollandaises, jadis, battaient leur linge. Cette rue fut pendant deux siècles, et est encore partiellement, le centre d'affaires des diamantaires. J'aperçois, transportés dans la glace et visibles comme dans leurs cercueils de verre les Espagnols, de grands saumons qui arrivent au vieux marché au poisson. Fulton Market, un des spectacles d'abondance de cette cité, qui en donne tant.

Marché aux poissons.

Je pense à vous, marché aux poissons de Marseille où Cuvier découvrit les principes de son histoire naturelle, marché d'Alger creusé dans le roc, où la glace est remplacée par des algues fraîches et parfumées, marché aux rascasses de Toulon,

sous la colonnade à l'antique de Puget, marché de Gênes éclatant de ses rougets et de ses dorades... Quant à celui de New-York, on dirait plutôt un musée océanographique : du Pôle à l'Equateur, des écailles pâles aux écailles coloriées, on trouve les poissons de toutes les latitudes, à Fulton Market; ils arrivent du golfe du Mexique avec leurs yeux énormes et leurs piquants, par l'express de Key West, si écarlates qu'ils semblent avoir cuit dans le Gulf-Stream; du Pacifique et de Colombie britannique, à travers le Canada, par frigorifique; et ceux d'eau douce, fades et gras, des pêcheries des Grands Lacs. New-York s'en met vingt charretées par jour dans le ventre.

On y danse!

Les ponts! Ponts de Brooklyn, de Manhattan, de Williams burg et de Queensboro... Il est difficile de parler du pont de Brooklyn, le plus ancien de ceux de Manhattan, sans succomber à un accès de lyrisme. J'aime à y accéder à pied, à la tombée de la nuit, après en avoir suivi les butées, le long de Lower Madison Street, en bas de ces culées immenses, de ces maçonneries aveugles pareilles aux aqueducs de la campagne romaine. Cette arche unique emporte sur son dos, dans son filet de fer, quatre chaussées, deux pour les autos et deux pour les camions. Ces rues aériennes sont séparées par une double voie ferrée, où circulent les trains et les tramways. Par dessus le tout s'élance, en plein ciel, une large route pour les piétons. Brooklyn Bridge a aussi sa beauté intérieure : c'est son rythme de trémolo, c'est sa flexibilité dans la force; tout le trafic de New-York y passe, le matin ou le soir, et le fait vibrer, comme une lyre. Un pont n'est qu'un cadre vide. Certains gâtent les paysages, les bouchent, les scalpent; d'autres, comme celui-ci, les rendent à eux-mêmes; il commande la perspective des autres ponts et fixe d'une touche profonde et noire la brume indécise des lointains noyés dans l'ombre, entre ses filets d'acier.

Il faut plusieurs mois pour comprendre la grandeur délayée d'humidité de Londres; il faut plusieurs semaines pour subir le charme sec de Paris; mais faites-vous mener au centre de Brooklyn Bridge, au crépuscule, et en quinze secondes vous aurez compris New-York. D'abord on ne voit rien, on est perdu

dans un entrecroisement de charpentes, de tringles, de câbles dilatés par le soleil de l'après-midi. Huysmans, dans son célèbre article sur l'esthétique du fer, si méprisant pour l'art nouveau, n'aurait pu, ici comme devant la tour Eiffel, que « lever les épaules devant cette gloire du fil de fer et de la plaque, devant cette apothéose de la pile de viaduc, du tablier de pont ». Aimons, au contraire, cette immense charnière qui unit deux rives. Sous nos pieds, c'est le vide, la rivière qui, à quarante mètres plus bas, se laisse refouler par la mer. Au fond, la Liberté dans un brouillard pareil à un plumage des tropiques, de son bras levé, appelle au secours. Le soleil maintenant a disparu, écrasant l'Empire Céleste de Mott Street, l'Italie de Canal Street, l'ancienne Hollande de Maiden Lane, toutes civilisations inférieures qui rampent respectueusement aux pieds de l'Argent; les gratte-ciel s'élèvent, sur une ligne; pareils à des lamaseries, dans un Lhassa inexpugnable, ils prennent une hauteur qu'ils n'ont pas, même lorsqu'ils sont vus de l'Hudson. C'est à pied qu'il faut traverser Brooklyn Bridge. Arrivé à mi-chemin, je m'arrête à l'entrée de cette ogive noire qui en soutient la superstructure; en dessous, à travers des cages carrées, suspendues dans le vide, les express doublent, avec un vacarme infernal, les tramways rouges qui crépitent d'étincelles vertes. Un moment de calme d'un 200e de seconde, puis cela recommence. Froissement de fleurets pendant l'assaut.

D'un coup, sur cinquante étages, l'électricité s'allume; aussitôt la Ville Basse n'a plus d'épaisseur, trouée de feux comme sur les vues d'optique derrière lesquelles on promène une bougie. Les lignes disparaissent; plus de murs, plus de pleins, plus de reliefs; tous les gratte-ciel réunis, simplifiés, ressemblent à un grand incendie carré et quadrillé qu'attise le vent de la haute mer. La lune n'a plus la parole. Ces tours de cathédrale dans lesquelles le diable aurait mis le feu, sont un mirage issu d'un monde fantastique, qui apparaît non éternel, mais hors du temps. « Magnifique mais non convaincant », dirait Claudel, qui se sert volontiers du mot anglais *unconvincing*, plus fort encore.

De l'autre côté du pont, c'est Brooklyn, quatrième ville des

États-Unis, grande cité anonyme, femme de peine, servante de New-York, qui l'habille, le nourrit, fait son pain. Brooklyn, dont le gonflement prodigieux date de la guerre, étend sur des kilomètres deux rues, bordées de maisons toutes semblables; Whitman la chanta il y a près d'un siècle, à sa naissance, Whitman qui, en 1846, travaillait non loin d'ici au *Brooklyn Daily Eagle*[1].

Alors il écrivait :

« *Flux au-dessous de moi! Je te vois face à face,*
Nuages de l'ouest, soleil là-bas d'une demi-heure encore,
Je vous vois aussi face à face, foules d'hommes et de femmes vêtus de l'habit de tous les jours, combien vous m'êtes curieux!
...et vous qui passerez de rêve en rêve dans des années d'ici... »

Brooklyn, type de la ville moderne américaine, bâtie à crédit, une « ville sur papier », comme ils disent, faite de ces milliers de homes américains, suspendus dans le vide par un fil de téléphone où, fuyant au lever du jour, n'y revenant que pour dormir, les gens habitent si peu qu'ils ne laissent aucune empreinte et qu'ils semblent loger dans une abstraction, une idée de logis. Brooklyn, ville italienne et suédoise, juive surtout (90 000 israélites), anonyme, et d'où un nom seul s'élève, celui des sœurs Rosinsky ou Dolly Sisters, dont le père lavait rituellement les cadavres, à Budapest.

L'été, on longe la mer pour aller manger des coquillages sur ces pontons ou encore pour se rendre à Coney Island, la plage populaire et le Magic City de New-York. A travers les parcs immenses de Brooklyn, des milliers d'autos sont rangées dans l'obscurité, pleines de couples préparant à l'Amérique des générations futures... Whitman les a pressentis,

« *Enfants d'Adam*
attendant des moissons d'amour,
se reproduisant par greffe,
eux-mêmes d'anciennes greffes,
greffe de l'Amérique... »

1. Au coin de Fulton et de Granbery Street, on cherche en vain la petite imprimerie où, tout l'été de 1855, le poète imprimait *Feuilles d'Herbes*. Il y a des gratte-ciel à la place des bungalows de bois qu'il construisait de ses mains pour les vendre ensuite.

En repassant le pont, je vois se trouer de lumières horizontales et incurvées la carène des paquebots de l'Amérique du Sud, qui dockent sous moi. Brooklyn Bridge s'amarre ici. Grâce à lui, New-York implante ses crochets sur cette rive opposée, qui tentait de lui échapper. En attendant qu'il s'annexe par des ponts nouveaux Staaten Island et New-Jersey, Manhattan, après avoir enfoncé ses ponts dans le roc, les lance par dessus l'eau comme des scions qui lui permettent de reprendre racine de l'autre côté du fleuve.

Permis de séjour.

Une odeur étrange me monte au nez : c'est que, quittant Brooklyn Bridge et laissant la rivière s'infléchir vers le nord, je viens de m'enfoncer dans le New-York des étrangers. Cette odeur, c'est celle de ce *melting-pot*, poncif célèbre. Dans cette marmite flottent de bien étranges reliefs que la cuisson n'a pas encore réussi à dissoudre; une graisse souvent nauséabonde stagne en surface. Pour désigner ses métèques, l'argot américain a mille nuances; les Italiens sont surnommés *dagoes*, *wops* ou *guineas*; les Juifs, *yids* ou *sheenies*; les Hongrois, *hunkies*; les Chinois, *chinks*; les Mexicains, *greasers*; les Allemands, *choucroutes*; les Français, *Frenchies* ou grenouilles (*frogs*). C'est le quartier de la Bouverie, the Bowery. Ce quartier des anciennes fermes hollandaises eut fort mauvaise réputation jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, jusqu'à ce que de nouvelles artères (surtout Canal Street, dans le prolongement de Manhattan Bridge) eussent amené un peu d'air, de lumière et d'ordre social dans ce que les missions religieuses qui y pourchassaient le vice nommaient volontiers un endroit de perdition, *a place of wickedness*. Plus de dollars, d'ascenseurs ni de gratte-ciel; la misère, la saleté et les maisons rouge-sang à deux ou trois étages, avec des courettes qu'il serait plus juste de nommer des puits d'aération et des escaliers de sûreté en fer qui servent surtout à étendre le linge. Le charmant chemin rural bordé de tavernes qui jadis, après les abattoirs, s'ouvrait tout à coup sur la campagne et par lequel Washington fit sa rentrée dans New-York derrière les troupes anglaises qui se rembarquaient, n'existe plus.

Sur ses traces, le chemin de fer aérien passe, avec un noir fracas, à la hauteur des premiers étages, et fait la nuit en plein jour sur les chaussées. A midi, au soleil, quelques blancs rayons traversent la charpente métallique et font penser aux souks de Fez, où le soleil tamisé n'arrive qu'à grand'peine à percer l'épaisseur des vignes.

Le Boulevard du Crime.

En réalité, on ne commet plus de crimes à la Bowery. Les crimes new-yorkais d'aujourd'hui, ce sont, ou des batailles rangées de bootleggers dans les docks de l'Ouest, au pied des grands transatlantiques, ou les attaques à main armée des bijouteries dans les quartiers riches. Pendant tout le XVIIIe siècle et jusqu'à la fin du XIXe, les mauvais garçons étaient considérés comme les maîtres du quartier. Que furent au juste ces apaches? Un livre excellent d'Herbert Asbury (avec lexique d'argot criminel), *The Gangs of New-York*, vient de nous l'apprendre. Les chefs de bande étaient des voleurs, des joueurs, des receleurs et des assassins, à la tête d'une importante et dévouée clientèle; payés par les politiciens municipaux pour donner, quand il le fallait, un coup de pouce aux urnes, ils se savaient, le reste du temps, sûrs de l'impunité. Ils travaillaient en bandes (*gangs*), surtout pendant les émeutes et les incendies, et occupaient leurs loisirs à danser et à boire dans des caveaux (*dives*) ou à parier aux combats de coqs. Certains vauriens, dits rats de quai, avaient pour spécialité d'éventrer les marchandises fraîchement débarquées et de dévaliser les marins dans les mauvais lieux de South Street. Leurs méfaits atteignirent leur apogée pendant et au lendemain de la Guerre civile où, sous l'œil d'une police médiocre et d'une municipalité complaisante, ils détroussaient, après les avoir endormis, — déjà, — au chloral et à la morphine, les danseurs des Mabille voisins; ils n'hésitaient pas à profaner les cimetières. Cela dura jusque vers 1910 où la police, avec la brutalité qui lui est habituelle, procéda soudain à un nettoyage à coups de mitrailleuse, comme elle le fait à Chicago, — ville qui ressemble encore beaucoup au New-York de ces temps héroïques.

Maintenant, on vit au calme dans la Bowery. D'abord

parce qu'il y a de la place pour tout le monde, ensuite parce que la population n'y est plus guère qu'étrangère et qu'habiter les États-Unis est devenu si enviable et si profitable qu'on se soucie peu d'en être expulsé. Mais le quartier a conservé un parfum de danger qui fait la fortune des écrivains de magazines. Chatham Square en est le centre, place aux maisons anachroniques et au charmant vieux théâtre Thalia, avec sa colonnade à l'antique, le plus vieux théâtre de New-York. On n'y vide plus de chopes, on n'y fait plus sauter les dames au son de l'accordéon et les balles de revolver ne passent plus en sifflant dans l'air, à la porte des *saloons*. En 1866, l'évêque Simpsons déclarait qu'il y avait à New-York « autant de prostituées que de méthodistes ». La prostitution du trottoir n'existe plus depuis la Guerre. L'électricité a fini par remplacer le gaz, la prohibition a supprimé l'ivresse officielle et le quartier, ayant cessé d'être surpeuplé, sauf dans les rues juives, a perdu beaucoup de son caractère. C'était dans la Bowery que s'entassaient au débarqué les nouveaux émigrants; or, on l'a vu, cette émigration de l'Europe centrale et orientale, qui exporta pendant près d'un demi-siècle son étrange population, a cessé. Le demi-million d'hommes qui pénètrent actuellement aux États-Unis sont des agriculteurs suédois, des paysans anglais sans travail, munis d'un beau pedigree, des fermiers danois avec toutes leurs dents, ou des Allemands du Nord, riches d'un petit pécule et d'une technique, qui sont cueillis à leur arrivée et dirigés directement sur les fermes de l'Ouest, à trois ou quatre jours de New-York, où la police veille à ce qu'ils demeurent. Aussi les loyers ont-ils baissé de prix dans cette fraction de la Ville Basse qui se cache derrière le quartier des affaires. Ceux qui continuent à y habiter sont surtout des survivants d'anciennes colonies de Chinois, de Juifs, d'Italiens, de Hongrois. Rien ne sépare ces races qui vivent à quelques mètres les unes des autres, mais rien ne saurait les mélanger. Telle rue est juive russe, telle autre sicilienne. Ce voyage autour du monde, à l'intérieur d'une grande ville, est un des aspects les plus captivants de Manhattan. Aujourd'hui que le Paris d'après guerre est devenu, lui aussi, cosmopolite, la surprise sera pour nous moins grande, mais il reste étonnant de pouvoir se promener

toute une matinée sans jamais y entendre l'idiome national. L'écrivain roumain Konrad Bercovici s'est spécialisé dans la description de ces quartiers étrangers. Il montre comment les nations s'y sont regroupées telles qu'elles existent sur la carte d'Europe; les Portugais voisinent avec les Espagnols et les Allemands avec les Autrichiens. Dans cet étrange microcosme, on parle le yiddish, le russe, le suédois, le polonais, l'espagnol, le judéo-espagnol, le chinois du nord, du sud, l'italien, le hongrois, le danois, le norvégien, l'allemand, le roumain, le grec et même le français, bafouillé par les Juifs levantins ou roumains et les Syriens.

Hors de la Grande Muraille.

Mott, Pell et Doyer's Streets constituent le quartier chinois. Ce sont quatre rues comme les autres, aussi sordides, mais si absolument orientales qu'on se croirait soudain à Canton. Affiches verticales de laque rouge et noir, bazars à kimonos et soieries d'exportations, ailerons de requins ou gélatines séchées débités par de vieux marchands en robe de soie bleue et chapeau melon, dans des boutiques à boiseries dorées importées de Chine, rien ne manque, même pas les missionnaires baptistes, ornements de l'empire du Milieu... Ce qui fait défaut, pourtant, ce sont les femmes chinoises aux cheveux laqués, trébuchant sur leurs moignons enveloppés de feutre. La loi interdit en effet l'entrée de l'Amérique aux femmes d'Asie et les Chinois en sont réduits à se croiser avec des négresses antillaises, des Russes, des Juives ou des Méditerranéennes. Cette pénurie de femmes provoqua, à la fin du XIXe siècle, ces redoutables guerres de clans ou *tong-wars* qui contribuèrent tant au mauvais renom du quartier; c'était l'époque des socques et des nattes dans le dos, les derniers jours de l'Empire. Quelques Cantonnais étaient venus s'installer vers 1860 dans la Bowery, où ils prirent la place d'immigrants allemands; longtemps ils y trafiquèrent en paix, jouant aux osselets ainsi qu'à Macao, vendant leur opium fort cher et passant de douces heures à boire du thé vert au théâtre chinois, lorsque soudain leurs sociétés secrètes, sortes de mutualités, les *tongs*, se dressèrent les unes contre les autres, en d'interminables vendettas. On enrôla les bandits mexi-

cains ou italiens du voisinage, ceux qu'on nomme *thugs* ou *desperadoes*. Chaque homme « marqué » était aussitôt exécuté en pleine rue (cela s'appelle en argot *a shooting affair*, règlement de comptes au revolver); lorsque la police arrivait, il ne restait que des cadavres sur le trottoir, plus particulièrement à cet angle de Doyer's et de Mott Streets encore surnommé le « coin sanglant ». Derrière les comptoirs, des yeux bridés et des sourires; jamais aucun des quatre-vingt mille membres de la colonie chinoise ne parla. Dans ces maisons, agglomérées comme des nids d'hirondelles, les blanchisseurs repassaient, les pharmaciens se grattaient le dos avec leurs petites mains d'ivoire, l'épicier pesait son gingembre ou ses sucreries roses, et l'antiquaire, d'un œil amoureux, considérait ses jades par transparence. Le lendemain, on offrait aux victimes un magnifique enterrement à la chinoise, avec distribution de papier doré et de figurines en carton peint, puis tout recommençait quelques jours après... Cela dura ainsi jusqu'en 1910. La police fit fermer le théâtre, intervint durement et depuis lors tout est rentré dans l'ordre. La petite pagode et les tripots de Mott Street ne sont plus que des centres de jeux paisibles, où les autocars amènent des provinciaux avides de sensations exotiques. Personnellement je trouve à ce quartier de New-York moins de caractère qu'aux quartiers chinois de Los Angeles et de San Francisco. Ces Chinois sont maintenant très métissés, ils sont devenus gras et riches, ne se recrutent plus en Chine et c'est seulement lors d'une fête nationale ou du jour de l'an chinois, en février, qu'il vaut la peine d'aller à Mott Street. Je m'y trouvais, cette année, accoudé au balcon de fer d'un restaurant chinois pour voir passer le sinueux dragon de carton vert, tout étonné de se promener dans cette Chine occidentale, au son des gongs et des cymbales; un dragon rouge avec une langue d'or arriva d'une rue voisine; les deux bêtes cahotées et rigides de froid, se faisaient de gros yeux hostiles (l'une représentait-elle Nankin et l'autre Pékin?...) Depuis qu'il n'y a plus d'Empereur pour aller offrir, ce jour-là, la Terre en sacrifice au Ciel, les républicains n'attachent guère d'importance à ces symboles périmés.

Ces Chinois de New-York ont la figure carrée, la bouche matérielle, l'œil réaliste et le ventre rond des négociants, et

l'on regrette les beaux pêcheurs maigres du Yang-Tsé. Je les observais ce matin venant chercher, comme de bons pères de famille, leurs enfants à la porte de l'école voisine. Quand sortirent de ces bâtiments rouges les petits Chinois, si américains dans leur manteau de cuir et si mongols sous leur casque à la Lindbergh, prêts à boxer les petits Arméniens du quartier, je compris que l'aventure actuelle de New-York sera, dans un siècle ou deux, celle du monde entier.

Cependant, je crois qu'il y aura toujours des quartiers juifs. Il n'y a d'ailleurs pas ici un quartier juif, mais cinq ou six. New-York est la plus grande ville juive de la terre; on compte près de deux millions d'Hébreux. Il y a là des Juifs allemands, des Juifs espagnols et portugais, des Juifs du Levant, de Hollande, de Galicie, de Hongrie, de Roumanie, d'Ukraine; il y a les Israélites milliardaires de la Cinquième Avenue, les Israélites millionnaires de Riversidedrive, les Israélites pauvres de Harlem, du Bronx ou de Brooklyn...

Le vieux ghetto est celui d'Henry, d'Allers, de Rivington Streets, pareilles à ces « rues-aux-Juifs » du Moyen Age. Cette population grouillante, crasseuse, prolifique et sordide qui a été maintes fois décrite sur le mode tragique et comique, ô amis Tharaud, qu'attendez-vous pour lui rendre visite? Il y a bien quelques vrais Hongrois, Russes, Roumains ou Polonais en Amérique, mais en général, sous ces étiquettes européennes, se cachent surtout des Juifs. Un immense folklore local, dans le théâtre yiddish américain comme dans le roman, ressasse à l'infini la scène du vieux père inassimilable et botté, avec ses rouflaquettes grasses dépassant de chaque côté de son chapeau melon verdâtre, le Talmud sous son châle de prières, maudissant en russe ses enfants devenus américains, qui ne le comprennent plus. Aujourd'hui le Juif nouveau, après son stage dans les bas quartiers, s'est élevé, ses fils sont à l'université, — du moins dans celles des universités qui les reçoivent, — c'est-à-dire ni à Princeton ni à Yale, — et il abandonne de plus en plus son taudis de Downtown aux Italiens; il n'est plus socialiste bien qu'il lise volontiers chaque soir le *Vorväerts* ou l'un des cinq grands quotidiens

en caractères hébreux; il ne produit plus guère de prophètes et d'illuminés comme ceux qu'on voit dans Zangwill; son vrai royaume est Broadway. New-York est à lui, quoi qu'en disent les « cent pour cent Américains » de Park Avenue. Il tient la presse, le cinéma et la radio... « Où est le temps, écrit Bercovici, non sans orgueil, où le Gouverneur Peter Stuyvesant trouvait que les Juifs sont le rebut de la terre et ne peuvent habiter dans la ville? »

Les premiers Juifs de New-York venaient d'Espagne par les Antilles ou le Brésil. Leur cimetière se voit encore dans Olivier Street. On ne les inquiéta jamais; puis vinrent, après 1848, des Juifs de Rhénanie; ensuite ceux, beaucoup plus misérables (malgré tout ce qu'essayait de faire pour eux l'Alliance israélite américaine, *Educational Alliance*), de Galicie et de Russie, fuyant les persécutions du Saint Synode. Il y en a qui sont restés pauvres, des chiffonniers, des chaudronniers, des plumassiers, des tailleurs, des marchands de lorgnettes. Comme presque partout depuis dix siècles, les Juifs tiennent le commerce de la fourrure et surtout du vêtement : de la casquette au pantalon, ils habillent le monde. C'est dans ces rues sordides qu'ils fabriquent les objets de luxe que nous retrouverons dans la Cinquième Avenue, vendus à un prix décuple. Ils logent dans des chambres à trente centimes la nuit, ou encore à cet hôtel Libby, l'hôtel juif de New-York (curieux, mais bien moins que cette auberge parisienne de la rue des Rosiers qui, jour et nuit, reste ouverte aux nouveaux arrivants, depuis le xve siècle). La littérature juive de New-York est d'une tension spirituelle, et d'une qualité d'abstraction, qui s'expliquent lorsqu'on sait que beaucoup de ces Juifs, élevés dans East Side, n'ont jamais vu un arbre. « Cette population, dit Bercovici, donne une idée assez exacte de ce que devait être Jérusalem : prêcheurs, immolateurs de soi-même, socialistes, anarchistes, bolchevistes, communistes, et encore d'autres « istes », en continuelles disputes, se couvrant d'imprécations, chantent et achètent des livres ». Paul Adam, dans le style artiste et kabbalistique de son époque, les a ainsi décrits : « Crêpus et nonchalants, avec des filles qui daignent effleurer de leurs regards orientaux la vie qui passe... On y brode, dit-il, on y stoppe, on y polit,

comme Spinoza, des verres de lunettes, on y bourre, on y galonne des coussins en attendant que le Dieu Sabaoth mène ses enfants vers le Chanaan voisin de la Troisième Avenue pour y établir les bazars de l'ancien Capharnaüm. »

Je croise un vieil homme à barbe verte, et je reste sur place, pétrifié d'admiration : c'est un marchand de caoutchouc, qui porte sur soi toute sa boutique; il ressemble à un homme-médecine ou à un mannequin surréaliste, avec sa robe de tuyaux rouges et bruns; sur son dos, il porte des irrigateurs, et, autour du cou, un collier de canules...

Toutes les rues perpendiculaires à Delancey Street sont à visiter, mais les plus belles, envahies à l'orientale, grouillantes et désordonnées comme les tombes d'un cimetière hébreu, comme les idées dans un cerveau juif, sont Orchard et Rivington streets. Je pense à cette expression splendide de Heine qu'aimait à rappeler Nerval : « de grands essaims d'Israélites... »

Plus de sens unique ni de règlements de police pour ces voitures à bras qui, ici, décèlent mieux que tout le reste la présence d'un élément exotique.

— « *Alles gut!...* »

Amandes grillées et salées vendues par des marchands dont le nez crochu et gelé sort d'un bonnet d'une fourrure miteuse, rapporté de Russie par les ancêtres. Aux devantures, carpes énormes et dorées, gros cornichons sucrés, volailles rituelles et cette viande *kosher*, avec son hémorragie interne, ces saucisses spéciales, comme d'énormes membres congestionnés, sans parler de ces hachis, de ces mets orientaux, qui ont l'air d'excréments.

A Delancey Street, les cinémas annoncent en lettres rouges le film soviétique : *La Fin de Saint-Pétersbourg*. Le peuple élu fait queue pour voir enfin les boyards prendre (c'est bien leur tour) des coups de pied « dans le pantalon », comme on dit en argot de New-York. « *Alles gut!* »

Ici tout est bon marché, clinquant et camelote, sauf les boutiques d'objets religieux : quand il s'agit d'acheter un Talmud, un chandelier de cuivre, un châle, un calendrier rituels, rien n'est trop cher. Une odeur de saumure et de bottes graissées couvre tout. *Jesus saves*! s'exclament les affiches de l'armée

du Salut. A d'autres! Au-dessus de cette foule pauvre, mais qu'on devine parfaitement satisfaite de son sort, étincelle un mot magique, qui domine tout : « diamant ».

Des enfants, il y en a partout, et des vieillards aussi, jusque sur les escaliers extérieurs contre l'incendie, qui transforment ces vieilles maisons en cages où semblent être enfermés des vautours... Dans la rue obscurcie par le chemin de fer aérien, brillent ces cuivres jaunes apportés de Russie, honneur de tout foyer juif. (Voir les trois boutiques d'Allen Street, vers le numéro 95). Allen Street est surtout la rue de la soie, des édredons, des oreillers et des couvre-lits. C'est la nuit qu'il faut la visiter et, plus encore qu'elle, sa voisine, Division Street. Personne ne m'avait indiqué Division Street. J'y passai par hasard. Imaginez un bal de fantômes donné en pleine rue déserte, l'hiver. Plus une âme; la cité nettoyée comme par les mitrailleuses ou par la peste; et, l'une après l'autre, des centaines de boutiques éclairées violemment à l'électricité, peuplées de mannequins figés et souriants, habillés de la façon la plus violente et qui se donnent à eux-mêmes cette étrange fête. Il y a là des trousseaux pour ouvriers et des trousseaux pour Park Avenue, des copies de Worth et des robes à cinq dollars destinées au dancing du samedi soir; toutes les conditions sont mélangées, toutes les classes disparaissent dans cette confection instantanée du luxe pour tous.

Im theater!

Il est neuf heures du soir. A cette heure-ci, où sont les Juifs? Les intellectuels dévorent toute la littérature du monde dans les bibliothèques de nuit; les autres, les grands-mères à la bouche humble et à l'œil arrogant, les grosses filles sensuelles, les vieux à l'esprit toujours vif et argumentateur, les jeunes gens opiniâtres et souples, tous, poussés par la passion commune de leur race, ont été remplir la douzaine de théâtres yiddish des Première et Deuxième Avenues. « Les acteurs y jouent, écrivait Paul Adam (et c'est encore vrai aujourd'hui), avec un succès constant, des rôles de frêles créatures, longtemps persécutées, puis victorieuses, grâce aux ruses de leur vertu. C'est là, personnifiée, toute l'obscure épopée de ces

races astucieuses et subjuguées de siècle en siècle... Rien de suggestif comme ce public barbu, en deuil, ces Orientaux aux gros yeux bistres, quand leurs mains livides applaudissent l'orpheline épousée par un jeune millionnaire, tandis que les détectives du théâtre passent les menottes au poignet du méchant seigneur »... A lire ceci, écrit il y a presque trente ans, on dirait déjà un film de propagande communiste. Ces publics, femmes en cheveux, hommes sans cols, cheveux crêpus, yeux éclatants, bouches charnues, teints livides, me transportent soudain dans les théâtres actuels de Moscou; pas une retouche à faire, rien à changer.

Sûreté, avant tout.

Non loin d'ici se trouve le nouveau quartier général de la Police, dans Centre Street.

Il y a des vols et des meurtres à New-York, comme partout, mais ce qu'on y pratique le plus, c'est le « haut les mains! » (*hold up*). Le bandit américain ne tire presque jamais, à condition qu'on le laisse opérer. Le film a popularisé son savoir-faire. Si vous sentez un gentleman vous presser à travers sa poche de son canon de browning, en souriant, à midi, en pleine Cinquième Avenue, souriez aussi et n'allez pas rentrer en criant dans la banque, d'où vous sortez. Suivez-le dans sa belle Packard et il vous déposera, allégé, quelques blocs plus haut. Quand il faut tuer, ce bas monde n'hésite pas (voir deux récents livres, si suggestifs, *Love in Chicago*, et *In the days of Rothstein*). On s'adresse même à des agences d'assassinats, à des spécialistes (*killers*), et on peut, dit-on, se défaire d'un ennemi pour cent dollars à condition qu'il ne soit pas un personnage. On tue les gens en voiture, puis on jette les corps dans des terrains vagues.

Si le bandit new-yorkais opère sans « feu », il n'en est pas de même de la police. Êtes-vous témoin d'une poursuite? Mettez-vous vite à couvert, car ce sera bientôt une fusillade. Dès qu'une auto est sifflée, si elle fait mine de ne pas s'arrêter, on tire dessus. En février de cette année, une dame qui n'avait pas obéi à un ordre d'arrêt a été tuée. La police de New-York est brutale; elle ne déteste pas le pourboire et diverses persuasions; on la dit peu efficace (97 p. 100 des

crimes restent impunis, écrit le *New-York Herald*). La force de la police est surtout préventive. Autant notre petit sergent de ville fort en gueule et gesticulateur se fait peu respecter, autant, dans les faubourgs, lorsqu'il essaye d'arrêter quelqu'un, il risque d'être lynché, autant, à New-York, le grand *cob* irlandais est craint; d'un coup de sifflet il réquisitionne les voitures et chacun lui prête main-forte. Comme les ambulances et les pompiers, la police a la priorité de la route, du télégraphe et du téléphone. On distingue les agents de la voierie, les patrouilleurs, la brigade du Port, la brigade motocycliste (montée sur des machines si puissantes qu'elles battent toutes les voitures au démarrage), la brigade des bombes (lacrymogènes, etc...), la brigade ouvrière (malheur aux grévistes!), la brigade aérienne (avec trois champs d'aviation), la brigade de surveillance des chaudières (*boilers squad*), la brigade du vol (*gangster squad*); enfin celles spécialisées contre les bootleggers et les faux-monnayeurs. Toutes armées de tanks, de motos avec fusils automatiques, autos blindées, mitrailleuses, boucliers-protecteurs, etc... Cette armée de paix, dont le métier est d'envoyer les gens à Sing-Sing (300 000 arrestations par an), se compose de seize mille hommes, plus de mille sergents, six cents lieutenants et cent capitaines. La solde d'un policeman est de soixante-mille francs par an. Le préfet de police de New-York a demandé cette année de nouveaux effectifs et une augmentation de solde; « on ne peut vivre avec ce salaire de misère », a-t-il dit. Sans compter les détectives privés, agences Burns et Pinkerton, que les grandes banques, les industries, le haut-commerce et même les particuliers, ont à leur service et qui viennent doubler les forces municipales. L'armée n'est jamais employée pour maintenir l'ordre.

Sing-Sing.

Sing-Sing, que le cinéma a rendue célèbre, c'est la grande prison de New-York. Elle m'avala, par un beau matin d'hiver, de sa porte béante, seule ouverture dans des murs de ciment armé, doublés de barbelé. Le bureau du Directeur était, comme toutes les administrations américaines, très *business like*, classeurs d'acier, machines à écrire, secrétaires, etc... Au

mur, une grande affiche annonçait un bal au bénéfice du personnel... Je descendis un escalier, jusqu'à une grille verrouillée que surveillait en enfilade une mitrailleuse, montrant son vilain nez troué hors de la meurtrière d'une porte blindée. J'étais dans la souricière. A droite, on fouillait les visiteurs; à gauche, le parloir des détenus. (Je n'oublierai pas ce jeune captif, beau, malgré sa tête rasée, qui parlait, les yeux dans les yeux, avec une expression d'intensité inouïe, à une femme en manteau de vison, — celle sans doute pour qui il avait fait des faux...). Un guichetier porte-clefs me fit traverser les anciens bâtiments, neuf cents cellules sur quatre étages, cadenassées et fermées le soir d'une seule barre de fer, sans fenêtres, avec juste la place d'un grabat et qui rappellent les anciens cabanons des fous, à la Salpêtrière. Le reste de la prison était une honnête usine qui n'avait plus rien de la cour sinistre du tableau de Van Gogh. Des reclus en flanelle grise se livraient à de menues besognes; beaucoup de nègres, d'ailleurs parfaitement heureux. L'un d'eux se jouait des *blues* à l'harmonium en regardant par la meurtrière l'Hudson glacé et le dur ciel lumineux d'hiver. Le soir, la chapelle devenait vraiment un cinéma, et le drap de l'autel, un écran. Les prisonniers américains ont droit à tous les journaux et livres, au cinéma, chaque jour, et la nuit, jusqu'à dix heures, à la radio : tous les lits des dortoirs ont des antennes et des cadres. A la cuisine, où des légumes cuisaient à la vapeur dans des percolateurs, on préparait d'excellents gâteaux pour le thé. Bref, la bonne vie, sauf que, tout en haut des murailles rouges, dans une lanterne de verre reliée aux autres par des fils téléphoniques, les geôliers veillaient...

Non loin de là, un prisonnier nègre cultivait une serre, dont les plus belles fleurs se trouvaient être de merveilleux oiseaux des Tropiques. Mélange de brutalité et de sentimentalisme philanthropique de l'Amérique : cette serre donnait sur la section des condamnés à mort. On ouvrit des portes de banque et je me trouvai soudain dans une sorte de salle d'opération qui prenait jour par un vitrage d'atelier; au milieu je vis un bon vieux fauteuil de grand-père, en bois : la chaise électrique. Je m'attendais à quelque chose de très martien, tout nickelé, avec des câbles à haute tension, et l'on me voi-

turait cette commodité de la conversation avec Dieu. De larges courroies de cuir noir attendaient des jambes, un buste et une tête... (Au début, on n'attachait pas, paraît-il, les patients dont les corps, sous la commotion, volaient en l'air). Au pied et au dossier, par un tout petit fil, arrivait la mort, sous forme de deux mille volts. Dans un cabinet voisin, le tableau de distribution de force, comme une dalle funéraire. Douze sièges pour les douze témoins prévus par la loi... A droite, une chambre de clinique, avec des tables pour l'autopsie légale et six frigidaires électriques, destinés à conserver les cadavres; dans un coin, six cercueils gris...

« La mort est survenue au bout de cinq, six, sept minutes », disent les procès-verbaux. Cette lenteur m'avait toujours semblé effroyable. Le directeur me rassura :

— Au bout de deux minutes le cerveau et la moelle sont grillés, la tête fume, mais, en deux centièmes de seconde, le condamné est inconscient. Il ne souffre pas.

Il ne souffre pas? J'ai pourtant le souvenir de cette photo prise ici, l'an dernier, par un reporter, qui, malgré la sévère défense, avait réussi à photographier, avec un appareil caché entre les lacets de son soulier, une figure effroyable...

New-York, porte de l'Orient.

Je reviens une fois de plus à mon point de départ, sur la Batterie. New-York se terminant en V, c'est le jambage de gauche que j'attaque maintenant.

Par l'enfilade des rues, j'aperçois de nouveaux docks, ceux d'Honduras et du Guatémala, qui précèdent de peu les docks des grands transatlantiques européens. Rector Street. Sur les glaces crasseuses des vitrines, ce ne sont plus des caractères hébreux, mais arabes et grecs. A chaque pas, le café et la boutique de change, ces deux paradis du Levant; ici, les Syriens maronites, dont l'église est proche, parlent français. *Sheik's* Restaurant. Tapis réparés par des filles brunes, accroupies en devanture, dans un décor de babouches brodées et de narghilehs d'argent. Quelques Arméniens, exilés de leur centre de la Vingt-sixième Avenue, font des ventes aux enchères en plein vent. Tous ces Orientaux paraissent attendre le crayon satirique de Pascin, qui connaît si bien son bas New-York!

Cette Petite Syrie, c'est la vieille colonie syrienne, car la nouvelle, et c'est également vrai pour les Grecs, a émigré à Brooklyn. Non loin, on trouve des Yougo-Slaves, portiers, garçons d'ascenseurs. Plus bas, le long de Greenwich Street, sont garées, en attendant la fin de la Bourse, les voitures particulières qui n'ont pu s'avancer davantage. C'est un coin de petites échopes, de boutiques de crème à la glace, où l'on vend aussi ces saucisses populaires sorties de l'eau bouillante et servies en sanwdich, dans un pain, que l'on nomme des « chiens chauds », *hot-dogs*, et que Chaplin a rendues célèbres dans *Une Vie de Chien*. Le seul luxe, la seule couleur de ces quartiers pauvres, ce sont les fruits.

Me voici maintenant dans Broadway ouest, qu'il faut se garder de confondre avec le grand Broadway central. J'aperçois, cette fois-ci de l'extérieur, le Woolworth building, avec plus de recul que de Broadway. Ses efforts vers le gothique me font donner à la flèche de Rouen et à la tour Saint-Jacques un souvenir attendri...

La rue chantante.

En arrivant au coin de Cortlandt et de Greenwich Streets, j'entends soudain de la musique. Je regarde; rien. Des portefaix nègres continuent à décharger un camion, le cantonnier irlandais balaye, des enfants reviennent de l'école sans paraître étonnés... et pourtant, ce n'est pas une musique, c'est tout le quartier qui résonne, vibre; il chante des choses différentes en même temps. Je lève la tête et je m'aperçois que de toutes parts me couchent en joue des tromblons d'ébonite, des hauts parleurs. C'est le quartier de la radio; les boutiques que voici offrent, entassés jusqu'au haut de leurs vitrines, des cabinets japonais, des crédences gothiques ignifugées, payables à raison de cinq francs par mois, des cadres, des amplificateurs, des lampes brillantes, des bobines de fil de cuivre, des antennes, des postes fixes ou mobiles, tandis que les cornets mystérieux, de leur voix caverneuse ou graillonnante sortie du néant, annoncent une symphonie par Grossermann, coupée l'instant d'après par le saxophone de Perlmutter, agrémentée par le jazz de l'hôtel Saint-Regis que dirige Warshawsky; soudain arrivent par le travers les cris

de la publicité de Palmolive, des injonctions d'un évêque que bouscule aussitôt l'*ut* d'un soprano, tandis que se développe dans toute son ampleur la voix prophétique du conférencier Weintraub, qui commence justement son cours : « les parents ont-ils le droit d'élever leurs enfants? » à quatre heures dix-huit minutes au 860 kw. B. B. R. Staaten Island.

École des barbiers.

Je m'arrête (je suis la seule personne à m'arrêter à New-York) au coin de Park Place, tant me réchauffe la vue l'admirable ton rouge de ces maisons d'un ancien temps. Près d'ici l'on m'a désigné une école des barbiers. Je pourrais, paraît-il, y être rasé gratis par des apprentis qui s'y font la main sur les clients bénévoles, mais ce serait à mes risques et au péril de mes joues.

Un froid sain, avivé par le grand appel d'air des deux estuaires, balaie les rues. Il devient si vif vers le soir que, dans de vieilles boîtes à ordures transformées en braseros, l'on brûle des planches au milieu de la chaussée. Je perds de vue les docks, les bacs et l'Hudson Tunnel, tous ces drains latéraux qui soulagent Manhattan par des ponctions journalières d'un surplus de population qu'ils aident à se vider dans les banlieues, et, me dirigeant vers le nord, je parviens au quartier italien.

Rencontré à cinq heures et demie une voiture avec un cheval.

« *O Sole mio* ».

L'Italie. — Comment s'y tromper? Voici des olives noires, du jambon cru, du parmesan, des fiasques, des cigares à paille et de ces pains toscans qui ont la même forme, depuis les Romains. Les Italiens ont habité l'Est avant de venir ici à l'Ouest. Demain, ils seront ailleurs, car une ville est un organisme qui vit, dont les cellules se déplacent, et déjà la nouvelle Italie va rejoindre la nouvelle Suède, la nouvelle Palestine, la nouvelle Syrie, de l'autre côté de l'eau, à Brooklyn. Les Italiens de New-York forment une colonie travailleuse, enrichie par l'industrie actuellement si prospère du bâtiment, par le commerce de l'alcool de contrebande et surtout par la vente du jus

de raisin frais, qu'on fait ensuite fermenter à domicile : à New-York, comme partout, les Italiens construisent. Ils délaient le ciment et le mortier pour l'univers; pauvres, ils travaillent pour les riches; les gratte-ciel, ce sont des Italiens qui les élèvent, de même que les villas de la Côte d'Azur, les palais des rajahs et des émirs, après ceux des tsars, ce sont eux qui les ont bâtis, de leurs rudes mains romaines. Leurs caisses d'épargne nationales ouvrent des succursales à tous les coins de rue. Bien que beaucoup d'Italiens aient cessé maintenant de retourner périodiquement au pays, tous sont restés nationalistes et peu assimilables.

Le quartier italien était connu jadis pour ses crimes; aujourd'hui il est fort tranquille. Ce n'est d'ailleurs plus « une cité spécialement italienne non moins sordide, non moins bariolée d'affiches calabraises, non moins peuplée d'artisans minables et de filles aux yeux méditerranéens qui sustentent leur mère en louant leurs vices fiévreux aux Jaunes de « Chinese town » (*sic*), comme l'écrivait Paul Adam. C'est la jeune Italie, certes toujours dévouée à ses Madones et à ses Saints, mais fière de sa race latine, soutenue par son gouvernement, défendue auprès des hommes politiques américains par ses grands quotidiens, jouant son rôle aux élections, disciplinée et enrichie, visitée régulièrement par ses consuls, ses commis-voyageurs et par des propagandistes fascistes qui en entretiennent « l'italianité ». Sa presse, est presque entièrement ralliée au régime nouveau. Il y a certes beaucoup d'anti-fascistes aux États-Unis, mais ils habitent plutôt Chicago.

Chelsea.

Plus près de l'Hudson, entre la vingt-troisième et la vingt-quatrième rue, l'on trouve encore des Italiens dans un vieux coin de Manhattan qui se nomme Chelsea. Chelsea et London Terrace, habités par des Irlandais depuis le XVIIIe siècle, protégés contre la bâtisse moderne par de longs baux à l'anglaise, sont restés vraiment un coin du vieux Londres; on y voit des pigeons, des jardinets et même des arbres. Plus isolé et calme que Greenwich Village, Chelsea est beaucoup plus intact.

L'oncle Sam en chapeau mou.

La transition est presque insensible entre ces rues qui pourraient être napolitaines ou bolonaises et le quartier latin de New-York, Greenwich Village. Je n'aime pas beaucoup Greenwich Village. La vie de Bohême est charmante à Fulham, à Charlottenburg ou à Schwabing; elle atteint son maximum d'intensité à Montparnasse. Depuis que toute l'Amérique des sculpteurs expressionnistes élèves d'Archipenko, des poètes qui se croient Rimbaud, et des dames qui se croient peintres parce qu'elles ont besoin d'ateliers pour y faire tourner un gramophone, depuis que les affranchis en sandales, en chemise grise, en pantalon d'Oxford et sans chapeau, imitateurs de Gertrude Stein, de Joyce ou de Man Ray, habitent la Rotonde ou Cagnes, Greenwich Village n'est plus. Un vieux journaliste newyorkais me confirma dans cette impression : « A Greenwich Village tout est faux, faux cabarets, faux journalistes, fausse misère et faux génies ». Les hostelleries et l'art paysan sévissent à tous les coins de rues. Des dancings, fréquentés assez tard dans la nuit, ont une apparence de mauvais lieux qu'ils ne justifient pas. Au fond de cabarets-chaumières sur lesquels on a passé un jus doré pour leur donner l'air ancien, on boit clandestinement un chianti californien et les étudiants de première année échappés pour un soir des Universités sont seuls à croire que c'est du vin. New-York a bien d'autres gaîtés qui ne sont qu'à lui. Le Village est inauthentique, comme le sont ses dîners dans les restaurants camouflés en frégate où des champignons sur toast sont servis au bout de piques par des pirates amateurs.

Greenwich Village est bordé par l'Hudson, la sixième avenue à l'est, Washington Square au nord, et Charlston Street au sud. Ce fut d'abord un village indien, Sappokanican, puis une ferme hollandaise, la Ferme des Bois, d'où on pouvait voir l'Hudson qu'alors aucun dock ne cachait. Une épidémie de fièvre jaune fit évacuer ce gros bourg au début du XIXe siècle et les habitants n'y revinrent que cinquante ans plus tard. Il faudrait un Murger, un du Maurier, pour évoquer tant d'ombres illustres. Lafcadio Hearn y passa sa jeunesse et Poë y écrivit *Gordon Pym* et *la Chute de la Maison Usher*. Tout le

journalisme de l'époque héroïque, les publicistes, les pamphlétaires, les artistes de la suite de Whistler y eurent leurs studios et leurs cafés. « Ce fut, nous dit Bercovici, un lieu sauvage que celui-ci où Dreiser et Sherwood Anderson, inconnus encore, se promenaient avec de longs cheveux et où Provincetown Playhouse jouait les premières pièces d'O'Neill ». De grandes maisons d'édition, qui sont maintenant dans la Ville Haute, débutèrent dans le Village. Il y a encore quelques anneés, on y pouvait acheter d'excellents livres d'occasion, — tandis qu'aujourd'hui il faut, pour en trouver, remonter à la Cinquante-neuvième rue. Alors on allait à Greenwich Village pour y voir des femmes à cheveux courts et des jeunes gens décadents... On y allait surtout dîner pour peu d'argent, mais la prohibition a tué les trattorie italiennes comme elle a tué les restaurants français de New-York. Les fausses auberges ont beau faire de la réclame dans les hôtels de province et attirer les autocars par des mises en scène suggestives, s'intituler sur des enseignes grinçantes de fer forgé en gothique rouge : *le Trou-du-Lapin, le Cheval-qui-rue, le Bol-de-Punch-Bleu,* il n'y a plus grand monde devant leurs nappes à petits carreaux et leur vaisselle d'étain, exception faite toutefois pour la taverne assez authentique de Lee Chumley, à la haute cheminée duquel il fait bon se chauffer l'hiver, en faisant tourner un disque. Si vous désirez avoir l'atmosphère de jadis que Greenwich Village, en vain, s'efforce de recréer, allez plutôt au *Cheshire Cheese* dans Fleet Street, à Londres, ou mieux encore à la *Jungle* ou au *Jockey* à Montparnasse.

C'est non loin d'ici que les aristocrates français qui avaient fui Saint-Domingue après la révolte des esclaves, s'étaient réfugiés. L'un d'eux, Moreau de Saint-Méry, qui ne buvait que de l'eau, s'attira les reproches d'un Américain : « Il me dit, écrivait-il, que, si je persistais à ne jamais boire de vin, ma vie était menacée ». Moreau ajoute : « Les rues ne sont pas très propres et l'on y voit vaguer des vaches et des cochons; ...à chaque porte il y a deux bancs qui, l'été, servent à respirer l'air ». Un peu plus tard, ce quartier latin s'intitula French Quarter, le quartier français. Nos communards exilés venaient, tout en flétrissant M. Thiers, faire un piquet à la

Taverne Alsacienne, à la Ville de Rouen, où se retrouvaient aussi d'anciens exilés républicains qui n'étaient pas encore bien sûrs que l'Empereur fût déchu. C'est à Greenwich Village qu'un jeune médecin français passionné de politique, tout l'été tragique de 1865, découvrait l'Amérique et apprenait à la connaître à une heure décisive pour elle; dans l'atmosphère nocturne des meetings politiques et des salles de rédaction, ce jeune homme rédigeait entre deux leçons à des fils d'épiciers, chez Pfaff's ou dans les cafés français, des lettres toutes pleines d'un mysticisme radical, dû sans doute au protestantisme de sa mère et à son père libre penseur, qu'il envoyait sans les signer au *Journal des Débats* : c'était Georges Clemenceau.

La mare aux grenouilles.

Aujourd'hui, il n'y a pour ainsi dire plus de quartier français à New-York. Savoyards, Basques, Bretons d'hier y ont fait place à une population flottante, aux métiers indécis. Le long des docks de l'ouest un certain nombre de marins et de cuisiniers des bateaux français, plus ou moins en rupture de ban, y ont installé de petits commerces clandestins. Nous les retrouverons plus tard.Cependant, aux environs de la vingt-quatrième et de la trente-quatrième rue, il existe encore une toute petite France, perdue dans le grand New-York. Notre-Dame de la Miséricorde, Saint-Vincent-de-Paul et, plus haut, l'Hôpital français et la Société française de Bienfaisance en furent le centre. Nos compatriotes sont au nombre de 30 000, presque tous gens de maison ou coiffeurs. Un tiers environ est revenu en France à la mobilisation; le reste conserve un lien sentimental avec le pays d'origine, mais qui va s'effaçant à la seconde génération. Depuis dix ans, les Français de New-York tendent à remonter d'une trentaine de blocs, mais toujours aux environs de la Huitième Avenue.

L'oncle Sam en chapeau haut-de-forme.

Au sortir du Village, je me trouve tout à coup sur une place lumineuse et, bien que limitée maintenant à l'ouest par de récentes architectures, encadrant avec régularité un ciel nacré d'un mouvement admirable. Elle est bordée au nord d'une rangée de maisons rouges, — de ce rouge qui est

comme un dernier souvenir de la Hollande, — maisons de vieux style américain, plein de tenue et de noblesse : c'est Washington Square, avec ses arbres maigres et ses lignes sèches qui font penser aux premiers Corot, d'avant l'Italie; ici (comme d'ailleurs presque partout à New-York), rien de ce que les ateliers nomment « beurré », ou encore « traité en pleine pâte »; tout est sec, épuré. Washington Square, centre de l'aristocratie *knickerbocker* des années 1840, décor des plus célèbres romans d'Henry James, des meilleures pochades d'O'Henry, des pages les plus tendres d'Edith Wharton, Washington Square d'où s'élance, radieuse et royale, sans une hésitation, à travers le cerceau de Washington Arch, la Cinquième Avenue, comme une belle tulipe! Ici, au milieu du siècle dernier, un artiste et professeur de dessin, Samuel Morse, réunissait quelques amis et essayait de communiquer avec eux à l'aide d'un fil électrique. Mark Twain vécut là... Les troupes y paradaient pendant la guerre de 1812. Plus tôt encore, Washington Square avait été le charnier des esclaves noirs de la Nouvelle Amsterdam et des milliers de crânes prognathes reposent sous son herbe grise; quand les archéologues des siècles futurs les exhumeront, ils croiront certainement à quelque soudure entre l'Amérique et l'Afrique.

« Ce square exhale une sorte de tranquillité assurée qu'on rencontre rarement dans cette longue ville vibrante; son aspect a une maturité, un bien-être, une honorabilité, — dus à ce qu'il fut le centre déjà historique d'une Société, — qui font défaut aux plus hauts quartiers », écrit Henry James, dans son roman qui a pour titre *Washington Square.*

Lorsque, de Washington Square, vous vous retrouvez dans le New-York d'aujourd'hui, c'est comme de quitter la terre, pour une saison en enfer. Washington Square, *a quiet and genteel retirement,* calme retraite et de bon aloi, semble l'entrée d'un tunnel souterrain qui s'en irait aboutir, par dessous l'Atlantique, à Londres, du côté de Bloomsbury. Souvent, depuis que j'ai découvert l'Amérique, je me suis pris à être injuste envers la vieille Angleterre. Aujourd'hui, je me repens et je choisis, pour le dire, Washington Square. Si j'ai pu pénétrer et comprendre vite New-York, c'est que, derrière moi, j'avais dix années d'Outre-Manche.

Toutes les plaisanteries qui courent sur les États-Unis et la Grande-Bretagne, deux pays séparés par la langue et par l'Atlantique, etc., etc... ont fini par nous faire oublier qu'elles sont mère et fille. La plus jeune renie l'aînée comme se renient deux générations, c'est-à-dire en vain. « O mère Angleterre ! », s'écrie le Dodsworth de Sinclair Lewis. « Les Yankees disent en ricanant : « Sa Majesté britannique », « le Prince de Galles », mais dès que l'un est mourant et que l'autre se casse la tête en tombant de cheval, ils s'écrient avec une émotion qui est un réflexe héréditaire : « *Le Roi* est au plus mal », « *le Prince* fait une chute grave ». L'Angleterre continue à dénigrer l'Amérique mais elle ne la méprise plus; les Américains se moquent des Anglais, mais ce sont les seuls Européens qu'ils respectent et en qui ils aient confiance. Trotsky a prédit la guerre entre les deux pays; c'est d'un faux prophète et il mérite son exil; une telle guerre est aussi impossible qu'un conflit entre la Bretagne et la Provence. D'ailleurs Londres et New-York sont une même chose, à cent ans de distance; le Londres actuel, c'est le New-York de l'époque *knickerbocker*; ce qui me ramène à Washington Square.

PAUL MORAND

(A suivre.)

LE VOYAGEUR

> La porte du bonheur ne s'ouvre pas vers l'intérieur, en sorte qu'on puisse la forcer en l'assaillant violemment; elle s'ouvre vers l'extérieur, et l'on n'y peut rien.
>
> SŒREN KIRKEGAARD

I

Encore une fois, elle le regarda; encore une fois, elle essaya de capter son image, comme si elle devait se servir toute sa vie de cette dernière vision.

Oui, c'étaient bien là ces grandes mains dures, aux doigts fermes comme des pinces; c'étaient ces épaules hautes, carrées, — la droite un peu plus forte que la gauche, — c'étaient ce menton sans graisse, qui ne cachait pas l'arête de son maxillaire, ces yeux qui vous regardaient sans vous voir, ce front fuyant comme celui d'une belette, — enfin tout l'homme qu'elle aimait. Encore une fois, elle faillit s'écrier :

— Pourquoi partez-vous?

Elle aurait pu lui dire aussi : « Le bonheur est ici, pas ailleurs. Voyez comme le soir dorlote gentiment notre petite ville. Une fumée dorée sort des cheminées. Cela sent la venaison, le soufre et la tubéreuse. M. Gorgeraz, l'orthopédiste, allume sa pipe au seuil d'une boutique où l'Apollon Saurochtone soigne sa hernie; madame Acquadro va recevoir la bénédiction au couvent des Ursulines; Emma Kühnemann s'arrête longuement devant tous les magasins pour permettre aux étudiants de lorgner ses jambes, qu'elle a fortes et longues à la fois. Nous aussi, nous aurions pu être heureux dans cette étroite maison, entre la rue où sonnent les cloches et le jardin plein de lauriers-roses. Ne savez-vous pas, Eric,

que chez nous les lauriers-roses fleurissent pendant les douze mois de l'année?

Le piano était ouvert; on voyait, sur les murs, le père, la mère et la sœur de Nathalie se profiler en silhouettes noires dans des médaillons dorés; le chat blanc filait comme une Norne un rouet invisible. Le vent allait et venait sous le ciel nacarat, messager qui cherche sa route.

— Grands Dieux, — fit Eric, — que dois-je donc vous dire, Nathalie, pour vous persuader qu'en m'éloignant je ne commets pas un acte criminel? Je ne peux vous épouser qu'en me donnant entièrement à vous, et je ne peux me donner entièrement à vous que si l'univers renonce à moi. Or, je suis sollicité par lui impérieusement. Je n'ai pas besoin de repos, je n'ai pas besoin de bonheur. Il y a quelque part une chose que je dois découvrir, une action que je dois accomplir. Quelle chose, quelle action? Je les ignore. Mais la voix de mon cœur ne me trompe pas. Tant que je ne serai pas l'homme que je dois être, je n'ai pas le droit de disposer de moi, même en faveur de vous, Nathalie, qui êtes ce que je préfère au monde.

— Si vous m'aimiez vraiment, — dit la jeune fille, — vous ne partiriez pas.

— Vous voyez bien qu'il est impossible que vous me compreniez.

Il était assis devant elle, sur le tabouret du piano. Tout en lui parlant, il dégrafait sa chemisette et mettait à nu ses seins, des seins à peine formés, mais si tendres et si blancs qu'en les regardant on ne pensait pas à des seins de femme, mais à ceux des plus jeunes, des plus pures martyres : Sainte Christine, Sainte Agnès, Sainte Blandine. Il jouait avec eux, et caressait du bout des lèvres leurs pointes d'un gris rosé.

Elle se renversait en arrière, à demi-pâmée, et soudain éclata en sanglots.

— Laissez-moi, laissez-moi! — cria-t-elle. — Pourquoi me torturez-vous ainsi puisque vous partez?

— Parce que je vous aime, Nathalie.

— Non. Vous ne m'aimez pas. Vous aimez la gloire, l'aventure, l'imprévu, je ne sais quoi encore, tout ce qui vous chasse d'ici.

Elle reboutonnait sa chemisette avec des doigts tremblants.

— Restez! Restez! — lui dit-elle. — Vous aurez de moi ce que vous désirez. Je serai votre esclave docile, votre amie de toutes les heures. Vous ne savez pas jusqu'où peut aller mon dévouement.

— Oh! si, je le sais, — répondit-il amèrement. — Il peut aller jusqu'où vont tous les dévouements : il me couvrira de chaînes. Non, non, — dit-il brusquement, en quittant son tabouret, — n'essayez pas de me retenir. Je reviendrai quand l'heure du retour aura sonné. Mais aurez-vous la patience de m'attendre?

— Je n'aurai pas autre chose à faire de ma vie, — dit-elle doucement. — Et si vous ne reveniez jamais, je vous rejoindrais quand même, je vous rejoindrais ailleurs, dans l'autre monde.

Malgré lui, il était touché par cet amour. Il aurait voulu rester; hélas! il ne le pouvait pas. Si toute une part de sa vie était consacrée à Nathalie, l'autre, il le sentait bien, ne tendait qu'à l'inconnu. Le soir, quand il se promenait sur les remparts, regardant en bas courir et sauter le gentil démon de la rivière, il rêvait de villes énormes et capricieuses, de musiques aériennes, d'architectures au bord des eaux, de femmes mystérieuses et captivantes comme des poèmes. Oui, il savait qu'il y a de par le monde des êtres qui vous donnent le même genre d'émotion que les vers de Keats; et d'autres, que ceux de Gœthe ou de Rimbaud. Et il aimait Nathalie sans fièvre et sans transport, comme on aime sa mère, sa maison, ses meubles, le chat blanc qui file son rouet. Cela ne pouvait pas durer ainsi. Il était riche pour de longues années, jeune pour de longues années. Tôt ou tard, il le savait, il souhaiterait boire la tasse de lait que Nathalie lui offrirait à son retour, mais auparavant il aurait découvert ce que le destin attendait de lui.

Une porte s'ouvrit; la petite sœur de Nathalie entra en bourdonnant; c'était une abeille, un feu follet, une spirée emportée par le vent.

— Il paraît que tu pars, Eric, — dit-elle. — Prends garde! Qui va à la chasse perd sa place. Tu seras bien avancé quand

tu reviendras, que personne ne te reconnaîtra et qu'on te fermera la porte au nez.

Eric prit la mignonne personne sur ses genoux.

— Et toi, Roseline, me fermeras-tu aussi ta porte?

— Bien sûr. Il n'y aura plus de place pour toi dans ma maison. Je serai mariée et j'aurai quatre enfants, deux garçons et deux filles. Où pourrais-je te loger?

— Qui épouseras-tu, Roseline?

— Quelqu'un qui ne te ressemblera pas, bien sûr. Quelqu'un qui ne partira jamais. Chez nous, on n'aime que les gens qui restent. Ne pleure pas, Nathalie, tu trouveras bien vite un amoureux pour remplacer Eric.

L'abeille s'échappa. Eric fut de nouveau seul avec Nathalie. Il tenait ses mains dans les siennes.

— Dieu m'est témoin, — dit-il, — que personne ne vous remplacera et ne prendra la place que vous tenez dans mon cœur. Mais je dois faire une grande expérience avant de vous épouser. Si j'agissais autrement, ce serait un mensonge de ma part, puisque je vous donnerais quelqu'un dont je ne sais rien. Non, rien. J'ignore ce que j'aime, ce que je désire, ce que je redoute, ce que je hais. Épouseriez-vous un enfant à la mamelle, un marmot qui joue aux billes?

— Ce que vous êtes me suffit.

— Mais cela ne me suffit pas, à moi, — répondit-il avec vivacité. — Ne vous alarmez pas : ce n'est rien qu'une liasse de billets de banque qui s'envole loin de vous, mais à sa place, vous retrouverez, un jour, une pile d'or.

— Quand partez-vous, Eric?

— Demain.

— Je ne vous reverrai plus?

— C'est ma dernière visite.

— Alors, allez-vous-en vite, — dit-elle, — avant que je ne pleure.

Il voulut l'attirer à elle.

— Non, laissez-moi. Pas une parole, pas un baiser. A quoi bon nous attendrir? Adieu, Eric!

Elle prit son front entre ses mains et plongea ses yeux dans ses yeux, longtemps, longtemps, comme on boit de l'eau glacée, après une course au soleil, dans la campagne

d'août. Et quand elle eut absorbé ainsi tout ce qu'elle put prendre du regard d'Eric, elle baissa la tête et sortit du salon.

Dans la rue vide, Eric sifflotait en marchant. Il faisait presque nuit. M. Gorgeraz baissait le rideau de fer de sa boutique. Une odeur de feu de bois et de saucisses rôties sortait de chaque maison. Tout était là pour toujours; il faisait doucement immémorial.

— Eric! — souffla une voix dans l'ombre.

Il se retourna; c'était Emma Kühnemann qui l'appelait.

— Il paraît que tu pars demain?

Et comme il ne répondait pas, elle le serra soudain dans ses bras et le baisa longuement sur les lèvres.

II

> Combien souvent j'ai passé un jour entier, du matin au soir, à poursuivre quelque ombre divine, pour trouver, à mon retour chez moi, la visiteuse quittant ma porte close!
>
> ARTHUR SYMONS

Eric voyagea plusieurs jours sans s'arrêter. Puis un soir vint la fatigue. Il renonça à aller plus avant et décida de demeurer quelques jours dans la ville où son chemin l'avait conduit.

C'était une vieille cité groupée autour d'une cathédrale rouge et dont les rues dessinaient des arabesques aussi vaines que les broderies d'un châle de cachemire. A l'écart des grandes routes d'Europe, elle recevait peu de voyageurs. Après avoir laissé ses bagages dans un hôtel, Eric se promena au hasard. Comme il passait devant sa boutique, il vit un orthopédiste baisser son rideau de fer; mais ce n'était pas M. Gorgeraz. Une vieille dame, qui ressemblait à madame Acquadro, sortait d'une église. Une belle jeune fille, qui laissait voir des jambes fines et musclées, musait devant les bijoutiers, les fleuristes, les confiseurs.

« Pourquoi suis-je parti, se dit Eric. Le monde est-il donc partout le même? »

Il suivit la jeune fille qui le faisait penser à Emma Kühnemann. Un fleuve aux eaux couleur de topaze brûlée traversait

la ville en chantant. Plusieurs ponts sautaient au-dessus de lui. Sur l'un d'eux, Eric rejoignit la jolie enfant.

Elle tourna un visage mutin et drôlatique, dont les yeux étaient striés de vert-noir dans un iris bleu-clair. Accoudée au parapet, elle regardait Eric en riant.

— Est-ce chez vous l'usage, — dit-elle, — qu'on accoste ainsi les jeunes filles qui rentrent chez leurs parents? Je ne prodiguerai pas mes compliments à votre pays natal, monsieur l'étranger. Mais je vous pardonne parce que vous ne connaissez pas nos mœurs.

— Il ne faut pas m'en vouloir, — dit Eric. — C'est mon premier voyage. J'ai fait un grand effort de déracinement pour m'en aller. Et voici que je me sens soudain épuisé. J'ai besoin de parler, j'ai besoin de rire, j'ai besoin d'aimer. Vous ne savez pas combien il est pénible d'être seul en face de soi-même, pour la première fois, pendant des heures et des heures. On finit par devenir sa propre sangsue. Il faut que j'échappe à ma tristesse.

— Et vous comptez sur moi pour vous aimer? Grand merci!

— Non, je vous demande seulement de vous laisser attendrir.

Du pont, on voyait les deux rives, en amont et en aval, couvertes de vieilles maisons peinturlurées, dont beaucoup portaient des saints à côté de leurs portes. Au-dessus de la ville montait, terminant une colline, un assemblage de constructions, forteresse, palais ou couvent, avec ses tours et ses toits en forme de bulbe.

— C'était autrefois le palais, — dit la jeune fille, — du temps de nos rois. Maintenant que nous sommes en république, cet édifice sert de cercle aux spirites de la ville. C'est l'endroit du pays où il vient le plus de fantômes. Parfois, quand les membres du cercle ne sont pas réunis et que le château est vide, on voit soudain toutes les fenêtres s'éclairer et nous mourons de peur dans notre lit.

« Si j'arrêtais ici mon voyage, se disait Eric, j'apprendrais peut-être plus de choses dans cette ville que dans tout le reste du monde. »

Il invita la jeune fille à dîner. Elle fit quelques façons

avant d'accepter, puis le conduisit dans un restaurant en plein air. On mangeait dans un charmant jardin, entouré de murailles fleuries de géraniums; au milieu, un bassin carré d'où s'élançait un jet d'eau; sur les nappes blanches, les ampoules électriques répandaient des zones de clartés multicolores. Eric rêvait de se faire recevoir du cercle spirite et de séduire la jeune fille. Il apprit qu'elle s'appelait Bertrade Grab et qu'elle avait pour père un des professeurs de l'université. Eric le connaissait de nom; il avait écrit un gros ouvrage sur la maïeutique de Socrate.

Bertrade, en décortiquant des écrevisses, regardait Eric avec une expression si sensuelle qu'il se disait qu'il deviendrait certainement son amant avant d'être présenté aux fantômes officiels de la cité. Il en éprouvait une satisfaction où il entrait, il faut bien l'avouer, plus de vanité que de sympathie réelle.

— Pourquoi voyagez-vous? — dit la jeune fille.

— Pour vous rencontrer.

— Non, répondez-moi sérieusement.

Le vin avait mis Eric en verve. Il se laissa aller à se confesser.

— Depuis que j'existe, j'ai l'impression que quelque chose m'attend, que j'ai un rendez-vous quelque part. Quand j'étais enfant et que je regardais les nuages, je les entendais positivement me dire : « Viens avec nous, viens avec nous... » Aujourd'hui j'ai décidé de les suivre. Il y a peut-être un homme de génie qui a besoin de moi, il y a peut-être une femme que je dois aimer. Serait-ce vous, Bertrade?

Elle se renversa en riant; elle appuya sa nuque sur ses mains jointes en arrière, faisant saillir ses beaux bras dorés.

— Non, Eric, rassurez-vous, ce n'est pas moi.

— Qu'en savez-vous?

— Oh! nous le sentons aussi bien l'un que l'autre! Reprenez votre récit.

— J'avais une amie d'enfance. Je me suis fiancé avec elle. Mais j'éprouvais dans sa société un malaise indicible. « Égoïste! me disait une voix, tu ne penses qu'à ton bonheur, qu'à ta tranquillité. Et l'*autre*, là-bas, *l'autre*, qu'en fais-tu? » Alors je suis parti. Ma fiancée est désespérée, mais le devoir avant tout!

Quel devoir?

— Le devoir envers le dieu inconnu, quel qu'il soit, homme de génie, femme malheureuse ou œuvre à accomplir. Mais il me faudra beaucoup de courage. Ce matin, j'ai senti que je faiblissais. La mélancolie m'a accablé soudain. Connaissez-vous la mélancolie, Bertrade?

— Je la connais mieux que je ne connais mon père, — dit-elle, à voix basse, — mieux que je ne connais ma mère, ou la maïeutique de Socrate. C'est elle qui nous réunit ce soir. En me promenant tout à l'heure dans les rues, je me demandais si je rentrerais chez moi ou si je me jetterais dans le fleuve. Ma sœur aînée s'est déjà noyée et j'ai souvent peur de finir comme elle. Il y a tant d'heures où je sens ma vie fondre sous mes yeux comme un sablier qui se vide, où je vois que je n'ai rien devant moi, ni intérêt, ni passion, ni avenir d'aucune sorte.

— Et l'amour, Bertrade?

— L'amour? Le seul être que j'ai aimé n'a jamais voulu de moi. Il n'était cependant ni beau, ni intelligent, ni jeune, ni riche; non, il n'était rien de cela, mais il m'a méprisée tout de même.

Eric accompagna Bertrade jusqu'à sa porte, et désormais, tous les soirs, il passa une heure ou deux avec elle; tantôt sur le pont au milieu duquel il l'avait rencontrée; tantôt au restaurant fleuri; tantôt encore dans un café situé aux portes de la ville et où ne fréquentaient que des rouliers et des toucheurs de bœufs.

Mais Eric s'était trompé en croyant facile la conquête de Bertrade. Elle lui laissait embrasser ses bras nus, ses mains, caresser même ses jambes, mais quand il se montrait plus hardi, elle éclatait de rire et lui disait :

— Vous êtes un faux mélancolique, Eric, vous ne pensez qu'au plaisir.

Il arrivait à regretter Nathalie et même Emma Kühnemann qui avait couru derrière lui la veille de son départ. Il s'était attaché peu à peu à mademoiselle Grab et souffrait de son indifférence à son égard; pourtant, elle n'était pas indifférente, mais bonne et affectueuse. Seulement elle ne lui donnait pas ce qu'il attendait, des élans, des

transports, des scènes de jalousie, des crises de désespoir. Elle parlait souvent de l'homme qu'elle aimait toujours et raillait ses propres tourments.

— Pourquoi êtes-vous venu si tard dans ma vie? — lui disait-elle parfois. — Je vous promets cependant de vous appeler à mon secours quand la tentation de me jeter à l'eau sera trop forte.

Ne pouvant rien obtenir de Bertrade, Eric décida de repartir. Il avait aussi renoncé aux fantômes, depuis que l'un d'eux, lui avait-on dit, s'était présenté sous l'uniforme d'un agent de police. Cependant Bertrade affirmait que plusieurs des membres du cercle avaient vu apparaître sa sœur aînée, toute ruisselante encore de l'eau du fleuve.

Quand Bertrade apprit le prochain départ d'Eric, elle s'en montra très affligée.

— J'espérais, — lui dit-elle, — que nous finirions nos jours ensemble.

— A quel titre?

— Oh! en bons camarades! Vous êtes fiancé et j'aime un imbécile. Nous ne pouvons rien l'un pour l'autre, mais les écrevisses étaient meilleures quand je les mangeais avec vous.

— C'est tout?

— Mais c'est énorme, mon pauvre Eric! Sauf à mon idiot, je n'ai jamais dit cela à personne.

Ce soir-là, ils revinrent à petits pas vers la ville haute où demeurait la famille Grab. Les ruelles avaient l'air de jouer à cache-cache. Un andante de Beethoven sortait d'un lierre en fleurs. Les étoiles, elles aussi, cheminaient lentement.

— Vous ne reviendrez jamais ici? — demanda Bertrade.

— Je ne crois pas. J'ai tant à faire ailleurs!

— Tant pis! Dans dix ans, dans vingt ans, je vous aurais peut-être aimé.

— Vous avez encore douze heures pour vous y décider.

— C'est trop peu. Et puis qui sait si demain mon crétin ne va pas s'éprendre de moi?

— Ne vous jetez pas dans le fleuve, Bertrade!

— Si cela m'arrive, je vous donne rendez-vous, là-haut, au cercle des spirites.

Ils étaient devant la maison. Eric prit Bertrade dans ses bras. Elle tremblait légèrement; il sentit frémir ses seins contre sa poitrine, mais quand il lui baisa les lèvres, elle serra si fort les dents qu'il la repoussa avec dépit.

III

> Il y a des énigmes dans ta vie, mais qu'est-ce que la vie elle-même, si ce n'est une énigme? et on ne voit pas que personne soit bien pressé d'en chercher le mot.
>
> CHARLES NODIER

Les années passèrent. Eric continua de voyager. Dans toutes les villes qu'il traversait, il s'enquérait des hommes de génie, des femmes malheureuses. Non, personne ne semblait avoir besoin de lui. Il ramena un jour un chien égaré à son maître. Mais ce n'était pas pour cela qu'il avait quitté Nathalie, qu'Emma Kühnemann l'avait embrassé. Les nuages volaient toujours au ciel et lui disaient : « Continue. Continue ton chemin. Le but est au bout. » Alors il reprenait confiance dans son destin et se remettait en route.

Les premiers mois, il écrivait à Nathalie. Elle lui répondait fidèlement. Ses lettres étaient monotones et douces comme l'amour et comme la patience. « Je vous aime, disait-elle, je pense à vous, je vous attends. Quand reviendrez-vous? Ne laissez pas s'écouler trop d'années avant de nous revenir. Vous ne trouveriez plus que des ruines. Qu'avez-vous découvert de si attrayant ailleurs? Hélas! je sais que je ne suis qu'une sotte et que je ne peux pas vous comprendre. Mais il me semble dans mon innocence que l'amour, s'il est profond et sincère, peut tenir lieu de tout. Ici, les lauriers-roses sont en fleurs, leur odeur de sucre et de terre mouillée vient jusqu'à moi, tandis que je vous écris. Les cloches des couvents sonnent. Madame Acquadro ne va plus recevoir la bénédiction; elle a eu une attaque; elle est paralysée. Roseline grandit et devient chaque jour plus jolie; M. Gorgeraz songe à se retirer des affaires, mais il dit cela depuis dix ans. Emma Kühnemann se promène tous les soirs pour attirer les regards des étudiants; plusieurs l'ont demandée en mariage, mais elle

les a tous refusés, on croit qu'elle est amoureuse de quelqu'un, mais on ne sait pas de qui... »

Toutes ces lettres se ressemblaient; Eric finit par ne plus écrire. La petite ville où il était né lui paraissait chaque jour plus lointaine et plus morte. Il avait connu des pays nouveaux, des amours nouvelles, mais rien ne le retenait. Les femmes qu'il avait séduites étaient moins tendres que Nathalie, moins étranges que Bertrade; au bout de quelques mois ou de quelques semaines, l'un des deux amants se lassait de l'autre; quelques scènes, quelques larmes, et c'était fini; pas de regrets, pas de souvenirs, et le voyage qui recommence...

Eric eut aussi de nombreux amis, des artistes, des explorateurs, des officiers, des graphologues, des jockeys. Mais il préférait à tous les forains; il voyagea longtemps avec un prestidigitateur qui lui paraissait l'homme le plus extraordinaire du monde; il exécutait avec ses doigts ce que les poètes font avec leur cerveau. Quand son ami remplissait une salle d'oiseaux de Paradis qu'il faisait sortir mystérieusement d'une vieille paire de gants, ou qu'il extrayait toute une femme d'une petite rose blanche, Eric croyait participer à une nouvelle Genèse. « Peut-être, se disait-il, est-ce là ce que je cherchais depuis mon départ. Mais mon ami le prestidigitateur a-t-il besoin de moi? »

S'il avait besoin de lui, c'était pour boire. Eric, qui était naturellement généreux, lui donna le goût de l'alcool. Rien de plus pernicieux que les cocktails pour ceux qui portent en eux leur propre magie. Le prestidigitateur rata quelques tours de cartes très simples et sa maîtresse l'obligea à rompre avec Eric.

Il se trouva de nouveau seul; une fois de plus, la fatigue l'accabla. Le découragement s'empara de lui. Il ne sortait plus guère de sa chambre d'hôtel, bâillant, fumant, traînant d'un fauteuil à l'autre. Il ne la quittait que pour aller au marché acheter des fleurs, ou chez un libraire, quelques livres. Pendant tant d'années, il avait oublié de lire et maintenant il voulait se remettre au courant. Ces ouvrages nouveaux le charmèrent; on n'y parlait plus d'hommes, de femmes, de passions, d'argent, mais de rêves, de choses, de fantômes, de sentiments

fluides et mal connus, mystérieux comme les heures qui séparent le jour de la nuit. Eric se délectait à ces lectures. N'était-il pas né pour vivre des aventures analogues à celles de ces romans? Comme l'amour de Nathalie lui paraissait pauvre à côté!

Il prenait tous les jours ses repas à l'hôtel. Il finit par se lier avec un des habitués, qui était professeur de philosophie et s'appelait John Sandars. C'était un homme âgé, sans barbe, sans cheveux, sans lunettes, qui avait l'air d'un personnage en caoutchouc. Impossible de croire qu'il eût existé pour son propre compte. Il ne semblait ni gourmand, ni curieux, ni sensuel, ni coléreux, ni orgueilleux; il semblait à peine vivant.

Eric, un soir, lui confia son histoire. Il éprouvait souvent le puéril besoin de se raconter.

— Ne saviez-vous donc pas qu'il n'y a rien? — lui dit M. John Sandars, d'une voix douce. — Vous êtes parti pour trouver quelque chose, mais il n'y a rien nulle part, ni à gauche, ni à droite, ni en haut, ni en bas. Des apparences interchangeables, toujours les mêmes, ne recouvrant aucune réalité et s'écoulant sans laisser de traces, voilà ce qu'est le monde. Si vous l'aviez su plus tôt, vous ne vous seriez pas donné tant de peine.

— Et j'aurais épousé Nathalie?

— Vous l'auriez épousée ou non. Cela n'a pas d'importance. De toutes les folies de ce monde, l'amour est encore la plus stupide. Ce que les femmes nous promettent, elle ne peuvent pas le tenir, puisque cela n'existe que dans le cerveau industrieux des hommes. Elles auraient pu être charmantes si elles étaient encore animales, mais on a voulu les dresser, et on a si bien réussi qu'elles sont devenues pareilles à ces chiens savants qui ne savent plus marcher sur leurs quatre pattes. Elles aussi sautillent pour faire croire qu'elles sont fidèles, intelligentes, délicates, sociables, comme si la jungle n'était pas ce qui convient le mieux à leur vraie nature.

— Vous me paraissez bien misogyne. Les femmes vous auraient-elles fait souffrir?

— Moi, souffrir? Pour qui me prenez-vous? Tenez, je suis né dans cette maison, en face de notre hôtel, où je vis depuis quarante ans; j'ai fait mes études dans ce collège qui est

au coin de la rue, j'y enseigne aujourd'hui la philosophie. Je n'ai jamais aimé une femme, jamais eu un ami, jamais voyagé. Mes parents sont morts sans que j'en aie éprouvé le moindre chagrin. Je ne sais pas ce que c'est qu'un sentiment humain. J'ai résumé l'univers dans une série de formules, des manières de pilules chimiques, que je répands autour de moi. Je mourrai dans cinq ou six ans, au maximum, on m'incinérera et tout sera dit. Puisque tout est inutile et douloureux, j'ai réduit le fait de vivre à son plus simple schéma.

— Je vous plains, — dit Eric, comme malgré soi.

M. John Sandars répliqua :

— Vous pourriez aussi bien plaindre un galet ou la racine d'un if. Êtes-vous plus heureux ou plus actif, vous, avec vos vaines recherches? Êtes-vous plus logique, vous qui aimez les femmes et, qui les abandonnant sans cesse, vivez seul? Êtes-vous plus raisonnable, vous qui vous éloignez toujours davantage de ce qui vous donnerait une raison d'être? Allez, allez, nous nous valons; seulement nous n'avons pas la même folie. Vous préférez la vôtre; je préfère la mienne. Tout est donc pour le mieux.

— Vous n'avez pas peur de la mort?

— Il n'y a pas plus de mort qu'il n'y a de vie. Nous avons fini par croire aux mots que nous avons inventé. Regardez-moi, monsieur Eric, vous voyez quelqu'un qui sait qu'il n'est pas.

IV

> La ville semble un fatal théâtre; mille scènes sont ouvertes, les unes en face des autres; et tout le monde y joue, chacun pour tous, et tous pour personne.
>
> ANDRÉ SUARÈS

Un jour, Eric débarqua à Paris; c'était un matin d'automne; le ciel avait la couleur de certains coquillages, d'un gris légèrement nacré, mais il était immobile; on n'y voyait pas de nuages volants. Il en conclut qu'il était sans doute arrivé au terme de sa course.

Il descendit à pied à travers la ville; les bâtiments étaient

noirs, les rues, sales. On avait l'impression de s'enfoncer, non à travers l'espace, mais à travers le temps. Les gens semblaient s'être aiguisés les uns contre les autres; ils étaient usés, nerveux, tourmentés, impatients; leurs visages respiraient l'intelligence, la fatigue, la mauvaise humeur et l'avidité. Il finit par se trouver devant un grand jardin tranquille et il s'assit à côté d'un bassin; il était entouré de statues, mais toutes, ouvrant la bouche et écartant les bras, avaient l'air de faire un discours. Le bruit, la fièvre, le désordre, l'énormité de la ville l'écrasaient. Un palais magnifique, tout en fenêtres et en cornes d'abondance, se développait devant lui, revêtu de sa crasse historique. Il commençait de pleuvoir sur ses longs toits d'ardoise luisante. Eric alla jusqu'à la Seine. Elle était si insensible qu'on ne pouvait voir dans quel sens elle coulait; elle n'avait ni rides, ni écailles, ni sirènes. Elle baignait de grands arbres et des monticules de sable.

« Qu'y a-t-il ici, se demandait Eric, que je n'aie encore vu nulle part? »

Et il aurait voulu repartir.

Il avait une lettre d'introduction pour un de ces innombrables oisifs qui remplissent la ville, un de ces hommes qui connaissent tout le monde, savent tout, parlent de tout et ont tant d'activité qu'ils ne peuvent s'occuper de quoi que ce soit.

— Vous voulez connaître Paris? — lui dit cet aimable. — Très bien. Je vous mènerai chez madame de Malavoie.

Il l'y conduisit un soir. Cette femme célèbre était grande, fraîche, avec un visage jeune et des cheveux blancs; elle s'appuyait en marchant sur une mince canne d'ébène à pommeau de cornaline. Elle fit grand accueil à notre Eric et lui assura qu'elle n'avait jamais vu plus beau visage que le sien; puis elle le présenta à ses amis. Il y avait là beaucoup de personnages importants; il écouta leur conversation : un ambassadeur discourait de littérature, un romancier, de politique extérieure, un prêtre, de théâtre, mais les femmes, elles, s'occupaient toutes de toilettes. Ces gens parlaient vite, avec esprit, s'écoutant à peine les uns les autres; dès qu'ils abordaient un sujet de conversation, ils s'en dégoûtaient

aussitôt et en cherchaient un nouveau qu'ils interrompaient par de grands éclats de rire. Ils avaient l'air à la fois de s'amuser de tout et de s'ennuyer de tout.

On fit mille grâces à Eric; on l'invita avec la plus parfaite indifférence à des distractions variées; jamais il n'eut tant d'amis qui ne se souciaient pas de lui, non par sécheresse, mais par manque de loisir.

Cependant il revint tous les jours voir madame de Malavoie. Elle lui inspirait la plus grande admiration. Elle avait la mémoire d'un souverain, l'ordre d'un chef de bureau, l'énergie d'un général en chef. Elle dictait des articles à des journalistes, des décisions à des ministres, des lettres à ses amies embarrassées. Elle citait Machiavel et Nietzsche, Rivarol et Joseph de Maistre. Elle était passionnée et insensible. Elle donna quelques conseils à Eric : — Que venez-vous faire à Paris, mon petit? — lui disait-elle. Ce que vous y cherchez ne s'y trouve pas. Ici, tout le monde est précis. Les femmes peuvent bien dépouiller la faune de l'univers pour en orner leurs chapeaux ou leurs pelisses, elles ne plument pas l'oiseau bleu. Aimez-vous le droit?

— Non.

— Aimez-vous l'algèbre?

— Non.

— Aimez-vous l'éloquence parlementaire, la logique, le vaudeville, les crises ministérielles, la psychologie, les nouvelles à la main?

— Non et non.

— Allez-vous-en. Vous n'êtes pas fait pour nous. Nous avons l'esprit clair et vous avez l'esprit fumeux. Nous aimons la gaieté et vous aimez la mélancolie. Vous étiez créé et mis au monde pour épouser Nathalie et avoir beaucoup d'enfants. Pourquoi restez-vous ici?

— Parce que je vous aime.

— Vous avez tort. Je vaux mieux que cela, — ou pas assez. J'ai été recherchée par un grand auteur dramatique, par un homme d'État italien, par un milliardaire américain. Tous ont demandé ma main. Je la leur ai refusée. Je n'aime que l'indépendance et la domination. Mon véritable époux, c'est le téléphone.

— A quoi croyez-vous donc? — demanda Eric, qui se souvenait des paroles de M. John Sandars.

— A tout. A l'importance capitale de chaque mot, de chaque geste, de chaque action. J'influence sans cesse autrui, je fais bifurquer les événements. Si je mourais demain, trente personnes seraient désemparées. Je conseille et je réalise. Au fond de ce salon en désordre, je fais et je défais les hommes. Et vous m'aimez! Vous n'aimez pas une femme, mon cher, vous aimez un ministère.

— C'est bien ce qui me plaît en vous. Vous m'aveuglez, vous m'irritez, vous m'éperonnez. C'est pour vous connaître, je le sens bien maintenant, que j'ai quitté Nathalie. Vivre auprès de vous, c'est vivre vingt existences à la fois.

— Vous reviendrez cependant à vos rêveries. Peut-être sont-elles plus fécondes que mon activité. Les pensées durent plus longtemps que les êtres.

— Puis-je espérer que je vous toucherai un jour?

— Je ne peux rien vous promettre. Si je faisais une longue maladie, sans doute ma convalescence aurait-elle besoin de votre enfantine tendresse. Confiez vos espérances au typhus, à la pleurésie. Je n'ose pas vous offrir davantage.

Eric, chaque soir, quittait madame de Malavoie, le cœur blessé. Il se jurait que le lendemain il ne retournerait pas chez elle et qu'il ferait ses malles. Il se rappelait ses moindres propos, ses plus fugives attitudes; chacun de ces souvenirs l'offensait. Elle ne serait jamais rien pour lui. Ah! pourquoi avait-il abandonné Nathalie?

La nuit se faisait sur Paris, une nuit qui ne différait du jour que par l'épaisseur du ciel. La même vie recommençait, les mêmes voitures roulaient, les mêmes gens continuaient leur conversation. Seul à Paris, je pense, Eric s'abandonnait aux mornes griseries de la tristesse sentimentale. Il s'en allait le long des quais. Là-bas, chez lui, à cette heure, Nathalie, appuyée à sa fenêtre, regardait ces étoiles familières qui visitent les petites villes; madame Acquadro gémissait dans son lit; M. Gorgeraz fumait sa pipe, sur son trottoir, devant sa boutique close; Emma Kühnemann, avant de rentrer dans sa famille, jetait un dernier coup d'œil au dernier étudiant qui la suivait, — et les lauriers-roses en fleurs remplis-

saient l'ombre d'un orage de parfums. Que n'était-il auprès de sa fiancée, occupé à caresser ses cheveux ou à baiser ses seins à peine formés! Mais les années avaient passé, ces années qui sont si cruelles aux gorges des femmes; Nathalie n'avait certainement plus la même poitrine. C'était sans doute au tour de la jeune Roseline de porter ces fines mamelles presque écloses qu'il chérissait autrefois...

Son désespoir était tel qu'il eût voulu se jeter dans la Seine. Il avait sacrifié Nathalie, perdu Bertrade, et madame de Malavoie ne se souciait pas de lui. Qu'était-il aux yeux d'une femme qui commandait à un préfet de police et devant laquelle tremblaient des ambassadeurs? Et qu'avait-il fait de sa vie? Éternel errant, il n'avait rien créé, rien fondé, rien étayé. Des visages sans nombre défilaient sous ses yeux. Avait-il été au moins utile à quelqu'un? Non, le vide en lui et autour de lui; et ces heures vaines qui ne laissent aucun sillage derrière elles!

Il apprit, un jour, le mariage de madame de Malavoie; elle épousait le Président d'une république sud-américaine. Elle aurait cette fois droit de vie et de mort sur un certain nombre d'êtres, — des demi-nègres pour la plupart, mais Cléopâtre elle-même n'y regardait pas de si près.

Cette fois, Eric cessa de lutter. Madame de Malavoie mariée, personne ne le retenait à Paris. Il laissa des cartes chez ces amis charmants qui, le lendemain, ne se souviendraient déjà plus de lui et il prit congé des arbres, des palais, des quais, de la Seine, de tout ce qui avait essayé de le consoler des rigueurs involontaires de madame de Malavoie.

Il pleuvait. Le ciel était si bas que les platanes baissaient la tête pour ne pas le déchirer de leurs branches. Eric prit mélancoliquement le chemin de la gare.

V

> Le monde demeure toujours l'hôtelier qui illumine une fois que l'empereur est parti.
>
> FRIEDRICH HEBBEL

Il finit par éprouver le désir du retour. De nouvelles années avaient passé, plus vaines encore que les précédentes,

puisqu'il n'avait découvert aucune des choses que le monde, croyait-il, tenait en réserve pour lui. Mais avant de regagner sa ville natale, il fit un grand détour pour traverser la cité de Bertrade et des fantômes.

Il revit le fleuve couleur de topaze brûlée, ses ponts en dos d'âne, et, là-haut, l'amas de tours, de clochetons et de façades ornées, à l'abri desquels les spirites de la ville donnaient autrefois asile aux spectres disponibles. Mais beaucoup de rues tortueuses avaient disparu et faisaient place à des avenues droites comme des règles d'écolier. Tout le pâté de maisons où habitait la famille Grab n'existait plus. A l'hôtel, personne ne la connaissait, même de nom. Eric erra dans la ville, cherchant derrière les vitres des magasins quelqu'un de très vieux. Il finit par aviser un libraire particulièrement chenu.

— Bertrade Grab? — dit-il. — Oh! je m'en souviens bien! Mais comme il y a longtemps que je n'ai plus entendu prononcer ce nom... Eh bien, elle s'est noyée comme sa sœur aînée, peu de mois après le départ d'un jeune étranger avec lequel elle se promenait beaucoup. Pour se consoler, son père a écrit un nouveau livre sur la maïeutique de Socrate, puis on l'a nommé dans une autre université. Je ne sais ce qu'il est devenu.

— L'ancien Palais Royal sert-il toujours d'asile à vos fantômes?

— Oh! non, il a été transformé en banque d'État.

Eric n'avait donc plus aucune chance de revoir Bertrade. Il s'en alla de nouveau. Pourquoi la jeune fille était-elle morte? Le départ d'Eric avait-il accru sa mélancolie? Comment le savoir maintenant?

Et le voyageur se répétait le vers douloureux du Dante :

Ricorditi di me che son la Pia!

Oui, il se souviendrait de Bertrade, comme il se souviendrait de madame de Malavoie. Que ces figures lui étaient douces! Il lui semblait descendre avec lenteur un des fleuves infernaux et ces ombres charmantes, mais insaisissables, au bout de leurs mains tendues, lui offraient des asphodèles.

Mais pourquoi croyait-il que madame de Malavoie fût morte aussi?

Il arriva, un soir, dans sa ville. Il faisait encore jour sur la place de la gare, mais l'ombre violette descendait avec les avenues plantées d'arbres. Des feuilles dorées et craquantes comme des gaufres roulaient sous les pas des promeneurs. Eric s'assit sur un banc et regarda les passants. En reconnaîtrait-il quelques-uns? Mais tous les visages étaient neufs, comme les objets dans un magasin qui a changé de propriétaire. Soudain, Eric tressaillit. Emma Kühnemann traversait la chaussée; du moins, quelqu'un qui ressemblait à Emma Kühnemann, mais qui était plus grande qu'elle, avec des jambes plus minces.

« Mon Dieu! se dit Eric, serait-ce sa fille? A-t-il passé tant d'années depuis que je suis parti ?»

Il faillit courir derrière la nouvelle Emma Kühnemann, l'interpeller, lui demander où était sa mère. A quoi bon? Le passé était bien mort derrière lui! Bien mort? Il sentait encore sur sa bouche la fraîcheur, l'avidité, la saveur pulpeuse du baiser qu'Emma lui avait donné.

Il s'enfonça dans la ville. Il cherchait la boutique de l'orthopédiste. Elle n'était pas close. Le même bandage y serrait la taille de l'Apollon Saurochtone, mais on ne lisait plus sur la porte le nom de M. Gorgeraz; c'était M. Sylvaut qui lui succédait.

Il n'avait plus envie maintenant de retrouver la maison de Nathalie. Qu'allait-il y découvrir? Cependant ses pas l'y portaient malgré soi. Il reconnaissait au passage des maisons dont le visage, dont les habitants lui avaient été familiers. Au-dessus d'un mur, les mêmes tilleuls, en ce moment à demi décharnés et retenant au bout de leurs hampes quelque lambeaux d'or, formaient une chapelle naturelle de branches entre-croisées.

Il tourna enfin le coin d'une rue étroite et découvrit le jardin de Nathalie. Le mur étant bas, il le put franchir sans bruit et se diriger vers la façade éclairée. Il faisait encore chaud; les fenêtres du grand salon étaient ouvertes. En se cachant derrière un massif de lauriers-roses, il regarda sans être vu.

Oui, c'est le même salon; sur le mur, au fond, les médaillons dorés enferment comme des ombres chinoises les silhouettes du père et de la mère de Nathalie, la silhouette de Roseline; le piano n'a pas changé de place. Voici le tabouret sur lequel Eric s'est assis un jour pour baiser les seins de la jeune fille, ces seins à peine formés...

Mais quelqu'un occupe ce tabouret; une femme un peu forte, aux cheveux gris, au visage couperosé, une femme qui n'a plus de coquetterie, qui est mise avec négligence et qui laisse ses mains errer sur le piano, mais sans y jouer, piquant une note ici, un accord là...

La porte s'ouvre; une seconde femme apparaît, robuste, d'aspect plus jeune, mais le visage creusé de longues rides. Quelque chose de gai, de printanier, de pétulant passe soudain dans ses yeux : c'est Roseline. Alors l'autre personne, cette femme aux cheveux gris, ce serait... Impossible cependant!

Trois enfants sont entrés avec Roseline; un gros garçon presque obèse qui marche lourdement, appuyé sur deux énormes mollets rouges comme les poutres d'un cirque ambulant; et deux fillettes, très différentes de leur mère, un peu massives d'aspect, affectées dans leur maintien.

« Qui donc Roseline a-t-elle pu épouser? » se demande Eric.

La femme à cheveux gris s'est penchée pour embrasser les enfants. Eric entend distinctement : « Bonjour, tante Nathalie... » Quelle horreur! Comme il a bien fait de partir!

Les enfants tournent en rond, piétinent sur place, grognent, puis disparaissent. Les deux femmes sont seules. Nathalie joue quelques mesures d'un *Moment musical* de Schubert, qu'elle adorait autrefois. Se peut-il qu'une femme qui a tant changé physiquement ait gardé les mêmes goûts, la même pensée, ou à peu près... Quelle effroyable injustice que cet écart entre les deux actions du temps sur l'homme, l'une, si bouleversante, l'autre, si peu marquée, — et que l'âme ne prenne pas l'âge du corps!

— Tu as eu des nouvelles de Marc aujourd'hui? — demande Nathalie en se tournant vers Roseline.

— Un petit bout de lettre, ce matin. Il ne sera pas ici avant huit jours. J'ai bien peur que ce voyage ne le fatigue

horriblement. Et puis tu sais s'il est peu raisonnable quand il est seul!... Tous ses amis vont le faire boire. Il nous reviendra malade et d'une humeur de chien. Quelle vie! Et c'est toujours à recommencer! Toi, au moins, tu as choisi la meilleure part...

— Je ne l'ai pas choisie, — dit Nathalie, avec un doux sourire. — On me l'a imposée.

— Et tu n'as pas de regrets?

— Quelquefois, le soir, quand je suis seule. Oui, je me dis alors que je n'aurais pas dû attendre ainsi, mais me marier... Et puis je vois le ménage absurde que tu formes avec Marc. Alors je trouve comme toi que je n'ai pas le droit de me plaindre. Tout à l'heure, je jouais, tu vois, un de ces morceaux qu'Eric aimait tant entendre...

Ce nom tombe dans un grand silence; il n'éveille aucun commentaire, pas plus que celui d'un très ancien mort. Roseline se met à parler de ses enfants; leur santé l'inquiète; au fond, pourquoi se le dissimuler? Marc est un alcoolique. Un joli avenir pour eux!

Nathalie se remet à jouer. Et soudain il passe sur son visage épaissi et couperosé quelque chose de l'expression d'autrefois. Eric a une seconde d'émotion. Il se revoit dégrafant la chemisette de la jeune fille... Il ferme les yeux. Non, ces seins puissants et appesantis, qui comblent l'espace contenu entre les bras de Nathalie, ne peuvent pas être ceux qu'il a baisés jadis. Ceux-là, où sont-ils? Sur quelle fresque de Primitif, dans la vision de quel poète? Mais le *Moment musical*, lui, est toujours le même; Eric en a des larmes aux yeux.

Il est revenu dire à Nathalie : « Je rentre pour tenir ma promesse. Me voici. Maintenant je suis vôtre juqu'à la mort. Je n'ai rien trouvé en route de ce que j'attendais, mais j'ai appris à me connaître; je suis un homme comme il y en a des milliers, un homme que rien ne désignait spécialement à quelque chose et qui a pris ses velléités pour des aspirations profondes et sa paresse pour une préface à de grands actes. Reposons-nous ensemble de vos souffrances et de mes folies. »

Mais à qui maintenant dira-t-il cela? Pas à cette femme, à coup sûr! Il s'interroge anxieusement. S'il l'avait épousée, Nathalie serait-elle devenue cet être alourdi et médiocre

qu'il considère avec effroi? Le bonheur, dit-on, transfigure. L'aurait-il rendue assez heureuse pour qu'elle en fût transfigurée? A-t-il eu raison, a-t-il eu tort de partir? Il revoit la merveilleuse Roseline de sa dernière visite. Voilà donc ce que la vie a fait d'elle! Elle n'a pas une enfant qui lui ressemble et qui ressuscite quelque chose de sa grâce ailée. Comme Bertrade a eu raison de mourir, madame de Malavoie de s'exiler dans une république perdue où nul n'ira la retrouver!

« Pourquoi l'action du temps, pense Eric, contredit-elle toujours les sentiments que le cœur nous inspire? »

Il songe à quelques visages immortels, — ceux qu'il a vus dans des musées, — à quelques paroles immortelles, — celles qu'il a lues dans des livres. Et tout à coup, il a envie de se pencher vers la fenêtre et de crier dans le silence du piano :

— Qu'est devenue madame Acquadro?

Et l'idée qu'il se souvient encore de cette femme déjà si vieille quand il était jeune lui donne une envie de rire qu'il a de la peine à réprimer.

— Le dîner est bien en retard, ce soir, — dit Nathalie.

— C'est tous les jours la même chose, — répond Roseline, — j'ai beau crier, je ne peux pas obtenir de Gertrude la moindre ponctualité. Elle devient de plus en plus insupportable.

— Je ne peux pas souffrir l'inexactitude, — dit Nathalie en quittant le piano et en venant vers la fenêtre.

Eric se glisse hors du jardin.

Là-haut, le Chariot, embourbé, sort à grand'peine des brouillards d'automne. L'air de la nuit respire la tristesse et la liberté. Demain, Eric s'en ira pour toujours; il fera de nouveaux voyages, il verra passer les villes, les paysages, les êtres, les fleurs, les fantômes. Et il se souvient des paroles du vieux John Sandars : il n'y a jamais rien eu, il n'y a rien nulle part.

Mais maintenant qu'il n'a plus de secret à lui demander, le monde ne va-t-il pas enfin se découvrir à Eric?

EDMOND JALOUX

UNE FEMME A SA FENETRE[1]

VIII

LES DESTINÉES ET LES ÉTOILES

Margot entra dans la chambre de Boutros, sans frapper, d'un mouvement rapide.

Il fumait, assis sur son lit, devant sa fenêtre ouverte. Il jeta sa cigarette dans la nuit et, sans mot dire, se mit à la regarder avec une attention aiguë.

— Vous n'avez pas sommeil?

Cette parole inutile avait échappé à Margot, elle voulut l'effacer d'un léger geste de dépit.

Elle était enveloppée du même manteau de voyage que tout à l'heure après le dîner. Dans la salle commune de l'hôtel, il avait préféré ne pas manger, sous prétexte de prudence, à la même table qu'eux, mais Malfosse l'avait prié très instamment de venir ensuite les rejoindre sur la route, vers les ruines. Il y était venu, mais, trop anxieux, il n'avait pu se prêter à la conversation et bientôt il était rentré à l'hôtel.

— Cette promenade était absurde, je vous en demande pardon. J'ai accepté étourdiment quand Malfosse me l'a proposée. Vous regrettez de vous être arrêté à Delphes?

— Oh non! je voulais vous parler. Ç'aurait été vraiment trop inhumain que nous nous séparions sans un mot. Au moins, nous sommes derrière une porte fermée.

Debout, droit devant la fenêtre, son attitude était réservée,

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 novembre et 1er décembre.

mais il y avait dans sa voix une grande confiance : l'entrée de Margot, en dépit d'un léger faux-pas, avait soufflé dans la chambre une promesse de saine franchise.

— Je suis bien contente, je n'osais pas le souhaiter.

Les paroles de Margot étaient humbles, mais le ton ne l'était pas, il était marqué d'audace autant que de tristesse.

— Qu'est-ce que cela fait que nous ne nous voyions plus demain? — ajouta-t-elle très vite. — Nous pouvons quand même causer. Dans une heure vous aurez assez de moi.

Elle disait ce qu'il avait pensé; il en frémit. Il faut faire un effort pour ne pas demeurer en reste de raison.

— Oui, — murmura-t-il.

Alors, elle s'écria :

— Il se peut que nous nous revoyions, puisque nous voyageons beaucoup l'un et l'autre.

— Jamais.

Aussitôt une défaillance dérangea le ferme visage que Margot s'était composé avec tant de patience depuis quelques jours. Elle vit avec effroi qu'elle avait vécu, contrairement à tout ce dont elle s'était assurée, d'un espoir absurde. Et en même temps qu'elle s'en apercevait, elle le laissait voir à Boutros. Mais elle n'en eut aucune honte, car elle avait toujours vécu loin de tout orgueil.

Cependant Boutros répétait avec une complaisance sauvage :

— Jamais. Ma vie est très loin de vous, de tout ce qui est votre vie, voyons. Mais je n'oublierai pas ce que vous avez été pour moi pendant ces quelques jours. Cela m'a bouleversé; j'ai rarement vu jouer aussi franchement que vous. C'est chic d'avoir risqué comme cela, d'un seul coup, votre confiance sur un inconnu.

Elle buvait un enchantement amer.

— Mais vous aussi, — dit-elle avec sa belle voix presque grave, — vous avez eu confiance en moi. Cela m'a touchée infiniment parce que vous aviez toute raison de vous méfier. D'ailleurs vous vous êtes un peu méfié et vous avez bien fait.

— Oui, c'est vrai, je sens votre générosité naturelle, mais je sais bien que d'un autre côté vous ne vous représentez pas qui je suis. Sans cela, vous me haïriez. D'ailleurs, la

haine ne vous empêcherait pas d'agir comme vous avez fait.

— Vous n'êtes donc pas celui que vous paraissez être?

— Je suis communiste, vous n'y pensez jamais. N'avez-vous pas réfléchi que le communisme menace une femme comme vous dans toutes ses habitudes, dans tout ce qu'elle aime?

— Oui...

— Si le communisme s'établissait en Europe, vous seriez pauvre, obligée de travailler. N'avez-vous pas horreur du travail?

— Si... Mais non, après tout; cela dépend du genre de travail, peut-être.

— Le travail est toujours le même, sordide et magnifique... Et puis, vous seriez suspecte, maltraitée.

— Qu'en savez-vous? — fit-elle avec un sourire mutin. — Les communistes seraient peut-être très gentils pour moi.

— Ne plaisantez pas.

— Bon, moi, je serais fichue. Mais si j'avais une fille, elle serait peut-être plus heureuse dans votre Europe communiste que moi maintenant.

— Vous n'avez pas d'enfants? — demanda-t-il avec une soudaine anxiété.

Margot le remarqua et sentit son cœur se gonfler d'une sorte d'espoir.

— Non.

— Mais vous aimez le luxe.

— Oui, parce que je l'ai. Enfin, un certain luxe. Mais si personne ne l'avait plus... D'ailleurs, il y aura toujours des gens qui auront l'air de vivre dans le luxe à côté des autres.

Cette remarque arracha à Boutros un sourire de connivence.

— Oui, du seul fait qu'ils vivent, — accorda-t-il. — Mais enfin, — reprit-il avec rage, — tout vous sera enlevé, toute la douceur dont votre vie est enveloppée.

— J'ai l'impression que je pourrais me débrouiller.

Une lueur où revint son ancienne bonne humeur aventurée passa dans les yeux de la jeune femme.

— J'aurais peut-être un amant qui sera un chef.

Il fronça le sourcil.

— Vous avez votre mari.

— Nous parlons de moi.

— Votre sort est lié au sien.

Il était debout en bras de chemise, la poitrine nue, poilue. Il alla s'asseoir sur le lit, en rallumant une cigarette, sans plus la regarder. Elle remarqua qu'il ne lui avait pas offert de s'asseoir, mais ce qu'il disait l'intéressait beaucoup plus qu'un tel détail, — il y a tant de gens polis qui n'ont pas de cœur, qu'il peut y en avoir d'impolis qui en ont. Elle ne répondit pas et reprit bientôt :

— Enfin, vous voulez que je sois votre ennemie?

— Vous l'êtes, forcément. Seulement vous êtes aussi une femme, et une chic femme. J'ai profité de votre bonté sans aucune honte, parce que je sais bien que les femmes n'ont rien à faire avec le monde des hommes. Dans les affaires des hommes, elles trahissent toujours, c'est leur mission sacrée. Tout dans votre vie ordinaire sert la cause ennemie de la mienne, vous l'avez trahie pourtant.

— En Russie, vous avez dû voir des femmes fanatiques dans les deux camps.

— Oui. Mais elles ont un amant ou bien ce sont des nonnes. Je n'aime pas les nonnes.

— Vous méprisez les femmes.

— Absolument pas, — riposta-t-il.

— Vous ne les croyez pas capables de passion désintéressée.

— Toute passion est intéressée. La passion des hommes pour les idées est intéressée, la passion intéressée des femmes, c'est pour les hommes.

— Mais il y en a qui savent choisir leur homme, peut-être.

Elle serrait son manteau autour de son cou, mais son visage était d'une chair aussi délicieuse que son corps. Et sur cette chair de fruit une vivacité aiguë, une ironie joyeuse revenaient toujours et faisaient oublier une trop grande suavité : elle était si humaine. Il n'y a rien de plus beau qu'un reflet d'humanité sur un visage de femme. La part de la femme dans cet équilibre des sexes qu'on appelle l'humanité, c'est le magnifique apport animal, mais en revanche, quand il vient quelque chose jusqu'à elle de la fureur masculine pour l'absolu, alors le charme d'une incroyable plénitude nous enchaîne à chacun de ses gestes.

— Oh oui! elles cherchent la force, — rêva Boutros à haute voix. — Seulement elles se laissent tromper par toutes les apparences. Elles sont tout instinct, mais l'instinct c'est tout ce qu'il y a de plus facile à tromper. Les animaux, avec leur instinct, tombent dans tous les pièges.

— Oui, — dit-elle amèrement.

Cette sentence frappait si justement sa vie. N'avait-elle pas cru faire quelque chose de Rico?

Boutros savait ce qu'il venait de dire : il la méprisait, mais son mépris était sans force. Il sentait bien que le fond de l'être de son amie défiait son mépris, il ne pouvait croire réellement que ce rayonnement si généreux le trompât. Toutes ses forces, au contraire, se dilataient à cet appel. Il ne s'agissait pas seulement d'une convoitise superficielle tirant la peau vers la peau; bien plus que de ces beaux seins blancs qu'elle cachait sous son manteau, il avait envie de cette bonté primesautière, de ce gentil courage. Et il y avait encore autre chose sous ces seins : de l'ironie, du mordant, de l'exigence. Qui sait, peut-être point d'apaisement possible. Elle était d'une bonne race, dont on ne trouve pas beaucoup d'exemplaires ni chez les mâles, ni chez les femelles.

Pourtant il reprit, dans un nouvel effort d'âpreté :

— Enfin, aussitôt que vous apercevez quelque chose du fond de mon sac, cela vous fait horreur. Par exemple, ce que j'ai dit tantôt du Parthénon, vous a fait horreur.

— Cela me fait mal, mais est-ce que cela ne vous fait pas mal, à vous aussi? Je sais que la force qui est en vous, vous fait mal sans cesse, et c'est pour cela que j'ai tant de sympathie pour vous.

Boutros secoua la tête, mécontent. Il regarda par la fenêtre la nuit magnifique. L'hôtel était sur le bord supérieur de la route qui traversait le village et qui courait au flanc de la montagne. Au delà de quelques toits bas, il y avait une gorge profonde et sombre, en face une autre montagne et au-dessus les étoiles, le vertige. Elle était bien la femme rusée, fugace, sur qui les mots des hommes n'ont aucune prise. Elle se dérobait à l'obstacle qui était entre elle et lui, auquel il voulait qu'elle se heurtât. Pourtant cet obstacle était réel :

une femme façonnée par un milieu peut le trahir, mais jamais s'en arracher. Il s'acharna.

— Vous ne vous êtes pas sentie mon ennemie, non plus, parce que je vous y ai aidée.

— Ah! bien sûr! un autre probablement...

Quel soupir patient, dangereux!

— Non, je veux dire que je vous ai menti; il fallait vous faciliter un peu les choses.

Il ricana, mais ce ricanement n'émut guère Margot.

— Quoi? — demanda-t-elle sans crainte.

— Oui, quand votre mari m'a demandé si j'avais pris une part directe à l'attentat de Salonique...

Elle le regardait avec curiosité et incrédulité.

— J'y ai pris une part bien plus directe que je ne vous l'ai laissé entendre. Mais j'ai menti, parce que j'ai senti que vous aviez besoin d'être rassurée. Avouez que vous en aviez besoin.

— Ce n'est pas à moi que vous avez menti, mais à mon mari, — répondit-elle en secouant vivement la tête, éludant sa pointe, oubliant qu'elle avait en effet souhaité d'être rassurée... mais elle était si loin maintenant de ces mesquineries.

— A vous aussi, j'ai menti.

— La question que vous posait Rico était bien inutile. Un peu plus ou un peu moins, vous n'en étiez pas moins un ennemi.

Elle se rappela que, les premiers jours, elle s'était targuée de l'absolue loyauté de son protégé. Mais, dans le cynisme de Boutros, elle sentait l'effort, et, avec son innocente industrie d'amoureuse, elle s'accommodait aussitôt de ce détail.

— Bah! vous défendiez votre peau, et, à ce moment-là, vous ne nous connaissiez pas.

— Si, je vous connaissais. Je vous avais connue dès la première minute : votre geste de générosité avait été si rapide et si sûr.

— Mais vous aviez peur de pousser trop loin l'épreuve!

Elle eut une moue tendre, elle doutait de sa méchanceté.

Il essaya de ricaner encore, mais lui-même sentait la vanité

de sa tentative de violence. L'amertume de sa pensée se dissolvait dans les yeux clairs de Margot.

Elle réfléchit un instant, puis se récria soudain :

— D'ailleurs je suis contente qu'étant communiste vous en soyez un vrai.

Cette parole exprimait un soulagement extraordinaire.

Elle venait de s'asseoir à son tour.

— Vous en doutiez? — s'exclama-t-il en se penchant sur elle, touché au vif.

— Non, mais...

— Quoi? Vous ne me croyez pas capable de me battre, de risquer ma peau?

Il avait l'air d'un enfant en colère.

— Oh si! sans cela, je ne serais pas ici.

Sous sa peau délicate, il vit réapparaître une armature solide qu'il avait entr'aperçue déjà et son contralto s'approfondissait.

— Mais... — reprit-elle.

— Parlez, — insista-t-il avidemment.

— Vous rappelez-vous que l'autre jour, je vous ai demandé si vous étiez cruel? Enfin quelque chose comme cela.

— Oui, et alors...

— Je ne crois pas que vous le soyez; je ne crois pas que vous tuiez facilement.

— Du moment que je tue, cela n'a aucune importance.

— Si, cela en a pour vous : vous en souffrez. Vous vous faites violence, non seulement pour tuer, mais pour haïr.

— Mais enfin, si je puis tuer, comme si je haïssais.

Ils restèrent muets, assis l'un à côté de l'autre. Elle alluma une cigarette et fit effort pour se recueillir une minute, pour réfléchir sur ce mot qu'elle venait de lancer. Elle avait vécu dans une atmosphère de violence; elle était à Florence quand la troupe avait repris la ville, deux ans auparavant, aux ouvriers. La volonté de tuer moralement, de nier l'adversaire, ne l'aurait pas plus étonnée chez un communiste ordinaire que chez un de ces fascistes du commun, comme elle en avait tant vu. Mais elle devinait quel ravage cette nécessité devait faire dans la sensibilité de Boutros.

Elle le regarda avec une tendre fermeté.

— Voulez-vous que je vous dise?... Je n'ai pas d'autre droit pour vous parler que d'avoir beaucoup pensé à vous. J'ai essayé de comprendre tout ce qu'il y a en vous, qui est si loin de moi et qui provient d'expériences que j'ignore absolument.

— Oui, je vous en prie, — murmura-t-il d'un air sombre.

— Il me semble que... vous ne haïssez pas tant vos ennemis et que vous n'aimez pas tant vos amis, qui doivent vous froisser bien souvent. Et comme vous avez du cœur, vous en souffrez. Je veux dire que vous voyez tous les côtés des choses...

Elle s'arrêta, ne sachant trouver la nuance exacte dont elle savait qu'étant seule vraie, elle ne le blesserait pas.

Il la regardait avec des yeux dilatés et soudain il laissa tomber :

— Oui, c'est vrai.

Mais, un instant après, il dit encore, d'une voix très triste :

— Mais qu'est-ce que cela fait?

En même temps, il la regardait avec gratitude : il comprenait quelle tendre divination la guidait, au risque de le blesser, vers son point sensible.

Soulagée, encouragée, elle s'écria avec ardeur :

— Vous êtes tourmenté; mais je sais que votre tourment ne vous vaincra jamais.

Il la regarda encore avec douceur, et pourtant il dit avec amertume :

— Vous avez de la pitié pour moi. La pitié est proche du mépris.

— Oh! ne dites pas cela.

— Enfin, vous croyez qu'en me faisant communiste, je me suis engagé dans une fausse voie, du moins dans une entreprise impossible — impossible pour moi, pour mon caractère, — pour mon esprit, — et que je m'y maintiens... par quoi? par stoïcisme ou résignation.

Elle fut surprise qu'il s'humiliât. Elle s'écria intérieurement : « Mon héros de la première heure devient un homme, et c'est le moment où je sens que je suis attachée à lui. »

— Oh! — s'exclama-t-elle, — un homme comme vous ne s'engage pas dans une fausse voie.

— Et pourquoi donc?

— Il n'y a que les médiocres qui se trompent. Mais un homme supérieur ne peut jamais agir que sous l'effet de ses pensées les plus fortes qui le poussent là où elles peuvent s'employer. J'ai assez vécu et assez vu pour avoir remarqué cela. Même si vos difficultés intérieures vous ont empêché de donner encore votre mesure, tout s'arrangera peu à peu. Vous réussirez.

Boutros bondit.

— Vous réussirez! Ha! Ha! C'est bien cela! Mais il ne s'agit pas de réussite. Voilà, vous n'y comprenez absolument rien. Ah! femme, bourgeoise! Il ne s'agit pas pour moi de réussir, comme pour M. Malfosse ou pour votre mari. Vous ne savez pas ce que c'est de sentir en soi une nécessité, une nécessité qui dépasse formidablement votre petite personne.

— Si, si... je vous demande pardon... je comprends, — balbutia-t-elle, honteuse et ravie, les yeux brillants. Il ne s'humiliait plus, elle le voyait de nouveau grandir.

Mais l'enthousiasme de Margot exaspéra encore plus Boutros. Elle ne s'embarrassait d'aucun faux-pas pour le suivre. Femelle!

— Mais non, vous ne comprenez pas, — bafouilla-t-il avec égarement. — J'avais bien raison de me méfier de vous. Voilà pourquoi vous vous intéressez à moi : vous croyez que je suis une personnalité (sa bouche se crispa autour de ce mot); mais sachez qu'il n'en est rien. Je ne suis rien, je ne suis pas intéressant, vous avez perdu votre temps : je ne suis pas une future étoile internationale. Ce qui est intéressant, c'est ce qui passe en moi, ce qui se sert de moi.

Mais Margot le regardait avec de plus en plus d'ardeur; elle sentait un désir violent pour tout l'être de cet homme, et si elle avait envie de lui tendre ses lèvres à ce moment, c'était pour boire à la coupe de son esprit, qu'elle lui voyait lever, pleine d'une liqueur sombre et forte. D'ailleurs, quelque chose de rigoureux et de martial, de pudique aussi, recouvrait de nouveau le tourment d'inquiétude qui avait été sur le point de se déchaîner sur le visage de Boutros et dont elle avait senti qu'il ne retrouvait que trop aisément son lit dans les rides qu'il avait autrefois creusées. Elle demeu-

rait pourtant surprise et révoltée par la volonté d'effacement personnel du communiste. Elle y avait senti d'ailleurs de l'effort, de l'affectation, une pointe dirigée contre elle.

— Vous avez pourtant bien le sentiment de la force exceptionnelle qui est en vous. Tous vos gestes le prouvent instinctivement.

— Mais non...

— Mais si. Tenez, dès la première minute, vous m'en avez donné la preuve, quand vous avez sauté la grille et que vous me repoussiez pour entrer de force chez moi; j'ai senti en vous une indignation furieuse contre la petitesse de l'accident qui vous menaçait. Vous trouviez que vous aviez mieux à faire que de passer deux ou trois ans en prison.

Boutros secoua la tête rageusement :

— Mais non, c'était, avant tout, une défense instinctive, animale.

— Vous ne savez pas sur quel ton vous avez dit à mon mari : « Je ne tiens pas à être pris ».

Il la considéra pendant un moment en silence, puis il reprit :

— Oui, il y a du vrai dans ce que vous dites. J'ai flanché, j'ai craint la diminution immédiate de mon action, je n'ai pas su lui préférer la puissance dont m'aurait investi le supplice.Il y a encore en moi beaucoup de vanité et beaucoup d'égoïsme. Pourtant je sais qu'on ne peut trouver aucune valeur à la vie que dans le mesure où l'on se renonce au profit d'une entreprise universelle.Peut-être un jour je mériterai d'être un chef, si je me suis d'abord dominé, brisé. Il faut savoir servir mieux que n'importe qui avant de vouloir commander.

Il la regarda encore et la rudesse laboura de nouveau sa figure;

— Regardez comme vous êtes : vous espérez triompher de ma faiblesse; vous vous réjouissez à l'idée que je ne pense qu'à moi, parce que vous apercevez que par là je pourrais échapper à la rigueur de ma croyance. Le bourgeois que j'ai tué, vous comptez bien que je le ressusciterai dans la peau d'un chef. Mais je reconnais que j'ai prêté flanc à ces supputations, et, grâce à vous, je viens de recevoir un sérieux aver-

tissement. Je croyais m'être vaincu, je vois que j'ai encore fort à faire. Du reste, là où il y a une femme, on peut toujours mesurer sa faiblesse.

Tout le temps, il la regardait, et elle voyait que son regard devenait intérieur et qu'il s'éloignait d'elle dans une tristesse d'abord hargneuse, puis plus douce, mais plus profonde et plus inaccessible. Elle ne s'en effrayait pas trop, car elle ne pensait pas mériter les reproches de Boutros : si ses paroles étaient maladroites et ignorantes, le vœu qu'elle formait pour lui était haut. Il était haut, mais impur. Elle comprenait et louait son scrupule du bout des lèvres, mais elle ne continuait pas moins à croire qu'une destinée de prince déborderait tôt ou tard ce scrupule, dépasserait cette lenteur. Les femmes, dont la part est des plus gros ouvrages, des plus lourdes servitudes de la vie, n'ont point comme les hommes une peur naturelle de la salissure, du compromis.

Elle s'étonna encore un instant de voir que son élan vers Boutros la remettait dans la ligne ordinaire de sa destinée dont elle croyait au contraire qu'il l'avait fait sortir. « Ce qui m'a d'abord séduite, ç'a été l'idée de sa force : je pouvais enfin renoncer à la misérable supériorité dont il m'avait bien fallu m'accommoder vis-à-vis d'hommes faibles, les seuls que j'eusse rencontrés jusque là; je m'en remettais à la grande puissance d'un héros. Mais, maintenant, je m'aperçois que ce héros est déchiré, menacé; qu'il mène, non sans humiliation, la lutte contre lui-même. Ainsi ce qui m'a jetée vers lui, ç'a été — et certes dès la première minute — le besoin de lui porter secours : mon amour pour Boutros est maternel. Est-ce donc que pour moi l'amour doit toujours se confondre avec la bonté? Comme avec Rico? Mais non. Ma pensée est un sacrilège, il y a une différence du tout au tout. Chez Rico, c'était une vraie faiblesse, et irrémédiable, dont j'avais pris la charge, en signe de renoncement; mais chez Boutros, ce que je secours, c'est une force. J'interviens seulement pour que cette force s'affermisse et s'accroisse; donc mon geste, au lieu de m'abaisser, m'élève. »

Elle courba patiemment la tête, tandis qu'il reprenait plus posément, mais avec une ironie d'autant plus attentive :

— Vous vous êtes fait des illusions sur moi; vous m'avez

vu trembler et vous en avez conclu que j'avais l'étoffe d'un de ces habiles qui ne peuvent se développer qu'en se dérobant aux dangers et aux ennuis les plus grossiers. Cela rassurait, d'une façon à peine détournée, vos préjugés bourgeois. Il est vrai que la plupart des présents chefs de la bourgeoisie sont ainsi faits, mais leurs grands prédécesseurs qui menèrent révolutions et guerres, ceux-là payèrent de leur personne. Je regrette que vous vous soyez fait de ces illusions sur moi parce que je sais que vous avez du cœur et l'instinct du cœur, et que je suis l'instrument de votre erreur, — acheva-t-il doucement.

— Oh! moi, — gémit-elle, un instant démontée. — Moi! cela n'a aucune importance. Ne parlons pas de moi.

— Il y a de la vie en vous, — assura-t-il.

Déjà il s'effrayait de l'espace qu'il avait mis entre elle et lui et il était tenté de le raccourcir.

— Elle ne me sert à rien, cette vie, puisque je ne puis pas vous comprendre. Et pourtant si, je crois que je vous comprends. Mais mes paroles me trahissent, parce que je suis habituée à la médiocrité.

Ses muscles, tendus sous sa peau fragile, protestaient contre ses paroles mornes.

— Pendant la guerre, j'ai été infirmière. J'étais très malheureuse : je venais de me marier — mon premier mariage, un mariage de jeune fille, un désastre. J'avais demandé à aller tout près du front. Eh bien! au bout de quelques jours j'étais contente. Pas heureuse, mais contente. Il me semblait que je comprenais tout.

— Vous étiez attachée à des hommes. Mais ici, d'ailleurs, vous devez vous... intéresser à ce qu'on fait près de vous. Les Italiens commencent à se remuer dans les Balkans.

— Mon mari est un sceptique. Vous avez dû vous en apercevoir.

Il ne broncha pas.

— C'est un drôle de garçon, il est buté, il s'est mis dans la tête qu'il n'était bon qu'à courir les jupons.

— Quand vous l'avez épousé, — votre second mariage!... vous croyiez qu'il serait autrement.

— Oui, l'instinct des femmes, dont vous parliez, qui les

fait tomber dans le premier piège venu. Je croyais le changer. Comme si une femme pouvait changer un homme.

— Oh! elle le peut.

— En mal, pas en bien, n'est-ce pas?

— Une femme, c'est l'alcool qu'on boit à l'étape, pas pendant la marche. Si l'on a bien marché, on peut boire, et mieux marcher encore.

Elle hocha la tête. Elle aurait voulu qu'il continuât. Elle aimait son indignation qui était une preuve de son intérêt. Mais, comme il se taisait, elle lui tendit de nouveau le flanc :

— Je voyais qu'il était intelligent, et qu'il souffrait — sans se l'avouer — de ne pas exercer son intelligence. Mais d'un autre côté, je savais très bien que...

Malignement, il resta muet.

— ... je savais bien qu'il ne pourrait supporter le mariage. « Il avait été son amant, elle l'avait aimé comme elles aiment un amant. »

— Oui, je savais bien que, loin de l'élever, le mariage l'abaisserait. Car il me tromperait, et cela l'humilierait autant que moi. Et que toute l'aide que je lui apporterais sombrerait dans cette humiliation, sans gloire. Je me suis mariée finalement pour lui faire un peu de bien, le peu de bien qu'on pouvait lui faire. Et l'idée, que j'avais à de rares minutes, que je l'aiderais à sortir de ses mauvaises habitudes, ne me servait au fond qu'à masquer l'idée contraire que je l'aiderais seulement à les supporter.

— Mais pourquoi tout cela? — s'écria-t-il avec horreur.

Il la regardait avec crainte. « Perverse, amoureuse de sa faiblesse. »

— Pourquoi? Par dégoût de tout, par résignation, par rage, je voulais m'humilier. J'avais trouvé en lui l'homme qui pouvait le mieux m'humilier. Quand il m'a trompée la première fois, il est revenu vers moi si faible, si lâche devant sa tristesse, que c'était la pire honte que de lui être indulgente. Mais je trouvais que c'était tout ce que je méritais.

— Mais pourquoi? Mais avant lui? Entre votre premier mari et lui?

— Hélas! Mon premier mari, n'en parlons pas, il m'avait épousé pour mon argent, et... il n'aimait pas les femmes.

Tout de suite, ç'avait été fini. Mais ensuite, j'avais aimé un autre homme, une brute : il m'avait désirée, j'avais besoin du désir d'un homme. Mais il n'avait que cela, son désir. Alors, j'ai souffert, je me suis fermée; cela l'a exaspéré, il m'a quittée... Après ce second coup, j'ai vu une fatalité dans ma vie, il m'a paru que j'étais vouée à des hommes toujours semblables. J'ai voulu me résigner, accepter de Rico ce que j'avais refusé de l'autre, le seul désir. Mais j'avais trop présumé, encore une fois, de mes forces, je n'ai pas pu aller non plus jusqu'au bout avec Rico; je n'ai été pour lui qu'une mauvaise infirmière. Dès la seconde fois qu'il m'a trompée, j'ai cessé d'être sa femme.

Boutros s'étonna que, du récit de ces abaissements, ce qui se dégageât fût l'idée de l'énergie de Margot. Elle parlait avec une bonne humeur rude; à travers tout cela, elle s'était gardée.

Il y eut entre eux un très long silence. Ils étaient toujours assis côte-à-côte sur le lit. Cette chambre d'hôtel vide était remplie par les étoiles, dont le grand tourbillon blanc entrait par la fenêtre. Margot eut honte d'avoir laissé entendre le misérable tic-tac de ses jours; elle voulut que sa destinée allât d'un rythme égal à celui qui portait ces forces éclatantes. Elle se leva, elle se pencha, elle but la lumière profonde de la nuit, et se retournant elle s'écria :

— Et pourtant l'amour, j'y ai cru, j'y crois encore, je n'ai jamais cessé un instant d'y penser. C'est pour d'autres que moi.

De ses mains fines, elle frappait cette chair faite pour tous les accomplissements, mais qu'elle croyait humiliée par la confession de son long désastre.

— Vous ne croyez plus à l'amour pour vous, — suggéra Boutros, — parce que vous avez trop aimé.

— J'ai aimé cet homme avant Rico, j'ai peut-être aimé Rico. Mais mes amours ont si peu ressemblé à l'amour; ils en ont fait des caricatures misérables.

Elle s'arrêta soudain et frappa du pied.

— Je sens en moi une force énorme, il me semble que je n'ai jamais aimé. Mais j'ai honte du reflet que le passé laisse sur moi; j'aurais honte qu'un homme m'aime comme cela, pas lavée.

Elle se tut et demeura le dos appuyé à la fenêtre. Elle s'offrait à la clarté comme à une eau lustrale; son manteau tombait de ses épaules et sa chair blanche rejoignait la chair des étoiles. Telle est la femme; c'est le corps immense de la Nature, renversé, avec ses membres bagués d'astres, et pourtant cette chair diffuse souhaite que la raison mâle lui imprime la marque de distances calculées, de figures certaines.

Après quelque temps, rafraîchie, elle sortit de son humilité et demanda :

— Et vous? Vous avez déjà aimé?

— Oui... autrefois, des brutes aussi, des femmes de votre milieu.

— Ah!... mais depuis, en Russie.

— Vous imaginez que j'ai aimé des intellectuelles? Des crâneuses. Mais quand elles aiment. elle tombent plus bas que terre,

— Ah!

— Mais vous aimerez encore. Est-ce que le prochain sera comme les autres?

— Vous croyez que je me tromperai encore? Non, il ne sera pas pareil... Et vous?

— Moi, l'amour m'est interdit. Je suis un vagabond.

— Il y a des vagabondes.

— Non. Quand une femme aime, elle s'arrête, et elle tâche de vous arrêter. Si je m'en allais avec une vagabonde, je ne serais plus un vagabond, je transporterais ma maison avec moi. Un colimaçon, ce n'est pas un vagabond.

— Vous aimez votre solitude ?

— Elle me tourmente, la garce.

— Vous méprisez les femmes.

— J'en suis affreusement privé.

— Mais alors?

— Je suis un vagabond, pauvre.

— Pauvre! Qu'est-ce que cela fait?

— Qu'est-ce que cela fait? Tout.

La voix du communiste reprenait de l'âpreté.

— Les femmes n'aiment pas la pauvreté, ou elles ne la font pas aimer.

— Mais quelle folie!

— C'est la pure vérité. Allons! ne recommençons pas, ou vous allez me faire croire encore que tout ce que vous avez vécu ne vous a rien appris.

— Je sais bien que vous pouvez m'accabler de votre expérience. Mais ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai... La pauvreté, ce n'est rien, avec un homme fort.

— Ah! voilà! Je vous le disais bien que les femmes n'aiment pas la pauvreté. Je ne vous parlais pas des sottes, naturellement. Les meilleures veulent de la puissance, parce que, pour elles, cela brille comme l'argent.

— Mais non, mais non.

Elle revint vers le lit et se rassit près de lui, d'un mouvement brusque, inconscient.

— Voyons, vous êtes injuste, — gémit-elle. — Je ne peux pas aimer, n'est-ce pas, la médiocrité, qui me fait horreur, que vous me reprochiez. Eh bien! si un homme n'est pas médiocre, s'il est fort, il y a autour de lui un certain rayonnement qui rend la vie... Qu'est-ce que vous voulez... riche.

— Non, la femme, il faut la nourrir, il faut nourrir ses enfants; eh bien! la nourriture, cela s'achète, cela se troque; il faut céder quelque chose à la société, en échange.

— Mais un homme aussi, cela se nourrit.

— Il lui faut si peu de chose. Non, la femme, cela va avec les biens de la terre.

— Moi, je crois que vous avez peur de la pauvreté, — s'écria-t-elle avec un soudain rire, presque joyeux. — Oui, parce que la pauvreté d'un homme seul, ce n'est pas la pauvreté. La pauvreté d'une famille, ça c'est la pauvreté. Je sais ce que c'est, un peu, je l'ai vu. Je connais un peintre à Paris qui a trois enfants et qui, en même temps, veut respecter son métier.

Il la regarda, comme il l'avait déjà fait, avec une attention presque humble.

— Oui, encore une fois, vous avez raison. J'ai peur. Décidément, on ne perd pas son temps avec vous.

Soudain, il éclata :

— Oui, c'est vrai, la femme est restée, pour moi, tout ce dont je me suis arraché, tout ce dont je ne veux plus. La

femme, pour moi, c'est l'argent, le luxe, la douceur, la paix. Tenez, j'aime vos bas de soie.

Elle regarda ses jolies jambes, aiguisées par la finesse de la soie; il les regarda aussi, et il se rencogna contre le mur, plein d'un dépit douloureux. Elle regarda encore ses jambes, ses mains où luisait une belle pierre. « Qu'est-ce que tout cela lui avait donné? C'était trop bête que ce fût pour lui un épouvantail ». Elle lui mit la main sur l'épaule.

Il céda aussitôt à ce contact et il se retourna vers elle. Mais alors tout ce qu'il ne voyait pas depuis qu'elle était entrée, qu'il regardait sans le voir, lui sauta aux yeux : cette chair délicieuse, bienfaisante. Sa tête tomba sur l'épaule la plus douce du monde. Elle frémit et, une seconde, ne bougea pas; elle fut sur le point de demeurer. Mais, soudain, elle s'écarta et se leva. Elle se retira vers la fenêtre, en le regardant sérieusement.

— Il faut bien que nous en venions là, pourtant, — grinça-t-il.

— J'ai envie de vous embrasser; je vous embrasserai quand vous partirez, demain, — répondit-elle d'une voix desséchée. — Ne me demandez rien, puisque vous n'avez le temps que de me demander si peu de chose.

— Mais nous ne pensons qu'à cela.

— Oh non! vous savez bien que ce n'est pas vrai, nous pensons à cela, mais aussi à d'autres choses. Et c'est pourquoi il ne faut pas faire cela, parce que nous avons très peu de temps et que cela nous empêcherait de penser aux autres choses.

Elle lui parlait avec une fermeté confiante.

— J'ai besoin de votre fraîcheur.

— Vous croyez que je n'ai pas besoin de votre force.

— Mais c'est lâche de la part d'un homme et d'une femme de se dérober, de ne pas oser en venir au fait.

— Nous n'avons pas le temps.

— L'amour, ce n'est pas une question de temps.

— Oh! je sais bien que je ne mérite pas de vous arrêter plus d'un jour. Et pourtant si, ce que je sens vaut mieux que cela. Mais il est vrai que vous ne pouvez jamais vous arrêter bien longtemps auprès d'une femme.

— Je ne veux pas m'arrêter. Autrefois, j'ai voulu m'arrêter, mal m'en a pris.

— Vous avez aimé, vous ne pouvez plus aimer.

— L'amour a sa loi, j'en ai peur. Croyez-vous qu'on aime impunément? Pour moi, je crois que l'amour ne sort pas d'un cœur sans l'avoir détruit. N'en est-il pas ainsi pour vous?

— J'oublie le passé, je me sens bien plus forte que mon passé. On respire si bien ici, dans la montagne.

Elle se haussait sur la pointe des pieds, dans le ciel, s'abandonnant à la loi de la Nature, avec toute la complicité panique des femmes.

— Oui, moi aussi, je sens, — avoua-t-il, — que tout pourrait recommencer, et c'est terrible... de sentir la nature plus forte que son âme.

— Vous avez peur d'oublier?

— Oui.

— Elle était donc bien forte cette femme, — murmura-t-elle.

Et il vit que, mordue par la jalousie, toute la chair de Margot, qu'elle avait tenue jusque-là, avec un grand soin, comme assoupie, s'éveillait et devenait bien plus dangereuse.

— Je ne pouvais pas avoir cette femme. Ou plutôt je l'avais, mais comme je ne pouvais pas la garder, comme elle partait, il me semblait que je l'avais moins que si je ne l'avais pas eue du tout. Je l'aimais, j'avais atteint le point où l'on désire et souffre tant que l'autre, qu'il le veuille ou non, grandit.

— Elle vous aimait?

— Grandir lui donnait le vertige. Mais d'ailleurs, j'ai été affreusement content de la perdre, puisque je veux rester seul.

— Mais je vois bien que vous souffrez trop de votre solitude.

— Il faut choisir dans la vie. Mais cela n'empêche pas que d'être près de vous, c'est une douceur qui m'étonne, c'est une douceur...

Margot était terriblement blanche au milieu du ciel.

— Cela me fait beaucoup plus de bien et beaucoup plus de mal qu'à vous.

— Les hommes souffrent autant à la longue que les femmes dans quelques moments.

Il dit cela avec une amertume soudaine. Il voulait s'arracher au ronron de ce dialogue qui depuis un moment le berçait; il voulait réagir sévèrement contre cet amour, qui n'était que rêverie.

— Partez avec moi, — lança-t-il.

— Vous ne voulez pas de moi.

— Vous avez peur.

— Vous voulez rester seul.

— La vérité est que vous n'aimez rien de ce que je suis.

— Oh!

— Vous avez horreur de la pauvreté, de la franchise. Vous ne savez pas ce qu'est ma pauvreté. Je vis dans une pauvreté totale. La pauvreté de notre âge, de notre civilisation, je l'avoue et je la vis. Mais cette pauvreté-là, vous ne pouvez pas en avoir l'idée. Vous ne saisissez que l'extérieur, le pittoresque. Vos regards ne m'ont pas échappé, j'ai une peau, une odeur de pauvre.

— Mais non, pas du tout.

— Ah! c'est vrai, j'exagère; vous me prendrez toujours en faute. J'oublie que je ne me suis pas tout à fait revêtu de la pauvreté. Si j'étais né dans la pauvreté, vous ne m'aimeriez pas. Si j'étais du peuple, vous ne m'aimeriez pas.

— Mais vous ne savez pas ce qu'est une femme, ce qu'elle peut oublier, apprendre.

— Il y a des limites, une fatalité sociale. Ni un homme, ni même une femme, ne peuvent parcourir d'un cœur libre toute l'échelle. J'ai essayé d'aimer une ouvrière, je n'ai pas pu. Si j'étais un ouvrier, vous ne m'aimeriez pas. Il faut que je vous fuie : avec vous je redeviens un bourgeois, ou je le reste.

— Et c'est vous qui dites cela, le communiste!

— Oui, c'est un peu pour cela que je suis communiste, pour détruire cette fatalité. J'ai été attiré par une ouvrière en Russie, il y a deux ans. Elle était belle, et elle avait un cœur noble. Mais je n'ai pas pu supporter qu'à mon contact elle perde tout son génie. Elle ne pouvait plus être ouvrière ou paysanne, elle ne pouvait pas devenir bourgeoise. Remar-

quez que, moi, je ne souhaitais pas de devenir ouvrier. Mais j'aurais voulu qu'elle et moi, nous soyons libres d'être humains, ensemble. Je me moque de l'égalité, mais je veux détruire l'argent, cette dernière hiérarchie qui est imbécile et qui remplace les autres, crevées.

— Mais, — s'écria soudain Margot, — j'ai des amies russes qui ont été ruinées par la révolution et qui sont devenues des ouvrières.

— Il ne s'agit pas du tout pour moi que tout le monde devienne ouvrier. Vos amies ne vivent vraiment pas la nouvelle vie. Pas plus que moi. Je ne peux plus aimer la richesse, et je ne peux pas aimer la pauvreté.

— Vous ne pourriez pas m'aimer sans mes bas de soie.

— Mal.

— C'est atroce, ce que vous me dites là; c'est que peut-être je ne suis rien, sans mes bas de soie.

— Mon ouvrière non plus n'était rien, ayant perdu les manières de son enfance.

— Mais, — s'écria-t-elle avec indignation, — tout cela c'est des obstacles misérables qui peuvent être renversés par l'amour, la force, l'intelligence.

— Il est plus facile de faire une révolution dans la rue que dans les cœurs. J'ai bien de la peine à la faire dans mon cœur, à moi tout seul; je ne pourrais pas la faire dans le vôtre. J'aime la beauté; c'est pourquoi j'aime et déteste votre luxe d'occidentale qui est le souvenir et la caricature de la beauté. Autrefois, il y a eu de la beauté, et puis la beauté ne fut plus que le luxe; maintenant sa dernière trace apparaît dans le confort. Il faut que je vous fuie, vous êtes l'image de mon supplice : la beauté qui m'est interdite parce qu'elle n'est plus.

Il se tut; au bout d'un moment il éclata de rire :

— Voilà, je vous ai fait un discours; je vous en demande pardon. Cela m'arrive tout le temps maintenant. C'est le métier qui veut cela. Si vous saviez par quel pédantisme idiot il me faut passer pour suivre mon idée.

Il se tut tout à fait lassé, et, se levant, il se mit à marcher de long en large dans la chambre.

Elle regardait sa forte silhouette dans l'ombre et son visage

où une ligne décidée cernait à jamais un grand tourment; elle était ravie d'un espoir immense. Derrière toutes ces paroles amères, hargneuses, elle sentait une âme qui perçait, qui s'élançait vers elle, avec une pudeur farouche, une noble anxiété. Les mains sur sa robe légère, sur sa chair frémissante, elle contenait sa vie qui voulait se donner, qui se donnait.

Soudain un chant s'éleva dans la nuit. C'était un samedi et, sans doute, une troupe de jeunes paysans et paysannes assemblés sur une petite place voisine saluait le printemps et ses étoiles refleuries. Delphes, dont ils n'avaient vu que des abords déplaisants, des apparences médiocres, le camouflage moderne, un hôtel comme il y en a partout et qu'ils avaient oublié pour voler à leurs affaires, se retrouvait. N'était-ce pas déjà ce cri qu'ils avaient senti se former dans les profondeurs de la montagne et qui jaillissait enfin à son sommet. Au moment où ils se taisaient, épuisés, douloureux, après s'être poursuivis l'un l'autre à la trace sanglante de leurs âmes blessées, voici que, dans la nuit, le chœur invisible des hommes et des femmes reprenait l'espoir obscur qui demeurait dressé au milieu de l'hécatombe de leurs souvenirs et l'exhaussait jusqu'à la lumière. Cette voix multiple et harmonieuse sortait de la Nature et y rentrait; la terre, née du ciel, rend au ciel tout ce qu'elle en reçoit. Cette voix naïve, résignée et inextinguible se marquait, au passage des gorges palpitantes, d'un accent que les deux amoureux reconnurent comme celui de leur Espèce, fille obstinée de l'énigme. Comme dans leur dialogue tout à l'heure, il y avait dans cette psalmodie solitaire, tour à tour d'un homme, et d'un groupe d'hommes, une jeunesse terrible, inévitable, qui allait de l'avant et entraînait tout ce qui était dans son mouvement vers des épreuves infinies.

Boutros se rappela les pâtres velus sur la route qui, insensibles à toutes les menaces dont pourtant l'univers est rempli, marchaient au son de leurs pipeaux. « Je suis né parmi des races vieillies, à la surface de la terre je n'aperçois plus peut-être que des foules stériles, et pourtant en moi il y a un sang aussi frais que chez ces chantres indomptés. Je suis l'Esprit, la vie éternelle! »

Margot pleura; Delphes était sa patrie. N'aurait-elle donc vécu qu'un jour dans sa patrie? Que deviendrait-elle, loin du chaud tourment de cet homme?

L'un près de l'autre, appuyés à la fenêtre, ils demeurèrent longtemps à boire la forte liqueur que leur versait la nuit. Plus tard, le chant, qui s'était élevé sur plusieurs voix, qui avait sauté de l'une à l'autre, montant et descendant, courant en tous sens comme un être plein d'amour qui rassemble tout ce qu'il aime et ne frustre personne, se tut. Ils se regardèrent; ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Margot donna sa bouche. C'était le fruit des Hespérides, un fruit merveilleux qui se déchirait délicatement et qui dévoré renaissait plus abondant et plus succulent. Mais l'haleine qui animait cette lèvre, qui entraînait des forces plus subtiles et plus tenaces que celles qui se résolvent dans un baiser, soudain se suspendit.

Elle glissa hors des bras de Boutros qui bondit pour la ressaisir. Mais elle le regarda et il la laissa fuir de la chambre.

IX

VEILLES

Quand Margot et Michel furent séparés, ils s'épouvantèrent d'avoir rompu la chaîne des grandes heures qui avaient commencé d'attacher leurs cœurs. N'avaient-ils pas eu une distraction fatale? Ils n'avaient pas su sortir de leurs rêves; à cause d'un fanatisme de fierté dont ils ne devinaient pas encore tous les dessous d'espoir, ils avaient dédaigné l'humble dévouement des membres aux desseins téméraires mais magnanimes de la chair. De quelles connaissances se privent parfois ceux qui écartent de l'arbre de leurs nerfs la foudre sexuelle! La possession n'est point par elle-même une grande conquête, mais dans une sensibilité complexe elle délivre des aveux qui sans ses violences ne se débrouilleraient pas. Seulement il y faut du temps; Margot et Michel n'avaient pas le temps. Tandis que leurs corps étaient encore tiraillés par les désirs, leurs âmes étaient épuisées par une

première étreinte : après ce dur combat moral, la volupté serait venue mal à propos et n'aurait pu leur arracher leurs plus riches phosphorescences. En tout cas, ils ne se rengorgeaient pas maintenant de vanité comme le font d'ordinaire les amoureux qui viennent d'échanger des paroles et des gestes d'exaltation. Ils ne s'étaient point gonflés de vent; ils n'avaient rien dit ni rien fait qui ne fût demeuré en deçà de la réalité de leurs cœurs.

Ils restèrent longtemps éveillés, allongés dans leurs draps, dans la pétrification de la chasteté, séparés et pourtant si épouvantés par l'idée d'une séparation plus irréparable, qu'ils jouissaient d'un écart que deux pas suffisaient à résoudre, comme d'un enlacement. Est-ce qu'une fois de plus l'amour, impuissant à construire, montrerait comme il s'entend à merveille à déchirer l'âme par le vide dévorant que laissent ses ébauches inachevées? Dans les villes les plus célèbres par la grandeur des entreprises où s'échauffa le génie des bâtisseurs, ce qui frappe et désole le rêveur ce sont les parties irréalisées dont les lignes nostalgiques débordent en tous sens le dessin partout interrompu des palais et des temples.

Cependant chacun, au fond de son lit, vit que ce bref élan qui lui avait été arraché, entraînait déjà beaucoup de son énergie. Songeant alors à la séparation du lendemain, il se demanda avec un désespoir subit si tant de forces ne surgissaient que pour s'aller jeter dans le trou noir de l'absence où elles ne se débattraient que pour mourir. Une joie ineffable le traversait par moments; ce ne pouvait être l'avare résolution de jouir en paix du rayonnement intérieur que lui laisserait, après coup, cet émoi d'une heure. Ni l'un ni l'autre ne se souciait d'un tel artifice. Michel lui-même qui, près d'arriver à Delphes, avait pourtant esquissé le vœu de ne rien attendre que d'un instant, dans l'idée qu'il pourrait en tirer beaucoup ensuite par la magie de la mémoire, s'avoua qu'une fois de plus il n'était pas capable de se satisfaire d'un tel subterfuge. Décidément il avait nourri trop longtemps dans la place la plus solide de son cœur le culte de la vie vécue, accomplie, de la bravoure humaine. Quant à Margot, elle n'avait jamais envisagé de gaieté de cœur la séparation; mais elle avait toujours vu devant elle un fait, un fait indé-

pendant de sa volonté, adverse : il ne veut pas de moi, il ne veut pas de femme.

Toutefois il y avait du nouveau. « Pourquoi est-ce que je me refuse? Parce que je rêve de me donner à jamais. Pourquoi m'épargne-t-il? Parce qu'il a, de son côté, l'idée qu'il ne peut me prendre que pour me garder. D'ailleurs, il m'a offert de partir; certes, c'était pour m'éprouver, il était ironique, mais enfin, il y pense. Il y pense ». Tout à coup, elle voyait un horizon immense : un torrent d'espoir et de joie se précipitait dans son cœur. Rien ne la retiendrait, ni Rico ni aucun préjugé, elle était prête.

Non, lui ne le voudrait pas. Pourquoi? Il doutait de lui d'abord, mais d'elle aussi. Ah! s'il doutait d'elle, elle serait impardonnable de ne pas tout risquer pour lui faire sentir la force de liberté et de foi qui bouillonnait dans son cœur. N'aurait-elle pas dû lui céder? Ainsi il aurait eu un gage, et il aurait compris qu'elle jouait tout son espoir, toute sa vie sur ce geste. Il en était encore temps, elle bondit hors de son lit. Mais elle s'arrêta, la main sur la porte : il ne la croirait pas. Elle connaissait les hommes : ils ne pardonnent pas ce qu'ils croient toujours être la facilité; tous ont été blessés par la débauche. Avec un soudain et déconcertant manque d'orgueil, ils jugent que, si on se donne à eux tout d'un coup, c'est qu'on peut se donner à tout le monde.

Mais d'ailleurs, si vraiment il ne voulait pas d'elle, s'il voulait rester seul? Dans ce cas, elle l'aimait assez au fond de son cœur pour qu'elle voulût lui garder intact l'objet de son amour. Qu'il emportât d'elle un souvenir rare, inoubliable.

Toutefois, comme on voit toujours reparaître les manœuvres inévitables de l'égoïsme sous les élans les plus généreux ou les plus détachés, Margot découvrit aussitôt qu'elle se donnait ainsi du prix, qu'elle courait la chance d'exalter la passion de Michel, qu'elle faisait le nécessaire pour la rendre durable. Elle voulut vaincre la nature, laisser à Michel toutes les armes, se livrer à lui sans conditions : alors qu'elle était revenue vers le lit, elle courut de nouveau vers la porte.

Elle entendit un léger bruit dans le couloir; quelqu'un s'approchait à pas feutrés. N'était-ce pas Michel qui s'élançait vers elle, qui avait envie d'elle? Elle allait lui ouvrir, se

jeter dans ses bras. Mais elle reconnut le souffle fort de Malfosse. Elle en fut glacée, elle demeura immobile, puis un lourd découragement la ramena vers son lit où elle se recoucha, brisée. Elle entendit l'espion s'éloigner, mais tout son passé la recouvrait et la rendait détestable aux yeux de Michel.

Celui-ci avec un grand trouble écoutait l'écho dans sa conscience d'une parole qui lui avait échappé : « Partez avec moi ». Sur l'instant, il avait pu se persuader que ce n'était qu'un défi, mais maintenant il s'avouait qu'il n'avait pensé qu'à cela depuis le premier jour : entraîner, enlever cette femme. Un émoi fauve l'empoignait, l'antique fureur du rapt rugissait, et en même temps, tous les mirages sentimentaux : ce cœur, ce cœur généreux. Mais elle ne partirait pas.

Malfosse était, lui aussi, aux prises avec cette nuit-là; couché dans son coin, il faisait d'affligeantes réflexions.

Ainsi la vague appréhension qu'il avait eue le premier jour à Képhissia n'était que trop juste, il y avait eu dès lors une complicité entre Margot et Boutros et il avait vécu ces derniers jours dans la quiétude la plus étourdie. Une tout autre Margot que celle qu'il avait toujours cru bon de soupçonner, avait débarqué chez lui, un beau matin et il se désespérait en pensant que cette Margot-là était la femme virtuelle qui avait en tout temps vécu à côté de lui, bien facile à deviner sous un masque fragile, prêt à tomber. Où il n'avait vu qu'une bonne humeur téméraire, il y avait une ardeur concentrée; un dévouement rigoureux s'accumulait derrière la parade d'une activité fantasque. Pour le confondre, Margot déployait tout à coup, avec aisance, l'élan dont au fond il n'avait pas voulu qu'elle fût capable.

Maintenant Malfosse voyait clair dans le jeu mesquin qui avait été le sien; il voyait qu'il n'avait nullement aimé Margot. Par peur de souffrir si son désir échouait et aussi pour que ce désir ne fût pas entraîné trop loin, il avait toujours pris grand soin de l'amortir de toutes sortes de réserves. Il s'était ingénié à méconnaître Margot pour ne pas avoir à l'adorer sans recours. Il s'était souvent répété qu'elle n'était qu'une coquette étourdie, au demeurant femelle sans fierté et soumise à Rico; et il ne s'en scandalisait qu'en apparence, car s'il lui souhaitait

plus de sagesse, c'était seulement pour qu'elle devînt sa maîtresse, et plus de dignité, pour qu'elle se débarrassât de Rico à son profit.

A la violence du contraste, à voir maintenant quel enthousiasme pouvait soulever Margot, il atteignit même au sentiment de ce qu'elle avait dû souffrir. Toutes les espièglerie par quoi elle donnait le change, qu'il lui reprochait si hypocritement, elle s'en blessait. Et lui qui se vantait d'être son ami, il n'avait jamais été là pour la consoler de feindre, sinon pour l'aider à se révéler sous son vrai jour.

Enfin Malfosse se voyait surpris et mis en pleine déroute par l'événement; mais une autre considération venait ajouter à son désarroi. Certes, les nouveaux sentiments que montrait Margot étaient émouvants et la mettaient au plus haut prix, mais qui en était le prétexte? Ici, Malfosse se méfiait de lui-même et craignait de retomber à sa pente accoutumée; car s'il n'estimait pas assez son heureux rival, cela ne l'amenait-il pas à douter, de nouveau, de Margot? Il fallait être bon joueur. Jusqu'à un certain point, cela n'était pas trop difficile à Malfosse, il n'était point insensible à certaines qualités de Boutros; était-ce dû à l'origine française du communiste? il lui trouvait une allure aimable. Mais sa bonne volonté trébuchait au delà d'un certain point; il ne pouvait s'empêcher de se demander si Margot, à propos de Boutros, ne gaspillait pas l'élan de sa vraie nature? Est-ce qu'elle ne retombait pas, au moment même où elle se montrait le plus capable d'en sortir, dans ses pires erreurs de femme? Malgré tout, Boutros était l'éternel gigolo, l'éternel faux-semblant dont se coiffent toujours les femmes. Ce n'était qu'une réplique, en couleurs inattendues, plus sévères, de l'éternel Rico. Certes, il était d'une autre trempe que Rico; c'était un ambitieux de sang-froid, qui pouvait sans doute nourrir des desseins à longue échéance et qui, s'il avait une folie idéologique dans le cœur, savait s'en servir pour galvaniser son ambition. Il ne se souciait certainement de Margot que dans la mesure où il avait besoin d'elle, mais pourtant il devait ressentir aussi la tentation de ne pas la quitter sans l'avoir meurtrie au passage, pour satisfaire ses rancunes. Et même il devait prendre plaisir à exercer sur elle un certain pouvoir qui devait toujours lui

être assuré sur les femmes — c'était par là qu'il rejoignait Rico. Malfosse, dans les brefs et glissants contacts que Michel lui avait laissé prendre, avait senti en lui cette superbe discrète et cordiale du mâle sûr de lui, qu'il connaissait bien, qu'il avait toujours trouvée chez ceux qui lui soufflaient les femmes. Tout cela était bas et méprisable. Ne pouvait-il pas, lui Malfosse, se dresser contre un prestige aussi vil? Il avait eu cruellement tort de ne pas lutter plus tôt dans le cœur de Margot contre un tel abus dont avait déjà profité un Rico auprès d'elle. Mais, maintenant, instruit par l'expérience, il allait entrer en guerre hardiment et ouvrir les yeux de son amie.

Ce Boutros n'était pourtant pas son supérieur. Quel parti avait-il pris dans la vie? Un parti commandé par un orgueil venimeux. Au départ, il avait certainement des moyens à peu près semblables aux siens. Malfosse était d'une bourgeoisie ancienne, mais d'un rang modeste, et peu riche; de son côté, Boutros avait reçu une instruction complète. Pourquoi celui-ci n'avait-il pas fait comme celui-là? Pourquoi ne s'était-il pas muni de diplômes? Pourquoi n'avait-il pas accepté d'entrer dans la filière au bout de laquelle, avec son intelligence et sa volonté, il aurait pu accéder à toutes les conquêtes? Il aurait été un chef comme lui, Malfosse. Et n'avait-il pas finalement, au-dessus des ouvriers, qu'il menait sans doute aussi rondement que lui Malfosse, bien que d'un autre point d'autorité, une situation privilégiée, comme il échoit fatalement à un chef? Alors? Toute la différence n'était que dans un faux-semblant obtenu par la ruse de ce concurrent déloyal. Mais ce faux-semblant avait son effet sur Margot comme sur la foule.

Il fallait agir. Mais pourquoi cette hâte? Qu'y avait-il donc à craindre? Ce Boutros allait disparaître. Oui, mais il laisserait une Margot désorientée, déchaînée, ingouvernable. Elle se retournerait contre Malfosse qui, faute d'avoir été l'adversaire, s'était fait le complice de Rico; et dans quels désordres ou dans quelle inertie définitive tomberait-elle? Il fallait combattre Boutros, alors qu'il n'était pas encore parti, qu'il n'avait pas le pouvoir fatal de ceux qui plaisent et puis s'en vont.

Que pensait Margot en ce moment? Que faisait-elle?

Est-ce que...? Malfosse ouvrait les yeux de temps à autre et jetait un coup d'œil sur la nuit qui se découpait dans sa fenêtre comme dans celle de Margot. Il regardait avec inquiétude tous ces prestiges qui lui semblaient composer une fête pleine d'invites pour une jeune femme. Que de lumières! Que de cristaux! Que de masques! Et ces chants! Tout cet apparat galant lui perçait le cœur aussi bien que la bouffée cruelle d'un dancing quand il y entrait avec une femme qu'il payait et qui aussitôt lui glissait des doigts. Quand il était arrivé à l'hôtel, quand il avait demandé pour son chauffeur une chambre aussi bonne que pour lui et donc située dans le même quartier que celle de Margot, il avait repoussé l'idée, qui lui était venue au moment même, que Boutros essaierait de profiter de son avantage. Mais soudain il réfléchit qu'il devait être victime, en ce moment, de sa lâcheté habituelle, et d'une façon bien plus cuisante et plus irrémédiable qu'il ne l'avait été auparavant : il n'avait pas voulu imaginer que Boutros rejoindrait Margot parce que cela l'ennuyait de se tenir debout et de faire le guet dans une porte entr'ouverte. Il bondit hors de son lit, enfila sa robe de chambre et, avec des précautions énervantes, tourna la clef et le bouton. Il se glissa dans le couloir et alla épier à la porte de Margot. Il n'entendit rien. Ce silence prouvait-il qu'elle était seule? Mais peut-être était-elle dans la chambre de Boutros? Il alla jusqu'à la porte de Boutros, prêta l'oreille et n'entendit encore rien. Il se lassa et songea tout à coup qu'il pouvait avoir honte. Il rentra chez lui et s'endormit tant bien que mal.

P. DRIEU LA ROCHELLE

(La fin dans le prochain numéro.)

LA SITUATION POLITIQUE DE L'INDE

Au moment où, en février dernier, quittant la Birmanie, je m'embarquais à destination de Calcutta, j'ai pu me procurer des journaux de l'Inde. Tous annonçaient un événement dont la portée semblait capitale : Gandhi venait d'être arrêté.

L'agitation allait-elle recommencer dans le pays? L'esprit de révolte qui s'était manifesté en 1919 éclaterait-il à nouveau? Telles étaient les questions que je me posais et que je répétais dès mon arrivée aux Indes à l'un des plus brillants professeurs de l'Université qui m'avait invité à passer la soirée chez lui.

« Vous arrivez, me dit-il, à l'une des périodes les plus intéressantes de l'histoire des Indes. Une réforme se prépare et l'avenir immédiat du pays dépend de la solution qui sera adoptée. Tous les partis se rendent compte de l'importance du problème. La propagande est intense; l'activité de tous les milieux politiques est extrême. Gandhi lui-même vient de rentrer dans la lutte en prêchant le boycottage des produits anglais et en allumant de ses propres mains, dans une réunion publique, un brasier pour brûler des vêtements européens. Il a été mis en liberté sous caution, mais l'excitation est encore très grande.

» Pour bien comprendre les événements actuels, ajoutait mon interlocuteur, il est indispensable de connaître l'histoire de ce pays et particulièrement celle des années qui se sont succédé depuis la fin de la guerre de 1914. »

Et il me rappelait des faits que lord Sydenham avait signalés à l'attention des lecteurs de la *Revue de Paris* dans un article paru en 1922 sous le titre « La Grande-Bretagne en péril dans l'Inde ».

***

A l'appel de l'Angleterre, l'Inde avait répondu en envoyant se battre loin de leur pays plus de 950 000 hommes qui firent vaillamment leur devoir. Elle obtint en retour une représentation à la Conférence impériale britannique. M. Montagu, le nouveau secrétaire d'État pour l'Inde, fit, le 30 août 1919, une déclaration officielle reconnaissant le droit de l'Inde « à un gouvernement responsable dans le sein de l'empire ».

Un immense espoir se manifesta alors chez les Indiens qui crurent à l'application des principes du président Wilson. Ayant lutté pour la défense de la liberté des nations européennes et ayant appris que les peuples avaient le droit de disposer d'eux-mêmes, ils comptèrent que l'indépendance allait leur être accordée d'autant plus qu'ils participèrent à la conférence de la paix et furent signataires du traité de Versailles. Ils furent d'ailleurs admis comme membres de la Société des Nations.

La déception n'en fut que plus vive, lorsque le gouvernement refusa d'accéder aux vœux du « congrès national hindou » qui demandait l'introduction immédiate du régime parlementaire. L'agitation se fit rapidement menaçante; pour la contenir, le Bill Rowlatt prorogea les lois exceptionnelles de la guerre qui simplifiaient la procédure de répression. La révolte éclata alors; des émeutes se déclarèrent à Calcutta, Bombay, Lahore, Amritsar. Dans cette dernière ville, le général anglais Dyer fit tirer sur la foule qui refusait de se disperser et l'on ramassa 370 cadavres et 1 200 blessés.

Gandhi se mit à la tête des révoltés pour les détourner de la violence et leur prêcher la lutte au moyen de la résistance passive. Cette politique devait se traduire par la non-coopération avec les Anglais, c'est-à-dire par le boycottage des écoles, des tribunaux, des assemblées, au besoin par la désobéissance civile et le refus de payer l'impôt. Les musulmans, par sympathie pour les Turcs qui avaient dû accepter l'humi-

liant traité de Sèvres, firent cause commune avec les Hindous.

Se rendant compte du danger, le gouvernement britannique se décida à faire des concessions et à donner une suite à l'enquête que Mr. Montagu était venu faire aux Indes deux ans plus tôt. Se conformant aux recommandations du secrétaire d'État dont le projet avait été contresigné en 1918 par le vice-roi de l'époque, lord Chelmsford, le cabinet Lloyd George fit voter par le Parlement le « government of India Act », promulgué le 23 décembre 1919, qui est encore la constitution actuelle.

Le pouvoir suprême appartient toujours au peuple de Grande-Bretagne, représenté par la Couronne britannique et le Parlement, dont le secrétaire d'État pour l'Inde résidant à Londres est l'agent actif. Le même pouvoir est détenu aux Indes par le vice-roi qui, avec son conseil, forme le « government of India ».

Une première innovation a consisté dans l'institution d'un parlement composé de deux chambres dont la majorité des membres sont élus. Le Conseil législatif a 144 membres : 103 élus et 41 nommés par le vice-roi. Le Conseil d'État ou Chambre haute comprend 60 membres dont 33 élus. Le droit de vote, subordonné à certaines conditions de sens variable suivant les provinces, était accordé à un peu plus de 2 millions d'Indiens sur 250 millions que compte l'Inde britannique. Le chiffre des électeurs a été augmenté par la suite et il s'élève actuellement à 7 millions environ : les femmes elles-mêmes votent dans 5 provinces depuis 1926.

L'Inde britannique est divisée en 15 provinces ayant chacune leur administration propre. Les neuf plus importantes ont à leur tête un gouverneur qui a près de lui un Conseil exécutif; elles ont également un Conseil législatif dont 70 p. 100 au moins des membres sont élus. Les autres sont administrées directement par un haut commissaire.

On a pris soin de donner une représentation spéciale aux différentes communautés religieuses et aux différents intérêts. Aussi le corps électoral comprend-il des classes diverses d'électeurs : les Hindous, les Sikhs, les Mahométans, les Européens, les Anglo-Indiens, les propriétaires, les membres de l'université, les commerçants et industriels, etc...

L'innovation la plus importante, a été l'organisation de ce qu'on a appelé le système de la « *dyarchie* » qui a introduit un élément de responsabilité dans la sphère provinciale. On a distingué les matières « *réservées* », pour lesquelles la décision appartient au gouverneur sur avis de son conseil exécutif dont les membres sont nommés par le Roi (exécution de la loi, maintien de l'ordre, défense militaire, finances, etc.). A côté sont les questions dites « *transférées* », pour lesquelles le gouverneur doit prendre avis des membres choisis par lui dans le sein de l'assemblée provinciale. Cette dernière a ainsi la haute main sur l'enseignement, l'hygiène, les travaux publics, l'agriculture et le développement de l'industrie.

Ce système tient le milieu entre celui des colonies et celui des dominions. L'idée de ceux qui l'ont conçu était de permettre aux Indiens de faire l'apprentissage du régime parlementaire et de les préparer au « self government ». Cette intention était nettement exprimée dans le message royal à l'occasion de l'inauguration des nouveaux conseils en février 1921, ainsi que dans le discours du duc de Connaught qui parla au nom du souverain.

***

« Tel est le régime sous lequel nous vivons depuis bientôt dix ans, me disait l'homme éminent qui voulait bien m'initier aux mystères de la politique de son pays. Je vous conseille de chercher à vous rendre compte de la manière dont il a fonctionné et pour cela d'interroger des hommes de tous les partis. Il vous faudra rencontrer aussi bien les extrémistes, tels que les membres du « Congrès national », que les modérés ou « libéraux ».

» Vous constaterez que la principale division est fondée sur la religion et oppose aux Mahométans les « Hindous » qui sont ceux des habitants de l'Inde qui pratiquent les rites de « l'Hindouisme ». Le jour où ces deux communautés arriveront à un accord durable, le problème si complexe en ce moment sera pratiquement résolu : l'Inde sera assurée d'atteindre le « Souaradj » c'est-à-dire la liberté, objet de ses revendications.

» N'oubliez pas, ajoutait mon hôte, que l'Inde est un pays immense où chaque province a ses caractères propres. Il est spécialement difficile de l'unifier. Les habitants y sont de races très diverses. Ils n'ont ni communauté de langue (il y a plus de 220 dialectes) ni identité de religion (on y trouve des sectes multiples d'Hindous, des Mahométans, des Bouddhistes, des Sikhs, des Jains, des Chrétiens, etc...). Les castes, dont le nombre dépasse la centaine, ne font qu'accentuer la division. Il y a enfin des millions d'individus de race dravidienne, méprisés par tous les Hindous qui les considèrent comme des êtres impurs : ne voulant avoir aucun contact avec eux, ils appellent « intouchables » ces parias; ils leur refusent l'accès des écoles, des temples et des hôpitaux; ils les écartent même de tous les endroits publics et leur réservent les besognes les plus viles.

» Allez également dans les États indépendants et vous verrez ce qui les sépare de l'Inde britannique.

» J'attire encore votre attention sur le fait qu'une réforme de la plus haute importance se prépare. En ce moment même, une Commission du Parlement présidée par Sir John Simon fait une enquête promise par la constitution; à la suite de son rapport il sera décidé dans quelle mesure il faut « étendre, modifier ou restreindre le degré de responsabilité du gouvernement existant. »

Poursuivant mon enquête, j'ai parcouru le pays le plus merveilleux que l'on puisse imaginer. J'ai séjourné au Bengale où j'ai rencontré de nombreux chefs politiques. Je suis monté jusqu'aux frontières du Nepal et du Sikkim, au pied des blanches chaînes de l'Himalaya. J'ai vu à Bénarès, la ville sainte des Hindous, le fanatisme religieux poussé à son paroxysme. Ayant observé dans d'autres villes, celui non moins violent des Musulmans, j'ai compris l'acuité du problème religieux. J'ai été dans les Provinces Unies à Lucknow, Cawnpore, Agra et Fatehpur Sikkri, où j'ai eu l'occasion d'admirer les palais magnifiques et les monuments merveilleux qui datent des grands Mongols. A Delhi et plus tard à Simla, j'ai pu avoir de longues conversations avec les principaux fonctionnaires anglais et avec les Indiens, membres du Parlement. J'ai vu les Musulmans et les Sikhs du Punjab à Lahore

et à Amritsar, et ceux de la frontière du nord-ouest aux confins de l'Afghanistan. J'ai été l'objet de réceptions splendides dans les États indépendants; j'y ai apprécié l'hospitalité exquise des maharadjas de Gwalior, Kapurthala, Jaipur et Udaipur ainsi que du Nizam de Hyderabad dont la principauté égale en superficie l'Angleterre avec l'Écosse et le pays de Galles. J'ai été au lointain Kashmir où le paysage est si beau avec les plaines couvertes de fleurs multicolores, les hautes montagnes tapissées d'une neige immaculée, les rivières et les lacs où l'on se promène en gondole et où l'on habite des « house-boats ». J'ai voyagé dans le Rajpoutna si pittoresque et également dans le Dekkan où j'ai admiré les splendides fresques d'Ajanta et les sculptures des grottes d'Ellora. J'ai été chez les Jains du mont Abu, chez les Mahométans d'Ajmer et d'Ahmedabad ainsi que chez les Parsis de Bombay. J'ai visité également le sud de l'Inde et j'ai observé aux environs de Madras les sombres Dravidiens, ces races autochtones méprisées. Je me suis arrêté à Trichinopoly, Tanjore et Madura avant de m'embarquer pour l'île exquise de Ceylan.

Dans ce pays si divers et si attachant, j'ai constaté que les populations pittoresques sont juxtaposées plutôt que mélangées. J'ai eu l'occasion de parler avec des personnalités de tous les milieux : gouverneurs ou résidents anglais dont l'accueil est si courtois, princes hindous, fonctionnaires britanniques du « Civil Service », toujours dignes de la réputation de leur corps d'élite, officiers de l'armée, commerçants et industriels, Indiens également de toutes les professions et de toutes les opinions politiques et religieuses. J'ai même tenu à discuter avec les révolutionnaires les plus extrêmes. J'ai pu me rendre compte ainsi de la marche des événements.

***

La nouvelle Constitution, lors de sa promulgation, ne répondait déjà plus aux exigences d'une opinion exaspérée. Les nationalistes hindous aussi bien que musulmans dénoncèrent avec violence le « mensonge de la Constitution » et décidèrent de la boycotter. Non seulement les membres du « Congrès national »

ne posèrent pas leur candidature aux assemblées législatives, mais ils firent de la propagande auprès des électeurs afin de persuader ces derniers de s'abstenir de voter.

Le résultat de cette politique négative fut de laisser une victoire facile aux éléments modérés représentés par les libéraux. Ceux-ci furent d'avis de faire un essai loyal des réformes; ils se joignirent au gouvernement pour combattre le mouvement de non-coopération prêché par Gandhi, qui tentait d'ajouter à la grève politique une grève scolaire et une grève économique, et recommandait à ses compatriotes de refuser de payer leurs taxes.

Les événements se précipitèrent : partout l'insurrection semblait prête à éclater; Gandhi, fidèle à son programme d'action sans violence, arriva à une entente avec les deux frères Ali, chefs du parti musulman; il parvint à les convaincre de ne pas suivre les extrémistes; ceux-ci furent arrêtés en masse et 20 000 d'entre eux mis en prison. La position du leader hindou se fortifia encore du fait de l'incarcération des frères Ali : tous les opposants se groupèrent autour de lui et lui donnèrent pleins pouvoirs pour organiser la lutte contre les lois anglaises.

La puissance du mouvement d'opposition se manifesta dans l'Inde britannique, lors de la visite du prince de Galles à la fin de 1921. Gandhi demanda à tous les Indiens d'observer un « hartal » complet, c'est-à-dire la fermeture de tous les magasins et l'arrêt de toutes les affaires. Une véritable émeute éclata à Bombay lors de l'arrivée du Prince : dans les autres villes qu'on lui fit traverser, il trouva des rues désertes et un peuple en deuil.

Jamais les deux grandes communautés religieuses n'avaient été aussi complètement unies. Le gouvernement de Londres se décida alors à arrêter Gandhi, qui fut condamné à six ans d'emprisonnement (10 mars 1922). L'apôtre de la lutte sans violence demanda à ses disciples d'éviter toute protestation bruyante et fut obéi. Mais, à partir de ce moment, la division recommença à régner entre les deux clans rivaux. Les Musulmans, qui ne s'étaient rapprochés des Hindous qu'en raison de leur hostilité à la politique britannique contre les Turcs, s'en détachèrent de nouveau après la signature du traité de

Lausanne qui calmait leurs inquiétudes. Ils s'irritèrent d'autre part de la formation d'organisations nouvelles en faveur de la religion hindoue. Aussi y eut-il dans l'année jusqu'à vingt sérieuses batailles entre Hindous et Musulmans.

Le grand leader hindou Das, qui avait obéi à contre-cœur à la politique de non-coopération, se fit au « Congrès national » le propagateur d'une méthode nouvelle : la coopération aux fins d'obstruction. Son idée était d'envahir les conseils législatifs provinciaux et les assemblées centrales et de s'emparer du plus grand nombre de postes possible afin de paralyser l'administration et de montrer l'impossibilité de continuer le système de la dyarchie. Dès les élections de 1923 de nouveaux nationalistes furent élus aux diverses assemblées dont ils essayèrent d'arrêter le fonctionnement. S'ils étaient en minorité, ils proposaient d'interminables amendements. S'ils étaient en majorité, comme par exemple au Bengale, ils votaient perpétuellement contre le gouvernement, renversaient les ministres provinciaux, et refusaient de les remplacer. « Ce sabotage, » comme l'a dit Sir Michael O' Dwyer, « est plus difficile à combattre qu'une franche rébellion ».

Gandhi fut remis en liberté en 1924 par mesure gracieuse, mais ses fidèles, tout en l'entourant de la même admiration, ne crurent plus avec autant de foi au succès de sa tactique d'abstention. Lui-même se retira de la politique active. L'échec du boycottage se manifesta, les étudiants retournant aux universités et les avocats au barreau.

Le programme de Das faillit au contraire mettre les réformes en péril; c'est ainsi que sa politique d'obstruction obligea les gouverneurs du Bengale et des provinces centrales à administrer sans l'appui du Conseil législatif.

La mort subite de Das en 1925 désorganisa le parti souaradjiste dont quelques membres acceptèrent des postes officiels. M. Patel, par exemple, occupa la présidence de l'assemblée législative, qu'il détient encore. A l'approche des élections, en 1926, les nationalistes organisèrent de nombreuses manifestations tendant à prouver la nécessité de la réforme des institutions existantes et refusèrent de nouveau leur collaboration aux assemblées dont ils faisaient partie.

La tension entre Hindous et Mahométans s'aggrava

et de fréquents conflits firent beaucoup de victimes. Les élections générales eurent lieu avec la question religieuse comme plate-forme et chaque clan redoubla de propagande; la lutte était non moins vive entre Brahmanes et non Brahmanes qu'entre Hindous et Musulmans. Les occasions de friction entre les deux communautés rivales se multiplièrent en 1929 et les fanatiques s'égorgèrent pour des motifs futiles : en général la lutte commençait parce que les Hindous n'admettaient pas que les Musulmans tuent les vaches qui sont pour eux des animaux sacrés... ou au contraire parce que les Mahométans voyaient une provocation chaque fois qu'une bruyante musique hindoue passait devant une mosquée.

***

C'est alors que survint un événement considérable qui allait encore changer la face des choses en rapprochant les adversaires de la veille.

En vertu de la Constitution de 1919, les réformes devaient être appliquées pendant dix ans, après quoi une enquête devait être faite sur l'opportunité de leur modification. Dès 1921 les Indiens demandèrent la nomination d'un comité chargé d'étudier la possibilité d'aboutir à l'autonomie provinciale. Lord Peel, le secrétaire d'État pour l'Inde, trouvant cette requête prématurée, refusa d'y souscrire.

Les modérés comptaient en 1925 qu'une Commission royale allait être envoyée aussitôt aux Indes. Grand fut leur désappointement lorsqu'ils virent que lord Birkenhead, le nouveau secrétaire d'État, et lord Reading, le vice-roi, étaient partisans de temporiser, tant que l'opposition persisterait dans son attitude de non-coopération.

Or le gouvernement conservateur anglais, au lieu d'attendre, comme il semblait l'avoir décidé, la fin de la période décennale durant laquelle on devait faire l'essai du régime actuel, fit voter soudain par le Parlement britannique en novembre 1927 la nomination d'une commission prise dans le sein de ce dernier pour aller enquêter en 1928 aux Indes sur la nécessité d'une réforme constitutionnelle.

Dès que la composition de cette commission fut connue aux

Indes, l'indignation fut unanime, car on constata qu'elle ne comprenait pas le moindre Indien. Personne n'attaquait l'honorabilité des sept délégués britanniques qui représentaient fort bien les trois partis, conservateurs, libéraux et travaillistes des deux Chambres de Grande-Bretagne et qui étaient présidés par un homme aussi éminent que Sir John Simon. Mais le ressentiment des Indiens se manifesta immédiatement, car ils virent une injure sans précédent pour leur pays dans le fait de les avoir écartés ainsi, d'autant plus que le fait était en contradiction avec le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Tous les partis élevèrent de véhémentes protestations et se rapprochèrent pour décider de boycotter la Commission annoncée. Le fait caractéristique est que les plus ardents adversaires de la commission Simon furent les libéraux et tous les modérés; depuis 1919 ils avaient toujours coopéré loyalement avec le gouvernement et n'en furent que plus sensibles à ce qu'ils considérèrent comme un affront; c'est peut-être la faute la plus grave de la politique britannique de s'être aliéné soudain le seul élément sur lequel elle pouvait compter.

Lord Birkenhead, dans un discours remarquable à la Chambre des Communes, justifia l'exclusion des Indiens de la commission dont il fit approuver à l'unanimité la composition. Il rappela que la population des Indes, qui au total comprend 300 à 320 millions d'individus, est de 230 millions si l'on ne tient pas compte des habitants des États indépendants, et que le nombre des électeurs est absolument infime. Il parla également des 60 millions d' « intouchables » dont la condition mérite tant d'être améliorée; il indiqua enfin qu'il y avait dans ce vaste pays de multiples intérêts ayant le droit de se faire représenter auprès de la Commission. En conséquence celle-ci devait n'être constituée que par des membres du Parlement anglais, sous peine de provoquer des récriminations de la part des inévitables exclus.

Ces raisons ne calmèrent pas l'hostilité des Indiens contre la Commission. Les libéraux furent les plus ardents à prêcher dans le pays son boycottage. Le jour du débarquement à Bombay des délégués britanniques, un « hartal » de protesta-

tion fut organisé dans la ville à l'instigation des congressistes et les boutiques furent presque toutes closes. Une formidable procession vint jusqu'au port avec des oriflammes demandant à la Commission de s'en retourner, mais il n'y eut pas la moindre violence. Les mesures de police avaient été très bien prises et aucun incident ne résulta de ces manifestations. Sir John Simon et ses collaborateurs purent tranquillement prendre le train pour Dehli, non sans avoir reçu les délégations des trois groupements qui voulaient leur souhaiter la bienvenue, c'est-à-dire les non Brahmanes, les Intouchables et quelques Musulmans.

Pendant ce temps une réunion publique monstre réunissait sur une plage 50 000 Hindous, Musulmans et Parsis. Des discours violents de tous les leaders expliquèrent à la foule indignée comment dans un pays de 300 millions d'habitants on n'avait jugé aucun Indien digne de siéger dans la Commission, et comment l'avenir allait être décidé par sept étrangers qui ignoraient le pays et ses coutumes. Maulana Shaukat Ali proclama que la liberté n'est jamais donnée par un peuple à un autre et que c'est à ce dernier de la conquérir lui-même. Une résolution décidant le boycottage de la Commission d'enquête fut approuvée unanimement.

Des manifestations identiques eurent lieu dans les différentes villes où vinrent les membres du Parlement britannique. A Calcutta, le chef de la police fut légèrement blessé. C'est à Madras que le trouble atteignit son point culminant; la police eut le plus grand mal à arrêter l'émeute et à protéger les Européens : elle dut même ouvrir le feu sur les rebelles.

Mahatma Gandhi, qui, volontairement, depuis plusieurs années, se tenait à l'écart de la politique, rentra alors dans l'arène en écrivant dans son journal *La Jeune Inde* pour adresser ses compliments aux organisateurs du « hartal » dans tous le pays et les féliciter de l'union des congressistes, des indépendants et des libéraux. Il demanda à tous de continuer à s'abstenir de coopérer avec la Commission Simon et il lança également l'idée de boycotter les vêtements étrangers afin de donner ce premier gage de la puissance d'action du pays.

Sir John Simon, voyant combien l'atmosphère était chargée de sentiments de méfiance, écrivit au vice-roi pour

lui suggérer de faire nommer des comités d'enquête par chaque Assemblée législative de l'Inde et d'annexer leurs rapports à celui de la Commission britannique.

Les membres du Congrès se réunirent immédiatement pour examiner cette proposition et la rejetèrent à l'unanimité en objectant qu'elle ne devait pas amener une véritable collaboration avec les enquêteurs britanniques. L'Assemblée législative centrale elle-même vota par 68 voix contre 62 le boycottage complet de la Commission. Le Conseil d'État au contraire se prononça pour la coopération (la majorité étant surtout constituée, il est vrai, par les officiels, les membres nommés et les représentants des Européens).

Sir John Simon entreprit cependant son enquête avec une conscience à laquelle ses adversaires ont rendu hommage. Il n'a fait en 1928 qu'un court séjour aux Indes, mais il est revenu en septembre, et, jusqu'à son départ définitif en avril 1929, ce travailleur infatigable et ses adjoints se sont livrés à un labeur considérable. Ils ont parcouru tout le pays où ils ont été diversement accueillis; tantôt ils se sont trouvés en face de manifestations hostiles et assez peu encourageantes (*Simon, go back*, pouvais-je lire sur les murs de nombreuses villes où ils étaient passés.) Des collisions sanglantes eurent lieu entre la police et les nationalistes; c'est ainsi que le grand leader hindou Lala Lajpat Roi fut blessé à Lahore le 31 octobre 1928 et mourut quelques jours plus tard. Tantôt au contraire ils furent bien reçus. En dépit de difficultés, les enquêteurs ont pu faire une œuvre utile. Malgré l'absence de coopération des leaders politiques, ils ont interrogé des membres de tous les partis, et huit sur neuf des conseils provinciaux ont même cherché à les aider de leurs avis. J'ai rencontré des membres de cette Commission mais je n'ai pu savoir dans quel sens ils feront leurs recommandations au Parlement : ils ont observé en effet la plus complète discrétion et aucun journal n'a pu trouver dans leurs déclarations d'autre indice qu'une vague allusion faite un jour, et peut-être sans y attacher d'importance, au Dominion du Canada[1].

1. Il est surprenant qu'avant la publication de ce document le gouvernement travailliste ait laissé récemment le Vice-Roi, lord Irwin, annoncer aux Indes l'octroi probable du Dominion.

La Commission Simon est de retour à Londres depuis la fin d'avril et prépare son rapport que Sir John a promis pour la début de l'année prochaine au plus tard.

***

Si l'envoi d'une Commission d'enquête britannique aux Indes a, pour l'histoire de ce pays, une importance capitale, un autre événement marquant aura non moins d'influence sur son avenir. C'est la rédaction de ce que l'on appelle le « Nehru Report », projet de constitution préparé par les représentants de tous les partis indiens, en réponse à un défi, adressé en 1927 par lord Birkenhead aux politiciens, de formuler un programme positif.

A l'instigation du chef des congressistes, Pandit Motilal Nehru, une « conférence de tous les partis » fut réunie à Bombay le 19 mai 1928; elle décida de nommer un comité de 10 membres pour élaborer la « Constitution du Souaradj » et de faire connaître ainsi le minimum des revendications de l'opinion nationale. Les Congressistes, « l'Hindu Maha-Saba », les non Brahmanes, les Libéraux, les Musulmans, les Sikkhs et les Travaillistes y furent représentés par des hommes éminents.

Le Comité tint de multiples séances et invita toutes les associations du pays à lui exposer leur point de vue. Il rédiga ensuite son rapport, et celui-ci put être soumis à la Conférence de tous les partis qui l'adopta à Lucknow à la fin d'août 1928. Un rapport supplémentaire amendant le projet de constitution fut plus tard rédigé par ce même comité et discuté à partir du 22 décembre jusqu'au 1er janvier 1929 par tous les partis successivement. Motilal Nehru, lorsque je l'ai vu à Delhi en avril 1929, m'a donné tous les documents sur la question et m'a fort gracieusement dédicacé le volume où est consigné le texte de la future Constitution nationale votée par l'élite des Indiens.

La première question en discussion fut la forme du futur gouvernement responsable de l'Inde. Bien que le Congrès national dès 1927 se soit prononcé pour la complète indépendance, le Comité se rallia au projet de Dominion dans le sein

de l'Empire britannique, en marquant cependant que c'était là le programme minimum sur lequel on voulait faire l'unanimité, ce qui n'empêcherait pas les partisans d'une réforme plus complète d'être libres de persister dans leur opinion et de travailler à la faire triompher dans le pays. En tous cas l'Inde, qui était membre de la Société des Nations, ne pouvait admettre d'avoir une condition inférieure à celle du Canada, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de l'Afrique du Sud et de l'État libre d'Irlande, dont elle est une associée dans le « Commonwealth » des nations britanniques.

La définition du citoyen et une déclaration des droits fondamentaux furent élaborées : souveraineté de la Nation, liberté d'opinion, de conscience et d'association; droit à l'enseignement primaire sans distinction de caste; égalité devant la loi et devant les fonctions publiques; *habeas corpus*; neutralité religieuse de l'État; mêmes droits civiques aux femmes qu'aux hommes.

Le Comité s'occupa ensuite de l'organisation du gouvernement responsable, son idée étant de faire passer au peuple de l'Inde l'autorité suprême détenue maintenant par le peuple de Grande-Bretagne. Il décida que le pouvoir législatif appartiendrait au Parlement composé de deux chambres élues au suffrage universel, et ayant à peu près les mêmes prérogatives que celles des autres « self governing » Dominions. Le Gouverneur général nommé par le Roi pourrait convoquer, ajourner et dissoudre ces assemblées, auprès desquelles il exercerait les droits que lui déléguerait le Souverain.

Le pouvoir exécutif serait l'apanage du roi et en son nom du gouverneur général; celui-ci ne pourrait agir qu'après avis du Conseil des Minstires, dont le Président serait nommé par lui et responsable devant le Parlement. Dans les Provinces le pouvoir exécutif serait exercé de même par un gouverneur nommé par le Roi et agissant sur avis d'un Conseil exécutif provincial de 5 ministres au maximum; ces derniers seraient responsables devant l'Assemblée législative provinciale élue au suffrage universel.

Le problème le plus délicat en face duquel se sont trouvés les représentants des différents partis chargés de préparer la future Constitution de l'Inde fut incontestablement la

question des relations entre les diverses communautés religieuses.

Les Hindous et les Mahométans forment ensemble 90 p. 100 de la population globale et c'est entre eux surtout qu'il importe d'établir l'entente. Il est à remarquer d'une part que les Hindous sont à eux seuls 66 p. 100 de ce total; ils ne sont pas toutefois un bloc absolument homogène; il faut distinguer entre les Brahmanes et les non Brahmanes et il y a aussi parmi eux des sectes multiples. Les Musulmans d'autre part ne sont partout qu'en faible minorité, sauf dans le Bengale, le Punjab et la province de la frontière du nord-ouest où ils constituent nettement la majorité.

Les délégués discutèrent d'abord beaucoup sur le point de savoir si le corps électoral pour les diverses élections resterait distinct pour les Musulmans et les Hindous, chacun votant pour ses coreligionnaires ou si l'on ferait fusionner les électeurs. C'est cette dernière solution qui fut adoptée malgré les objections des Mahométans.

Une autre difficulté vint du désir absolu des Musulmans de se voir réserver des sièges dans les diverses assemblées. Il fut accédé à leur demande, tant pour les élections locales que pour celles du Parlement central, là où ils sont en minorité. On y mit toutefois comme conditions qu'il ne leur serait pas réservé plus que la proportion de leur population et que cet avantage ne durerait pas plus de dix ans. Cela ne devait pas d'ailleurs les empêcher d'avoir le droit de concourir pour des sièges supplémentaires au delà de ceux qui leur étaient ainsi assurés. On refusa aux autres communautés un droit analogue, car le faible pourcentage de leurs adeptes ne leur permettait pas d'en profiter. Les Sikhs, d'ailleurs, qui sont 11 p. 100 dans le Punjab et qui ont actuellement un corps électoral spécial, renoncèrent par patriotisme à cet avantage. Quant aux « Intouchables » ou « Classes opprimées », le Comité ne voulut pas non plus leur réserver de sièges, pensant que le suffrage universel suffirait à augmenter leur pouvoir.

Le projet de constitution prévit aussi une nouvelle distribution des provinces ayant pour bases la communauté de langue, les vœux de la population et les commodités administratives.

Un dernier problème préoccupa beaucoup Nehru et ses collaborateurs : la question des relations du nouveau gouvernement de l'Inde avec les principautés des maharadjas. Celles-ci sont des États indépendants dont les plus importants sont aussi grands que certains pays d'Europe. Leur position actuelle au point de vue du droit constitutionnel est très controversée. Sir Leslie Scott, le juriste consulté récemment par les princes, a soutenu que ces derniers n'étaient liés que par des accords directs avec la Couronne britannique. En fait c'est le secrétaire politique du gouvernement de l'Inde qui est chargé des relations de celui-ci avec eux, par l'entremise des « résidents » britanniques nommés par le secrétaire d'État auprès de chaque Maharadja, — il assure le contrôle de leur administration qui reste entièrement libre à condition de n'être pas trop abusive. Il est indéniable qu'il existe entre ces États et l'Inde britannique des affinités historiques, religieuses, sociologiques et économiques; une conférence des représentants des sujets de ces États, — réunie à Madras, recommanda même leur union. Le comité constitutionnel envisagea la formation d'une fédération qui engloberait ces États. Sinon ils seraient en relations directes avec le gouvernement du dominion et, en cas de difficultés, le gouverneur général en Conseil des Ministres renverrait l'affaire devant la Cour suprême de Justice.

Quant aux relations du gouvernement de l'Inde avec les puissances étrangères, elles seraient les mêmes que celles des autres dominions britanniques. L'armée devrait être nationale, c'est-à-dire « indianisée », et un comité permanent de défense veillerait à la sécurité du pays.

Ce projet de constitution fut rédigé sous forme d'articles de loi, et après discussion obtint la quasi unanimité à la « Conférence de tous les partis » à Lucknow dans les derniers jours d'août 1928.

***

Cet effort réalisé en vue d'établir la constitution future de l'Inde avait d'abord été un magnifique succès, car il avait rapproché des hommes d'opinions très diverses et les avait

groupés en les faisant collaborer réellement pour la première fois. L'Inde semblait donc faire la preuve de son unité, et l'accord enfin réalisé paraissait devoir permettre l'avènement du « Souaradj » tant désiré depuis si longtemps.

Malheureusement pour les Indiens, cette belle entente ne devait pas durer, et ce fut précisément l'examen des détails de ce « Nehru Report » par les conventions de chaque parti politique qui réveilla entre eux les discordes, chacun s'estimant lésé par ce projet. Une nouvelle « conférence de tous les partis », tenue à Calcutta à partir du 22 décembre 1928 et où 56 groupements ou organismes différents furent représentés, se prononça encore, il est vrai, pour l'adoption de ce rapport comme programme constitutionnel du pays; mais les dissensions se manifestèrent déjà et se firent de plus en plus nombreuses dans le courant de 1929.

Pour indiquer le point de vue de chaque parti sur la question, je rappellerai les conversations que j'ai eues avec leurs chefs qui m'ont accordé de fréquents entretiens. Je dois dire que jamais, dans aucun des nombreux pays que j'ai traversés en faisant le tour du monde, je n'ai écouté d'hommes ayant un tel talent de persuasion. Formés pour la plupart à l'école européenne, ils sont extrêmement distingués et individuellement très convaincants. Il faut lutter pour ne pas se laisser séduire par leurs arguments et se rendre compte que ceux-ci n'ont pas toujours des bases très solides et ne résistent guère à certaines objections. Lorsqu'ils discutent en groupe, le charme se dissipe, car une séance au Parlement ressemble étrangement à celle de toute autre assemblée identique en Europe : j'ai suivi plusieurs fois les débats du Conseil législatif, et, n'étaient la perruque du président Patel, l'emploi de le langue anglaise, et la diversité des coiffures (turbans blancs de formes diverses, tarbouches rouges, calotes noires ou claires), j'aurais pu me croire à Paris à la Chambre des Députés.

***

Le parti qui dans la politique indienne de ces dernières années a joué le rôle le plus considérable et dirigé l'opposition contre le gouvernement actuel est le « *Congrès national*

indien ». Dès 1907 il demanda pour l'Inde la même situation dans l'empire britannique que tous les membres du Commonwealth qui jouissent du « self government ». Nous avons vu comment les extrémistes prirent de plus en plus d'influence; cette évolution fut marquée par l'ordre du jour du Congrès de Madras en décembre 1927, déclarant que le but du peuple indien devait être l'indépendance complète.

Le « Nehru Report » fut donc loin de satisfaire l'unanimité du Congrès, et, à la Convention de Calcutta en décembre 1928, on put constater que le parti était divisé en trois camps. Un premier groupe désirait seulement le dominion et soutenait par conséquent le projet de constitution. Celui-ci au contraire était attaqué par le clan le plus avancé; il reprochait à ce document sa modération puisqu'il n'avait pas pour but de donner l'indépendance complète au pays. L'opinion médiane était soutenue par le président Motilal Nehru qui déclarait que, tout en désirant lui aussi l'indépendance complète, il se contenterait, s'il était accordé à temps, du dominion, seule formule pouvant réunir actuellement l'assentiment de tous les partis et réaliser par conséquent l'unité de l'Inde.

Gandhi parvint non sans difficultés à trouver une formule de compromis qu'il fit adopter par le Congrès. Celui-ci se prononça par 1 350 voix contre 950 en faveur d'une motion établissant son adhésion au « Nehru Report » et se contentant du dominion « à condition que la constitution, dans son intégrité, soit ratifiée par le Parlement britannique avant le 1er janvier 1930. Sinon, le congrès, dont les membres ont le droit dès maintenant de continuer dans le pays la propagande en faveur de l'indépendance, aurait dorénavant celle-ci comme objectif et s'efforcerait de l'atteindre « par une nouvelle campagne de non coopération sans violence et par le refus de payer les taxes ».

J'ai voulu rencontrer quelques-uns des partisans de l'indépendance et me faire exposer par eux leurs arguments et leurs moyens d'action. J'ai parlé longuement avec M. Iyengar dans les couloirs du Parlement de Delhi; plus encore que lui, les deux jeunes chefs de ce groupe, Pandit Jawarlal Nehru (le propre fils de Motilal Nehru) et Subhas Chandra Bose dont l'influence sur la jeunesse est extrêmement puissante, m'ont

laissé une profonde impression. Bose m'avait invité à déjeuner chez lui dans sa maison de Calcutta, et je garde un souvenir inoubliable de cet homme éloquent dont les qualités de tribun ont tant d'action sur la foule.

— Nous voulons l'indépendance complète, — me dit-il, — et le dominion ne saurait nous satisfaire; nous sommes d'ailleurs persuadés que la Grande-Bretagne ne nous l'accordera même pas. Les Anglais qui, au début, sont venus dans l'Inde étaient des marchands ne pensant qu'à réaliser des bénéfices. Un gouvernement a eu beau se substituer aux administrations des grandes compagnies de commerce, jamais la politique britannique n'a été conçue autrement qu'en vue de son propre intérêt politique ou économique. La Grande-Bretagne a besoin des ressources illimitées de l'Inde. Rien n'en rapproche les Indiens sinon le fait qu'ils ont été gouvernés et exploités par elle durant un siècle et demi. Jamais l'Angleterre n'a donné la liberté à aucune race de couleur, et le dominion n'est d'ailleurs pas une formule pouvant convenir à un pays n'ayant aucune attache avec la métropole, dont elle diffère comme race, comme culture et comme intérêts. L'Angleterre ne serait-elle pas elle-même la première à craindre qu'une nation, dont la population est aussi nombreuse et les ressources aussi abondantes, ne devînt rapidement prédominante dans l'empire, et n'aurait-elle pas plus de facilités à traiter avec un pouvoir indépendant? Le dominion ne donnerait à l'Inde qu'un semblant de pouvoir politique et l'anglicisation ne serait pas à son avantage; vous en avez une preuve dans le fait que l'industrialisation, sauf dans la région de Bombay, n'a profité qu'aux étrangers. Si donc l'Inde veut s'affranchir de l'emprise britannique, ce sera à elle-même de conquérir sa liberté, et il importe dès maintenant de préparer le pays en lui insufflant le ferment révolutionnaire.

— Mais comment, — demandai-je au leader hindou, — concevez-vous cette lutte? Voyez-vous donc la possibilité d'obliger les Anglais à s'en aller, alors que, malgré votre supériorité numérique, vous n'êtes nullement organisés pour les déloger et que la faible armée qu'ils entretiennent dans le pays est capable de vous tenir en respect avec l'appui de leur marine.

— Mais non, — m'a répondu mon interlocuteur, — ce n'est pas à la force que nous aurons recours; c'est sur le terrain économique que nous engagerons la bataille dont nous devons sortir vainqueurs. Nous boycotterons tous les produits anglais ainsi que nous avons commencé à le faire pour les vêtements. Tous les jours je préside des manifestations de propagande en faveur du boycottage et vous avez pu constater que nombreux sont ceux qui comme moi ont renoncé à l'habillement européen.

Je remarquai en effet que le jeune leader était vêtu d'un costume hindou produit par le khaddar national (travail du rouet) contrastant étrangement avec son intallation des plus modernes.

— Près de 50 p. 100 de nos importations viennent du Royaume Uni et déjà l'effet de notre boycottage se fait sentir sur le marché du Lancashire, bien que notre campagne n'ait débuté qu'il y a un an. Nous ferons revivre l'industrie du pays. Nous cesserons également de collaborer avec le gouvernement, et la non coopération combinée avec l'obstruction rendra la vie impossible aux Anglais. Nous refuserons d'obéir à la loi et de payer les taxes; nous irons en prison s'il le faut, comme je l'ai fait moi-même. Les cachots ne seront même pas assez nombreux pour recevoir tous ceux qui sont prêts à s'y faire enfermer.

Et comme je semblais douter du succès de cette politique, le chef des indépendants me dit sa confiance dans l'avenir et son espoir d'un avènement prochain de la liberté.

Ayant ainsi entendu l'un des plus brillants représentants de l'opinion extrême du Congrès, je désirais rencontrer celui de ses membres modérés qui est le plus influent : son président Motilal Nehru, l'auteur du fameux rapport sur la future constitution. C'est à Delhi que j'ai trouvé cet homme dont le légendaire petit calot blanc accentue la finesse des traits. « Bien que je désire l'indépendance complète de mon pays, m'a-t-il dit, je préconise le Dominion, car c'est la seule formule pouvant faire l'union de tous les partis. Mais ce n'est que si l'Angleterre y consent que nous obtiendrons ce résultat. Sinon ce sera à nous de nous organiser pour acquérir par nos propres moyens la liberté : pour cela nous devrons développer nos ressources, organiser le travail et la vie des villages,

développer l'instruction et veiller au progrès des classes arriérées en supprimant en particulier le préjugé de « l'intouchabilité ».

C'est un programme à peu près identique que m'exposait Gandhi quelques jours plus tard. J'étais à l'Assemblée législative lorsque l'on m'annonça qu'il devait passer quelques heures dans la ville et qu'il arriverait dans vingt minutes à la gare. J'ai tout de suite décidé d'aller au-devant de lui. Une foule énorme attendait l'homme le plus populaire de l'Inde, qui, bien que très discuté maintenant pour ses conceptions politiques, n'en a pas moins toujours sur la masse un ascendant extraordinaire. Au moment où j'accédais au quai, Gandhi descendait de son wagon et au milieu des acclamations remerciait les nombreuses personnes qui étaient venues le saluer. Je vis alors s'avancer un petit vieillard très frêle et à moitié nu dont le pagne laissait découvertes la poitrine ainsi que les jambes maigres et cagneuses. J'ai été surpris d'abord de reconnaître dans cette silhouette chétive l'homme qui avait mis en danger la Grande-Bretagne dans l'Inde et qui était encore capable de soulever le pays. Mais dès que je l'ai entendu prendre la parole et que dans ce menu visage ridé j'ai vu briller ses petits yeux si vifs, j'ai compris que c'était bien une force et une intelligence; — je m'en suis surtout rendu compte en constatant la réaction de ceux qui me faisaient l'effet d'être plus encore ses adorateurs que ses admirateurs. C'est à ce moment que, Nehru m'ayant présenté à Gandhi, celui-ci me demanda de marcher à ses côtés et de l'accompagner. Je suis donc sorti en même temps que lui de la gare, et pendant que la foule qui l'attendait dehors l'ovationnait tout en lui adressant le si joli salut indien qui consiste à joindre les mains sur le front et à les incliner ensuite, l'ascète me disait que « le travail du rouet donnerait à l'Inde son indépendance. Fait par le paysan dans sa propre maison il compensera les heures de chômage et assurera la vie des miséreux; il permettra surtout à l'Inde de se suffire à elle-même pour les matières indispensables qu'elle consomme. Mais il faudra, ajoutait Gandhi, boycotter avec discipline les vêtements étrangers, et en même temps le peuple devra rester pur et se montrer digne du « Souaradj ». Lorsque je l'ai quitté, le nou-

veau prophète de l'Inde, qui sans arrêt parcourt infatigablement le pays pour prêcher sa doctrine, allait une fois de plus vanter les bienfaits du « khaddar » et parler au peuple de la honte de l' « intouchabilité » et de la condition inférieure des femmes.

***

Après avoir discuté avec les congressistes, je désirais entendre les *libéraux*. C'est en 1918 que les éléments les plus modérés du Congrès, ne voulant pas suivre les extrémistes, ont quitté celui-ci pour fonder la fédération libérale nationale. Jusqu'en 1927 ils avaient coopéré loyalement avec le gouvernement; mais, voulant boycotter la commission Simon, ils rejoignirent l'opposition. J'ai parlé à quelques-uns des représentants les plus qualifiés du parti et j'ai simplement regretté d'arriver trop tard à Madras pour rencontrer la célèbre Mrs Besant, cette Anglaise qui est plus hindoue que tous les Indiens et qui a quitté dernièrement le Congrès pour se ranger sous la bannière des libéraux. Lorsque j'ai été visiter son quartier général à Adyar où elle a fondé le curieux centre des théosophes, j'ai appris qu'elle venait de partir pour l'Europe, de même que Krishnamurti, le nouveau messie qu'elle a découvert.

Ce qui caractérise à l'heure actuelle la divergence de vue entre les congressistes et les libéraux est que pour ces derniers le désir de l'octroi immédiat du dominion doit être le seul objectif, et non pas une étape vers l'indépendance complète. Ils croient en effet à l'avantage pour l'Inde d'être liée à la Grande-Bretagne dont la protection lui est nécessaire et avec qui une union économique ne peut qu'être profitable. Le Nehru Report répond donc absolument à leurs aspirations. Ils accepteraient cependant de conserver temporairement au gouvernement anglais la direction des relations avec les puissances étrangères et de la défense du pays avec une armée qui s'indianiserait progressivement. Ils préféreraient également que l'on retardât l'avènement du suffrage universel, car le peuple ne semble pas préparé à recevoir des droits aussi étendus. Ils reprochent au gouvernement actuel

d'être responsable, par ses fautes et par sa politique, de pousser le pays vers les extrémistes. Ils sont prêts enfin à des concessions aux Musulmans en vue d'arriver à l'entente des partis qui leur semble indispensable pour la paix du pays.

Tous les Hindous ne sont malheureusement pas aussi conciliants et il convient de noter qu'une grande association, *l'Hindu Mahasabha*, est, en raison de l'intransigeance de son orthodoxie, un obstacle à la paix religieuse. Destinée primitivement à réformer la communauté hindoue en l'améliorant, elle a cessé de concentrer son activité sur les problèmes religieux et sociaux pour faire une politique active dont l'objet essentiel est l'opposition systématique aux Musulmans. Ainsi, lors de sa dernière convention à la fin de mars 1929, son président, Mr. Chatterjee, tout en proclamant la nécessité de la paix religieuse, parla du devoir qu'ont les Hindous de convertir à leur religion tous ceux qui, parmi les Musulmans, se rapprochent le plus d'eux. L'Hindu Mahasabha a bien adopté le Nehru Report, mais dit maintenant que son adhésion est conditionnelle et subordonnée à l'acception intégrale de ce document par les Musulmans; ses membres ont voté au cours de la même session une résolution en contradiction formelle avec les *desiderata* exprimés par les Mahométans. Ils veulent un corps électoral mixte, une base de représentation uniforme pour toutes les communautés religieuses sans réservation de sièges pour qui que ce soit.

***

Quelques Musulmans ne sont pas moins entiers dans leurs opinions; leur fanatisme est tel que l'on pourrait craindre que l'entente avec les Hindous ne fût impossible si certains éléments n'avaient pas montré leur tendance à la conciliation. Le groupe mahométan semble en effet depuis quelque temps fort divisé. La « Ligue musulmane de toute l'Inde » fondée en 1906 avait repris depuis 1923 son influence; au fur et à mesure que l'Hindu Mahasabha adopta une attitude de combat en faveur des membres de sa communauté, elle se constitua de plus en plus comme le champion de la défense des intérêts mahométans. C'est alors qu'en mars 1927, au

Congrès de Delhi, un de ses chefs les plus remarquables, Mr. Jinnah, offrit sous certaines conditions de renoncer aux circonscriptions spéciales à chaque communauté et, suivi d'un groupe important d'adhérents, tenta de collaborer avec les membres du Congrès. Le schisme s'accentua lorsque la ligue Jinnah décida de boycotter la Commission Simon, contrairement à l'avis des Mahométans du Punjab. Il atteignit son maximum après la publication du Nehru Report; dès ce moment aucun organe ne représenta plus la communauté musulmane dans son intégralité, trois groupes étant divisés par des tendances nettement opposées et tenant leurs assises séparément.

Les partisans de Mr. Jinnah, à leur convention de Calcutta présidée par le maharadja de Mahmudabad en décembre 1928, firent preuve de la plus grande tolérance et manifestèrent leur acceptation du projet Nehru : ils demandèrent toutefois de légères modifications, notamment que deux tiers des sièges de l'Assemblée législative fussent réservés aux Musulmans. Mr. Jinnah, qui me recevait à Bombay quelques semaines plus tard, me confiait son amertume lorsqu'il avait constaté que les Hindous, qui avaient tant à gagner à sa collaboration, n'accordaient pas cette concession à son parti. Cet homme, dont la personnalité captivante a tant de charme que les Hindous eux-mêmes l'écoutent souvent comme un de leurs chefs, m'expliquait pourquoi il acceptait la fusion des corps électoraux des différentes communautés. « N'est-ce pas le seul moyen, me disait-il, de supprimer les querelles religieuses et l'appel au fanatisme? Les candidats hindous auront besoin en effet des voix des électeurs musulmans et s'efforceront de leur être agréable : grâce à cela les minorités mahométanes auront une influence sur la politique du pays; toutes garanties leur seront assurées en outre si un certain nombre de sièges sont réservés à leurs propres représentants. »

Tel n'est pas l'avis des Musulmans les plus orthodoxes qui sont particulièrement nombreux dans le Punjab. Ils veulent avant tout maintenir l'individualité de leur race; dans ce but ils réclament des écoles spéciales et une représentation à part pour les Mahométans. Ils rejettent donc le

projet de Nehru comme inacceptable parce que négligeant au profit des Hindous l'intérêt de leur propre communauté. C'est ce qu'ils exprimèrent à la conférence de Delhi tenue en décembre 1928 sous la présidence de l'Agha Khan. C'est également ce que me répéta leur chef le plus actif, Sir Mohamed Shafi, lorsqu'il me reçut à Lahore. « Nous ne voulons pas moins le Souaradj que les Hindous, mais nous estimons que certaines garanties préalables sont indispensables : sinon, étant une minorité, nous risquerions d'être écrasés par un gouvernement unitaire hindou plus autocratique que celui qui nous dirige actuellement. Nous sommes donc partisans d'une réforme constitutionnelle qui établira dans le sein de l'empire britannique une fédération d'États-Unis de l'Inde où chaque communauté aura sa représentation propre et où l'on évitera tout sujet de discorde religieuse. »

Un troisième groupe, enfin, réuni autour des frères Ali, voit aussi la solution dans un régime fédéral où chaque État élira son gouverneur et sa propre assemblée législative, mais il se différencie du précédent en ce qu'il exige l'indépendance complète du pays.

Mr. Jinnhah essaya encore en avril 1929 de réconcilier tous les Musulmans; il invita les différentes sections à se réunir à Delhi en une assemblée commune destinée à trouver une base d'accord. Lui-même, pour rallier ses coreligionnaires les plus irréductibles, proposa une résolution adoptant un programme très différent de celui du comité Nehru, qu'il qualifia de « contre-proposition hindoue ». L'Inde serait une fédération dans laquelle chaque communauté aurait son propre corps électoral et un nombre de sièges réservé dans toutes les assemblées; aucune loi enfin ne pourrait passer si elle réunissait contre elle l'opposition des trois quarts des représentants d'une des communautés religieuses. L'Assemblée musulmane de Delhi aboutit cependant à un échec complet et dut être prématurément dissoute dans le tumulte, aucun des groupes ne voulant faire aux autres la moindre concession.

***

Le Nehru Report a d'autres adversaires encore plus acharnés. Il y a d'abord quelques-uns des 60 millions d'*in-*

touchables, dont Mr. Rajah, leur représentant nommé à l'assemblée législative, me disait les souffrances. Abandonnés religieusement et moralement, ils n'avaient aucune instruction, et les Anglais furent les premiers à s'occuper d'eux. « Je sais bien, me disait Mr. Rajah, que la plupart des partis politiques indiens, à l'instigation de Gandhi, commencent à faire de la propagande en notre faveur, car ils se rendent compte de notre force et tiennent à se concilier notre appui. Nous désirons néanmoins qu'ils nous accordent l'émancipation sociale, économique et politique à laquelle nous avons droit, et alors seulement ils seront dignes de réclamer pour eux-mêmes la liberté. Autrement nous avons plus confiance dans les Anglais qu'en eux. »

Le président des *Serviteurs de l'Inde* (dont M. Dennery racontait aux lecteurs de la *Revue de Paris* en avril dernier le rôle si utile) me disait également que ses compatriotes n'étaient pas prêts pour l'indépendance. « Je serai peut-être traité de réactionnaire, me confiait Mr. Srivanasa Sastri, mais je dois reconnaître que nous avons encore besoin des Anglais dont l'action sociale est un exemple pour le pays. »

« Nous en avons surtout besoin, ajoutait un maharadja, parce que nous ne sommes pas organisés pour défendre nos frontières extérieures contre un envahisseur éventuel. Nous sommes pourtant favorables à la libération de l'Inde, mais il ne nous est pas possible, comme l'a exposé dernièrement à la Chambre des Princes le Maharadja de Patiala, de concevoir autre chose qu'une Confédération à laquelle nos États adhéreront. Le projet de gouvernement central à base démocratique imaginé par Nehru est inacceptable, car nous ne pouvons pas admettre qu'un tel organe exerce le moindre contrôle sur nous. » — « Si les Anglais s'en allaient du pays, me disait un autre maharadja, l'anarchie régnerait bientôt, et pour nous protéger nous-mêmes nous n'aurions qu'à profiter de nos troupes et de notre richesse pour envahir le pays et nous partager l'Inde britannique. »

« Comment pourrions-nous, disent enfin les colons britanniques, commettre la faute d'abandonner l'Inde où nous sommes indispensables pour assurer l'ordre et où, sans doute, les Indiens n'auraient aucune unité? La langue anglaise n'est-

elle pas le seul lien qui les rapproche? Le dominion lui-même n'est pas encore possible, mais des réformes au régime actuel sont toutefois indispensables. »

***

La Grande-Bretagne se trouve donc aux Indes dans une situation extrêmement délicate dont lord Sydenham, jetant le cri d'alarme, signalait déjà le danger il y a sept ans dans cette revue. Elle s'est engagée en effet dans la voie des concessions, et il lui est difficile de s'arrêter. La période décennale d'application de la constitution de 1919 va prendre fin et le Parlement britannique doit, après avoir pris connaissance du rapport de la Commission Simon, se prononcer sur le régime futur de ce vaste pays.

Ce qui rend la situation plus compliquée, c'est que les Anglais n'auront pas seulement à regarder si depuis dix ans les Indiens ont fait de tels progrès qu'une liberté plus grande doive leur être accordée. Ils pourraient constater que sous ce rapport l'Inde n'est pas prête; derrière les quelques individualités brillantes qui revendiquent l'indépendance, la masse du peuple est totalement illettrée, et, malgré la propagande, se désintéresse souvent de la situation politique. Ils pourraient dire que l'éducation de l'élite elle-même ne l'a pas préparée à la direction des affaires; les jeunes gens cherchent des titres universitaires et sont des candidats trop nombreux aux fonctions publiques et aux professions libérales, mais rarement des techniciens capables d'assurer l'évolution économique indispensable du pays. Ils pourraient soutenir que le manque d'unité dans le pays, les luttes des partis si divisés et l'hostilité des diverses communautés religieuses empêchent l'Inde d'être capable de se gouverner elle-même.

En supposant qu'ils fissent toutes ces réflexions, ils seraient cependant obligés de tenir compte d'un facteur dont la portée doit avoir une importance primordiale : l'Inde attend des réformes généreuses et toute déception provoquerait une réaction dont la Grande-Bretagne serait la première à subir le désavantage. Il est bien probable que le mécontentement grouperait alors contre elle tout le pays momentanément

uni et qu'un nationalisme indien se formerait ainsi de la même manière que le nationalisme chinois, qui n'a été en somme que le résultat de l'hostilité commune contre les étrangers. Le boycottage et la non coopération gêneraient l'administration anglaise : les émeutes se multiplieraient et le sang coulerait. Peut-être le parti de la violence, qui actuellement se dissimule, tenterait-il d'intervenir; et des attentats comme celui qui a eu lieu pendant mon séjour à Delhi, où une bombe a été jetée sur les bancs du gouvernement à l'assemblée législative en avril, se renouvelleraient-ils. Les communistes dont la police prétend avoir découvert un complot en février dernier ne continueraient-ils pas leurs manœuvres? Les révolutionnaires enfin, trop faibles actuellement pour combattre par les armes, n'attendraient-ils pas que l'Angleterre soit aux prises avec un adversaire étranger pour se soulever?

« Mais, quelles que soient les concessions que nous accorderons à l'Inde, objectent certains officiels, il est impossible que certains partis ne soient pas mécontents, et plus nous leur donnerons, plus ils exigeront de nous ». Il est sûr que les éléments extrémistes qui désirent l'indépendance complète ne se contenteront pas d'une demi-mesure; ils n'admettent pas de « réserves ». Il est probable toutefois qu'une concession libérale faite à l'Inde suffisamment tôt calmerait les esprits en donnant satisfaction à la majorité des partis politiques. Le minimum en tous cas paraît devoir être l'autonomie provinciale que recommande dans son memorandum « l'Association Européenne » chargée de la défense aux Indes des intérêts britanniques.

Le dominion est peut-être lui aussi possible, à condition d'entourer sa constitution de garanties préalables : il ne faut pas oublier en effet que cette formule n'a été appliquée jusqu'ici qu'à des pays où les éléments dominants étaient de race anglaise et restaient attachés à la mère-patrie par leur loyalisme envers la couronne et par la force de leurs intérêts communs. L'Inde, en tous cas, ne semble pas mûre pour un régime parlementaire ayant le suffrage universel comme base. Ce système en effet ne saurait convenir à un ensemble de races trop différentes pour constituer un jour prochain

une unité nationale. Il n'est pas possible non plus d'attendre qu'une « volonté générale » puisse se dégager des aspirations d'une population comptant une énorme majorité d'illettrés. Serait-il vraiment raisonnable de donner des bulletins de vote aux millions de malheureux qui, perpétuellement sous la menace de la famine, manquent de la liberté de choix désirable? Les politiciens indiens ne semblent pas s'être préoccupés d'assurer la vie matérielle de cette masse, et l'on doit se demander s'ils seraient en mesure d'achever l'œuvre de redressement entreprise par l'Angleterre.

Le Fédéralisme a plus de chance de convenir à ce pays, dont la diversité est si grande, et où les quelques sept cents États des maharadjas doivent conserver une certaine indépendance. Il n'est pas sans intérêt, enfin, que la Grande-Bretagne se réserve la direction de la défense des frontières, le contrôle de la politique étrangère et les relations avec les États indépendants. Peut-être la division entre les deux grandes communautés religieuses cessera-t-elle lorsqu'elles se trouveront seules face à face et auront besoin de s'entendre dans l'intérêt supérieur du pays. La lutte si violente entre les Canadiens français et anglais n'a-t-elle pas pris fin avec l'avènement du dominion? « Une Inde livrée à l'anarchie, écrivait lord Sydenham, exercerait une influence néfaste sur tout l'Orient. » Si, au contraire, elle est satisfaite dans ses aspirations légitimes vers la liberté, en faveur desquelles les travaillistes, et M. Macdonald en particulier, ont si souvent manifesté leur sympathie, et si elle devient plus prospère, on peut croire qu'elle témoignera sa reconnaissance à l'Empire britannique en lui apportant une collaboration économique de plus en plus étroite.

L'Angleterre, depuis plus d'un siècle, fait aux Indes une œuvre magnifique; elle a construit des chemins de fer, des canaux, des télégraphes et des hôpitaux, et a envoyé les meilleurs de ses fils vivre dans des régions où le climat est parfois fort dur, pour administrer le pays, y instruire les habitants ou y créer des affaires nouvelles. Elle peut à bon droit espérer ne pas perdre le fruit de ses efforts,

ALAIN PETIT

SOUVENIRS

SUR

LE COMTE DE CHAMBORD

A l'approche du centenaire de la Révolution de 1830 et quelle que soit l'opinion de chacun, un souvenir de respectueuse sympathie monte encore vers l'exilé de Frohsdorf parmi ceux qui aiment l'histoire.

Bien que, sans cesse, nombre de fidèles serviteurs soient allés apporter à M. le comte de Chambord l'hommage de leur dévouement, la vie intime de celui qui, par l'abdication du roi Charles X et la renonciation de Mgr le Dauphin, le duc d'Angoulême, en 1830, échangea le titre de duc de Bordeaux donné à la naissance contre celui de roi Henri V, reste peu connue.

La véritable personnalité du Prince privé de ses droits demeura voilée à l'étranger d'un incognito diplomatique. Un sentiment de reconnaissance patriotique imposait le nom « de comte de Chambord », le domaine, d'une incomparable splendeur, lui ayant été donné en 1821 par une souscription générale faite dans le royaume. C'est sous ce nom qu'est mort en exil le 24 août 1883 celui que j'ai eu l'honneur de servir et d'aimer. Je veux essayer d'esquisser rapidement un tableau de sa vie privée pendant ses quinze dernières années.

***

Depuis 1843 jusqu'à sa mort (1883), M. le comte de Chambord passa la majeure partie de sa vie à Frohsdorf; belle et

agréable résidence située à 50 kilomètres de Vienne et à 8 kilomètres de Wiener-Neustadt, ville importante par son commerce et par l'école militaire qui, depuis Marie-Thérèse, y était installée. Tous les express s'y arrêtaient, ce qui plaçait Frohsdorf à une heure de Vienne environ.

Si l'aspect de ce grand château, formant un parallélogramme avec une vaste cour intérieure, entouré de larges et profondes douves sèches, était un peu sévère, il était aussi imposant et s'adaptait parfaitement à l'ambiance mélancolique d'un exil princier.

L'entrée du château, sur la façade nord, était ce qu'il y avait de moins beau malgré sa bonne ordonnance. Avant d'y parvenir on laissait à droite d'immenses écuries avec manèges couvert et découvert, chenil pour l'équipage de lévriers... Dans cet ensemble se trouvait la résidence du comte Maxence de Damas, un rez-de-chaussée confortable. Il y présidait avec une compétence merveilleuse à la direction des écuries qui abritaient de nombreux chevaux de selle, dont quelques poneys de tir, et vingt paires de postières percheronnes attelées à la française. Le tout était tenu avec autant de soin que de traditionnelle élégance.

Un vaste porche d'entrée, supporté par des colonnes ioniques succédait au pont jeté sur les fossés et donnait accès à la cour intérieure où cinq voitures à quatre chevaux pouvaient se ranger. A droite un immense escalier carré desservait les deux étages. A gauche se trouvait l'entrée des salons de la façade. Ces salons faisaient face à une large terrasse et à de grandioses jardins à la française, inspirés de Lenôtre, aux quels on descendait par des perrons d'une vingtaine de marches.

Au midi un jardin particulier était réservé à Monseigneur et à Madame. On y accédait directement des appartements royaux situés au rez-de-chaussée par un pont qui se trouvait ainsi à l'opposé de celui desservant l'entrée des voitures et des piétons. Ce grand château comportait de très nombreux appartements petits et grands et relativement peu de chambres. Les moindres de ces appartements, tels que le mien, comportaient : antichambre, salon, chambre, toilette, et chambre de valet de chambre. Çà et là dans le château de beaux tableaux, d'inesti-

mables reliques de famille. Il serait trop long d'en donner la nomenclature dans ce rapide exposé.

Je citerai seulement quelques-uns des souvenirs historiques dont j'ai dressé le catalogue avec le concours de mon cousin et ami Adhéaume de Chevigné, sous la direction de Monseigneur.

Dans l'angle du salon rouge, le magnifique portrait de la reine Marie-Antoinette par madame Vigée-Lebrun, balafré par un coup de lance au cours des journées d'octobre. Plus loin, sur une console, un superbe bronze où revivaient les traits si populaires d'Henri IV. C'était la tête de l'ancienne statue du Pont-Neuf qui fut brisée pendant la Révolution et jetée à la Seine par une populace en délire. Retrouvée de longues années après, elle fut offerte au Prince par une délégation des ouvriers de Paris. Dans une des vitrines, le panache du roi Henri IV qui, détail curieux pour l'histoire, était noir! Puis les souliers du sacre du roi Louis XIV, brodés d'argent avec soleil d'or : on remarquait les hauts talons peints par Vanloo et représentant des sujets de batailles. Un tête-à-tête en pâte tendre de Sèvres à fond rose avait servi à la reine Marie-Antoinette.

Dans le salon gris, des chefs-d'œuvre : des Tiepolo, des Jean Bellini, des Vanloo... un Greuze remarquable représentant une ravissante tête d'enfant.

A la suite de ce salon, dans une vaste pièce où travaillait parfois le Prince, des armoires renfermaient les reliques d'une époque douloureuse de notre histoire. Les plus tragiques de ces souvenirs étaient : la chemise que portait le roi Louis XVI le 21 janvier 1793, jour de son supplice; elle était échancrée par les ciseaux du bourreau. Puis le gilet blanc qui conservait encore les traces du sang du roi martyr. A côté, l'un des souliers que la reine Marie-Antoinette perdit en montant à l'échafaud. Le petit soulier blanc à haut talon de Louis XVII. Puis une quantité d'objets ayant appartenu ou servi à la Famille royale détenue au Temple : des gants, des livres de prières, des miniatures, des éventails... Des documents authentiques accompagnaient chaque objet, expliquant comment ces lugubres reliques avaient pu être sauvées et remises à la Famille royale.

Un meuble de cette même pièce renfermait les fanions blancs aux fleurs de lys d'or des compagnies des gardes du corps de Rohan, de Choiseul, de Fitz James, de Luxembourg, de Gramont, déposés le 16 août 1830 aux pieds du roi Charles X à Cherbourg.

Enfin l'on pouvait voir dans le vestibule des appartements privés du Prince, dressés dans une armoire vitrée, dix fusils à pierre d'un modèle unique, richement incrustés d'or, à crosse très courte : ces armes étaient passées des mains du roi Louis XV à celles du roi Charles X. Au-dessus de cette panoplie figuraient le couteau de chasse et la trompe à la Dampierre, en argent, de Mgr le duc de Berry.

A l'ouest du château, des pelouses à l'anglaise, à perte de vue, encadraient un parc aux daims de 200 hectares, dans lequel était aussi un tir aux pigeons; ces prairies dévalaient dans la direction de la vallée d'Offenbach et de la rivière de la Leitha. Elles étaient circonscrites à gauche par les montagnes boisées qui séparent l'Autriche de la Hongrie. Ce parc était égayé dans la partie voisine du château par des châlets occupés par la colonie nombreuse des serviteurs et des gardes, et plus loin par des écoles desservies par des sœurs françaises, et des frères alsaciens.

De vieux châteaux forts : Pitten, Sebenstein, formaient point de vue à l'horizon et enfin les cimes neigeuses des montagnes du Semmering fermaient majestueusement ce splendide panorama.

En 1817, la princesse Caroline Bonaparte, ex-reine de Naples, se retira à Frohsdorf. Elle avait fait creuser sur la colline dominant le château, derrière la glacière, une vaste piscine alimentée ingénieusement. Le souvenir des ébats qu'y prenait cette charmante princesse dans un costume aérien y faisait encore sensation en 1868. Cette piscine, quelque peu ruinée, existe encore. Après le départ de la princesse Caroline, Frohsdorf fut acheté par le célèbre général russe, le comte Yermoloff, lequel, de son mariage avec mademoiselle de la Salle, eut deux filles, qui devinrent toutes deux françaises, l'une ayant épousé le prince de Podenas, l'autre le marquis de Champeaux.

Enfin, quand, après 1830, la famille royale trouva encore

une généreuse hospitalité, d'abord en Angleterre, ensuite en Autriche, elle vint habiter à Prague le Palais impérial du Hradchin où elle résida trois ans et demi, puis acheta, entre Prague et Vienne, l'important domaine de Kirchberg. Elle passait ses hivers à Goritz dans la villa Coronini. C'est là que la mort surprit le vieux Roi en 1836.

Peu d'années après, la famille royale, composée du duc et de la duchesse d'Angoulême, de M. le comte de Chambord et de Mademoiselle, la princesse Louise de France, trouvaient la résidence de Kirchberg bien isolée. Précisément, le duc de Blacas, qui faisait partie de leur maison, avait, en 1839, acheté Frohsdorf au comte de Yermoloff[1], pour employer une part des capitaux importants que son noble dévouement devait à la libéralité du roi Louis XVIII. L'échange entre les deux domaines fut proposé et accepté.

Quoi qu'en puisse dire madame Gyp dans ses *Souvenirs d'une petite fille*, le duc de Blacas, qui fut un ambassadeur habile, était un homme charmant bien qu'un peu froid.

C'est ainsi que madame la duchesse d'Angoulême devint en 1843 propriétaire de Frohsdorf. A sa mort, M. le comte de Chambord, en vertu de considérations diplomatiques et pour atténuer les difficultés que sa présence en Autriche créait à l'inlassable bienveillance impériale, fit passer le domaine de Frohsdorf au nom de sa femme, princesse de Modène, archiduchesse d'Autriche.

A leur arrivée à Frohsdorf, Mgr le duc et madame la duchesse d'Angoulême s'installèrent au premier étage du château dans un appartement situé au-dessus du porche. C'est là qu'est morte l'auguste prisonnière du Temple, en 1851. Depuis lors sa chambre n'a jamais été occupée. Elle fut convertie en chapelle; on y disait la messe à certains anniversaires.

Cette Princesse accablée par tant de souffrances et de malheurs, bien qu'elle fût intelligente, était restée sous le poids de certaines dépressions. C'est ainsi qu'elle n'avait jamais réussi à bien connaître la valeur comparée des bijoux qu'elle possédait.

Le jeune prince de Cystria, plus tard prince Charles de

1. L'achat fut fait pour 175 000 florins argent.

Lucinge, qui servait à ce moment dans l'armée autrichienne, avait ses libres entrées à Frohsdorf, où toutes les sympathies allaient vers lui, particulièrement celles de madame la duchesse d'Angoulême. La Princesse le fit monter un matin dans ses appartements et lui dit : « Mon cher Charles, je veux te donner un souvenir ». Ce disant, fouillant dans un tiroir de chiffonnier où des mitaines en dentelles, des rubans, des gants fraternisaient avec de merveilleux bijoux entassés en vrac, elle mit, après quelques tâtonnements, la main sur une broche supportant un fort beau diamant et l'offrit au jeune lieutenant ébahi. Déjà celui-ci, congédié, emportait son trésor, quand sa bienfaitrice le rappela en lui disant : « Non, Charles, ce que je t'ai donné n'est pas assez beau; je viens de trouver ceci en échange ». C'était une turquoise, dont la taille était, hélas! la seule supériorité...

Qu'il me soit permis en passant, pour authentifier ces quelques pages, de rappeler que ma sœur cadette Marie-Thérèse a l'honneur d'être la filleule de cette auguste fille du roi Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette.

Pour le pays de grandes propriétés qu'était l'Autriche-Hongrie, la terre de Frohsdorf, forêt comprise, était peu considérable, 3 000 hectares environ en comptant les deux fiefs qui en dépendaient, le château de Pitten et celui de Katzelsdorf. L'un et l'autre, fort pittoresques, étaient bâtis au sommet de grosses collines dominant la plaine à l'est et à l'ouest du château royal. Le premier servait de rendez-vous de chasse à Monseigneur. En dessous de la terrasse de Pitten se déroulait un très grand parc aux cerfs. Madame la comtesse de Chambord avait fait de Katzelsdorf un couvent de Liguoriens; quant aux communs, ils servaient de résidence à l'un des chefs gardes. Car une petite armée de gardes, avec chevaux de voiture et chevaux de selle, était commise à la surveillance des 30 000 hectares de chasses loués aux communes voisines de Frohsdorf, tant en Autriche qu'en Hongrie, la terre de Frohsdorf étant à cheval sur les frontières des deux états. Sur ces chasses, vraiment royales, on tuait en moyenne 25 000 pièces par an, tant perdreaux que lièvres, chevreuils, chamois, daims, cerfs, canards, — peu de faisans.

Le Prince avait loué aussi, non loin du pèlerinage célèbre de Mariazell, de fort belles chasses de coqs de bois et de bruyère. Il y avait édifié une maison de chasse tout en bois, que les gardes avaient appelée Heinrichshöhe (la maison d'Henri). Au printemps, dès que les coqs commençaient à chanter, il aimait à y passer une quinzaine avec deux personnes de son entourage. Cette maison ne comportait que deux chambres, dont l'une était occupée par Monseigneur avec les personnes de sa suite. J'ai eu fréquemment l'honneur d'être admis à ces chasses et j'en garderais un souvenir délicieux, si cette royale familiarité n'avait eu l'inconvénient de laisser peu de place au sommeil. Le Prince ronflait d'une façon aussi sonore qu'ininterrompue.

Le Prince avait loué encore, un peu plus loin, de vastes domaines de montagne (dépendant d'une abbaye) dont le centre était Weichselboden. C'était un charmant village, encaissé dans une vallée, près d'un torrent où foisonnaient les truites; au-dessus des pentes coiffées de glaciers abondaient en chamois. Ces chasses, que le spectacle d'une nature magique rendait encore plus attrayantes, amenaient le Prince et son entourage à résider, en deux fois, douze à quinze jours à Weichselboden à partir du 8 septembre. On tuait, à balle bien entendu, une cinquantaine de chamois chaque année. L'étiquette était exclue de ces réunions intimes.

Chaque soir, après le dîner, Monseigneur aimait à voir danser la styrienne par les gardes, les traqueurs et les jolies filles peu sauvages de la région, au son du rythme entraînant d'un orchestre que composaient le bon curé, l'instituteur et certains de ses élèves. J'étais jeune et je prenais volontiers ma part à ces joies champêtres. Monseigneur avait comme voisins de chasses à Weichselboden le comte Wilczeck et son associé de chasse le comte d'Osmond, le premier autrichien, le second frère de la duchesse de Maillé, ancien propriétaire de Pontchartrain, tous deux épris de sports, d'arts, de musique, de littérature et ayant écrit des ouvrages appréciés. Le Prince aimait à inviter souvent à la table de son auberge ces deux grands seigneurs, ces deux amis qui, dans le costume styrien de rigueur, savaient se mettre à l'unisson avec le Prince par leur esprit et leur gaîté.

Enfin, d'autres chasses en Haute-Autriche faisaient également partie des distractions préférées du Prince. Madame la comtesse de Chambord avait hérité de son oncle l'archiduc Maximilien, oncle également de l'empereur François-Joseph, d'un palais à Vienne, où Monseigneur et Madame faisaient avec leur suite de courts et fréquents séjours, et de deux beaux châteaux avec vastes terres et forêts, non loin du lac de Gmunden : Ebenzweier et Puckheim. Monseigneur et Madame partageaient le mois d'octobre et les premiers jours de décembre entre ces deux belles résidences. Madame n'y amenait pas de dame d'honneur et Monseigneur n'y invitait jamais plus de deux ou trois d'entre nous, triés parmi les plus passionnés de la chasse. De ce chef, j'étais du nombre des élus.

Au cours de ces deux déplacements le Prince ne recevait aucune visite de France, les audiences étaient suspendues. L'habit de soirée, avec pantalon noir en hiver et gris clair en été, de règle à Frohsdorf, avec la cravate blanche, faisait place, comme tenue, à l'uniforme de chasse gris et vert. Sauf le dimanche, on chassait tous les jours, quelque temps qu'il fît, lièvres, chevreuils, canards, daims, car il y avait aussi un beau parc de daims à Puckheim.

Naturellement une autre petite armée de gardes exerçait sa vigilance sur ces chasses. Les invitations étaient très recherchées par les nombreux archiducs habitant les bords du lac de Gmunden, y compris le célèbre Jean Orth ainsi que les Princes royaux de Bavière, de Hanovre, le duc de Wurtemberg. Il est à noter que le comte de Chambord ne cédait jamais à personne ses prérogatives royales. Il occupait en toutes circonstances la première place. Un délicieux déjeuner, servi « par la Bouche du Roi » dans une ferme du territoire de chasse, coupait les journées de battues.

C'est pour faire comprendre la vie si remplie de devoirs et de distractions que l'on menait à la Cour d'exil de Frohsdorf, que j'ai noté les détails qu'on a lus. Pour ma part, pendant les seize années que j'ai eu l'honneur de passer près du Prince, j'ai été, malgré ma jeunesse, bien loin de ressentir les effets de la vie prétendue austère, que, dans certains salons de Paris, l'on prêtait volontiers aux exilés de Frohsdorf.

Sans doute, les charges qui incombaient au service d'honneur (personne ne recevait d'honoraires, pas même les frais de voyage) n'engendraient pas l'oisiveté; les distractions et les obligations alternaient dans cette cour à l'étiquette, sinon sévère, du moins rigoureuse. L'esprit prime-sautier, la gaieté communicative du Prince illuminaient sans cesse la conversation. Car si la timidité naturelle de Monseigneur le rendait grave en représentation, il quittait volontiers ce masque dans l'intimité pour se montrer jovial, parfois même gaulois : c'est ainsi que sur la majesté de cette physionomie ressortaient une bienveillance charmante, une extrême affabilité.

***

De 1868, époque de mon arrivée à Frohsdorf, à 1883 (la mort du Prince), le service d'honneur par rang d'ancienneté était composé comme suit :

Le comte Stanislas de Blacas.
Le comte Maxence de Foresta.
Le comte Édouard de Monti de Rezé (mon oncle).
Le comte de Sainte-Suzanne.
M. Édouard de Cazenove de Pradines.
Le comte Henri de Vanssay.
Le baron Eugène de Raincourt.
M. Joseph du Bourg.
Le comte René de Monti de Rezé.
Le comte Adhéaume de Chevigné.
Le duc de Lorge.
Le comte René de Vibraye.
Le comte Maurice d'Andigné.
Le comte Robert de Mun.
Le comte Charles de Lur-Saluces.
Le comte Henri de Monti de Rezé (fils d'Édouard, décédé en 1875).
Le comte François de la Bouillerie.

Les dames d'honneur de Madame étaient :

La comtesse Emma de Chabannes (elle avait dû épouser le duc de Bourbon).

La comtesse Caroline de Choiseul.
La comtesse Augustine de Montaigu.
La duchesse de Blacas (née de Damas).
La comtesse Christine de Cibeins (chanoinesse).
La comtesse René de Monti de Rezé.
La comtesse Henri de Vanssay.

Le service s'opérait généralement par roulement trimestriel pour les gens mariés. Les célibataires restaient deux ou trois fois plus longtemps que les autres. C'est pour cela que, jusqu'en 1879, époque de mon mariage, j'ai passé presque toute ma vie à Frohsdorf.

Le service d'honneur faisait partie constamment de la table du Prince.

Les deux aumôniers, le docteur, les trois personnes qui travaillaient à la Chancellerie ne quittaient jamais leurs emplois, que pour de courtes vacances. Ils vivaient à part, à une seconde table, et parfois ils étaient invités, le dimanche, à la table royale.

Outre les habitués formant le cadre ci-dessus, il faut ajouter les princes et princesses de Parme, neveux et nièces de M. le comte de Chambord, qui, étant orphelins de père et de mère, avaient été recueillis par lui avec leurs maison, service d'honneur et domestiques. Après leurs mariages successifs, ils revenaient souvent dans les mêmes conditions, toujours affectueusement accueillis.

LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Bardi séjournaient presque continuellement à Frohsdorf. Leur suite se composait du marquis Malaspina et de la baronne de Hertling.

Enfin les enfants du second mariage de madame la duchesse de Berry avec le comte Lucchesi venaient également sans cesse à Frohsdorf, où ils étaient très aimés, sans parler des membres des familles de Charette et Lucinge qui y étaient fort souvent admis et même le comte de La Toche. Le Prince avait pour le général baron de Charette, son beau, bon, charmant et illustre demi-deveu, une affection aussi tendre qu'admirative.

Les visites de Français affluaient, il y avait même des « fournées » de visiteurs de marque; ceux-ci étaient invités

à séjourner au château vingt-quatre ou quarante-huit heures, et souvent même plus longtemps.

Le service d'honneur avait pour mission de recevoir les visiteurs avant leur admission auprès du Prince.

Selon le rang et l'autorité des personnages, ce contact avait de l'importance; car, s'il fallait que Monseigneur fût le moins possible pris au dépourvu devant ceux qui devaient l'approcher, il était aussi nécessaire que chaque visiteur se retirât content du Prince et content de soi, persuadé que Monseigneur était impeccablement informé de toutes choses, convaincu aussi de la perspicacité de Monseigneur qui, du reste, était un fort habile charmeur.

Dès mes débuts à la cour de Frohsdorf, j'ai appris la mise en valeur du vieil adage qui nous était donné comme précepte : « Souvenez-vous que l'on ne doit parler aux autres que d'eux, au Roi que de vous ». Ainsi avertis, nous devions ne nous livrer que le moins possible et nous attacher à questionner les visiteurs, à sembler prendre le plus grand intérêt aux moindres détails de leur vie privée ou publique, à leurs querelles de parti, à leurs ambitions, à leur intimité, à leur genre de vie...

Avec les bavards, rien de plus aisé. Il n'en était pas de même avec les timorés, dont la confiance exigeait un véritable travail diplomatique.

Après avoir ainsi récolté, soit dans une promenade dans le parc, soit au fumoir, quelques informations, nous allions les communiquer à M. le comte de Chambord, qui savait, avec un tact parfait, faire état d'un rien, et dont la timidité, que j'ai déjà signalée, était ainsi mise plus à l'aise.

Aux vieux fidèles qui étaient admis chaque année, venaient s'ajouter les royalistes, depuis ceux qui portaient les plus grands noms, jusqu'aux moins titrés. Il était admis que tout nouveau ménage ayant des traditions vînt se présenter à Frohsdorf et réclamer la faveur que, sur une feuille spéciale, préparée à cet effet, le Roi et la Reine signassent au contrat. Cette faveur était parfois écartée, quand les titres dont se parait le postulant étaient irréguliers.

A ce fourmillement de la cour d'exil, il faut ajouter les visites fréquentes des membres de la famille impériale

d'Autriche, de longs séjours du roi de Naples, du duc et de la duchesse de Modène... tous accompagnés de leur suite.

Naturellement cette vie de représentation impliquait un cérémonial dont on ne s'écartait jamais.

Pour les dames : le matin, toilette élégante de ville; le soir, toilette de soirée. Le plus souvent madame la comtesse de Chambord, qui avait une grande distinction, portait l'un ou l'autre des colliers de perles de la reine Marie-Antoinette.

Pour les hommes : la redingote, le matin, avec gants à la main, et chapeau haut de forme. Le soir, habit, cravate blanche. En été, pantalon gris perle, gilet blanc. A la main, claque et gants blancs. L'étiquette de la Cour de France voulait qu'on tînt toujours ses gants à la main.

Il y avait tous les jours messe basse à 10 heures où tout le monde assistait; déjeuner à 11 heures, dîner à 7 heures en hiver. Parfois aussi, dans la belle saison, le dîner était avancé à 5 heures pour permettre à la petite cour de faire une promenade en voiture. Les hommes devaient alors garder le chapeau haut de forme, l'habit étant masqué par un pardessus d'été.

Parfois M. le comte de Bardi se plaisait à accompagner à cheval les voitures royales, j'étais alors son compagnon fidèle; mais quel tour de force c'était, immédiatement après le dîner, d'arracher le costume de soirée pour le remplacer par une redingote et une culotte à sous-pieds! Ainsi attifé, combien n'ai-je pas parcouru de kilomètres dans la poussière, au travers de la plaine de Wiener-Neustadt, collé à la portière de gauche de la voiture des augustes exilés, tandis que Mgr le comte de Bardi trottait à celle de droite.

La livrée des rois de France, qui était héréditairement tricolore, avait été modifiée à Frohsdorf par déférence pour les vœux de madame la duchesse d'Angoulême, la martyre du Temple. Au gilet rouge avait été substitué le gilet blanc sous l'habit à la française bleu de roi, galonné d'argent.

Cependant madame la duchesse de Parme, Louise de France, respectueuse des traditions des siens, avait conservé à Parme la livrée tricolore. Aussi, après sa mort, quand ses quatre enfants orphelins furent recueillis à Frohsdorf, avec leur maison, cette même livrée les y accompagna. Je revois encore

sous ce décoratif costume le bel Aletti, ce fidèle et dévoué serviteur d'exil de la famille de Parme, et mes souvenirs vont aussi vers le fils aîné de celui-ci, qui portait alors la calotte d'enfant de chœur, à la chapelle du château.

La table du Prince était merveilleuse, d'une élégance royalement française, rehaussée par une vieille vaisselle plate, épave de Versailles, dont il se servait toujours. Sur les cloches en argent qui couvraient les plats était gravée l'ancienne désignation : « Bouche du Roi ». Rien n'égalait la grâce avec laquelle le Prince exilé accueillait les Français. A table il y avait toujours un serviteur pour deux personnes, aussi les repas étaient rapidement expédiés, à la grande surprise des invités de passage qui n'y trouvaient pas leur compte. L'on devait se servir soi-même à boire. Il était contre l'étiquette d'en offrir à son voisin ou à sa voisine. Il y avait sur la table un menu par deux personnes. Selon l'usage de la Cour, les maîtres d'hôtel annonçaient les plats. Le café était servi au salon; jamais de liqueurs.

Le service d'honneur et les invités se réunissaient dix minutes très exactement avant l'heure des repas dans le plus grand salon, appelé le salon rouge, à cause du mobilier en tapisserie de cette couleur, qui était l'ouvrage de madame la Dauphine en exil. La famille royale arrivait cinq minutes après, disait un mot aimable à chacun de nous et aussitôt le premier maître d'hôtel ouvrait la porte du salon, le premier gentilhomme de service se tournait alors vers le Roi et s'inclinait; c'était le cérémonial muet qui précédait le passage à la salle à manger. Madame passait la première, Monseigneur la suivait. Le Prince occupait le milieu de la table ayant Madame à sa droite. Il faisait un signe à la personne qu'il voulait à sa gauche, et Madame également désignait de même la personne qu'elle voulait à sa droite. Automatiquement, un gentilhomme de service se plaçait en face de Monseigneur. Naturellement j'avais souvent cet honneur. Les autres convives se plaçaient au hasard sans aucune désignation. Ce protocole variait seulement lorsque d'autres princes et princesses étaient là, le cérémonial était alors plus compliqué.

C'est près de la salle à manger, dans le salon où l'on accède par le porche d'entrée du château, que M. le comte de

Chambord attendait, le 5 août 1873, son loyal cousin Monsieur le comte de Paris. Cette rencontre si émouvante, si belle de part et d'autre, qui ressoudait la chaîne de nos rois, ne pouvait donner lieu à aucune interprétation erronée. Elle semblait alors projeter sur nos espérances patriotiques et monarchiques un faisceau lumineux. Cependant, l'heure des déceptions était proche...

Les jours de grandes chasses, Monseigneur déjeunait sur le terrain même; Madame observait alors les habituelles règles avec le personnel qui était resté au château.

Après le déjeuner les Princes passaient dans le salon gris en traversant toutes les pièces de réception, y compris le billard sur lequel étaient placés le courrier et une brassée de journaux. Monseigneur prenait certains journaux français, allemands et italiens, le service d'honneur se distribuait sa correspondance, et le gentilhomme de semaine prenait toutes les lettres adressées au Prince et tous les autres journaux.

Pendant qu'on prenait le café, le Prince commentait les dernières nouvelles de presse. Le gentilhomme de semaine faisait un tri rapide dans le volumineux courrier qu'il détenait et remettait à Monseigneur, en prenant le dessus de son chapeau haut de forme comme plateau pour offrir au Prince, les lettres qu'il jugeait urgentes.

A midi Monseigneur montait au premier étage dans son cabinet de travail-fumoir et y donnait rendez-vous à son service. C'est à ce moment que s'agitaient toutes les questions pendantes, politique, comités royalistes, audiences, etc.

Le gentilhomme de semaine informait Monseigneur du contenu de la correspondance, et, quand l'importance des lettres l'exigeait, le Prince en prenait lecture. Tout le courrier était distribué à chacun de nous, avec des annotations indiquant les dispositions à prendre, les réponses à faire... Puis Monseigneur prenait connaissance du travail de la veille, car aucune lettre de réponse n'était envoyée avant d'être scrupuleusement lue par le Prince.

L'organisation politique de M. le comte de Chambord, servie par d'incomparables dévouements, fonctionnait d'une façon impeccable.

Il y avait des présidents de comités par circonscriptions, par départements, par cantons...

Des commissaires royaux revêtus de pleins pouvoirs par lettre autographe du Prince (j'ai là celle qui fut adressée à mon père) devaient se partager la France, par zones, en cas de révolution.

Tous ces éléments étaient reliés au bureau central de Paris.

Un groupe de royalistes de bonne volonté exerçait au moins une fois par mois, suivant un roulement, les fonctions de courrier; de sorte que la correspondance occulte avec l'Exilé était, à l'aller comme au retour, à l'abri de toute indiscrétion.

Pourtant M. Pietri, le sympathique préfet de police du Second Empire, s'est toujours cru parfaitement renseigné par la chambre noire que tout gouvernement est dans la nécessité d'avoir à sa disposition.

Il n'en était rien.

La correspondance en clair était sacrifiée, mais il y avait deux chiffres à Frohsdorf : l'un, dont M. Pietri possédait le secret, ce qui n'était pas ignoré, l'autre, qui ne courait jamais les dangers de la poste. Le plus souvent le premier était couramment employé, en usant de la poste, pour dépister la curiosité de la police, et cela ne manquait pas de piquant.

M. le comte de Chambord, si vif qu'il fût, n'avait d'acrimonie contre personne, pas même contre ses ennemis. C'était avec une précision, une intelligence merveilleuses qu'il dictait ses volontés. Parfois une boutade pleine d'humour rompait le sérieux de ces heures que mille demandes de secours encombraient. Un jour que le courrier avait été particulièrement lourd à examiner, Monseigneur nous dit avec sa philosophie coutumière : « Si je n'étais pas ce que je suis, je voudrais être un bon bourgeois très riche et alors je crierais : *Vivent tous les gouvernements !* »

Je crois rendre hommage à la mémoire de mon auguste maître, en citant ici le fait suivant qui donne bien la mesure de la noblesse généreuse de ses sentiments.

C'était en 1869; l'un de mes collègues de la Maison du Prince, venu de Toulouse à Frohsdorf, fit, à un déjeuner de chasse dans la plaine hongroise, le récit de sa traversée de Paris : « J'ai vu, dit-il, l'empereur Napoléon III, l'Impératrice et le

Prince impérial remontant les Champs-Élysées dans un superbe équipage attelé à la d'Aumont. — Et vous avez salué, j'espère? » reprit le Prince. Sur une réponse timidement négative, Monseigneur reprit : « Vous avez eu tort. L'Empereur représente un principe, moi un autre. Qui sait si, avec l'évolution des temps, le principe que représente Napoléon III ne s'adapte pas mieux que le mien à ma chère patrie? Puis le Second Empire n'est pas pour moi une spoliation. »

Vers une heure le Prince nous donnait congé, et, selon ses dispositions, continuait à travailler ou regagnait ses appartements. Détail infime et curieux : Monseigneur avait conservé l'habitude de son époque, il n'écrivait qu'avec des plumes d'oies qu'il taillait lui-même. Son écriture, très nette et lisible, n'était pas belle et large comme celles de certains de ses aïeux.

Le Prince a sans cesse modifié son port de barbe, jusqu'en 1867, époque à partir de laquelle il l'a portée toujours entière.

Tant qu'il en a été besoin, il se rasait lui-même. Plus tard, il se servait des ciseaux pour entretenir sa barbe en pointe, assez courte, laissant les moustaches longues.

Mais, contraste singulier, Monseigneur, n'a pourtant jamais su faire son nœud de cravate pas plus qu'attacher ses liens de souliers.

Le Prince était excellent musicien, instruit, polyglotte, il dessinait avec goût et remplissait des albums entiers. Il lisait énormément, prenait des notes, et aimait aussi à annoter les ouvrages qu'il dévorait. Sa mémoire était prodigieuse. Il avait le travail facile, mais n'était pas laborieux; aussi ses manifestes, de même que ses lettres politiques, qui reflétaient pourtant exactement ses pensées, n'étaient-ils pas préparés par lui-même.

Pendant les quinze dernières années de la vie de Monseigneur, c'était le comte Henri de Vanssay qui, avec une obéissance respectueuse, assumait cette lourde tâche, toujours avec un remarquable talent. Ne différant en cela d'aucun souverain, le Prince imposait ses corrections au travail qu'il avait inspiré.

Dans certaines circonstances particulièrement graves, M. le comte de Chambord a même eu recours à la collaboration

de Louis Veuillot, appuyée de l'avis du cardinal Pie, évêque de Poitiers.

Le dîner de 7 heures impliquait le même cérémonial que le déjeuner. On restait au salon jusqu'à 9 heures et demie et la conversation de Monseigneur était si variée, parfois si enjouée, que ces moments-là passaient rapidement, malgré la réserve qu'imposait l'atmosphère de la Cour. Un soir que, causant avec un familier de la maison, le comte de la Viefville, nous n'avions pas aperçu l'invitation à s'asseoir qu'avait faite Monseigneur à la cantonade, le Prince, avec une charmante bonne grâce, nous dit : « Il faut que je vous apprenne l'adage de la Cour, de s'asseoir quand on peut, de pi... quand on peut et de demander toutes les places vacantes. »

M. le comte de Chambord tenait un cercle avec infiniment de noblesse. Il l'enveloppait du regard de ses beaux yeux bleus pénétrants et s'entendait à merveille à graduer les attentions, sans cesser d'être aimable pour chacun, et les proportionnait au degré de culture de ses auditeurs : aux uns l'intimité pénétrante, aux autres un mot, un sourire. Un tact infaillible l'empêchait de témoigner trop peu à l'un, trop à l'autre. Mais il évitait toujours, autant qu'il le pouvait, d'impressionner ceux que le prestige royal déconcertait. En sortant du salon, le Prince, après avoir échangé son habit contre un veston et donné à chacun le temps de l'imiter, montait au fumoir où la conversation à peu près générale prenait une tournure relativement familière. Vers 10 heures et demie le Prince gagnait ses appartements. Parfois une partie de whist ou de quinze durait jusqu'à 11 heures.

Pendant que les hommes étaient au fumoir, les dames se réunissaient dans les salons particuliers de la première dame d'honneur pour y prendre le thé. Certains de nous devaient y faire à tour de rôle, en costume de soirée, une apparition. Fréquemment un orchestre ambulant de tziganes charmait les soirées d'été de ses entraînantes improvisations, tandis que les enfants de la colonie dansaient devant le château.

M. le comte de Chambord était très matineux. En été il se levait vers 5 heures du matin, en hiver à 6 heures. Il y avait chaque jour messe basse à 10 heures pour ceux qui n'allaient

pas à la chasse. Le dimanche, à la même heure, messe chantée exécutée par la maîtrise (excellente du reste) composée des gens de la colonie. Louis Aubry, le chef argentier, était un ténor remarquable.

La Famille royale assistait à la messe d'une tribune au premier étage du château; les dames d'honneur et invitées y prenaient également place. La maison du Prince se rangeait de chaque côté de l'autel. M. le comte de Chambord avait devant lui, parmi ses livres de prières, l'office de l'ordre du Saint-Esprit dont il était Grand-Maître. Il en remplissait fidèlement les devoirs religieux et ne manquait jamais, même en voyage, à ces pieuses récitations.

Il y avait régulièrement deux grandes chasses par semaine. Ces jours-là, le Prince et les personnes invitées qui en avaient le courage, entendaient, avant de monter en voiture, la messe vers 5 heures et demie ou 6 heures; cela selon la distance qu'il y avait à parcourir, car il fallait souvent une heure et demie de voiture pour arriver sur le terrain de chasse. Je m'accuse d'avoir le plus souvent préféré mon lit à cette messe d'étiquette.

En dehors de ces deux grandes chasses hebdomadaires, le Prince sortait à peu près chaque jour pendant deux ou trois heures avec son fusil ou sa carabine, accompagné seulement de son chasseur et parfois de l'un de nous, soit pour tirer quelques douzaines de perdreaux, de canards, ou quelques chevreuils, soit pour tirer à balle des daims et des cerfs.

Il fallait une extrême dextérité à l'entourage pour suivre le train de vie de cette cour où la correspondance et les soins donnés aux serviteurs prenaient une large place.

Mais tout était si scrupuleusement réglé, dans une ambiance d'exactitude parfaite, que Monseigneur trouvait le temps de lire beaucoup et de ne jamais sacrifier complètement son plaisir à ses devoirs, parmi lesquels figuraient de fréquentes audiences.

Il ne faut pas trop s'étonner que la chasse prît une si large place dans la vie du Roi. C'était en effet la seule distraction qu'il pût prendre dans cette retraite forcée; et d'ailleurs, ce plaisir était de tradition et, pour ainsi dire, dans son sang. L'empereur Napoléon Ier, lui-même, s'était approprié cette

tradition pendant ses séjours à Compiègne, si occupé pourtant qu'il fût. Cette passion atavique de la chasse quotidienne n'a pas empêché non plus le roi Louis XI d'être un grand réformateur. Il est à remarquer que la vie des souverains n'est pas embarrassée de beaucoup d'impédimenta comme l'est sans cesse celle des particuliers. Tout leur est préparé, mis au point et ils peuvent passer d'une occupation à une autre sans perdre de temps, sans fatigue, sans autre souci que de vouloir. De sorte que la chasse n'est plus pour eux qu'un hors-d'œuvre.

***

Parfois, après le dîner, quand l'intimité du jour le permettait, Monseigneur aimait à se faire apporter par l'un de nous quelques-uns de ses albums si riches en souvenirs : dessins, aquarelles rappelant le passé, sa jeunesse en France, plus tard ses voyages. Chaque page de ces recueils classés et reliés avec soin était signée des plus grands noms des familiers de la Cour de France, souvent même de ceux de Monseigneur et de sa sœur la princesse Louise de France, qui voisinaient avec ceux des artistes de l'époque.

Le Prince aimait particulièrement à feuilleter les albums rappelant la France, les Tuileries, le pavillon de Marsan qu'il habitait, Versailles, Trianon, Saint-Cloud... Il y trouvait prétexte à narrer mille petites anecdotes amusantes, très fraîches, très ensoleillées, de dix années d'enfance, remplies de ses ébats dans le parc de Saint-Cloud avec ses jeunes camarades : les trois frères de Blacas, Henri de Brissac, Gramont, La Bouillerie, Foresta, Damas, Rivière... Rien ne lui échappait, pas même le souvenir des effluves pestilentielles des galeries des Tuileries, dont les recoins, les embrasures de portes remplaçaient souvent les W. C. absents.

Pourtant, devant certains des derniers feuillets rappelant la scène du 2 août 1830 à Rambouillet, la voix du Prince devenait mélancolique et se chargeait d'émotions. Malheureusement ma mémoire est imprécise : je ne peux retrouver le nom de l'auteur qui, en témoin oculaire, avait composé ces deux aquarelles fixant un fait historique qui a fait couler

tant d'encre. Chacun sait que, le 2 août, à Rambouillet, sur les instances courageuses et opportunes du baron de Damas, le roi Charles X et son fils le duc d'Angoulême abdiquèrent l'un et l'autre, selon la loi héréditaire, pour laisser la place à leur petit-fils et neveu M. le duc de Bordeaux.

Les gardes du corps qui devaient accompagner leur vieux Roi, faible et proscrit, jusqu'à Cherbourg (le 16 août) prirent les armes, montèrent à cheval dans la cour du château de Rambouillet; l'enfant royal éblouissant de beauté parut dans l'uniforme des cuirassiers dont il était colonel et passa devant le front des troupes. A sa vue, les épées s'abaissèrent, le drapeau blanc s'inclina, tandis que retentissaient les cris de : « Vive le Roi! »

Dans le fourmillement des principaux personnages qui étaient groupés dans ces tableaux d'histoire, non loin du nouveau jeune Roi, l'on pouvait voir madame la duchesse de Berry, la duchesse de Gontant, le baron de Damas... Celui qui humblement sur la terre d'exil ne voulut plus être que le comte de Chambord, guidé par une mémoire merveilleuse, aimait à reconnaître quantité des acteurs de ce drame de la monarchie, particulièrement beaucoup de gardes du corps dont il était l'idole et auxquels il aimait à faire des niches. L'on avait l'impression qu'en feuilletant ces albums le Prince ne se sentait plus exilé au fond de l'Autriche. Il se rappelait les voix, les sourires, les visages de ceux qu'il avait aimés. Il revivait les jours enveloppés d'enthousiasme où il recevait l'accueil passionné dû à sa naissance, à la beauté de son visage d'enfant prédestiné tenant dans ses mains l'avenir de la France. Ah! les beaux espoirs, les beaux songes, les illusions du matin de la vie, suivis de tant de désenchantements!

Jamais une allusion désobligeante à la regrettable ambition de celui qui, peu soucieux de la reconnaissance qu'il devait à la magnanimité de Charles X, oublieux de ses devoirs envers la France, envers sa maison, s'apprêtait à devenir le Roi des Français.

Je tiens à rendre hommage ici aux délicats procédés que Sa Majesté l'empereur François-Joseph n'a cessé d'avoir pendant trente-cinq ans pour M. le comte de Chambord,

malgré les difficultés qu'a causées plus d'une fois à son gouvernement la présence de l'auguste exilé dans ses États.

Quand Monseigneur venait à Vienne, il envoyait immédiatement l'un de nous à la Burg demander à Sa Majesté l'Empereur quand il lui plairait de recevoir sa visite. L'Empereur admettait toujours presque immédiatement le messager de M. le comte de Chambord, et, avec une affabilité, une simplicité qui m'est encore si présente, désignait une heure de la journée. Puis, à peine cette décision était-elle prise, l'Empereur sautait en voiture, accompagné d'un de ses aides de camp, et, devançant son royal hôte, lui faisait la première visite au palais de la Lowelbastei, — par la suite à celui de la Theresianumgasse —; ce qui n'empêchait pas M. le comte de Chambord de se rendre ensuite au Palais impérial à l'heure indiquée.

COMTE RENÉ DE MONTI DE RÉZÉ

(*A suivre.*)

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

Il s'agit simplement, à la Madeleine, d'une erreur d'aiguillage. La pièce de la Madeleine est une pièce de l'Athénée. Au cours de la première représentation, un mirage nous restituait, irrésistiblement, la vérité, et Rosemberg dans le rôle de Brulé, et Soria dans celui de Madeleine Lambert. Le comique valet de chambre? Athénée. Le dosage — émotion, virtuosité, bouffonnerie dite « distinguée », le tout par parties égales, — du rôle de l'avocat? — Athénée, vous dis-je, Athénée!

Pour Rosemberg on eût peut-être accéléré le mouvement, en escamotant ce qu'il faut nommer — ce n'est pas que j'y tienne — la psychologie du personnage. A celui de Soria, on eût ajouté des lignes, un grand nombre de lignes. Pour Alerme on n'eût rien changé, sinon qu'il se fût peut-être appelé Armandy.

Pourquoi « Athénée »? C'est qu'avec une adresse, une persistance dignes de remarque, le directeur de l'Athénée choisit, impose, modèle les pièces qu'il monte, et qu'il joue. On a vu jusqu'à de fades adaptations américaines connaître, rue Boudreau, l'obligatoire émotion de surface, une gaieté obtenue par la vélocité, comme l'étincelle par un frottement rapide, l'optimisme qui feint de s'aigrir au deuxième acte, et le libertinage qui convole honnêtement à la fin...

— Mais la pièce de la Madeleine?

— Eh! je ne vous parle que d'elle! Si c'est le scénario de *La III*e *Chambre* que vous exigez, le voici : Rosemberg...

pardon, Brulé est un avocat célèbre, qui plaide et gagne tous ses procès. Il plaide avec rage contre les épouses infidèles. Il les laisse vaincues, quasi déshonorées par sa terrible et vindicative éloquence; — n'a-t-il pas, autrefois, saigné d'un injuste abandon? Sa jeune femme, pourtant, n'avait rien à lui reprocher.

Sa plus récente victime vient lui crier son indignation, sa douleur, elle qui, salie à l'audience devant tous, ne fut coupable que de n'aimer point. Elle fulmine, pleure, et part, sans laisser d'adresse... Vous voilà au fait, et la fin est inéluctable. Les auteurs, MM. Villemetz et Sacha Guitry, s'avisent si peu de la retarder que leur pièce est finie à l'avant-dernier acte. L'étrange est qu'on ne retrouve, dans ces quatre actes d'où tout agrément n'est pas banni, ni l'esprit de Sacha Guitry, ni la manière de Villemetz. Vite, qu'on dessoude ces deux dramaturges, qu'on les brouille même, et qu'ils ne se revoient plus jamais.

Brulé est parfaitement agréable en avocat. Il n'a pas un instant l'air d'un avocat, mais que de bonne grâce, que de foi chez cet artiste, et que de vraie jeunesse dans sa jeunesse obstinée!

Bonne soirée pour mademoiselle Madeleine Lambert, que Brulé épouse à la fin. Elle est encore un peu défiante, un peu tendue. Mais elle a de la sobriété, un bon goût naturel. Si Alerme s'épanouit trop largement en valet de chambre-sensitive, personne ne le lui reproche. Il a d'ailleurs le rôle en or de la pièce.

Et mademoiselle Bérubet, secrétaire du grand avocat, retrouve, par des procédés qu'on reconnaît et auxquels on ne résiste pas, le succès de rire qu'elle obtint dans *le Procès de Mary Dugan.*

***

Je ne vais pas assez souvent à la Comédie-Française. Si le temps ne me manquait, je fréquenterais « le Français » assidûment, dussé-je voir se dissiper à la longue l'étonnement, le plaisir, parfois le malaise, parfois le vif mécontentement que j'y goûte, et aussi — le cas est plus rare — une gaîté

déplacée que j'étouffe dans une baignoire, tant je sens qu'elle est hors de propos et indigne d'affronter la religion du public.

Ce public de la Comédie-Française! Ces fidèles de la vesprée et de la nuit! Cette foule des « petites places », qui se presse comme à un pardon, qui attend devant les guichets clos, s'aligne sous les arcades, envahit discrètement la rue Montpensier, quelle ferveur est la sienne! Elle se passe de manger, grignote du chocolat, une banane, déplie des journaux, bat de la semelle, fait du crochet, maîtrise les exigences du pauvre corps humain. Elle attend. Elle espère *Andromaque, le Gendre, Tartuffe, le Passé*... Elle est admirable. Les *cinés* ne sont pas loin, mais elle ne veut que la Comédie-Française. Je l'écoute et la frôle constamment. Serrée, de noir vêtue, elle forme une plinthe solide à la base d'un monument qui se décrépit. Elle connaît par leurs noms, leur emploi, leurs visages, tous les artistes de son théâtre préféré. La cour des Beaux-Arts entend, entre seize et dix-huit heures, entre dix et treize heures les jours de matinée, de surprenants dialogues. Lourdes et la pelouse de Longchamp fraternisent; une voix glorifie Albert Lambert comme un saint guérisseur, une autre voix cote Berthe Bovy comme une pouliche. Rien ne détache, rien ne décourage ces passionnés. S'ils encaissent des rossignols comme l'*Aventurière*, s'ils font grâce, en faveur d'une interprète célèbre, à de lamentables productions comme *Sapho*, s'ils acceptent *la Chienne du Roi*, ne croyez pas qu'ils restent froids devant le *Pèlerin, le Feu qui reprend mal, Poil de Carotte* et maint Musset!

Loin de lui reprocher son éclectisme, je demanderais, pour cet auditoire fanatique, muet sauf l'applaudissement, sauf le sanglot et le soupir, je demanderais toujours davantage et toujours mieux. Il arrive que le spectacle soit digne de lui, que, mieux que l'œuvre elle-même, ses jeunes interprètes — j'appelle ainsi ceux qui jouent jeune, ceux que leur valeur personnelle et leur effort préservent de la pétrification — le récompensent dignement. J'ai bien cru l'autre jour que nous tenions un spectacle aéré, une petite œuvre entièrement respirable, acide et fraîche et fruitée. Le nom d'Achard, le titre de la pièce, — *la Belle Marinière*, — ses décors d'un vert de pomme, d'un bleu de lavoir, tout nous présageait, et jus-

qu'aux interprètes, deux heures de jouvence populaire. J'étais séduite, dès le début, par un drame chaste de la jalousie, jalousie d'une jeune épouse dont le mari, captain de péniche, ne jure que par son ami, marinier comme lui. Une femme éprise excuse la trahison amoureuse, mais elle rôde, criminelle, autour de l'amitié virile et fidèle. Deux mains d'homme nouées l'une à l'autre, une femme tente presque toujours de les dénouer, et elle y parvient presque toujours par le même moyen grossier et puissant. C'est la triste victoire que remporte la belle Marinette, à force de détester le beau Sylvestre, l'ami de son mari, puis de l'aimer... Quand Sylvestre a juré au captain, et de bonne foi, qu'il n'est pas amoureux de Marinette, quand il l'a juré à Marinette elle-même, — une bien jolie scène, toute unie, calme comme l'eau perfide, — il ne lui reste plus qu'à découvrir en lui-même cet amour patient, caché, détestable, et à fuir avec Marinette.

Si nous n'avons pas trouvé, dans la *Belle Marinière*, le grand débat simple, costaud, éternel, que Marcel Achard se promettait et nous promettait, l'auteur n'a qu'à s'en prendre aux deux ou trois Marcel Achard qu'il porte en lui, et qui se sont bousculés derrière le portant, à qui passerait le premier; l'un se réclamant de la candeur bouffonne et triste des clowns, un autre soulevé de poésie, un peu gonflé comme elle; un autre encore, l' « homme de théâtre » qui voulait se mêler, ma foi, de nous « camper » un « caractère » de marinière cruelle et coquette... Je ne veux pas entendre parler de celui-là! C'est celui-là qui permet à ses mariniers de faire les liaisons et de s'abîmer dans l'analyse. Mais c'est le plus jeune Achard qui conçut une fin si émouvante du deuxième acte, et la rixe entre les deux amis déjà ennemis, touchant pugilat pendant lequel Sylvestre combat tendrement *pour* son adversaire, et le conseille : « T'énerve donc pas, Pierre... »

Je ne suis pas ravie de l'interprétation. La beauté de Marie Bell — grands yeux farouches et petit menton consentant — a fait pourtant grand effet. Je l'ai vue, un autre soir, délicieuse, dans un Musset illuminé d'autre part par le rayonnement invincible, le doux et extraordinaire éclat de Madeleine Renaud. En marinière, Marie Bell est marinière, fatale et tentatrice un peu comme une pensionnaire à qui

on confierait un rôle de courtisane effrénée. Il serait temps que cette jeune comédienne apprît — mais de qui? — d'autres gestes « peuple » que les deux poings sur les hanches et le dandinement. Une « nouvelle », blonde, nette, vermeille, mademoiselle Perdrière (Mique, la petite sœur), s'annonce bien. Brunot, le captain, heu... Nous l'avons vu, nous le reverrons meilleur. Dorival (le père de Marinette) force sa composition « douanier Rousseau », et Valentin, soldat de 2e classe, se croit à Déjazet. Vainement Yonnel essaie de nous persuader : « Je suis marinier de péniche! Je ne suis pas Yonnel! » Nous secouons une tête incrédule : il est bien Yonnel. Et il n'est pas marinier. Sur une scène française, un artiste fortement marqué par son origine étrangère ne peut se défendre — je pense à de Max — que par une grandeur véritable et foncière. Laissons grandir Yonnel.

Les robes de la pièce, dit le programme, ont été « demandées » à une célèbre maison de couture. L'ennui est que la célèbre maison ne les ait pas refusées. Après tout, puisque le soldat de 2e classe se vêt de bleu bleuet, puisqu'une veste de velours, sur Yonnel, appelle la houlette, je ne vois pas grand inconvénient à ce que Marie Bell lave le pont en robe de *burasport* de deux tons, à mouvement légèrement plongeant en arrière. Elle porte, pour abandonner le flottant domicile conjugal, une robe noire dont les manches, ballonnées de linon blanc à grosses lunules noires, le disputent en fantaisie et en nouveauté au petit casaquin fleuri, d'un goût très dix-huitième, dévolu à mademoiselle Perdrière.

Paul Colin promène la péniche tout le long de la France, grâce à trois toiles de fond qui sont de très jolis paysages clairs.

***

Puisse la Comédie des Champs-Élysées garder, à son programme quotidien, puis à son répertoire, le charmant divertissement de Jean Giraudoux, *Amphitryon 38!* Venue de l'Inde, par la Grèce, l'anecdote servit la verve de trente-sept auteurs; il faut bien croire que ce conte, sorte de morceau de concours, est fait pour tenter des virtuoses.

Chacun y ajouta ses « cocottes » personnelles; or, on sait que rien n'est plus rare que les *variations* de bon goût... Mais là nous étions d'avance tranquilles avec notre Jean Giraudoux, trente-huitième auteur d'*Amphitryon*.

Il enrichit son thème d'un ou deux divins subterfuges, d'un personnage superflu et plaisant, — c'est Léda, mieux que nue sous une robe blanche qui laisse voir les deux sombres petits astres des seins et le cratère discret du nombril.

Une nuit d'Alcmène, qu'il obtint en prenant les traits du général Amphitryon son mari, n'a pas contenté Jupiter. En vain il éloigne son sosie et pour l'éloigner déchaîne la guerre. En vain il décide d'apparaître parmi la foudre, l'or, les célestes prestiges, au lendemain de la radieuse nuit, et de conquérir Alcmène hors de tout humiliant artifice. Cette blonde bourgeoise, fidèle, rusée et douce, est si bien inaccessible qu'elle glisse entre elle et Jupiter, au moment où elle ne pourrait plus que succomber, la complaisante Léda... Mais le hasard, ennemi des dieux, fait qu'Amphitryon, retour de la guerre, vient à point pour étreindre Léda croyant tenir Alcmène. Il n'importe : personne ne sait rien. Le mari ignore la substitution. Léda s'enorgueillit d'avoir renouvelé sa divine aventure. Alcmène pourrait apprendre que la nuit précédente la rendra mère d'Hercule. Et Jupiter, touché d'amour véritable, d'amour humain, puisqu'il s'attendrit, puisqu'il se tait, puisqu'il renonce à Alcmène, mérite qu'elle le nomme du beau nom qu'il entend pour la première fois : « Ami... »

La pièce — j'aimerais mieux dire : le poème — est bien curieuse, et bien agréable. On quitte le Théâtre Louis-Jouvet en se demandant comment Giraudoux rendit aussi attachants un « genre » qui est le moins personnel de tous, et ces personnages des vieilles fables, casqués, cocus, pompeux. C'est qu'il les dote d'une sanguine apparence de vie, les uns et l'autre, à chaque instant. Il n'y parvient pas toujours. Alors il les pare seulement. Il les traite en flore de tapisserie, en plates déités de peinture décorative; il les laisse s'amincir, reculer, il les aide lui-même à entrer dans la muraille, et donne leur place à Giraudoux tout seul, Giraudoux et son goût du risque dans l'image, Giraudoux et sa sensibilité

bridée qui, d'être rênée court, tourne le col du côté de l'affectation. Ces moments de solitude et de virtuosité giraudousienne m'ont semblé, dans *Amphitryon* 38, plaire vivement à un public qui contenait quand même un pourcentage de vrai public, et qui marqua, comme je fis moi-même, sa préférence pour une scène entre Jupiter, animé d'une humaine et tendre abnégation, et Alcmène, alors que celle-ci recherche et écarte ensemble la vérité qu'elle pressent parfois, la révélation du fulgurant passage.

La pièce est noblement jouée. Madame Valentine Tessier, — Alcmène, — à quelques gestes maniérés des mains près, ne cesse pas d'être délicieusement intelligente. Madame Lucienne Bogaert, blanche Léda, fait d'une courte scène un bon rôle. Louis Jouvet a choisi le rôle de Mercure, qui lui va comme un anneau dans le nez. Mais Louis Jouvet n'est-il pas capable de me prouver, un de ces jours, qu'il peut porter mieux que personne un anneau passé dans la narine? Si Pierre Renoir n'avait pas assumé le rôle de Jupiter, qui l'eût pu jouer? Ce magnifique interprète, sonore, ample dans l'immobilité, dédaigneux des mouvements inutiles, sensible aux mots rares, qui s'émeut si bien et nous émeut si fort, porte sans étonnement le rôle d'un dieu et même son costume : réfléchissez bien qu'il s'agit d'un pantalon norwégien en or, d'une cape vénitienne en velours orange, et d'une chemise de tennis en satin duchesse, à plis, le tout sommé d'un casque-béguin du genre dit « très coiffant », à bavolet plissé sur la nuque.

Michel Simon ne fait guère que sonner, de temps en temps, une note de trompette, qu'il annonce ou commente brièvement. Mais sa manière est si aimable, et si sûrement comique!

***

Pièces à quatre personnages, pièces à cinq, ou six personnages, — encore compte-t-on, sur la demi-douzaine, une paire de vedettes, et trois, quatre « ombres »; — décors qui respectent, jusqu'à la pingrerie, l'unité de temps et de lieu... Ce n'est pas avec ces portions congrues que le théâtre, nouveau pauvre contentera notre normale faim de luxe, de couleur, de variété,

de matières précieuses. Le cinéma non plus, n'en déplaise aux metteurs en scène obstinés qui croient encore que dix mille figurants, autant de tiares, de cuirasses, de danseuses, de lampadaires et de peaux de lion « font » riche. Au cinéma, je ne reconnais qu'un apparat véritable : celui que nous découvrent l'œil convexe du microscope et l'œil fiévreux et papillotant de l'accéléré; luxe, extravagance que la nature tient abrités des conceptions et des fabrications humaines; secret des plumules, des ovules, féeries bactériques, cristallisations, explosion des chrysalides et l'aveugle et sûr cheminement des germes, le bâillement léonin des bourgeons et des calices...

Une inanition certaine persiste et mendie en nous, après les séances les plus copieuses de cinématographie. Il nous manque la couleur, sans quoi la lumière n'est qu'une partie de la lumière. Le cinéma prétend combler deux de nos cinq sens? C'est trop. Qu'il en satisfasse, pleinement, un seul! Mais il y tâche encore. Si le cinéma avait pu s'arroger, dès les premières années, la couleur et l'illusion puissante du relief, peut-être n'eût-on jamais cherché à le rendre parlant...

Nourris que nous sommes de blanc et de noir, — la gamme de l'un à l'autre est riche, — il nous reste assez d'appétit pour faire la fortune de quelques music-halls, mais l'industrie du music-hall n'est-elle pas elle-même menacée? Combien de temps va « tenir » la Grande Revue, bâtarde des contes de Perrault? Il semble qu'on lui voie le souffle court. Elle n'en est pas gênée pour parler, il lui faut si peu de texte! Et nous savons qu'elle ne regarde pas à la qualité. Mais dans ce refuge dernier du faste, dans ce foyer indiscret et heureux du coloris, si l'on ne liarde pas encore, ne compte-t-on pas plus serré? Cela est obligatoire, peut-être, à coup sûr déplorable. Depuis la guerre, les tableaux de grand spectacle, au music-hall, ont perdu leur étincelle la plus indispensable, je veux parler de la pierre taillée, la verroterie soignée *à facettes*. Elle est devenue trop coûteuse, mais rien, croyez-m'en, rien ne la peut remplacer. Tous les miroirs en miettes, tous les clinquants en feuilles minces, qu'on traite d'ailleurs à merveille, toutes les paillettes du monde se prodiguent en vain, et les grands défilés des Gemmes et des Joyaux, les Grottes magiques, les Enfers et les Byzances ne sont,

sans le cristal taillé et *serti*, sans ses pièges à rayons, que de plates orgies de lumière. Je m'attache à un détail? Quand le plaisir optique est en jeu, et lui seul, comptez-vous pour peu le mystère des réfractions, ses abîmes irréels, ses caprices de bluettes et la palpitation de ses feux au rythme des gorges nues? Les cataractes de lumière projetée, qui essaient de pallier à toute indigence, ne font que souligner celle-là.

Si nous ne constations, au music-hall, qu'une indigence... Mais que dire du manque de vedettes? Une Revue se consomme fraîche, je me suis donc hâtée d'aller au Casino de Paris. N'a-t-on pas tout dit, tout écrit sur Mistinguett? Le bas humour des « millésimistes » s'exerce sur elle, tous les ans, avec une morne obstination. Mais ses admirateurs ne se donnent pas beaucoup plus de peine. En quatre superlatifs ils se rendent quittes de tout souci. Celle qu'on nomme « la Miss » mérite moins et mieux. Je la tiens, moi aussi, pour « miraculeuse », si l'on me laisse ajouter qu'elle est, surtout, un miracle de pondération. Un art, fait d'équilibre moral et physique, la garda de l'excès. Nous ne la vîmes ni trop danser, ni trop chanter, ni trop parler, et c'est elle qui mesure le temps de tous ses *numéros*. Ceux-ci sont trop souvent des *sketches* misérables, guenilles dès qu'elle les quitte. C'est elle qui calcule l'avantage qu'elle tire de certaines parures, de couleurs peu nombreuses auxquelles elle demeure fidèle : le blanc, un rose vaporeux, de généreux rouges qui pâlissent sa peau de blonde. C'est elle encore qui dose le poivre d'un dialogue qu'elle tolère naïf et populacier, mais l'ordure la rebute et l'offense. Quelle prudence sous cette fantaisie, et quelle discipline!

A sa huitième apparition, l'autre soir, elle ne trichait ni d'un pas, ni d'un sourire. La face meurtrie est maintenant d'accord avec la voix blessée, mais le rire, le port de tête n'ont rien cédé de leur force convaincante, ni le corps de son redressement aspiré vers les régions les plus sensibles du public, les hautes galeries, vers la coupole, ciel prisonnier d'où Mistinguett reçoit pourtant toute joie et toute vigueur...

Mettons hors de cause son talent animateur, et sa « pondé-

ration » pleine de sens, et son tact. Car ils ne constituent pas, ensemble ou séparément, des « clefs » de Mistinguett. Le reste échappe victorieusement à l'analyse. Le reste, c'est l'onde chaude et vivace qui nous révèle, même muette et enrôlée dans un groupe anonyme de boys, la présence de Miss. C'est ce « reste » malaisément définissable, qui jusqu'à présent a noyé, dans un sillage écumeux de plumes et de traînes ocellées, des artistes douées, belles, jeunes, lancées au vain assaut du redoutable Escalier. Le reste, il est juste de l'appeler : ampleur, laborieuse surveillance de soi, aptitude au commandement et au choix, amour confiant et respectueux de la foule, et lucide orgueil...

COLETTE

QUI ÉTAIT GEORGES CLEMENCEAU?

On a rendu hommage à la mémoire de Clemenceau. Mais j'ai vu avec surprise que, parmi ceux qui avaient parlé de lui pour l'évoquer, nul ne semblait s'être préoccupé de le peindre autrement que par son geste, par sa parole. Nul ne s'est préoccupé de rechercher qui, foncièrement, essentiellement, était Clemenceau et de quoi son âme était faite...

Est-ce à dire qu'il soit facile d'analyser et de circonscrire cette âme multiforme et contradictoire? Que non point! J'ai vécu près de lui pendant quinze années, et, au bout de ces quinze années, je suis forcé de réfléchir longuement avant de savoir ce qui en lui était le principal, ce qui n'était que l'accessoire. Il ne se comprenait peut-être même pas très bien lui-même. Il ne s'était jamais attardé à s'étudier. Ce qu'il croyait être, il ne l'était pas. Ce qui faisait sa grandeur, sa force, sa beauté, il l'ignorait. Il croyait être juste, — alors qu'il était au fond de nerfs trop sensibles, de sang trop bouillonnant pour pouvoir sortir de lui-même à ce point qu'il lui fût possible de juger. Il se croyait perspicace, — alors qu'il a été trompé, trahi bien souvent. Il voyait dans les hommes ce qu'il voulait qu'ils fussent bien plus que ce qu'ils étaient. Il se croyait d'esprit « scientifique », — et je connais au moins deux de ses livres : sa thèse de médecine et le *Soir de la Pensée*, où il a mis froidement la science au service de sa conviction. Il a d'abord dit : « Les choses sont ainsi ». Puis il a essayé de se le prouver à lui-même. Par contre, ce qui a fait sa victoire, ce qui le fera vivre éternellement dans le souvenir des hommes, cette puissance de vie, de rêve, d'action, cette sorte de torrent qui balayait devant lui l'ob-

stacle, cette frénésie de vouloir, devant qui tout croulait, devant laquelle la raison elle-même semblait devenir folie, l'ombre semblait devenir lumière, cela, il paraissait à peine soupçonner qu'il en fût doué; il croyait qu'il triomphait par ses idées, alors que, bien souvent, il n'a triomphé que parce qu'au service de ses idées il y avait son entrain, son ardeur, son courage, sa conviction.

Qui était Clemenceau? Quand je veux me représenter son âme, je vois comme un de ces ciels où vont, poussés, chassés par le vent d'orage, de gros nuages sombres, aux reflets d'incendie, chargés de menace, allant et venant, se chevauchant les uns les autres, s'entrechoquant pour donner naissance à de soudaines et foudroyantes déflagrations, des nuages de tempête, de tragédie. Par moment, par endroit, dans l'écran de ces nuages le ciel apparaît; un ciel étrange, d'une finesse douloureuse, d'une subtilité déconcertante.

C'était un hobereau vendéen, avant tout. Pour le connaître et le comprendre, il faut avoir parcouru ce Bocage, cette terre farouche, tourmentée, où son âme s'est formée. Le relief de son visage rappelait celui de son pays. Son enfance et sa jeunesse se sont déroulées autour de deux sombres et tristes bâtisses : le Colombier et l'Aubraie. Le Colombier, c'est le berceau de la famille. C'est là que la race s'est formée, fortifiée. L'Aubraie est venu aux Clemenceau plus tard : c'est là qu'ils ont pris conscience d'eux-mêmes, que, nés paysans, ils se sont peu à peu sentis devenir gentilshommes. Paysan, Clemenceau l'était de corps et d'âme, aimant la terre, la recherchant, aimant se battre avec elle, planter, déplanter, retourner des champs, conquérir des arpents sur la forêt ou le marécage. Il aimait le vent, la pluie, la tempête, — comme s'il y avait senti passer les voix et les âmes de tous ces gens qui, durant des siècles, avaient, là-bas, dans la nature la plus triste qui soit, sur les pentes de ces coteaux rocailleux, dans ces chemins creux où les charrettes s'embourbent, mené le combat pour le pain. Il était encore tout près d'eux et, dans un paysage, dans la traversée d'une plaine, il pensait bien plus souvent à regarder la nature des blés, la façon dont les champs avaient été retournés, ensemencés, qu'à rêver. Le rêve ne venait qu'après. Il avait la rudesse, l'endurance du

paysan. Je dirais qu'il en avait l'idéal : la patrie était pour lui chose tangible, palpable; elle était là, dans les mottes de terre qu'il poussait du pied, dans ces sillons, dans ces champs, dans ces meules. Il a défendu la France avec la grande et magnifique âpreté du paysan qui se relève la nuit pour voir si le voisin n'a pas reculé ses bornes. Têtu, buté, rejetant de la main tout ce qui paraissait vouloir amputer d'une parcelle le vieux terroir, — oui, il a été, il est resté un paysan. Pas de métaphysique. Pas de belles choses compliquées et sophistiquées. Pas de jolis rêves perdus dans les nuages. D'autres se sont préoccupés de bâtir la cité future et de faire sortir du chaos des haines le temple de marbre rose de la Société des Nations. Fraternité universelle... Embrassement général... Tous la main dans la main... Lui, il a regardé cela en haussant les épaules et il a dit : « Défendons d'abord notre champ. »

Un gentilhomme. Il a du gentilhomme l'audace, l'ascendant, l'assurance. Il s'est jeté dans la bataille politique comme ces gens d'il y a quatre cents ans devaient mettre flamberge au vent pour la Réforme ou contre. Il n'est pas de notre temps. Il s'est battu pour la Démocratie. Mais la Démocratie ne l'a ni humilié ni émasculé. Il l'a conquise par son courage et son audace. Il est resté longtemps son chef parce qu'elle sentait en lui un homme de commandement : c'était encore le temps où les foules acceptaient d'être conduites.

Or Clemenceau était-il vraiment et profondément démocrate? Il ne connaissait pas la démocratie. Il connaissait celle des champs et non celle des villes, — qui est la vraie. En 65, il sent que la démocratie va avoir son heure; il veut savoir ce qu'elle est. Que fait-il? Où va-t-il? Il part pour l'Amérique. « J'en suis revenu calmé, » me disait-il un jour.

De ce voyage, de ces paroles, de ce désenchantement, on peut conclure bien des choses :

Il va en Amérique prendre contact avec la Démocratie. Il n'a pas un instant l'idée de prendre contact avec cette démocratie de France qui est en train de s'organiser, de se développer. En 1865, il a vingt-six ans, — et ce gentilhomme vendéen est déjà démocrate. Où a-t-il pris ce goût, cet amour de la démocratie? Dans son Bocage? Dans son château de l'Aubraie? Dans les livres, dans les propos de son père, qui

avait un culte : la Révolution. Il en résulte qu'il s'est fait de la Démocratie une idée magnifique et que, quand cette idée, ce rêve, il les confronte avec les faits, il se sent « calmé ». Toute sa vie, il gardera cette idée, ce rêve de sa jeunesse, cet enthousiasme de son père pour la liberté, l'égalité, etc. Toute sa vie, aussi, quand il voudra faire cadrer son idéal avec les hommes, il éprouvera déceptions, désenchantements. Il n'est pas du peuple. Il est pour le peuple, oui, — mais à condition que le peuple soit ce qu'il doit être, non ce qu'il est. Il me disait un jour en parlant de la Révolution : « Les principes étaient excellents... Mais il y avait les hommes! » Il a vu la démocratie française conquérir sa place au soleil. Il l'a aidée, poussée, d'abord. Sans lui, elle eût attendu dix ou vingt ans de plus. Puis, un jour, il s'est senti dépassé par elle. Il a voulu l'arrêter, la contenir. Trop tard! Il a compris alors quel abîme séparait la Démocratie telle qu'il l'avait rêvée de la Démocratie telle qu'elle est, telle, d'ailleurs, que les conditions de la vie, de la lutte pour le pain, ne lui permettent pas de ne pas être. La Démocratie a bien autre chose à faire qu'à se modeler sur ce que les grands Démocrates auraient voulu qu'elle fût.

Clemenceau n'avait pas regardé les hommes de la mine et de l'usine. Son père pas davantage. L'un et l'autre ont vécu toute leur vie aussi loin de l'ouvrier que possible et, quand Clemenceau voulait s'éclairer sur les grands problèmes du travail, du salaire, etc., il ouvrait des livres. Jamais la vie ne lui a permis d'aller jusqu'à l'homme, de le voir tel qu'il est, de recueillir ses plaintes, ses haines. C'était un paysan qui ignorait les villes; c'était un gentilhomme qui ignorait les ouvriers. Son père l'avait fait démocrate et son père avait rêvé la démocratie; il ne l'avait pas vécue.

De plus, il avait dans les veines du sang protestant. Dans ces tristes et sombres petites vallées vendéennes où les curés sont maîtres, où, le dimanche, les églises sont pleines à craquer, il n'y a pas d'autre façon d'arriver à se débarrasser de Dieu que de passer par la Réforme. La Réforme est déjà le commencement du Doute. C'est elle qui a fait des Clemenceau — de la branche des Clemenceau à laquelle il appartient — qui a fait d'eux des négateurs et qui leur a donné le goût de la lutte des idées. Peut-être même — il y aurait une curieuse

étude à faire sur ce point — est-ce la Réforme qui a amené les Clemenceau à la Révolution.

Ajoutez enfin — pour achever de tracer ce côté sombre, orageux, du portrait — ajoutez l'étrange figure, l'étrange silhouette du père de Clemenceau : un homme terrible, emporté, aux boutades féroces, qui respirait la bataille.

Voilà toute une partie de l'âme de Clemenceau. Parce qu'il est paysan, parce qu'il est gentilhomme, il gardera intacts tous ces vieux rêves que le triomphe de la démocratie des villes a peu à peu ébranlés : l'ordre, la patrie. Les grandes idées dissociatrices ne sont pas venues jusqu'à Mouchamps. Enfin son père a été son maître : il lui a donné le goût du travail, de la grandeur. En 1858, le père de Clemenceau est arrêté. Georges Clemenceau lui dit :

— Je te vengerai!

Le père répond :

— Si tu veux me venger, travaille!

Voilà le mot d'ordre. Pas un sourire dans tout cela. Rien que de grand, de têtu, de farouche.

Telle est cette première partie du tableau. Je voudrais en venir maintenant à la partie — comment dire? comme ces lignes sembleront simplistes quand il s'agit d'une âme si prodigieusement riche et complexe! — à la partie subtile, nuancée, — féminine. Car il avait des qualités et des défauts extraordinairement féminins. De la femme, il avait la spontanéité, l'émotivité, la versatilité. On croyait le saisir : il s'échappait. On croyait le fixer : il s'évanouissait. Il jugeait vite, sur un mot, sur un geste, — et avant de plaire à son cœur, il fallait arrêter, séduire son regard. Il s'était rencontré une fois avec Enrico Barone :

— Oh! — me dit-il avec une sorte d'effroi. — Vous avez vu ses bagues?

Les bagues l'avaient mis en défiance. Un autre jour il avait reçu la visite d'un jeune médecin qui portait à son veston une « martingale ». Cette martingale le rendit songeur.

— Un homme qui porte une martingale! Que peut bien être un homme qui porte une martingale?

Il aimait les fleurs, les roses. Il avait toujours sur sa table de travail trois ou quatre roses décapitées au ras de la corolle

et sur lesquelles dix fois, vingt fois par jour son regard se posait :

— Celle-ci! Regardez-la! Comme elle a changé depuis tout à l'heure!

De la femme, il avait les sautes d'humeur, les inquiétudes soudaines, — et surtout! surtout! ce besoin de nouveauté, de changement! Comme il fallait prendre garde à se renouveler sans cesse, à éveiller sans cesse en lui des curiosités, des étonnements nouveaux, si l'on voulait — non pas qu'il restât votre ami — mais qu'il continuât à prendre plaisir à votre amitié! Car le tout n'était point de rester son ami; on pouvait le demeurer à peu de frais. Il fallait faire naître en lui cette vie, ce mouvement, cette bataille des idées et des sensations, sans quoi votre amitié risquait de n'avoir plus à ses yeux d'autre importance que celle d'un vieux meuble familier, qu'on garde parce qu'on y est habitué et qu'il ne tient pas trop de place.

Il avait, de la femme, les enthousiasmes, les désenchantements subits. J'ai dit qu'il avait été trahi souvent. C'est qu'il étudiait peu, regardait peu l'âme des hommes avant de se les adjoindre. Il ne voyait en eux que la pensée qu'il y avait projetée. Il en était de lui comme de l'amante qui ne voit dans l'aimé que son rêve; les désillusions sont cruelles. Qui au fond — je ne me pose pas la question sans une certaine angoisse — qui aura eu le *contact* avec lui? Qui, de tous ceux qu'il a aimés, aura-t-il vraiment compris, pénétré? Il nous aimait si souvent pour ce que nous n'étions pas... Oh! voilà la chose bien triste : il aura vécu seul au milieu de fantômes. La main qu'il croyait tenir était la main d'un autre. Jamais, jamais je n'ai aperçu dans ses yeux cette pensée : « Voyons! Qui est cet homme? » Il n'avait point la curiosité d'autrui. Comme tous ceux dans l'âme de qui l'amitié, la confiance ne se sont point fondées lentement, patiemment, il a vécu toute sa vie sous le signe du soupçon. Jamais son cœur n'était fixé. Jamais il n'a connu la paix.

D'où tenait-il tout ce côté incertain et douloureux de son âme? Qui le sait? Qui le pourra dire jamais? Qui pourra même dire quelle était son incroyance ou sa croyance? Il croyait qu'il ne croyait en rien. Pourquoi donc s'est-il posé la question

toute sa vie? Pourquoi en 1865 se la pose-t-il dans sa thèse de médecine? Pourquoi se la posait-il encore en 1925 dans le *Soir de la Pensée*? Pourquoi en 1929 méditait-il d'écrire un livre sur *le Drame de la Destinée*? Il croyait que la mort était le terme de toutes choses... Pourquoi a-t-il voulu que fût couché près de lui dans sa tombe ce petit coffret qui était un présent de sa mère? Pourquoi a-t-il voulu que dans ce petit bois vendéen on érigeât cette stèle qui est comme un souvenir de la pensée, de la beauté grecque? Je ne comprends pas... Je le lui ai dit souvent. Il ne me répondait que ceci : « C'est comme ça... »

O Georges Clemenceau! C'est pour cela que je vous aime! C'est parce qu'en vous il y a eu toutes les luttes, toutes les angoisses humaines! Vous pensiez bien qu'avec votre vouloir farouche et vos certitudes de savant, vous étiez venu à bout de tout et aviez brisé tous les liens... Vous étiez cependant resté homme, donc faible, donc inquiet. La surface de votre âme était devenue ce que vous aviez voulu qu'elle devînt : le fond avait gardé ses méandres et ses cavernes et de mystérieux drames n'avaient jamais cessé de s'y jouer... Il aura lutté contre bien des hommes. Il en aura vaincu beaucoup. Mais il n'y en a pas qu'il ait combattu avec plus de courage, plus de tenacité que lui-même, et, quand il est mort, quand la plume lui est tombée des doigts, il n'avait pas achevé sa victoire. C'est là qu'est la grandeur de sa vie : il faut travailler et ne jamais achever sa tâche.

Il n'y a que les tâches médiocres qui s'achèvent.

JEAN MARTET

TABLEAUX DE PARIS

D'APRÈS NATURE. — Vêtue de noir, les cheveux frisés : — « — Je me suis fait faire une *permanente*! » — Le visage lumineux, d'une jeunesse comestible, avec ce regard de lion derrière des barreaux et qui a l'air d'apercevoir, par-dessus les casquettes des spectateurs d'une fête foraine, la ligne des sables à travers les troncs d'une palmeraie : Madame Colette. *Colette*, le regard bleu gris foncé, cette prunelle qui a le ton et le reflet dur de certain lapis et que les cils cernés de bleu de nuit agrandissent et rendent plus profonds.

Le salon aux meubles Louis XVI d'un ami, à l'angle d'un pâté de maisons, sur le Trocadéro. Une toile de Dunoyer de Segonzac au mur. Segonzac est là, avec cette expression de finesse étonnée, qui fait penser à certains personnages de la Comédie italienne, de Watteau.

M. Paul Painlevé, dans un coin de canapé, souriant, près de madame de Noailles, qui a gardé son chapeau sur la tête, un chapeau de velours noir. Elle porte une robe de jour, grise. Deux dames de la société, puis un agréable ménage « *qui va partout...* » complètent le cercle.

Colette offre un *calvados* merveilleux, retrouvé par l'ami dans la cave, etc. Madame de Noailles demande un verre d'eau. Elle a été recevoir Coste, à l'*Intransigeant*, dans la journée.

— Pensons à Coste! — s'écrie-t-elle. — Cher ami; chez moi nous avons pris cette habitude dans un moment où il faut fournir un effort. Mon fils s'est trouvé en panne la nuit, en auto, sur la route. Je lui demande : — Qu'as-tu fait?... — J'ai pensé à Coste! me répond-il...

Pensons à Coste... Couplet sur le spécimen d'énergie que représente celui qui est aujourd'hui le premier aviateur du monde, le plus expérimenté, le plus réfléchi, le plus volontaire.

Madame Colette s'est assise par terre, au centre du cercle irrégulier que nous formons, aux pieds de madame de Noailles.

— Regardez la finesse de ces cheveux, — dit celle-ci, en enfonçant la plus petite main du monde dans les cheveux les plus touffus qui se puissent voir...

— Arrachez-m'en un blanc! — s'écrie Colette. — Oh! arrachez-moi un cheveu blanc... Ma fidèle X... (*la servante*) m'a dit que j'en avais un, là... par là...

— Un cheveu blanc? — dit madame de Noailles qui se penche sur l'épaisse toison d'un ton châtain cendré. — Mais, ma chère, où voulez-vous que je prenne un cheveu blanc. Vous voyez un cheveu blanc, vous?...

— Pas le moindre cheveu blanc...

Les petites mains bousculent les boucles.

— Oui, massez-moi le crâne, — dit Colette, dont on ne voit plus que l'épaisse masse de cheveux, — c'est excellent.

Madame Noailles a l'air de masser le crâne de la *Vagabonde* : puis elle s'arrête...

— Déjà! — fait Colette...

— Mais c'est tout le temps la même chose, — fait madame de Noailles, en levant les mains en l'air.

— Vous qui savez tout, dites-moi des choses, des belles choses sur cette bosse que j'ai là, ce renflement sur la nuque?...

— Je ne sens rien, — dit madame de Noailles — ... Mais, ma chère, qu'est-ce vous me chantez? vous n'avez pas le moindre renflement... Tenez, je vais vous masser le front.

— Ah! non, — s'écrie Colette, — j'ai de la poudre, cela va faire des petites boulettes... et puis vous allez effacer une partie de mes sourcils...

— Vos sourcils?...

— Ah! expliquez-moi d'où vient cette petite tache noire entre l'œil et l'oreille, sur la tempe, — dit Colette.

— Mais, ma chère, c'est un peu de votre sourcil droit qui a déteint...

— Non, non! — s'écrie Colette, — c'est une petite tache.

Je la connais bien, Je me suis toujours figuré que ce qui me reste de mon sang nègre reparaît là...

— Votre sang nègre? — riposte madame de Noailles, dont le buste se cambre.

— Oui, le frère de ma grand'mère était quarteron... Oh! je me rappelle très bien! il était un peu de cette couleur-là, il était gris beige...

— C'est une négresse! — s'écrie madame de Noailles avec explosion en repoussant la tête de Colette. — Je m'explique, à présent, ces cheveux crépus!

— Mais j'ai les cheveux plats et raides, — répond Colette, — c'est la *permanente*... Je me suis fait friser avant le dîner pour être plus élégante.

— Alors, vous avez du sang noir? — dit madame de Noailles, qui plonge du regard dans les yeux de Colette.

— Dame oui, — répond l'autre... — Mon oncle était arrivé en France avec des cargaisons de café, des ballots de café. J'ai entendu raconter cela étant petite fille...

Les deux écrivains s'affrontent. Celui de *l'Ombre des Jours*, et celui de *Chéri*.

Un silence passe.

— Du côté de mon père, on venait d'Italie, — reprend Colette... — Quand il était de bonne humeur, mon père disait qu'il descendait des doges de Venise? Il est vrai que d'autres fois nous descendions de moins haut!

Mais madame de Noailles revient sur le sang noir...

— D'où pouvait venir ce frère de votre mère... Et son père?...

Et puis, avec sa gaminerie retrouvée :

— Alors, vos ancêtres grimpaient aux arbres?

— Mais oui, sans doute... Pourquoi pas? — dit Colette, qui fixe l'ombre devant elle avec ce regard de lion... qui a tant de bravoure et de mystère emprisonnés. Ce regard unique. Tout à l'heure, déjà, par terre, accroupie, elle expliquait à celle qui se penchait sur elle, comme sur un paysage, qu'une nuit, il y a vingt ans, elle s'est réveillée avec l'impression d'un coup sur la tête et que, depuis, un tiers de sa vision est complètement voilé, dans chaque œil. Elle ne voit point ce qui est à sa gauche.

— Qu'avez-vous fait? Quel docteur avez-vous vu? — s'écrie madame de Noailles, qui souffre dans sa sensibilité tous les maux dont elle entend parler.

Colette n'a pas fait grand'chose. Elle a craint d'abord de devenir aveugle et puis elle s'est *habituée* à cette sorte de triangle noir qui lui dérobe à sa gauche les présences et la fait sursauter, lorsque paraît un nouveau venu dont elle n'a pas deviné l'approche.

Puis ce dialogue avec spectateurs reprend sur la souplesse... Colette s'allonge sur le tapis, les bras au delà de la tête et puis se redresse et s'en va toucher de l'extrémité des doigts la pointe de ses pieds...

Madame de Noailles regarde et puis elle détache les boutons de sa manche gauche et montre son bras si mince, sa main qui semble celle d'une enfant des contes de Fées...

— Évidemment, je voudrais pouvoir faire tout ça... — dit-elle. — Mais, vraiment, cher ami, croyez-vous que ce soit possible?...

***

Collectionneur. — M. Jacques Doucet, qui mourut le mois dernier, vers la quatre-vingtième de ses années, semblait un étranger parmi les générations nouvelles. Il était né couturier, dans la maison paternelle, mais il n'était pas d'un temps où ses pareils épousent des altesses en exil et où des princes se font confectionneurs de robes, plus par jouissance que par nécessité. Jacques Doucet, qui avait de bonne heure aimé les œuvres d'art, se passionna pour le XVIIIe siècle. Il en posséda les meubles fameux, les sièges les plus élégants, les tableaux, les dessins, les terres cuites, et put oublier dans la compagnie de Watteau, de Clodion, de Saint-Aubin, de J. B. Séné, de Riesener, la peine qui pesait sur ses jours d'être né fils de couturier.

Il s'était fait bâtir un hôtel rue Spontini — dans la manière du XVIIIe siècle, bien entendu, — avec un escalier de pierre à la rampe de fer forgé, sur lequel nous vîmes des valets de pied portant la livrée à la française, la culotte courte, les bas de soie... Mais, pour les réceptions, — ceci se passait

peu d'années avant la guerre, — M. Jacques Doucet se trouva fort embarrassé. Le monde avait, alors, encore des préjugés; du moins il en affichait, et contre la couture, précisément. Les temps sont changés et certaines maisons de robes, manteaux, fourrures et parfums sont devenues, nous ne pourrions dire des refuges de l'aristocratie, mais des haltes, des préaux de récréation et de *business*...

Alors, *on n'allait pas* chez les couturiers, si bien éduqués qu'ils parussent. M. Jacques Doucet était fort ennuyé de ses valets de pied et de leurs belles livrées, de son hôtel, de ses fastueuses collections, de ce décor qui semblait créé pour Armand de Gontaut, duc de Lauzun, et où il ne pouvait guère recevoir que des *fournisseurs*, d'honorables et brillants commerçants, ses pareils, de ravissantes comédiennes, des artistes, mais non point cette *société* fermée, implacable et hostile, dont précisément il avait envie.

M. Jacques Doucet décida de recevoir le dimanche matin, de onze heures à midi et demie. On gravirait son escalier en revenant du Bois de Boulogne. Il n'était question ni de réception, ni de dîner, à cette heure matinale. On entrait, on sortait, les femmes gardaient leur manteau, leurs boas, leurs écharpes. Elles pouvaient ne montrer que le bout du nez. Certaines de celles qui avaient hésité osèrent enfin venir, en passant. On se serait cru à une succursale trop élégante de la galerie Georges Petit, car il y avait les valets de pied et leur livrée qu'on utilisait. Tant de culottes courtes, à onze heures du matin, ne faisaient pas *élégant*. Il ne devenait point possible de se croire chez l'un de ceux que M. Doucet rencontrait aux expositions et aux ventes brillantes et dont les femmes — hélas! — s'habillaient chez lui. Ah! s'il avait pu n'être le couturier que de dames des Amériques!

Un jour, le marquis de L..., collectionneur comme lui et grand seigneur avisé, invité à dîner par M. Doucet, et qui n'était pas venu, — il était à la chasse! — rencontra le couturier. Ces messieurs parlèrent d'art, — d'art ancien, — de la belle maison de la rue Spontini, du plaisir que ferait, à M. Doucet, M. de L..., en y venant dîner...

— Si madame de L... consentait à vous accompagner, ce serait un grand honneur pour moi, — osa le couturier.

— Non, mon cher monsieur Doucet, voyez-vous, — répondit M. de L..., — je penserais que ma femme a essayé le matin chez vous, devant vous... cela me gênerait!

Par la suite, les rapports des deux amateurs furent sans chaleur. M. Doucet était fort élégant. Il faisait très *comme il faut*, rue de la Paix, avec ce qu'il faut d'anglais à un gentilhomme français (et qui fait sourire les Anglais) pour paraître impeccable. La barbe blanche était miraculeuse. Le melon gris à ruban noir, le pantalon à carreaux brisés, les gants, tout provenait des meilleurs faiseurs. Pour les façons, elles étaient d'une extrême courtoisie et d'une froideur qui remplace, croit-on, les quartiers de noblesse.

Devant ces hôtes fuyants et irréductibles, M. Doucet se dégoûta de sa jolie maison du temps de madame Du Barry, de ses valets de pied et même de ses sanguines, de ses canapés tendus de velours anciens, de sa colonnade et de cette salle à manger, pourtant réduite de proportions, mais où il ne pouvait traiter ceux qu'il eût tant aimés y voir.

Il vendit tout et se consacra, pour punir l'aristocratie (un petit peu, tout de même), à l'art le plus moderne.

Avant que tout ne fût dispersé, Robert de Montesquiou, autre personnalité, autre homme de goût, et que redoutait M. Jacques Doucet, me demanda de le conduire rue Spontini.

— Pas de fête, ni de goûter! — avait déclaré le poète, — je veux être seul.

Le couturier accepta. Hélas! ce ne fut pas une promenade aimable, une conversation à bâtons rompus devant d'admirables objets, dans une maison soignée comme celle d'une petite maîtresse, ce fut un duel sans merci, et je partis, emmenant un vainqueur irréconciliable. M. de Montesquiou se trouvait dans un de ces jours où il eût forcé la patience la plus aguerrie. Il se croyait, cet après-midi-là, tout le sang de ses ancêtres, Blaise de Montluc et le chevalier d'Artagnan, dans les veines. Il ripostait, ferraillait, attaquait sans trêve. Je pense qu'il était jaloux, tout simplement. Il venait d'acquérir, au Vésinet, le Palais Rose, — un trompe-l'œil. Il y avait accumulé, parmi quelques beaux objets, des souvenirs dont la valeur n'était que sentimentale. Il souffrait que la maison de la rue Spontini ne fût point sienne, et de ne pou-

voir exhiber, lui-même, entre tant de toiles de la Tour, de Fragonard, d'Hubert Robert, de Nattier, son originalité, sa grandeur et ses faiblesses.

Sur un immense bureau orné de bronzes dorés, magnifiques, se trouvait un encrier splendide, un buvard aux armes royales, il s'y voyait même je ne sais quels accessoires précieux ayant appartenu à je ne sais plus quels personnages...

— Est-ce donc là que vous écrivez? — demanda sur un ton sarcastique le poète des *Chauves-souris*.

Non. Il n'était que trop visible que ce bureau était de parade seulement et que le couturier ne s'y asseyait jamais, sinon pour considérer alentour ses trésors et se croire, ce qu'alors il eût tant aimé pouvoir se dire, le descendant direct de l'un de ceux qui avaient possédé tout ça!

...Depuis, j'appris que M. Doucet avait loué un appartement avenue du Bois-de-Boulogne, au dernier étage. Rien n'y rappelait les grâces aristocratiques du XVIIIe siècle. Mais il ne me demanda pas d'aller visiter ses collections, ni, depuis, le nouvel hôtel qu'il avait fait construire.

Les artistes modernes lui doivent beaucoup et il a formé et laissé, à la disposition de ceux qui s'intéressent à l'art, une bibliothèque qui est, sans doute, la plus complète dans le genre, qui se puisse trouver en France.

Mais, en l'apercevant aux expositions des peintres les plus avancés, en apprenant qu'il commandait des meubles au regretté Legrain, je pensais souvent qu'il fût demeuré aux peintures de Boucher et aux porcelaines de Saint-Cloud, si, vingt ans plus tôt, quelques-unes de celles qui se montrent moins difficiles aujourd'hui, eussent été dîner chez lui.

***

Porcelaine. — Les enfants et les très jeunes personnes n'éprouvent que peu de goût pour les objets de faïence et de porcelaine. Sans doute, comprennent-ils que tant de fragilité ne s'accorde pas avec la turbulence de leurs mouvements. Cette sorte d'aversion, je la ressentais comme eux, dans ma grande jeunesse. Vers vingt et un ans, pendant un séjour à Naples, j'achetai pourtant ma première faïence :

un trépied d'assez grandes dimensions, décoré de roses, d'un ton si naturel et si frais que je ne lui résistai point. Peut-être aussi la forme du trépied m'avait-elle séduit. Je voulus rapporter l'objet dans une de mes malles. Comme, à l'instant du départ, je m'efforçais de la fermer, sans parvenir à faire tourner la clef dans la serrure, je m'assis sur le couvercle. Des craquements se firent entendre. Mon trépied de *Capo di Monte* venait de se briser en plusieurs morceaux. J'en voulus transporter jusqu'à Paris tous les fragments. J'ai conservé ce trépied réparé avec adresse pendant bien des années, sur des meubles élevés, où il devenait difficile de s'apercevoir du recollage. Mais je fus longtemps, de nouveau, sans vouloir regarder de porcelaines chez les marchands.

Une main recollée, une jambe qui manque à une statuette de Saxe, à un biscuit de Sèvres, m'ôtent tout plaisir à les voir. Le marbre ou la pierre supportent seuls les mutilations; peut-être parce qu'elles se sont attaquées à des formes presque toujours de la taille des hommes et à l'image des dieux. En passant sur elles, les siècles ont poli les blessures et donné aux membres cette patine qui subsiste des caresses du soleil, de l'acharnement des saisons et met autour de ce qui doit disparaître un halo d'éternité.

Une équipe d'hommes d'un goût infini maintient au Pavillon de Marsan, dans les galeries du *Musée des Arts Décoratifs*, d'anciennes traditions qui menacent de périr chaque saison. M. Metman et ses amis encouragent toutes les initiatives destinées à lier à un passé incomparable la trame d'un avenir toujours plus incertain (mais dont il est interdit de douter). Cette élite d'organisateurs a voulu fêter la porcelaine française, de 1673 à 1914.

L'ensemble des vitrines est un enchantement. Dure ou tendre, la porcelaine offre aux regards de ceux qui ont sans doute parcouru plus de chemin qu'il ne leur en reste à terminer, des plaisirs intimes et délicieux. Je me demandais, en suivant, à travers la foule, ces courants qui glissent d'un reposoir à l'autre, de vitrine à vitrine, comment j'avais pu considérer si froidement, jadis, tant de formes parfaites dans le caprice et de couleurs si heureusement rapprochées. Pour une

fois, j'aurais voulu devancer le temps, porter une barbe blanche au menton et me sentir plus rapproché encore de ces figurines et de ces objets de table ou d'ornement créés au cours des siècles les plus familiaux, ceux qui connurent la vie sociale ou mondaine la plus animée, la plus soucieuse des agréments de la table et de la conversation, la plus brillante et pour laquelle le temps n'était pas devenu — comme aujourd'hui — cette sorte de minotaure qui, autour de nous, avale tout sans rien mâcher.

C'est la vie française de deux siècles et plus, évoquée dans la dentelle, les étoffes fleuries, les velours soyeux : le temps de Largillière et celui de La Tour et de Saint-Aubin, ces années, ce siècle qui précède le sublime orgiaque et austère, fangeux et vénal de la Révolution.

Le XVIIIe siècle l'emporte dans cette exposition. Comme pour les objets mobiliers, le bois sculpté et doré, la porcelaine atteint à cette époque une grâce, une perfection, des charmes de souplesse, de fantaisie, de variété, d'élégance, de mesure, incomparables.

Le Mennecy me paraît exprimer — peut-être trop subtilement pour que je puisse le traduire à mon tour — ce qui s'affranchit le plus librement des influences allemande ou italienne et des lointaines imprégnations de l'Orient, pour apparaître soi-même, le plus purement français et, même, dans ce qu'il y a de plus sain — et qui n'est pas toujours à Paris, où tout est trop fin, trop vif, et passager, mais dans une certaine province. Le Mennecy, c'est l'art de Perronneau. Tout est là-dedans, la grâce et la robustesse, la couleur, l'expression. De la bonhomie dans l'élégance. « *Boîtes en forme de soulier* » et « *Pipe en forme de chien* ».

On sent une faïence qui est devenue peu à peu porcelaine, comme on aime à retrouver du soldat dans le Maréchal de France et de la soubrette dans l'étoile d'Opéra.

La Manufacture de Vincennes paraît, au contraire, s'inspirer des autres. Elle a commencé par être une sorte de succursale de Chantilly. Ensuite, elle imite Sèvres. Mais les ors paraissent plus épais et plus vifs. Tout ceci est affaire d'impression, car les connaisseurs vous donnent des détails que, pour ma part, j'oublie aussitôt.

Lorsque nous arrivons aux vitrines de l'époque du romantisme, nous retrouvons, après l'influence antique sous le Directoire et l'Empire, nous retrouvons l'immixtion allemande, d'ailleurs mêlée par Jacob Petit à certain orientalisme *conquête d'Alger*. Il y aurait à dégager là des objets charmants. Par contre, dès que vient le Second Empire, — qui a donné de si grands peintres, — les spécimens exposés manquent de grâce et de style, d'imagination dans la forme, comme de couleur.

... Retournons devant les vitrines du XVIIIe siècle. Il y eut là, pendant près de cent ans, un art d'une pureté, d'un éclat incomparables. Il semble avoir tout improvisé avec une science innée et un goût délicieux, parce que le savoir ne vient jamais guinder la fantaisie et que cet art sut se montrer savant, sans jamais cesser d'être aimable.

***

Après dîner. — Je suis allé, à quelques soirs de distance, voir deux revues. Elles offrent chacune la perfection de genres opposés.

L'une marque le sommet de ce qui se peut atteindre en prodiguant l'argent sans compter. L'autre réalise dans maintes scènes, avec des dépenses réduites ou, si vous voulez, *raisonnables*, la perfection de ce que peut l'esprit.

Dans la première revue triomphe — en doutiez-vous? — mademoiselle Mistinguett. Je ressens le plus vif attrait pour cette étoile. Elle a de la maîtrise. Elle sait exécuter au mieux, dans un genre qu'elle semble avoir créé, tant elle y est à l'aise, tout ce qui peut atteindre à l'effet poursuivi. Qu'elle apparaisse la tête surmontée de plumes d'autruche démesurées ou bien qu'elle traîne la jambe et soit la fille de la rue qui brame sa douleur; qu'elle passe d'une robe de 2 fr. 50 à un costume de 100 000 francs, en moins de quelques instants, elle est au *point*. Mais cette sorte de douche écossaise, cette habileté à se transformer, ce frégolinisme, ce sourire qui se change en sanglots, comme s'il ne s'agissait que d'appuyer sur un commutateur, peut lasser à la longue, malgré le talent, les perfections et la dépense.

Devant ce miracle perpétuel, nous éprouverions à la longue l'impression d'un immense *chiqué*. Mistinguett descend un escalier comme personne, avec des jambes qui n'ont rien perdu de leur grâce expressive. Pour l'impression seulement d'écrasante allégresse qu'elle paraît éprouver sous les plumes aériennes dont l'accumulation et l'armature finissent par faire à sa tête un casque de plomb, nous irions la voir. Comme aussi pour ses sourires désolés, cet accablement sensible, à la fois juvénile et maternel, que nous lui trouvons dans sa loge, à l'entr'acte. Vêtue de quelque chemisette dépourvue d'ornements, les jambes et les épaules libérées, ses épais cheveux trempés de sueur et rejetés en arrière, elle offre on ne sait quelle expression indéfinissable du coltineur qui vient de trimer dur et de l'ange. Mais, d'avance, nous savons qu'à l'acte suivant nous reverrons l'escalier de trente marches liserées d'argent, les *girls* roses et azur pâle et les traînes de paillettes et ces pergolas de plumes d'autruche, ces torrents, ces avalanches de plumes d'autruche qui finissent par donner des indigestions de plumes, de rose, d'autruches et de bleu.

L'inutilité de tant d'efforts et de tant d'argent prodigués, pour un plaisir qui ne fait que caresser l'œil un instant, nous paraît plus impitoyable, dans cette loge sans fenêtre, encombrée de corbeilles de fleurs tout de suite fanées (corolles injectées d'une rosée artificielle pour *tenir* l'instant qu'on les offre) et de ces coiffures monumentales et tremblantes qui montent du sol au plafond, et de ces boucles d'oreilles, ces pendeloques de verre et tant de misérables coruscations jetées sur les sièges, à l'entour de cette biche traquée aux tempes suantes.

La vue est le plus infidèle des sens, parce que le plus sollicité, le plus distrait, celui qu'on flatte et blesse le plus. Il emmagasine tellement qu'il ne saurait éprouver de reconnaissance pour les plaisirs qu'on lui offre s'ils ne participent plus ou moins des autres sens et ne s'en vont point, de quelque manière, toucher l'esprit.

... La seconde revue que je suis allé voir après celle du *Casino de Paris*, dans laquelle triomphe Mistinguett, est la revue des *Folies-Wagram* qui a pour principales protagonistes mademoiselle Marguerite Deval et mademoiselle Thé-

rèse Dorny. Tout ce qui manque aux somptueux escaliers du Casino de Paris nous apparaît dans la revue de Rip : l'esprit. On a pris l'habitude, rue de Clichy, de travailler pour étrangers, pour Amériques, Nord et Sud, Australie, Pays Scandinaves, etc...

— Notre public n'entend point le français, se disent les directeurs; il ne vient ici qu'à la fin d'un dîner succulent, épicé, arrosé de vin de champagne; il n'a besoin que de voir passer devant ses yeux quelques images et beaucoup de jeunes personnes vêtues le moins possible. Par surcroît, on lui dispense les élégances de Mistinguett, au renom universel...

C'est un mauvais raisonnement. Cette année surtout. Les Américains sont repartis, appelés par le krach et la ruine probable. Les Parisiens, eux, sont restés. Ils peuvent emplir une salle pendant de longs soirs. Mais à condition d'y éprouver ce qu'ils aiment ressentir. Le public n'est pas cet *âne bâté* qu'on croirait qu'il est, à entendre parler certaines gens qui travaillent pour l'amuser. Le succès de théâtres comme la Comédie des Champs-Élysées et l'Atelier, la vogue de pièces comme *Maya* ou *Départs*, de M. Gantillon, de *Volpone*, celui des Pitoeff, etc... prouve que le public ne demande qu'à témoigner à quel point il est perfectible. Le succès de la revue de Rip aux *Folies-Wagram* ne dément pas cette opinion.

Ce spectacle pourrait s'appeler *la Revue sans escalier*... Thérèse Dorny, cette incomparable fantaisiste, et Marguerite Deval y chantent des couplets où l'art de M. Rip évoque ces revues des *Variétés* dont les scènes *parisiennes* se déroulaient au milieu des éclats de rire de gens qui se sentaient du même bateau en se touchant du coude. Comme les grandes catastrophes, comme l'état de guerre, le théâtre doit appareiller toutes les sensibilités, éveiller des émotions par lesquelles les gens se rapprochent et communiquent sans restriction. C'est pour les grands acteurs l'ivresse de jouer, de sentir une salle, ne plus avoir devant eux qu'une même âme.

Comme Mistinguett règne sur ses escaliers, la reine du couplet de Revue, c'est Marguerite Deval. Elle est preste, et directe, et voilée, et audacieuse — et risque, en avançant la main comme pour faire glisser un billet dans la poche de votre habit, tout ce qu'il est possible de risquer, mais sans

un rire canaille, sans une grimace, sans une tape. Elle s'adresse à des initiés, elle sait qu'ils comprendront tout, sans qu'il soit besoin d'insister. Aussi, comme elle glisse! on croirait par moments suivre une patineuse sur une piste. Elle est volubile. Elle enchaîne les phrases précipitamment, elle bouscule son débit sans que nous en perdions un mot, elle jouerait les servantes de Molière avec bien de la verve, et cette verve particulière, qui apparente la servante au maître, par les qualités de la race.

La Parisienne étourdie, qui se précipite au milieu des encombrements, qui a le cœur gros et appuie une petite main frémissante sur ce cœur agité, et qui parle aux agents, aux vieux messieurs, aux gigolos, tour à tour, pour éprouver leur résistance, leur curiosité ou leur gentillesse. Elle bourdonne, elle trépigne, elle va s'évanouir, elle pousse des petits cris : Au secours, au secours! C'est une catastrophe? Non c'est un petit chien qui a failli se faire écraser : voilà Marguerite Deval.

Dans la revue de M. Rip, elle est l'avocate de cette demoiselle américaine qui a fait, d'un air français de menuet, de 1905, *le Ramona*, depuis trois ans célèbre dans le monde entier. Vêtue en costume du Palais, avec l'esprit de Rip, la bouche et toute sa verve personnelle, sa petite fougue, sa jeunesse persévérante, elle est inimitable...

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Dolorès, par **Jean Martet** *(Albin Michel)*.

Jules Lemaître imaginait jadis, en marge des vieux livres, des récits charmants un peu injustement oubliés aujourd'hui. Romancier, M. Jean Martet, me semble travailler en marge des films nouveaux. Qu'importe la valeur de ceux-ci? Leur sujet, leurs décors peuvent être « repensés », transformés et fournir au conteur d'excellents récits. On a conservé le souvenir de cette gracieuse fantaisie blanc et rose, *Marion des Neiges*, que M. Martet avait composée (ou du moins je le crois) en rêvant, en poète et en romancier d'aventures, aux films évocateurs du Klondike qu'il avait vus glisser sur l'écran. En lisant Dolorès j'ai songé au *Signe de Zorro* et aussi à ces fines aquarelles où Dresa, le regretté décorateur de l'Opéra, présentait une Espagne de fantaisie... Il y aurait une petite étude à écrire sur les œuvres inspirées aux artistes par les pays qu'ils n'ont pas vus. On constaterait peut-être que la Perse imaginée par nos écrivains sédentaires a au moins autant d'agréments que la Perse *vue* par les voyageurs depuis Chardin jusqu'à Claude Anet. Et l'on conviendrait, au passage, que les pays réussissent malaisément à fournir à nos yeux la beauté dont ils avaient enchanté nos espoirs — choc et drame de l'attendu et du réel naguère indiqué par Victor Segalen, dans *l'Équipée*.

Les villages et les villes de l'Amérique Espagnole qu'a construits M. Martet dans *Dolorès* ne satisferaient donc pas, je le crois, les collaborateurs de la *Géographie Universelle*, mais à nos yeux ils ont un charme incontestable. Les ombres noires se découpent avec une netteté ravissante sur les routes jaunes et les rues sont bruissantes du chant bas des fontaines et de l'appel des guitares. Cavalcadant au milieu de ces décors accueillants, un hidalgo valeureux, ennemi de la police et ami de la justice (en 1809 déjà — M. Martet nous a fait faire ce saut dans le temps — cette servante et cette déesse n'étaient pas toujours d'accord) terrorise les riches prévaricateurs, les officiers tortionnaires et les voleurs « en place ». La foule l'idolâtre. Il a la légéreté d'un Douglas Fairbanks. Pour échapper à une armée de poursuivants on le voit franchir une haute muraille et retomber avec grâce dans un jardin de conte de fées où rêve une jeune fille, belle et ardente, qui adore les héros de romans et entreprend aussitôt de sauver celui-ci. Pendant trois ou quatre jours ce *Vengador* demeure dissimulé dans la chambre de Manoëla, tandis

que les soldats survenus agitent leurs baïonnettes dans tous les coins du domaine. Je vous prie de croire qu'ici nous n'avons pas le sentiment de vivre un conte bleu. M. Martet a dépeint avec une belle maîtrise l'attente angoissée des deux jeunes gens. Il nous débite l'émotion lentement et nous montre ce qu'il pourrait faire, s'il lui plaisait de se maintenir, de nous maintenir dans le drame. Puis le mouvement reprend. Enlèvements et batailles : nous traversons des campagnes, des palais, des villages, des couvents dans une course endiablée, au cours de laquelle apparaît soudain, au niveau du troisième acte si l'on peut dire, la jeune fille qui fixera le cœur de ce don Quichotte, charmant et efficace, qui franchit si joliment les murailles.

Ce roman d'aventure en couleurs claires, où s'insèrent cent croquis enlevés d'une main leste, est un des plus captivants récits qui nous aient été récemment proposés...

Les Amours folles, par **Jean Havlasa**.
Traduction de M. Caillard et de Mme Stehnova
(Calmann-Lévy).

Aux antipodes de la France, terre d'automobiles et de raison, la Polynésie essaime dans le Pacifique des îles où le mystère semble s'être réfugié. Est-ce l'effet de la solitude, sur ces terres petites qu'encercle un horizon immense? Ou l'influence des récits que redisent les indigènes, survivants d'une belle race qui meurt en murmurant des histoires de fantômes? Toujours est-il que de Stevenson à Somerset Maugham et à Marc Chadourne les écrivains qui séjournèrent à Tahiti, aux Samoa ou aux Marquises ont toujours laissé se glisser dans leurs récits des charmes et des sortilèges. M. Jean Havlasa, écrivain tchèque réputé, qu'une première traduction nous apprend aujourd'hui à connaître, n'a pas rompu avec cette tradition. Les arbres tahitiens, dans son livre, quand le vent agite leurs branches, semblent sur le point de révéler quelque terrible secret. Arbres pleins de sève sans doute, mais signes aussi d'un autre monde, oriflammes de l'au-delà. Auprès d'eux les hommes connaissent des destins singuliers. Un Gauguin poursuit auprès d'un ruisseau sauvage une voix féminine qui représente réellement pour lui l'essence de l'amour et du désir. Il sait qu'il n'y a pas entre les données des sens les fossés que l'on croit et pressent un monde où les couleurs et les sons font des mariages nouveaux[1]. Un jeune Américain, délivré des entraves de l'espace et du temps,

1. C'est le sujet de la *Voix fatale*, conte récemment paru dans la *Revue de Paris*.

aime une jeune fille morte dix ans plus tôt à des milliers de kilomètres de lui. Il ne l'a jamais connue « humainement », mais l'aime et la voit (*Hors de l'espace et du temps*). Un brave fonctionnaire français, cédant à l'appel magique d'une pirogue sacrée, part, le cœur gonflé d'un amour qui n'a pas de nom, pour une navigation mortelle (*La pirogue errante*). Voilà les amours « folles » qui expliquent le titre de ce livre de contes, mais ne paraissent pas, grâce à l'habileté de l'auteur, aussi folles qu'une rapide analyse pourrait le donner à croire.

Il est un de ces récits (*l'Atoll morne*), au reste, le plus important de ce recueil peut-être, où l'amour dépeint ne dépasse pas les limites de l'absurdité à laquelle nous sommes accoutumés : c'est une absurdité purement humaine. Trois sœurs aiment le même homme. C'est une situation qui doit se voir à Paris. Mais il suinte de ces terres océaniques une telle puissance de mystère que l'affaire prend un aspect magique... En vérité, je connais peu de scènes aussi impressionnantes que celles où apparaissent pour la première fois, murées dans le silence auquel elles se sont condamnées, les trois sœurs rivales... Autour d'elles, dans une lumière orange, des arbustes inconnus agitent lentement ces feuilles lancéolées chères au douanier Rousseau... M. Jean Havlasa — de tels tableaux nous le prouvent — a certainement beaucoup de talent, mais, pour notre goût français, il manque parfois de concision.

Le Bourgeois au Calvaire, par **Dominique Dunois** *(Calmann-Lévy)*.

Les ministres des Finances eux-mêmes nous ont informé naguère que la diminution de la valeur du franc assurerait l'enrichissement du pays. Cette mesure, pourtant, n'a pas profité à tout le monde. Il a bien fallu que les rentiers fissent les frais de cette dévaluation. Comme ce sont gens d'humeur paisible et qui ne menacent personne, on n'a guère entendu leurs doléances. Pourtant de grandes misères et de douloureux sacrifices ont marqué, chez les petits bourgeois, l'avènement de l' « ère de prospérité ».

C'est à ces drames silencieux que Dominique Dunois a songé en écrivant le *Bourgeois au calvaire*. Elle a groupé dans un petit bourg de Touraine quelques familles de bourgeois ruinés, de « nouveaux pauvres », et dépeint leur vie douloureuse. Tableaux vigoureux, où se retrouve cette netteté de facture qui valut à Dominique Dunois, l'an dernier, le Prix Femina. Tableaux un peu trop poussés au noir, cependant, dans l'élan d'une indignation généreuse. Du côté bourgeois en effet, aucune station dans la montée au calvaire; les

malheurs se succèdent avec une logique trop implacable : suicide de vieillards, mort d'enfants mal soignés. Chez les « repus » au contraire, les nouveaux riches, mercantis, petits spéculateurs, paysans éberlués de leur soudaine richesse, il n'est qu'avidité, goût de la ripaille et bassesse. On trouve même moyen d'y jalouser, en considération de leur culture et de leurs traditions, ces bourgeois dépossédés, auxquels on ne sait nul gré d'avoir réussi naguère à concilier la richesse et la charité.

Quels curieux sujets de réflexions pour celui qui reprendrait les vieux romans humanitaires, où l'auteur, cédant aux élans d'une pitié d'un « signe » différent, montrait l'ouvrier crevant de misère devant les palais bourgeois!

Par ailleurs, Dominique Dunois, qui ne répudie son esprit de nuances qu'en faveur des stylisations qu'elle juge nécessaires, a montré avec finesse comment l'évolution sociale avait permis et préparé la transformation des mœurs, et à ce titre son ouvrage restera un témoignage précieux.

Drames de chasse et d'amour
par le comte **René de Martimprey** *(Librairie Cygénétique)*.

On lit dans le *Journal de Barbier* de 1724, le récit d'une partie de chasse « faite » à Chantilly, au cours de laquelle M. le duc de Melun, n'ayant pu arrêter son cheval pour laisser passer le cerf poursuivi, reçut dans les côtés un coup d'andouiller mortel.

En guise d'épitaphe, et sans autre commentaire, le narrateur cite simplement le proverbe, aujourd'hui encore bien connu des veneurs :

Coup de cerf
Bière!
Coup de sanglier
Barbier!

Ce malencontreux accident a inspiré à Touchard-Lafosse dans ses *Chroniques de l'Œil de Bœuf* des réflexions d'un ordre bien différent. M. de Melun, nous y est-il révélé, était l'amant de mademoiselle de Clermont, fille du duc de Bourbon, ministre de Louis XV, célèbre, on le sait, par divers scandales amoureux et financiers. Les amants s'étaient connus dans un bal déguisé et, dès les premiers mots du duc, la jeune fille alors âgée de quinze ans avait fait cette réponse « singulière » : « Écoutez, M. de Melun, je veux bien vous aimer, parce que vous êtes très aimable, mais je vous avertis que je ne veux pas faire comme mademoiselle de Charolais, qui a fait un enfant à M. de Richelieu ». Je ne sais où Touchard-Lafosse, historien suspect, a pris cette jolie phrase, qui, réellement dite, eût été d'autant

plus savoureuse que mademoiselle de Charolais était la sœur de mademoiselle de Clermont, mais le fait est que, selon le même auteur, ce prudent avertissement n'empêcha pas la jeune fille, à quelques jours de là, de recevoir M. de Melun, la nuit, chez elle. Pendant huit années ces visites furent continuées. Secrètes d'abord, elles furent bientôt connues de tous, mademoiselle de Clermont ayant « perdu toute réserve ». C'est du moins Touchard-Lafosse qui l'affirme et il ne peut plus contenir son indignation, lorsqu'il lui faut relater qu'après la mort du duc, la jeune fille « laissa éclater sa douleur publiquement ». Voilà, s'écrie-t-il, un trait bien caractéristique de l'époque!

Dans son émotion, il oublie de relater le seul fait qui soit certain : le mariage secret des deux amants. C'est autour de cette cérémonie que madame de Genlis a construit ce que les éditions successives du dictionnaire Larousse appellent « le meilleur » et « le moins mauvais de ses romans ». *Mademoiselle de Clermont* est une œuvre attendrissante où le duc et la petite-fille du Grand Condé sont peints sous les couleurs les plus flatteuses. Nul doute que, pour le principe, madame de Genlis n'ait raison : ce n'est pas le « dévergondage » que l'on doit considérer ici, mais le sentiment. Après la mort du duc, mademoiselle de Clermont, qui était fort belle et représentait un des plus beaux « partis » de France, resta toute sa vie — les Mémoires s'accordent sur ce point — fidèle au souvenir du disparu. Mais, en ce qui concerne les divers épisodes du drame lui-même, on serait curieux de savoir où le comte René de Martimprey a recueilli les précisions qu'il donne dans son ouvrage *Drames de chasse et d'amour* récemment publié.

Le duc de Melun nous y est représenté comme ayant lutté longtemps contre ses sentiments, et s'étant même contraint de feindre à l'égard de mademoiselle de Clermont, qui lui témoignait son amour, une parfaite indifférence. Il jugeait en effet que sa propre naissance, encore qu'il fût un Joyeuse, ne lui permettait pas d'épouser une princesse du sang. Il fallut une dangereuse maladie de mademoiselle de Clermont pour triompher de ses scrupules... Le mariage eut lieu secrètement dans le domaine de Chantilly, pendant un séjour du roi. Le lendemain, le duc de Melun fut tué, victime de sa témérité excessive et non pas de l'ardeur de son cheval... Quel dommage que ce récit, précis et émouvant, ne soit accompagné d'aucun éclaircissement historique, d'aucune référence et que l'on ne sache exactement ce que l'on doit le plus apprécier chez l'auteur : l'historien ou le romancier.

Le second récit contenu dans ce volume inspire des hésitations du même ordre. Des archives ou l'imagination l'ont-elles inspiré?

Un marquis de Bersay-Marnézia réussit, paraît-il, sous la protection de ses paysans qui l'aimaient, à continuer de chasser à courre — c'était son unique passion — non seulement pendant les premières années de la Révolution, mais même pendant la Terreur. Sa fille s'éprit alors d'un Conventionnel qui avait fait serment de mettre un terme aux chasses du marquis et à l'existence même de celui-ci. Il est vrai qu'il n'avait pas éclairé la jeune fille sur ses intentions homicides... Des complications cornéliennes se trouvaient incluses dans les données mêmes de cet amour... et le Destin ou M. de Martimprey n'ont pas manqué d'en tirer parti.

A propos d'un centenaire : Claude Vignon.

Le centenaire de la naissance de Claude Vignon a été célébré avec une extrême discrétion. Il y a cinquante ans ses romans étaient cependant de ceux qui trouvaient le plus grand nombre de lecteurs. Elle est loin de bénéficier aujourd'hui d'une situation aussi favorable On ne cherchera pas d'ailleurs à montrer ici qu'elle mérite une place de premier plan dans notre histoire littéraire, mais elle a certainement droit à une mention honorable, ce qui est quelque chose... Et puis l'histoire de la littérature n'est pas seule à considérer. On pourrait — on devrait — écrire l'histoire de l'opinion. Elle serait instructive. On verrait que ceux que nous tenons pour « les grands hommes » n'exerçaient qu'une faible fascination sur le grand public de leur temps; tout au moins ne les plaçait-on pas nettement au-dessus d'écrivains qui sont devenus pour nous des inconnus. Ces derniers, par bien des traits, par leurs défauts mêmes étaient peut-être particulièrement représentatifs de leur temps, et, à ce titre, ils mériteraient de retenir la curiosité de « l'historien de l'opinion », qui devrait se soucier de la foule plutôt que des élites.

Un beau débat pourrait se greffer là-dessus qui concernerait la critique. N'est-elle pas chargée d'anticiper sur les jugements de l'avenir? de classer les valeurs? Comment a-t-elle traité ces dieux aujourd'hui déchus? Dans la mesure où l'on peut donner une réponse parmi des centaines d'exemples contradictoires, on serait tenté de dire, en considérant la majorité des témoignages et surtout ceux des meilleurs : « Avec une froide politesse », une politesse qui aurait dû ne jamais tromper personne (mais, au fait, quelle est l'action de la critique?) C'est là je crois cette indulgence contre laquelle M. Philippe Soupault, songeant aux critiques d'aujourd'hui, s'est élevé dans un article récent. Peut-être se montre-t-il un peu sévère. Il n'est pas besoin d'écraser lourdement un auteur pour manifester qu'on le désapprouve. Et tout en demeurant dans les limites d'une correc-

tion nécessaire, on peut sans trop insister, d'un trait net mais léger, parfois par une simple omission marquer son blâme. Au reste l'historien de la littérature passée peut seul adopter d'une manière constante la table des valeurs absolues. Elle ne convient pas toujours au critique qui parle de ses contemporains. S'il s'y tenait il risquerait de gémir sur l'absurdité ou la médiocrité des livres pendant des années entières. C'est pour juger les meilleurs auteurs qu'on revient à l' « absolu », car ceux-là méritent toute la vérité. Les autres sont traités avec plus d' « indulgence » apparente. Ce serait paradoxal ou absurde si, par mille nuances, le critique n'indiquait sur quel plan il s'est placé. Aucun lecteur n'y est pris et l'expression *formelle* de beaucoup de condamnations qui seraient presque injurieuses est ainsi évitée.

Mais il est temps de revenir à Claude Vignon, qui fut une « figure très parisienne » et un écrivain très lu.

Sa vie eut quelque chose de l'œuvre d'art : jeune fille, remarquablement belle, et très pauvre, elle rêva de se créer une situation « par le talent et le travail ». Et comme elle avait réellement du talent et une étonnante énergie, elle y réussit. Sculpteur (il faut bien parler de tous ses dons), on lui doit, parmi de nombreuses œuvres, deux groupes d'enfants qui ornent la façade du Louvre, une Daphné actuellement au musée de Versailles, le bas-relief central de la fontaine Saint-Michel, un buste de Thiers, un de la Fontaine etc... Le tout traité avec beaucoup d'habileté et de sûreté de main dans la manière de Pradier. Quant à ses romans — qui furent nombreux — ils se ressentent nettement de l'inspiration de Balzac. On préfère à l'ordinaire le maître aux élèves et ce cas-ci ne fait pas exception à la règle. Pourtant il y a chez Claude Vignon des inclinations qui lui sont bien personnelles et qui méritent de retenir l'attention. Jolie femme, habituée à recueillir les hommages masculins les plus flatteurs, Claude Vignon n'eut pas pour le sexe mâle une admiration sans réserve. Ses préférences allaient aux héroïnes féminines. Dans *Elisabeth Verdier* nous voyons une jeune femme, ruinant sa vie par amour, abandonnée ensuite par l'amant qu'elle a suivi, mais se réhabilitant par le travail, l'énergie et la vertu. Amélie Langlé, dans *la Parisienne*, accomplit des prodiges d'héroïsme pour sauver la situation de sa famille. Pendant la guerre de 70 elle prodigue ses soins aux malades, aux blessés, jusqu'au jour où elle tombe mortellement frappée par un obus prussien. Dans *Château Gaillard* la femme au cœur noble n'occupe que le fond de la scène; au premier plan s'agite un satanique Don Juan moderne, qui finit victime de ses propres vices. Car la vertu est exaltée sinon récompensée dans les roman de Claude Vignon et le vice puni. Et voilà je

crois une des raisons de leur succès, car il y eut et il y aura toujours une importante fraction du public qui ne s'accommodera jamais du divorce de l'art et de la vertu. A tout prendre on préfère un peu moins d'art et un peu plus de vertu... et c'est ce qui explique aujourd'hui encore la vogue de certains romans, dont la critique s'occupe peu, mais qui ont leurs lecteurs nombreux et fidèles... Romans d'une importance considérable pour celui qui écrirait l'histoire de l'opinion... L'œuvre de Claude Vignon présentait un certain attrait supplémentaire, elle était, consciemment ou non, féministe... Aujourd'hui encore, quelques succès attestent l'attrait qu'exercent les romans où se manifeste cette tendance... Cela dit, il serait injuste de laisser croire que, privés de ces agréments extra-littéraires les romans de Claude Vignon seraient réduits à néant. En vérité ils sont heureusement écrits et mettent en œuvre des aventures bien ordonnées...

Claude Vignon a accompli, enfin, une œuvre de journaliste considérable : pendant cinq années elle a écrit des *Salons*, et pendant quinze ans des articles politiques dans l'*Indépendance Belge*. En 1885, sa santé la contraignit de renoncer à ce travail et elle se retira alors au cap Ferrat avec son mari, car Claude Vignon, comme ses héroïnes méritantes, avait vu ses efforts récompensés de toutes manières. Elle avait fait un beau mariage, un mariage d'amour, en épousant Maurice Rouvier. Jules Simon qui alla la voir quelques temps après son mariage, alors qu'elle faisait un premier séjour sur « la Côte » nous a laissé ce joli tableau : « *Je leur rendis visite dans une bastide qu'ils avaient louée sur la Corniche. Je me rappelle que je les enviais beaucoup. Ils étaient jeunes tous les deux. Elle était belle à ravir, ils s'aimaient; ils avaient l'un et l'autre beaucoup de talent; ils étaient accoutumés, par une dure et féconde expérience, aux luttes de la vie. Ils avaient devant eux la plus belle vue du monde et sur leurs têtes le soleil resplendissant du midi. Je ne sais si elle fut plus heureuse quand son mari arriva tout jeune encore au faîte du pouvoir et des honneurs. Je la perdis de vue alors...* »

Gracieuse figure qui charma ses contemporains, travailleuse infatigable, toute proche par ses goûts d'un vaste public qu'elle sut conquérir et s'attacher par ses œuvres, Claude Vignon mérite, à bien des titres, de n'être pas oubliée.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1929

		Pages.
MAURICE COLRAT	Réflexions sur l'Élite politique	5
P. DRIEU LA ROCHELLE	Une Femme à sa fenêtre. — I	21
MARCEL LUCAIN	Finances et Majorité. — I	53
JOSEPH CONRAD	La Ligne d'ombre. — II	79
E.-F. GAUTIER	Le Phénomène colonial au village de Boufarik	117
GÉNÉRAL CASTELNAU	Sedan et Wilhelmshöhe (Souvenirs) (*fin*)	167
HENRY BIDOU	A bord de l' « A. J. G. X. »	204
Lt-Col DE LA ROCQUE	Le Malaise militaire	213
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	223

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1929

JEAN GIRAUDOUX	Amphitryon 38. — I	241
BERNARD GRASSET	Psychologie de l'Immortalité	261
ABBÉ DE VÉRI	Souvenirs de l'année 1778	277
JOSEPH CONRAD	La Ligne d'ombre (*fin*)	307
FERNAND DE BRINON	L'Expérience de M. Daladier	359
P. DRIEU LA ROCHELLE	Une Femme à sa fenêtre. — II	374
MARCEL LUCAIN	Finances et Majorité (*fin*)	415
* * *	La Revue de Paris en 1829	444
COLETTE	Le Théâtre : Le Mouvement dramatique	454
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	460

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1929

		Pages
PAUL MORAND	New-York. — I	481
GÉNÉRAL SERRIGNY	Formation des Élites militaires	506
JEAN GIRAUDOUX	Amphitryon 38 (*fin*)	520
A. DAVID-NEEL	Les Phénomènes psychiques au Thibet	566
P. DRIEU LA ROCHELLE	Une Femme à sa fenêtre. — III	595
PIERRE LYAUTEY	En observant l'Amérique	631
CLAUDE BERTON	Réflexions sur le Music-hall	653
MARCEL LUCAIN COMTE DE FELS	Notre Enquête sur la « Concentration »	676
A. ALBERT PETIT	Les Livres d'histoire	687
MAURICE MURET	M. Thomas Mann	699
HENRY BIDOU	Parmi les Livres	706

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1929

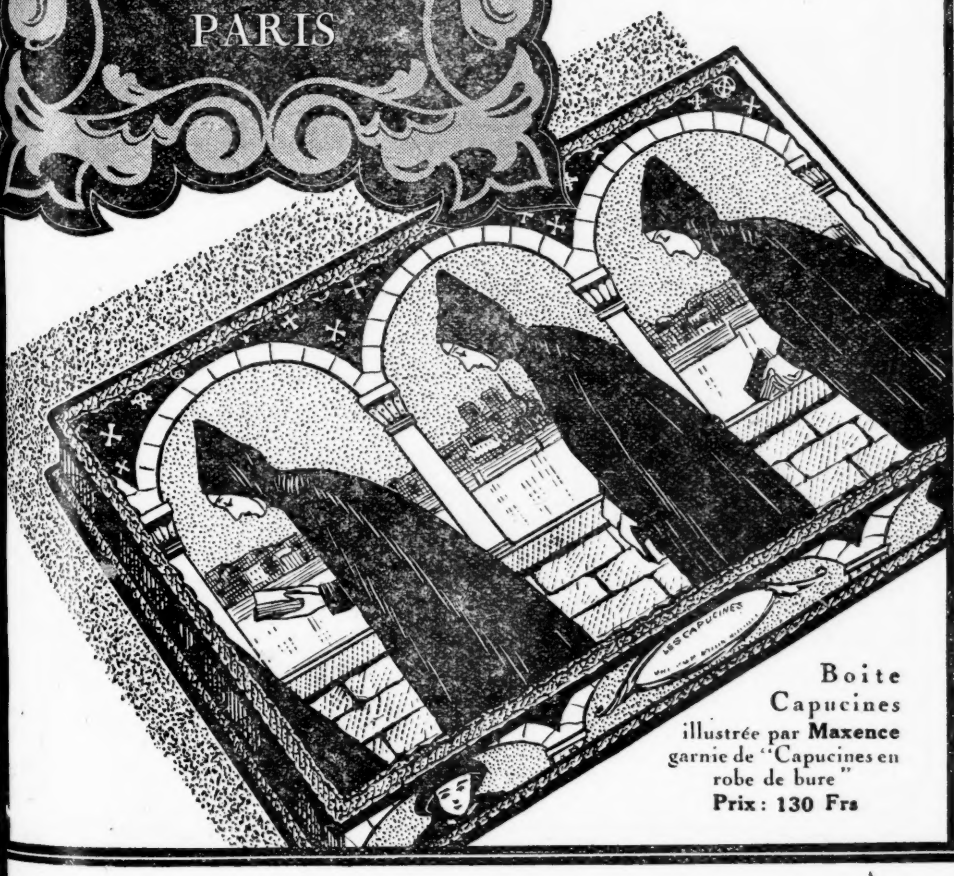
PRINCE SIXTE DE BOURBON	La « Provence » devant Alger (3 août 1829)	721
GASTON CHÉRAU	La Volupté du Mal. — I	741
CAMILLE JULLIAN	Les Premiers temps de la Littérature chrétienne	770
PAUL MORAND	New-York. — II	789
EDMOND JALOUX	Le Voyageur	821
P. DRIEU LA ROCHELLE	Une Femme à sa fenêtre. — IV	843
ALAIN PETIT	La Situation politique de l'Inde	871
Cte RENÉ DE MONTI DE REZÉ	Souvenirs sur le Comte de Chambord. — I	900
COLETTE	Le Mouvement dramatique	921
JEAN MARTET	Qui était Georges Clemenceau?	931
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	938

A LA
MARQUISE
DE
SÉVIGNÉ

11, Bd de la Madeleine
47, Rue de Sèvres
1, Place Victor-Hugo
100, Avenue de la Muette
65, Rue la Boétie

PARIS

La Capucine en robe de bure est un bonbon chocolat de goût nouveau et d'amusante présentation. C'est un dessert parfait et de grande originalité.



Boite Capucines
illustrée par **Maxence**
garnie de "Capucines en robe de bure"
Prix : 130 Frs

A

L'AMÉRIQUE DU SUD

via BORDEAUX

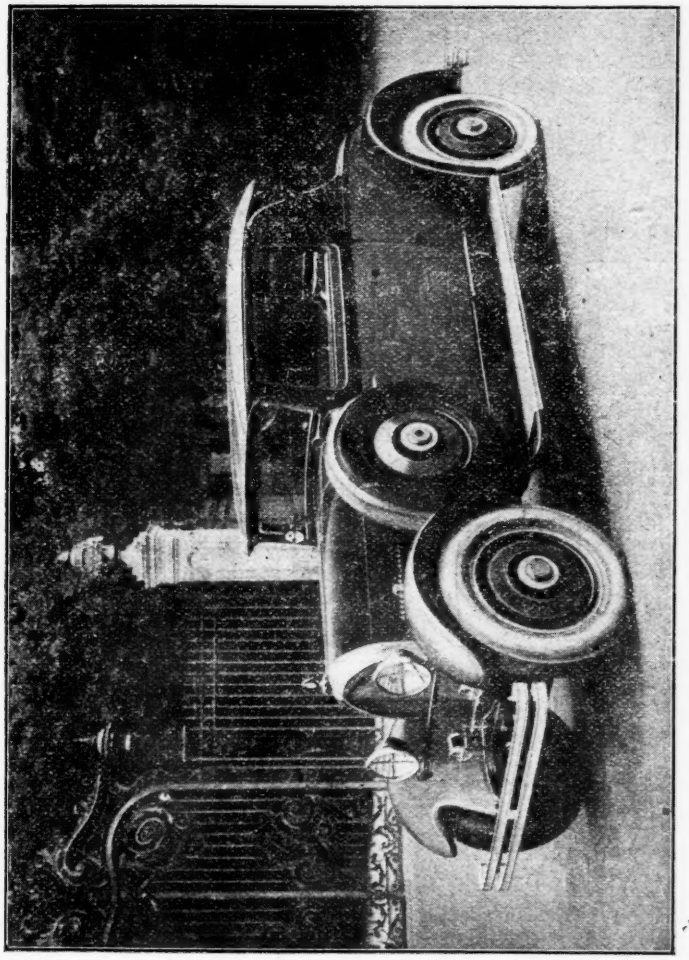
Les relations avec l'Amérique du Sud via Bordeaux sont organisées de manière à donner aux voyageurs le maximum de confort et le minimum de dérangement.

Sur présentation d'un billet de passage des Compagnies *Sud-Atlantique* et *Chargeurs-Réunis*, conjointement avec un billet de chemin de fer pour Bordeaux les bagages sont, après visite par la Douane, enregistrés directement à Paris-Quai d'Orsay pour la destination définitive. Cet enregistrement est fait la veille du jour fixé pour le départ de Bordeaux des paquebots.

Les trains transatlantiques mis en marche spécialement arrivent au quai d'embarquement d'où le transbordement au paquebot se fait directement.

Dans le sens inverse, les bagages à destination de Paris peuvent être enregistrés directement à bord du paquebot, avant son arrivée à Bordeaux. La visite de ces bagages par la Douane n'a lieu qu'à la gare de Paris-Quai d'Orsay et le transbordement est également direct du paquebot au train.

La 15 C.V. 6 Cylindres LORRAINE



Magasin d'exposition : 146, Avenue des Champs-Élysées - PARIS

Services Commerciaux ; Hall d'exposition ; Magasin de pièces détachées ; Atelier de mise au point et de réparation :
10, rue Pergolèse - PARIS-16e

CRÉDIT FONCIER D'ALGÉRIE ET DE TUNISIE
Fondée en 1880 Société Anonyme au Capital de 150.000.000 de francs R. C. Alger N° [illegible]
Siège Social : ALGER, 8, Boulevard de la République
Siège Administratif : PARIS, 43, rue Cambon

SUCCURSALES :
BORDEAUX - LYON - MARSEILLE - NANTES - BLIDA - BONE
CONSTANTINE - ORAN - SETIF - SIDI-BEL-ABBÈS - TIARET - TUNIS
CASABLANCA - TANGER - LA VALETTE - LONDRES - BEYROUTH
et 119 agences en ALGÉRIE, TUNISIE, MAROC

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE
Délivrance gratuite de lettres de crédit

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Sur la route d'hiver des Alpes
en autocar P.-L.-M.

Les services automobiles de la Route d'Hiver des Alpes fonctionnent entre Nice et Aix-les-Bains-Mont-Revard. Deux départs par semaine dans chaque sens : jeudi et dimanche de Nice; mercredi et dimanche d'Aix-les-Bains.

Jusqu'au 20 décembre, un troisième service fonctionne entre Nice et Grenoble : départ de Nice le mardi, de Grenoble le samedi.

Le parcours de Nice à Aix-les-Bains s'effectue en trois jours par Entrevaux, Annot, Digne, Sisteron, le col de la Croix-Haute (1,176 m.), Grenoble, le col de la Porte (1,354 m.) et Saint-Pierre de Chartreuse ou vice-versa.

Du 21 décembre au 28 février, les services sont prolongés d'Aix-les-Bains sur Chamonix afin de relier entre elles les grandes stations de sports d'hiver : Chamonix, Combloux, Mégève, Aix-les-Bains-Mont-Revard, Saint-Pierre de Chartreuse; ils ont lieu trois fois par semaine dans chaque sens du 21 décembre au 31 janvier, tous les jours du 1er au 28 février.

Du 1er mars au 20 mai, les services continuent à fonctionner chaque jour, mais ils n'ont lieu qu'entre Nice et Aix-les-Bains.

AGENCE P.-L.-M.
MARSEILLE-CANEBIÈRE

Sous ce nom, une nouvelle agence P.-L.-M. est créée à Marseille, 7, boulevard Garibaldi, à proximité de la Canebière.

Heures d'ouverture au public : en semaine, de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 19 h.; dimanches et jours fériés de 9 h. à 12 h.

Cette agence délivre les billets, assure la location des places de luxe de 1re et de 2e classes et effectue l'enregistrement des bagages.

Toutefois, les billets de 3e classe n'y sont délivrés et les places de 3e retenues que pour les personnes se déplaçant avec des voyageurs de classes supérieures qui demandent ces billets en même temps que les leurs.

Les voyageurs peuvent également se procurer, à l'Agence de Marseille-Canebière, les billets des services P.-L.-M. d'autocars et y faire enregistrer leurs bagages pour des gares P.-L.-M. situées sur ces services, que leur déplacement ait lieu uniquement en car ou partie en chemin de fer et partie en autocar.

VAN CLEEF & ARPELS

JOAILLIERS

22, PLACE VENDÔME

PARIS

Nice

Deauville

Cannes

Le Touquet

à New-York : VAN CLEEF & ARPELS. in c.
671, Fifth Avenue.

LES BONNES RELATIONS entre la FRANCE et le MAROC au départ de Paris-Quai d'Orsay

1° — Par Hendaye, Madrid, Algésiras et Tanger (service quotidien)

Trains rapides (1re, 2e classes et toutes classes) et services de luxe (wagons-lits, la nuit; wagons-salons, le jour) en France et en Espagne; trajet minimum de Paris à Tanger en 44 heures par le « Pyrénées-Côte d'Argent »; **moins de 3 heures de mer.** Correspondance immédiate à Tanger par train rapide pour Fez, Rabat, Casablanca et Marrakech.

2° Par chemin de fer Paris-Toulouse et par avion au départ de Toulouse.

Service aérien **quotidien** de Toulouse pour Tanger, Rabat et Casablanca. Une nuit en chemin de fer et une journée d'avion.

3° Par Hendaye, Madrid, Gibraltar et Casablanca.

Service maritime hebdomadaire — 18 heures de mer — Trains rapides 1re, 2e classes et toutes classes) et services de luxe en France et en Espagne. Trajet minimum en 57 heures par le « Pyrénées-Côte d'Argent. »

4° Par Toulouse, Port-Vendres, Oran et Oudjda.

Service maritime hebdomadaire — 31 heures de mer — Trains rapides toutes classes et couchettes Paris—Port-Vendres-Quai; transbordement direct du train au paquebot. Au départ d'Oran trains et services automobiles directs.

5° Par Bordeaux et Casablanca.

Service maritime hebdomadaire. Traversée en trois jours par le nouveau paquebot rapide et confortable « Meknès ».

Pour tous renseignements s'adresser à l'Agence spéciale de la Compagnie d'Orléans, 16, boulevard des Capucines, à Paris, ou aux principales Agences de Voyages.

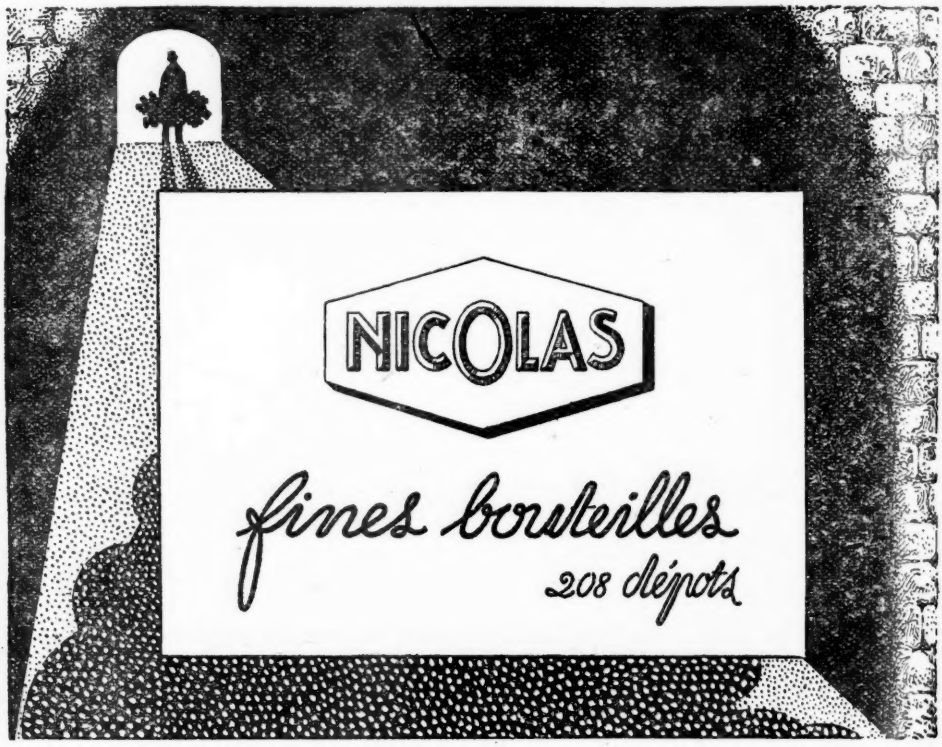
ÉDOUARD JONAS

OBJETS D'ART
TABLEAUX ANCIENS

GREUZE

3, Place Vendôme

CUSENIER
LIQUEURS DE LUXE
PRUNELLIA
NULLE LIQUEUR
N'EST PLUS DÉLECTABLE
250



FOUQUET
CONFISEUR,
36, RUE LAFFITTE
22, RUE FRANÇOIS-Ier
1, AVENUE DE MESSINE

Imprimerie Paul Brodard et Joseph Taupin, Coulommiers.

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VIe

R. C. Seine 74-390 Téléph. : Littré 51-18 Ch. Postaux Paris 225-06

" Collection Française "

La " COLLECTION FRANÇAISE " est créée pour réunir, sous une forme artistique, les œuvres les plus remarquables de la littérature française contemporaine. L'illustration, réservée à des artistes français, s'inspire avant tout du texte et respecte le dessin sans sacrifier au modernisme déformateur.

L'impression est confiée au Maître Imprimeur Coulouma (H. Barthélemy, directeur). Le tirage est uniformément fixé à 1021 exemplaires sur papiers de grand luxe : Madagascar, Arches et Rives.

Format : 15 sur 20 pour les Rives, 16 sur 21 pour les autres papiers.

Pour paraître fin Janvier 1930 :

UN PÈLERIN D'ANGKOR

Par **Pierre LOTI**, *de l'Académie française*,
illustré de 65 aquarelles de François de MARLIAVE.

Fin Février :

LA PÈCHERESSE

Par **Henri de RÉGNIER**, *de l'Académie française*,
illustré de 68 aquarelles de DANIEL-GIRARD.

En Avril :

L'ATLANTIDE

Par **Pierre BENOIT**,
illustré de 70 aquarelles de Pierre ROUSSEAU.

Fin Septembre :

LA FEMME ET LE PANTIN

Par **Pierre LOUŸS**,
illustré de 70 aquarelles de Pierre TILLAC.

En Octobre :

LES CONTES DU LUNDI

Par **Alphonse DAUDET**,
illustré de 70 aquarelles de Pierre LISSAC.

En Novembre :

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE

Par **Gustave FLAUBERT**,
illustré de 70 aquarelles de DANIEL-GIRARD.

Il sera tiré de chacun de ces titres 1021 exemplaires (tirage uniforme de la Collection Française), se répartissant comme suit :

21 exemplaires sur Madagascar, renfermant deux aquarelles originales (taxe comprise).	**380** fr.
15 ex. sur Annam, renfermant une aquarelle originale.	**300** fr.
20 ex. sur vélin d'Arches.	**250** fr.
965 ex. sur vélin de Rives.	**200** fr.

EN SOUSCRIPTION CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

RRATUM : Dans l'annonce parue dans la *Revue de Paris* du 15 Novembre, une erreur typographique indiquait 20 originaux pour les ex. sur Madagascar au lieu de 2.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉ

Agenda P.-L.-M. pour 1930

L'Agenda P.-L.-M., qui paraît en novembre, est un ouvrage d'une présentation artistique, littéraire et typographique irréprochable. L'édition de 193 en majeure partie consacrée au centenaire de la conquête de l'Algérie, contient seize illustrations hors texte en couleurs qui, à elles seules valent plus que son prix; douze cartes postales en héliogravure y ajoutent encore

Ces compositions et les chroniques, contes, nouvelles, légendes qu'ell accompagnent et qui s'ornent, en outre, d'une suite nombreuse de photographies et de dessins, sont l'œuvre d'excellents artistes et écrivains.

On se procure l'Agenda P.-L.-M. (au prix de 10 francs) à Paris, 88, r Saint-Lazare, dans les Agences de voyages, Grands magasins, principa librairies et dans les bureaux de ville, gares et bibliothèques du réseau P.-L. Il est adressé aussi à domicile contre mandat-poste (12 fr. 65 pour la Fran 17 fr. 50 pour l'étranger) adressé au Service de la Publicité P.-L.-M., 20, bo levard Diderot, à Paris, 12e arrondissement.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX et BURIN, *34, rue Richer, Paris 9e.*
Téléphone : Central 72-71.

Immeuble à Paris, 14, R. de Naples

Ce 332 m. env. Rev. br. **328.785** frs. Mise à prix : **3.200.000** f. *Prêt amortis. à cons. 1.700.000 à 7.50 %*, **Exemption temporaire d'impôt foncier.** A adj. Ch. Not. Paris le 17 déc. 1929. S'adr. à Me **LAEUFFER**, not. 11, R. de Rome, à Paris.

VENTE au Palais de Justice, à PARIS, le 11 Janvier 1930, à 14 heur

PROPRIÉTÉ A PARIS (15e ARRONDISSEMENT)

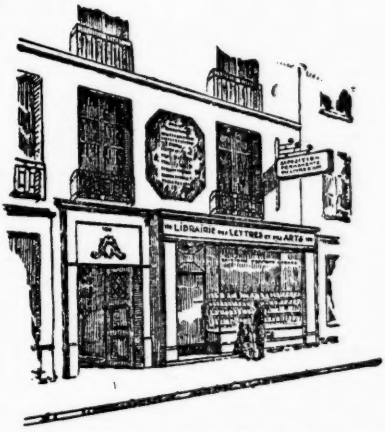
RUE VAUGIRARD, 405 ET BOULEVARD LEFEBVRE, 4

AVEC LICENCE DE DÉBIT DE BOISSONS

Contenance : 950 mètres. — Revenu brut : **Bâtiments** *sur la Rue de Vaugirard : 18.000 fr Terrain sur Boulevard Lefebvre.* **Libre.**

Mise à prix : 750.000 francs

S'adresser à MMes **Depaux-Dumesnil**, BARBIER et PASSION, avoués; Mes RAFIN et BOURD notaires; M. BACHELET, gérant, 17, rue Gerbert.



LIBRAIRIE DES LETTRES ET DES ARTS
ÉDITIONS FERNAND ROCHES
Société au Capital de 800.000 francs

VOICI

une MAISON
de bonne volonté

Elle est organisée pour donner satisfaction aux abonnés et lecteurs de la

Revue de Paris

Achetez vos livres

A LA LIBRAIRIE DES LETTRES ET DES ARTS

150, boulevard Saint-Germain, 150

PARIS (6e)

Chèques Postaux : Paris C. 1231-97

Les commandes sont exécutées par retour du courrier.

SUR simple demande, la " *Librairie des Lettres et des Arts* " vous fera connaître les facilités qu'elle a créées, telles que **LE COLIS DES LETTRES**, le service d'abonnement mensuel aux nouveautés, etc... Elle envoie gratuitement chaque mois un catalogue complet de toutes les nouveautés classées par matières.

HIVER 1929-1930

RELATIONS FRANCE-ALGÉRIE

par Port-Vendres

Trains et Paquebots rapides

De Paris-Quai d'Orsay à Port-Vendres-Quai-Maritime
par Limoges, Toulouse, Carcassonne, Narbonne

Voitures directes de 1re classe avec couchettes, 2e et 3e classes

AVEC TRANSBORDEMENT DIRECT DU TRAIN AU PAQUEBOT

Train de luxe Barcelone-Express desservant Port-Vendres gare

Traversée la plus courte dans les eaux les mieux abritées

Délivrance de billets directs de ou pour Alger et Oran
via PORT-VENDRES

Il est délivré pour les ports d'Alger et d'Oran par les gares suivantes du Réseau d'Orléans ou vice versa : **Paris-Quai d'Orsay, Angers-St-Laud, Angoulême, Blois, Bourges, Brive, Châteaudun, Châteauroux, Gannat** (via Montauban), **La Bourboule, Le Mans, Le Mont-Dore, Limoges-Bénédictins, Montluçon-Ville, Nantes, Orléans, Périgueux, Poitiers, Quimper, St-Nazaire, Saumur** et **Tours,** des billets directs toutes classes :

1° Simples valables 15 jours;
2° D'aller et retour valables 20 jours, sans prolongation;
3° D'aller et retour valables 90 jours, sans prolongation.

Ces billets permettent l'enregistrement direct des bagages.

Pour tous renseignements, s'adresser :

A l'Agence spéciale des Compagnies Orléans-Midi, 16, bd des Capucines, aux bureaux de renseignements de la gare du Quai d'Orsay et 126, bd Raspail à Paris, ainsi qu'aux gares mentionnées ci-dessus et aux principales Agences de Voyages.

RECTE CURRUM REGIT

ÉDITIONS AUGUSTE PICARD

82, Rue Bonaparte, 82
PARIS (VIe)

Beaux et utiles ouvrages pour les étrennes :

UNE VIE DE CITÉ

Paris, de sa naissance à nos jours.

par M. POETE

Tome I. — **La Jeunesse.** Des origines au XVe siècle. Un volume gr. in-8 avec plan au XVe siècle . . . . . 50 »
— II. — **La Cité de la Renaissance.** XVe et XVIe siècles. Un vol. gr. in-8°. . 35 »
Album de 600 illustrations avec un texte historique (Paris depuis sa naissance jusqu'à nos jours). . . . . 75 »
L'Album pris avec le texte est laissé à . . . . . 65 »

Les tomes III et IV du texte sont en préparation.

FRANÇOIS VILLON, ŒUVRES

Édition critique avec Commentaire explicatif, Notices et Glossaire.

par Louis THUASNE

Trois beaux volumes in-8° . . . . . 75 »

L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE EN FRANCE

par R. de LASTEYRIE

Membre de l'Institut.

A l'Époque Romane. Seconde édition augmentée d'une bibliographie critique et 60 grav. Un volume gr. in-8° avec 800 illustrations. . . . . 175 »
A l'Époque Gothique. Ouvrage posthume publié par M. AUBERT. Deux volumes in-8°, environ 1200 illustrations. . . . . 200 »
La reliure en plus, par volume : demi-parchemin, genre ancien . . . . . 35 »
demi-chagrin, tête dorée . . . . . 60 »

MANUELS D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE L'ART

Chaque volume abondamment illustré. Broché . . . . . 60 »
En demi-reliure, toile à coins. . . . . 72 »
En demi-reliure chagrin . . . . . 90 »

Vingt-deux volumes parus : **Archéologie Française**, par C. ENLART. — **Art Byzantin**, par Ch. DIEHL. — **Art Musulman**, par M. MARÇAIS et MIGEON — **Archéologie Préhistorique**, par J. DECHELETTE, etc...

Demander notre Catalogue d'Art illustré, envoi franco.

A. MONNIER
7, Rue de l'Odéon

J.-O. FOURCADE
22, Rue de Condé

PARIS

A PARAITRE FIN DÉCEMBRE :

JAMES JOYCE

ULYSSE

Traduit intégralement par M. Auguste MOREL
assisté par M. Stuart GILBERT

Traduction entièrement revue par M. Valery LARBAUD
et l'AUTEUR

NOUVELLE ÉDITION

Un fort volume in-4° tèllière de 870 pages en Didot corps 11, tiré sur les presses de Durand, à Chartres.
L'exemplaire sur vélin blanc M.-F. NAVARRE. . . . . **90** fr.

...Comme une cathédrale, cette œuvre néo-médiévale contient une infinie quantité de motifs et de symboles, tous plus subtilement travaillés les uns que les autres. Œuvre d'un grand lettré qui ne se préoccupe peut-être pas assez du public (toutes les correspondances que nous avons indiquées, on ne peut les découvrir qu'une à une, après de patientes recherches), elle éblouit par la luxuriance des dons qui y sont déployés, irrite et enchante tour à tour. On trouve cent raisons de prononcer le mot **génie,** et quelquefois on a sur les lèvres **puérilité** et **mystification**. Pourtant la puissance et l'originalité de ce livre, magnifique et monstrueux, sont indiscutables. La lecture n'en est pas facile, mais, une fois qu'on l'a terminé, ont ressent avec certitude qu'on reviendra à lui souvent, qu'on le relira et qu'on l'aimera davantage. Quand on a parcouru ce cycle burlesque et infernal, la plupart des romans d'aujourd'hui paraissent pâles et froids : c'est qu'il y a chez Bloom, chez Stephen et tous leurs acolytes une merveilleuse puissance de vie.

Marcel THIÉBAUT (*La Revue de Paris. — 15 Juin 1929*).

9

Grands Succès

DES

ÉDITIONS DE FRANCE

20, Avenue Rapp - PARIS-VIIe

HENRI BÉRAUD
Auteur de *Ce que j'ai vu à Rome*

PAUL CHACK
Auteur de *Pavillon Haut*

MAURICE DEKOBRA
Auteur de *Les Tigres Parfumés*

J. KESSEL
Auteur de *Vent de Sable*

MAURICE LARROUY
Auteur de *Le Trident*

MARCEL PRÉVOST
Auteur de *L'Homme Vierge*

RAYMOND RECOULY
Auteur de *Memorial de Foch*

LOUIS-CHARLES ROYER
Auteur de *Au Pays des Hommes Nus*

SOMERSET-MAUGHAM
Auteur de *Sortilège Malais*

Vient de paraître

Lt-Colonel ROUSSET

La France sous la Troisième République

Vient de paraître

LA

RÉPUBLIQUE CONSERVATRICE

Un volume : 30 fr.

PRÉSIDENCE DU MARÉCHAL MAC-MAHON

Un volume : 30 fr.

Un texte remarquable par son impartialité, sa limpide et pénétrante explication : des hommes et de leurs actions, des événements et de leurs conséquences.

En vente chez tous libraires

Antérieurement paru :

Présidence de Monsieur THIERS

Un volume : 30 »

ÉDITIONS TALLANDIER

Paru :

FÉLICIA

ou mes

FREDAINES

par le Chevalier de NERCIAT

TEXTE INTÉGRAL

Tirage unique à 2000 exemplaires numérotés sur Alfax Navarre.

Un volume in-8° raisin de 320 pages imprimé par COULOUMA..... 80 fr.

LES NOUVELLES ÉDITIONS FRANÇAISES

47 BIS, RUE DES SAINTS-PÈRES

PARIS (6e)

Téléph. : Littré 16-91

L'ARGUS de la PRESSE

"VOIT TOUT"

Fondé en 1879

LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS (IXe)

Lit et dépouille par jour

20.000 *Journaux ou Revues du Monde entier*

Collectionne : LES ARCHIVES DE LA PRESSE

Edite : L'Argus de l'Officiel

contenant tous les votes des Hommes politiques

L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futur

CHEZ PLON

MAURICE BARRÈS
de l'Académie française

MES CAHIERS
T. I. (1896-1898)

In-16 . . . . . 15 fr.
L'édition originale de cet ouvrage a paru dans la collection "*LA PALATINE*". In-8° écu sur alfa tiré à 2.200 ex. numérotés. . . . . 25 fr.

J.-L. VAUDOYER

(*Grand prix de littérature Académie française 1925*).

NUIT A L'HOTEL BEAUX-MONTS

Nouvelles. In-16. . . . . 12 fr.

SIMONNE RATEL

TROIS PARMI LES AUTRES

Roman in-16 . . . . . 12 fr.

DANIEL-ROPS

L'AME OBSCURE

Roman. In-16 . . . . . 15 fr.

EMMANUEL ROBIN

ACCUSÉ, LÈVE TOI

(*Prix du premier roman 1929*).

In-16. . . . . 12 fr.

OCTAVE HOMBERG

L'ÉCOLE DES COLONIES

In-16. . . . . 12 fr.

LA BELLE FAMILLE DE VICTOR HUGO

SOUVENIRS DE PIERRE FOUCHER
(1772-1845)

Introduction et notes de Louis Guimbaud.

In-8° écu avec 8 gravures hors texte . . . . . 20 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

COLLECTION
VOYAGES ET DÉCOUVERTES

Pour paraître en Décembre

1

GABRIEL SAGARD

LE GRAND VOYAGE AU PAYS DES HURONS

(1622)

Suivi de : La Navigation faite par le capitaine Jacques Cartier en 1533 et 1535 aux Iles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres ; *et des* Voyages de la Nouvelle France par Samuel de Champlain, capitaine du Roi pour la mer de Ponant (1629) publiés avec une introduction de Bertrand Guégan.

Un volume in-4° couronne de 250 pages, sur Alfa vergé, illustré de dessins, gravures, documents et cartes du temps. Tirage restreint . . . . . **60** *francs.*

2

VOYAGE DE LA PÉROUSE AUTOUR DU MONDE

(1785-1787)

Un volume in-4° couronne de 350 pages, sur Alfa vergé, illustré de dessins, gravures, documents et cartes du temps. Tirage restreint . . . . . **60** *francs.*

Paraîtront prochainement dans la même Collection :

3. Voyage de Marco Polo.
4. Voyages de Bougainville.
5. Voyages de Cook.
6. A la recherche de l'*Astrolabe*.

ÉDITIONS DU CARREFOUR, 169, Bd St-Germain, PARIS-VIe

Téléphone : Littré 0.79 *Chèque Postal : Paris 875.92*

COLLECTION BIFUR

TIRAGES LIMITÉS

GIORGIO DE CHIRICO

HEBDOMEROS

Le peintre et son génie
chez l'écrivain

RIBEMONT DESSAIGNES

FRONTIÈRES HUMAINES

N'ayez pas peur
d'être dévorés

Paraîtront ensuite des œuvres de
Pierre Minet — Georges Limbour — Gertrude Stein
Bruno Barilli — Georges Neveux. etc...

Prix. Alfa : 25 fr. — Hollande : 50 fr. — Japon impérial : 150 fr.

ÉDITIONS DU CARREFOUR, 169, Bd St-GERMAIN, PARIS-VIe

Téléphone : Littré 0.79 *Chèque Postal : Paris 87.592*

Le prix NOBEL 1929

d'une valeur de plus

de **un million** de francs

a été décerné cette année à

THOMAS MANN

qui a écrit

La Mort à Venise 1 vol.. .. .. .. **12** fr.

Désordre 1 vol.. .. .. .. **15** fr.

Tristan 1 vol.. .. .. .. **20** fr.

Le prix Nobel 1928 a été décerné à Sigrid Unset dont les œuvres sont également éditées par les Éditions KRA :

Maternité 1 vol.. .. .. **12** fr.
L'Age heureux 1 vol.. .. .. **15** fr.

Éditions KRA

L'Empire * * *

par

Heinrich MANN

VIENT DE PARAITRE

TOME II : **Les Pauvres** * *

1 volume.. .. .. **16** fr. **50**

TOME I : **Sujet !** *

1 volume.. .. .. **18** francs.

Heinrich Mann à fait plus pour l'émancipation morale de l'Allemand que tous les politiciens.

Du même auteur :

Mère Marie 1 vol. : **15** francs.

Liliane et Paul 1 vol. : **25** francs.

Éditions KRA

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

FERNAND HAYWARD

HISTOIRE DES PAPES

Avec 16 héliogravures . . . . . 40 fr.

Rien n'égale, dans l'histoire de l'humanité, la grandeur du pontificat romain. Dans l'ordre de la durée, il demeure debout, plus rayonnant que jamais, deux mille ans après son institution et la promesse adressée à Simon Pierre par Jésus sur les bords du lac de Tibériade. Or, chose singulière, il n'existait aucun essai en un volume d'histoire générale des pontifes romains. Le lecteur désireux de s'instruire en était réduit à chercher son information dans des tomes volumineux.

L'auteur de l'*Histoire des Papes* est un italianisant dont la compétence a été maintes fois reconnue au-delà des Alpes. L'autorité diocésaine a voulu donner son approbation à un ouvrage dont l'orthodoxie d'esprit n'exclut ni l'objectivité, ni la rigueur scientifique d'information.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT

HISTOIRE DE LA CHINE

DE L'ANTIQUITÉ JUSQU'EN 1929

50 fr.

L'Empire chinois s'est étendu par moments sur l'Asie entière, sauf le Japon. Le peuple chinois a toujours compris le tiers environ de la race humaine. Sa civilisation remonte, d'après la tradition, à plus de cinquante siècles sans interruption. D'innombrables volumes seraient nécessaires pour une histoire détaillée.

Cette histoire de la Chine complète jusqu'en 1929, en un volume et la première de ce genre qui existe en France, est donc une synthèse pour laquelle l'auteur s'est appuyé sur l'œuvre des plus illustres philosophes et historiens chinois.

A. S. EDDINGTON

Professeur d'astronomie à l'Université de Cambridge.

LA NATURE DU MONDE PHYSIQUE

Traduit de l'anglais par le Colonel Georges CROS, ancien élève de l'École Polytechnique.

30 fr.

Les théories d'Einstein et de Minkovski sur l'espace et le temps, celle de Rutherford sur la matière ont fait subir à nos notions du monde physique plus de changements qu'il ne s'en était produit depuis l'époque de Démocrite. Le professeur Eddington, le savant le plus réputé et le plus lu d'Angleterre résume ces nouvelles conceptions de la science d'une façon admirable dans un volume à l'usage du grand public cultivé.

IVAN TOURGUENIEV

RÉCITS D'UN CHASSEUR

Recueil complet des esquisses et récits publiés de 1847 à 1876

Traduction nouvelle et intégrale avec commentaire par Louis JOUSSERANDOT.

30 fr.

Le chef d'œuvre de Tourgueniev, et un des chefs d'œuvre de toutes les littératures et de tous les temps! Tolstoï a appelé Tourgueniev le grand peintre de la terre russe. Aucun écrivain n'a évoqué la nature avec plus d'émotion que lui. Comme un critique l'écrivait récemment, ceux qui liront les *Récits d'un chasseur* auront " respiré une odeur de soleil et de poésie ".

La traduction de M. Louis Jousserando, dont la réputation comme interprète des œuvres russes est grande, fera dorénavant autorité. M. Jousserandot, s'est efforcé de donner au lecteur l'impression même que fait le texte original. L'extrême variété du ton, sérieux, goguenard, plein de fraîcheur et de poésie, familier et populaire devait être rendue sensible dans la version française, M, Jousserandot y a parfaitement réussi.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

Vient de paraître :

MARCELLE VIOUX

AU SAHARA

— *Autour du Grand Erg* —

ILLUSTRÉ DE PLANCHES HORS TEXTE

Un volume in-16, couverture illustrée..... 12 fr.

FLORIAN-PARMENTIER

L'OURAGAN

— *Toute la Guerre par un Soldat français* —

Un volume in-16..... 12 fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
Envoi contre mandat ou timbres
1 fr. en sus pour le port et l'emballage

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Vient de paraître :

Une révélation

Un grand auteur tchèque

JEAN HAVLASA

LES AMOURS FOLLES

...Tahiti... les îles du Pacifique...

Traduit par Mme STENHOVA et M. CAILLARD

Un volume : **12** fr.

Collection sur Vélin du Marais

ANATOLE FRANCE

RABELAIS

2.500 exemplaires numérotés : **35** fr.

Première édition dans le format in-16 de cet ouvrage qui n'avait encore paru que dans les Œuvres complètes illustrées du Maître.

Chez tous les Libraires

Imprimerie PAUL BRODARD et JOSEPH TAUPIN, Coulommiers.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

LA RELIURE MODERNE

Collection bleue imprimée sur papier Outhenin Chalandre. Reliure parcheminée. Fers dessinés par Alfred Latour. Tirage du décor en rouge ou bleu suivant les auteurs.

ANATOLE FRANCE

L'Orme du Mail.
Le Mannequin d'Osier.
L'Anneau d'Améthyste.
Monsieur Bergeret à Paris.
Le Crime de Sylvestre Bonnard.
L'Ile des Pingouins.
Les Contes de Jacques Tournebroche.
Le Lys Rouge.
Le Petit Pierre.
Pierre Nozière.
Thaïs.
La Vie en Fleur.
Le Livre de mon Ami.
Les Dieux ont soif.
L'Étui de Nacre.
Le Jardin d'Épicure.
Jocaste et le Chat maigre.
Les Opinions de M. J. Coignard.
Le Puits de Ste-Claire.
La Rôtisserie de la Reine Pédauque.
Sur la Pierre Blanche.

CHARLES BAUDELAIRE

Les Fleurs du Mal.

RENÉ BAZIN

Le Blé qui lève.
Les Oberlé.
La Terre qui meurt.

PIERRE LOTI

Le Roman d'un Spahi.
Le Mariage de Loti.
Ramuntcho.
Aziyadé.
Les Désenchantées.
Fleurs d'Ennui.
Mon Frère Yves.
Pêcheur d'Islande.
Prime Jeunesse.
Le Roman d'un Enfant.
Madame Chysanthème.
Le Livre de la pitié et de la mort.

ALEXANDRE DUMAS FILS

La Dame aux Camélias.

PROSPER MÉRIMÉE

Carmen.
Colomba.

RENÉ BOYLESVE

La Leçon d'Amour dans un Parc.
Le Parfum des Iles Borromées.

ERNEST RENAN

Souvenirs d'Enfance.

GEORGE SAND

La Mare au Diable.
La Petite Fadette.

PIERRE DE NOLHAC

Madame de Pompadour et la Politique.

Chaque volume relié se vendant séparément : 25 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de **1** franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.